



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 49980 3

DC
b11
.A553
S8

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DES HAUTES-ALPES

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DES HAUTES-ALPES

VINGT-UNIÈME ANNÉE
TROISIÈME SÉRIE, — N° 1

Premier Trimestre 1902



G A P
LOUIS JEAN ET PEYROT, IMPRIMEURS - ÉDITEURS
—
1902

DC
611
.A553
S8

70

Daumling
Nijhoff
10-21-26
13603

COMPOSITION
DU
CONSEIL D'ADMINISTRATION
de la
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

AU 1^{er} JANVIER 1902

Art. 6 et 7 des Statuts

BUREAU

Président : M. HUGUES (Edmond), avocat, rue Carnot,
à Gap.

Vice-Présidents : M. PINET DE MANTEYER (Léon),
à Gap.
M. N.

Secrétaire : M. MICHEL, greffier de la justice de paix,
à Gap.

Secrétaire-adjoint : M. N.

Trésorier : M. JEANSELME (Marius), agent des Mines
de la Grand'Combe, place du Revelly, à Gap.

COMITÉ D'ADMINISTRATION

MM. les MEMBRES du Bureau.

CLAVEL (Philippe), ancien receveur-économe des éta-
blissements de santé, à Gap.

LIOUFFRE (l'abbé), vicaire de la paroisse de St-André,
à Gap.

MANGAREL, ✱, chef de division honoraire.

VI

COMITÉ DE PUBLICATION

MM. ALLEMAND (l'abbé), curé de Jarjayes.

ROCHE (Célestin), ingénieur civil, à Gap.

ROMAN (Joseph), I. , avocat, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, à Gap.

SIBOUR (Ernest), rentier, avenue de Veynes, à Gap.

TEISSIER (Edouard), avocat, à Gap.

WILHELM, O. , ingénieur des Ponts et chaussées,
7, rue du Palais de Justice, à Gap.

N.

LISTE DES MEMBRES
DE
LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

des Hautes-Alpes

AU 1^{er} JANVIER 1902

Membres d'Honneur

M. LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT.
MGR L'ÉVÊQUE DU DIOCÈSE.
M. LE GÉNÉRAL commandant la subdivision.
M. LE MAIRE DE LA VILLE DE GAP.

Membres Fondateurs

MESSIEURS,

ARNAUD (François), , licencié en droit, notaire, à Barcelonnette (Basses-Alpes).

BLANCHARD-CHANCEL (Le Dr Raphaël), , professeur à la faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, 226, boulevard St-Germain, à Paris (VIII^e).

DUPONT-DELPORTE (le baron), ingénieur des chemins de fer P.-L.-M., à Grenoble.

FLOURENS, O. , ancien ministre des Affaires étrangères, ancien député des Hautes-Alpes, 129, rue de la Pompe, Paris (XVI^e).

LAURENÇON (Léon), député des Hautes-Alpes, 21, avenue du Trocadéro, à Paris (XVI^e).

LAVALETTE (Mlle Fanny de), à Guillestre.

TOURNIER, pasteur en retraite, à Pressy-Vendœuvre, près Genève.

VIII

SANIAL DU FAY, ✱, ancien préfet, rue de Grenelle, 35,
à Paris (VII^e).
VÉSIGNÉ (Louis), lieutenant d'artillerie, à Versailles.

Membres fondateurs décédés

MESSIEURS

AMAT, ✱, ancien conseiller général, président honoraire
de la *Société d'Études*; † 1895.
BERTHELOT, ancien vice-président du Conseil général
des Hautes-Alpes; † 26 avril 1895.
BLANC (Xavier), sénateur, président du Conseil général
des Hautes-Alpes; † 7 juin 1896.
BLANCHARD (Zéphirin), vicaire général, ancien supé-
rieur du Grand séminaire de Gap; † 26 juillet 1897.
CHANCEL (Evariste), ancien député; † 11 juillet 1882.
CLAPIER, propriétaire à Chabestan; † 1900.
GOUZOT (Mgr), ✱, ancien évêque de Gap, archevêque
d'Auch; † 1895.
GUILBERT (S. Em. le Cardinal), O. ✱, ancien évêque de
Gap et d'Amiens, archevêque de Bordeaux; † 15 août
1889 à Gap.
JACQUENET (Mgr), ancien évêque de Gap, évêque
d'Amiens (Somme); † 1^{er} mars 1892.
LAVALETTE (A. de), C. ✱; intendant militaire; † 16
décembre 1888.
MARCELLIN (J.-E.) ✱, sculpteur; † 16 décembre 1887.
PALLIAS (Honoré), ancien conseiller général des Hautes-
Alpes; † en 1896.
TEISSIER, avocat à Gap; † 25 août 1883.

Membres honoraires

MESSIEURS,

BERLUC-PERRUSSIS (L. de), ancien président de l'*Aca-
démie d'Aix*, rue Cardinale, à Aix-en-Provence.
BLANCARD, archiviste en chef des Bouches-du-Rhône, à
Marseille.

IX

CHANTRE (Ernest), sous-directeur du *Muséum d'histoire naturelle*, à Lyon.

CHEVALIER (Ulysse), correspondant de l'Institut, à Romans (Drôme).

DELISLE (Léopold), C. ✱, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibl. nationale, à Paris (2^e).

GUIGUES, ☉, receveur des finances en retraite, à Embrun.

JESSÉ-CHARLEVAL (le marquis de), président du Conseil d'administration de la *Revue de Marseille et de Provence*, rue Breteuil, 10, à Marseille.

MISTRAL (Frédéric), à Maillane (Bouches-du-Rhône).

PLAUCHUD (Eugène), à Forcalquier.

ROCHAS-D'AIGLUN (A. de), O. ✱, lieutenant-colonel administrateur de l'Ecole polytechnique, à Paris (V^e).

Membres titulaires

MESDAMES,

CHANCEL (Marius), 226, boulevard St-Germain, Paris (VII^e) et au château de St-Léon, à Cannes.

FERRARY-JULIEN (Amélie), à Embrun.

GAIGNAIRE, rentière, boulevard de la Liberté, à Gap.

LA MAZELIÈRE (marquise de), rue Barbet-de-Jouy, 40, Paris (VII^e).

VENTAVON (de), au château de Jarjayes, par Gap.

MESSIEURS,

ACHARD (l'abbé), curé de Trescléoux.

ALBERT (Aristide), receveur munic. en retraite, à Grenoble.

ALBRAND, agent-voyer à Tenès (Algérie).

ALLEMAND (l'abbé), curé de Jarjayes.

ALLIER, C. ✱, contrôleur de 1^{re} classe de l'administration de l'armée, en retraite, rue Elisée, 1 bis, à Gap.

ANDRAULT (Gustave), chargé du cours de physique au lycée de Gap.

ANTOINE, trésorier-payeur général à Nîmes.

ARDUIN (Auguste), I. ☉, pharmacien, maire, à Embrun.

ARMAND (l'abbé), curé à Châteauroux-les-Alpes.

X

- ASHER & C^o, Unter der Linden, 13, Berlin.
- ATHANÉ, I. , inspecteur d'académie, à Gap.
- AUBERT (Clément), O. , directeur des chemins de fer du Nord de l'Espagne, à Madrid.
- AUGIER (l'abbé Ernest), curé de La Roche-des-Arnauds.
- AUDOYER, , , directeur de l'usine Sainte-Catherine, à Briançon.
- AYASSE (Dr), , médecin, place Ladoucette, 6, à Gap.
- BARDE, négociant, avenue de la Gare, Gap.
- BARLÉ (Adolphe), directeur général de la compagnie Madridilène des gaz, 5, don Ramon de la Cruz, Madrid.
- BAYARD (l'abbé), vicaire à la Cathédrale de Gap.
- BELLON (l'abbé), curé d'Espinasses.
- BERAUD, juge au tribunal, rue de la Terrasse, 1, à Gap.
- BERCAND, C. , ancien colonel du 22^e d'infanterie, rue Meslay, 10, Paris (III^e).
- BERGE (baron), G. C. , ancien gouverneur militaire de Lyon, au château de la Malle, par Reims (Marne).
- BERNARD (l'abbé Antonin), curé de St-Etienne-d'Avançon.
- BERTRAND (Ferdinand), I. , notaire, ancien président du Conseil d'arrondissement, rue Carnot, 26, à Gap.
- BERTRAND Léon, notaire, à Aix-en-Provence.
- BÉTHOUX (l'abbé), curé de Saint-Michel-en-Beaumont, par Corps (Isère).
- BIBLIOTHÈQUE des Archives de l'Isère, à Grenoble.
- BIBLIOTHÈQUE de la Ville, à Grenoble.
- BLACHE, négociant, rue de France, à Gap.
- BLANC Romuald, rédacteur à la direction des postes et télégraphes, à Marseille.
- BONNIARD (Victor), , banquier, conseiller général à Embrun.
- BONNIOT (l'abbé Auguste de), chanoine honoraire de Gap, curé de St-Denis-la-Chapelle, à Paris.
- BOREL, , vétérinaire militaire en retraite, ancien adjoint au Maire, à Gap.
- BOUCHIÉ DE BELLE, avocat au Conseil d'Etat, rue de Miromesnil, 16, à Paris (VIII^e).
- BOUFFIER (Amédée de), au château de Livron.

XI

- BOUSSON (le colonel), O. ✱, commandant le 22^e d'infanterie, à Gap.
- BRUN, contrôleur-rédacteur des contr. directes, à Gap.
- BURLE, inspecteur des contributions directes, 4, rue Dorée, à Avignon.
- BUTLER (William Ellison), docteur de l'Université d'Oxford, 7, rue Beauséjour, à Lausanne (Suisse).
- CADORET, O. ✱, professeur départemental d'agriculture, rue Carnot, 28, à Gap.
- CAILLAT, négociant, rue de France, à Gap.
- CARAL, sous-inspecteur de l'enregistrement, à Bourg (Ain).
- CARAL, docteur en médecine, à Veynes.
- CASTELLI (Charles), boulevard de la Liberté, à Gap.
- CHABRAND, avocat, à Grenoble.
- CHABRAND (Valentin), banquier, conseiller général, rue de la Blache, 3, à Gap.
- CHAIX (Léon), imprimeur, à Gap.
- CHAMPSAUR (Dr), rue Carnot, 23, à Gap.
- CHANCEL (Alphonse), ☉, conseiller général des Hautes-Alpes, à Briançon.
- CHAUVET (Joseph), docteur en droit, avocat, rue Voltaire, 19, à Grenoble (Isère).
- CHAUVET (Albert), docteur en droit, propriétaire, à Ribiers.
- CHEVALIER, docteur en médecine, place Saint-Michel, 3, à Marseille.
- CLAVEL (Philippe), ancien receveur-économe des établissements de santé, rue de la Trésorerie, à Gap.
- COMMISSION de Météorologie, à Gap.
- COOLIDGE (Rev. W.-A.-B.), am Sandisgenstutz, Grindelwald, canton de Berne (Suisse).
- CRÉVOLIN (Marius), propriétaire à La Gay près Gap.
- CROZET (Ernest de), homme de lettres, à Oraison (Basses-Alpes).
- DISDIER DE ROUSSET (Henri), avocat, à Bonne près Gap.
- DUHAMEL Henri, à Gières, près Grenoble.
- DULTIER (Albert), propriétaire, au château de Montmorin, par l'Epine.
- DUMAS (Alfred), ☉, professeur au lycée de Toulon.

XII

DUSSERRE-TELMON (l'abbé), au Canada, Vanklek hill, province d'Ontario.

EBERLIN, pharmacien, boul. de la Madeleine, 1, Marseille.

ESCALLE (Hippolyte), notaire, conseiller d'arrondissement, à Briançon.

ESPIÉ, I. ☉, directeur honoraire de l'Enregistrement, à Privas (Ardèche).

ESPITALIER (Marius), négociant, avenue de Grenoble, à Gap.

EYSSERIC (St-Marcel), ancien magistrat, à Sisteron.

EUZIÈRE, ✱, ☉, avocat, conseiller général, député des Hautes-Alpes, 24, rue Vaneau, à Paris (VII^e).

FABRE (Adrien), avoué, rue Carnot, 71, à Gap.

FAURE (Alphonse) instituteur, à Gap.

FAURE (Joseph), avoué, maire de Gap, rue St-Arey, à Gap.

FAURE, ☉, pharmacien, ancien maire de la ville de Briançon.

FERRAND (Henri), avocat, 2, cours Berriat, à Grenoble.

FEUTRIER, maître-d'hôtel, 106, West, 29, th. street rear, à New-York.

FORTOUL, chanoine-honoraire, curé-archiprêtre, à Tallard.

GAIGNAIRE (Paul), licencié en droit, notaire, rue de France, à Gap.

GARNIER (Auguste), négociant, place St-Nizier, à Lyon.

GAUTIER (Fabien), à Gap.

GIVAUDAN (Charles), ingénieur, 18, place Morand, à Lyon.

GONNET (Aimé), avoué près la Cour d'appel, rue de la Madeleine, à Grenoble.

GONZALLÈS (Edouard), buffet de la gare, à Mâcon (S.-et-L.).

GRIMAUD (Louis), avocat près la Cour d'appel de Grenoble.

GRIMAUD (J.), ✱, ✱, sénateur des Hautes-Alpes, membre du Conseil général, 119, boul. St-Michel, à Paris (V^e).

GUÉRIN (l'abbé), ch. hon., curé-archiprêtre, à Embrun.

GUÉRIN-LONG (Paul), docteur en droit, président du tribunal d'Aix-en-Provence.

GUEYDAN, propriétaire, ancien conseiller général des Hautes-Alpes, à Orcières.

XIII

- GUIEU (Mgr), protonotaire apostolique, vicaire général à Gap.
- GUILLAUME (Paul), I. , chan. hon., correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, archiviste des Hautes-Alpes, à Gap.
- GUILLEMIN (Paul), , inspecteur général de la navigation et des ports de la Seine, 46, rue de St-Cloud, à Billancourt (Seine).
- HIRSCH, peintre verrier, rue Gauthey, 26, à Paris (XVII^e).
- HUGUES (Edmond), avocat, rue Carnot, 39, à Gap.
- IMBARD-SARRAZIN, propriétaire, maire de Bas-en-Basset (Haute-Loire).
- IMBERT, licencié en droit, notaire, à Embrun.
- ITIER (Paul-Jules), , avocat, maire d'Oze, au château de Véras, par Veynes.
- JACOB, , architecte du Gouvernement, 7, rue Gay-Lussac, à Paris (V^e).
- JAUSSAUD (François), banquier, maire, à Saint-Bonnet-en-Champsaur.
- JEAN (Ferreol), négociant, président du tribunal de Commerce, adjoint de la ville de Gap, rue Carnot, 47, Gap.
- JEAN (Louis), imprimeur, direct. du *Courrier des Alpes*, à Gap.
- JEAN (Louis), libraire, place Jean-Marcellin, à Gap.
- JEANSELME (Marius), agent des mines de la Grand'Combe, place du Révelly, à Gap.
- JEANSELME (J.), négociant, avenue de Grenoble, à Gap.
- JOUGLAR, avoué, à Briançon.
- JOUGLARD (Ferdinand), , conseiller municipal, notaire, rue Elisée, à Gap.
- JOUGLARD (Sosthène), conseiller à la Cour de Pau (Basses-Pyrénées).
- JULIANY (Joseph), négociant, à Manosque (Basses-Alpes).
- JULLIEN, receveur de l'enregistrement et des domaines, à Villefranche-sur-Saône (Rhône).
- LAFONT (de), , ingénieur en chef des ponts et chaussées en retraite, à Lyon, cours Lafayette, 183.
- LAGIER (Auguste), instituteur, aux Costes, par St-Bonnet.

XIV

LAMBERT, agent-voyer cantonal, à Veynes.

LATY (Albert), avocat, rue des Sablons, n° 36, à Paris (XVI^e).

LÉAUTIER, officier d'administration d'état-major, à Gap.

LEMAITRE (Paul), avocat, place Sainte-Colombe, à Gap.

LÉOTIER, I. , inspecteur de l'enseignement primaire en retraite, ancien maire d'Embrun. aux Milles (Aix-en-Provence).

LÉOUFFRE, docteur en médecine, à Bois Ste-Marie, par la Clayette (Saône-et-Loire).

LILOUFFRE (R.-P.), missionnaire de N.-D du Laus, vicaire de la paroisse des Cordeliers, à Gap.

LESBROS (l'abbé), curé, à Bruis.

LIOTARD (Alfred), avocat, conseiller général des Hautes-Alpes, rue Carnot, 63 bis, à Gap.

MANGAREL, , , chef de division honoraire de la Préfecture, rue de Valsesres, 22, à Gap.

MARCELLOF, rentier, à Ribiers.

MARCHAND, , pasteur de l'Eglise Réformée, au Villard-la-Beaume, par Aspres-sur-Buëch.

MARENTHIER (François), 7, place de Lenche, à Marseille.

MARILLAC, ancien greffier de paix, à Gap.

MARROU (Ferdinand), , maître ès-arts pour l'architecture en métaux repoussés, 29, rue Verte, Rouen (Seine-Inférieure).

MARTIN (David), , professeur en retraite, conservateur des Musées et de la Bibliothèque, rue du Collège, à Gap.

MARTIN (l'abbé), curé-archiprêtre, à St-Etienne-en-Dévoluy.

MARTIN (l'abbé), curé de La Fare.

MAZIMBERT, avocat, rue Bayard, 2, à Grenoble.

MEIFFRE (A.), cité d'Hauteville, 8, à Paris (X^e).

MEIFFRE (Chaffrey), négociant, rue de Longchamp, 37, à Paris (XVI^e).

MEUNIER, , négociant, adjoint de la ville de Gap, avenue d'Embrun, à Gap.

MEYÈRE (le colonel du génie) en retraite, à Gap.

MICHEL, greffier de la justice de paix, place St-Arnoux, 5, à Gap.

- MIRIBEL (comte de), à Villard-Bonnot (Isère).
- MONCLAR (marquis François de Ripert-), ministre plénipotentiaire, château d'Allemagne, à Allemagne (Basses-Alpes) et rue de l'Arcade, 18, Paris.
- MOURRE, capitaine de frégate, à bord du *Bruix* (escadre du Nord).
- NEL, agent-voyer cantonal, à Château-Queyras.
- NICOLLET, , professeur au lycée, 2, avenue Victor-Hugo, Aix-en-Provence.
- OLIVE (Charles), avoué, place Ste-Colombe, à Gap.
- PARIS, , , ingénieur en chef honoraire des ponts et chaussées, 78, cours Lieutaud, à Marseille.
- PASCAL (J.-E.), , inspecteur de l'Enregistrement en retraite, conseiller municipal, à Charance, près Gap.
- PASCAL (l'abbé), I. , aumônier du Lycée, officier de la couronne de Roumanie, rue du Collège, à Gap.
- PAUCHON-TAIX (le docteur), , professeur à la Faculté des sciences, à Marseille.
- PAVIE, , , député, conseiller général, maire de Savines, 87, rue d'Assas, à Paris (VI^e).
- PEIX (Emile), sous-directeur des Contributions indirectes, 22, boulevard Carnot, à Dijon.
- PELLOUX, maître d'hôtel, à Gap.
- PELLOUX (Georges), au Monétier-Allemont.
- PERRIN (Félix), place St-Laurent, 1, à Grenoble.
- PEYROT (H.), imprimeur, rue Saint-Arey, à Gap.
- PICHOI (Polycarpe), conducteur des travaux des chemins de fer P.-L.-M., en gare, à Aubagne (B.-du-R.).
- PINET DE MANTEYER (Léon), rue de Valserres, à Gap.
- PINET DE MANTEYER (Georges), archiviste paléographe, à Manosque et 3, rue de Fleurus, Paris (VI^e).
- PIOSIN, , commandant de marine en retraite, 5, rue Blanqui, à Nice.
- PIOSIN (Joachim), en retraite à Gap.
- PIROSSIN (l'abbé L.), curé en retraite, à Embrun.
- PROVANSAL (Alfred), , , vice-président du Conseil général, juge de paix du 2^e canton, à Bordeaux.

PRUNIÈRES (comte de), conseiller général des Hautes-Alpes,
à Prunières par Chorges.

QUEYRAS, ✱, ☉, conseiller général à La Roche-de-Rame.

REY (le Père), assistant général des missionnaires oblats de
Marie immaculée, rue St-Pétersbourg, 26, Paris (VIII^e).

REYNAUD, professeur à l'Ecole Normale, à Privas (Ardèche).

ROCHE (Achille), architecte, inspecteur diocésain, rue de
Provence, 26, à Gap.

ROCHE (Célestin), ingénieur civil, avenue de la Gare, à Gap.

ROLLAND DE RAVEL, ✱, ingénieur en chef des ponts et
chaussées, à .

ROMAN, I. ☉, avocat, correspondant du Ministère de l'ins-
truction publique pour les travaux historiques, au
château de Picomtal, près Embrun.

ROMAN (Bernard), étudiant, château de Picomtal, près
Embrun.

ROSE, inspecteur des forêts à Freize (Vosges).

ROSTAIN (Joseph), maire de La Roche-des-Arnauds.

ROUX (l'abbé), secrétaire de l'Evêché, à Gap.

ROSA (Max), professeur au Lycée de Gap.

RUELLE, ingénieur, rue de Londres, 48, à Paris (VIII^e).

SARRAZIN (Jean), ☉, homme de lettres, rue Sala, 44, à
Lyon.

SENTIS (Henri), professeur de physique au Lycée, place
Ste-Claire, 14, à Grenoble.

SIBOUR (Ernest), propriétaire à Gap.

SIGNORET (Jules), ☉, juge de paix, à Ribiers.

STECHELT (J.-E), 76, rue de Rennes, à Paris (VI^e).

SUPÉRIEUR (le) du petit Séminaire, à Embrun.

TAVERNIER, ✱, ancien ingénieur en chef des ponts et
chaussées des Hautes-Alpes, 6, rue de la Bourse, à
Lyon.

TEISSIER, docteur en droit, avocat, rue Elisée, 1 bis, à Gap.

TEMPLIER (l'abbé), chan. hon., curé du Plan-de-Vitrolles.

THOUARD (Auguste), licencié en droit, avoué, à Embrun.

THOUAZOU, C. ✱, intendant militaire du XV^e corps d'ar-
mée à Marseille.

XVII

- TIVOLLIER, commis des postes et télégraphes, 34, rue Molière, Lyon.
- TOUR-DU-PIN LA CHARCE (comte de la), au château de Bezonville, par Sermaise (Loiret).
- TOURRÈS (Auguste), ancien maire, président de la Chambre de Commerce, conseiller d'arrondissement, conseiller municipal, Gap.
- TOY-RIONT, négociant, rue Nationale, 51, à Marseille.
- TURLIN (E.), conducteur des ponts et chaussées, à Gap.
- VAGNAT, ✱, Ⓚ, docteur en médecine, sénateur, conseiller général, maire de Briançon, 6, rue Abbé-de-l'Epée, à Paris (Ve).
- VALLENTIN (Ludovic), juge, vice-président de la *Société départementale d'Archéologie et de Statistique de la Drôme*, à Montélimar (Drôme).
- VALLON, propriétaire, rue d'Abon, à Gap.
- VARRAUD (Joseph), cours de la Liberté, 33, La Guillotière, à Lyon.
- VÉSIGNÉ (Henri), 10, rue du Cirque, à Paris (VIII^e).
- VIÉ, trésorier payeur général de l'Indre, à Châteauroux.
- WILHELM, O. ✱, ingénieur des ponts et chaussées, rue du Palais de Justice, à Gap.

Bibliothèques abonnées

- Bibliothèque de l'Ecole normale de garçons, à Gap.
- du grand Séminaire de Gap.
 - du Couvent de St-Joseph, à Gap.
 - de la ville de Gap.
 - communale d'Embrun.
 - de N.-D. du Laus. (R.-P. RICARD, curé de St-André).
 - paroissiale de Valserres.

Bibliothèques pédagogiques :

- | | |
|---------------------|------------------------|
| d'Aiguilles, | du Monétier-les-Bains, |
| de l'Argentière, | d'Orcières, |
| d'Aspres-sur-Buëch, | d'Orpierre, |

XVIII

de Barcillonnette,
de La Bâtie-Neuve,
de Briançon,
de Chorges,
d'Embrun,
de Gap,
de Guillestre,
de La Grave,
de Laragne,

de Ribiers,
de Rosans,
de St-Bonnet,
de St-Etienne-en-Dévoluy,
de St-Firmin,
de Savines,
de Serres,
de Tallard,
de Veynes.

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

Comité des travaux historiques (cinq exempl.)

Comité de la Société des Beaux-Arts des départements (deux exempl.).

1. AIX. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
2. ALAIS. Société scientifique et littéraire.
3. ALBI. Revue historique, scientifique et littéraire du département du Tarn.
4. ANNECY. Société Florimontane.
5. AUTUN. Société d'histoire naturelle.
6. — Société Eduenne.
7. AUXERRE. Société des sciences historiques de l'Yonne.
8. AVIGNON. Académie de Vaucluse.
9. BEAUNE. Société archéologique.
10. BESANÇON. Académie des sciences, belles-lettres et arts, rue Moncey, 5.
11. — Société d'émulation du Doubs, rue St-Vincent, 37.
12. BÉZIERS. Société archéologique, scientifique et littéraire.
13. BONE. Académie d'Hippone.
14. BOURGES. Société historique, littéraire, artistique et scientifique.
15. — Société des antiquaires du Centre.
16. CAEN. Académie de Caen.
17. CAMBRAI. Société d'émulation.
18. CARCASSONNE. Société des arts et des sciences.
19. CHALON-SUR-SAONE. Société d'histoire et d'archéologie.
20. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
21. CHAMBÉRY. Académie de Savoie.
22. — Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie.
23. CLERMONT-FERRAND. Société d'émulation de l'Auvergne.
24. COMPIÈGNE. Société historique.
25. CONSTANTINE. Société archéologique.
26. DAX (Landes). Société de *Borda*.
27. DIGNE. Société scientifique et littéraire.
28. DIJON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
29. — Société bourguignonne de géographie et d'histoire.
30. DRAGUIGNAN. Société d'études scientifiques et archéologiques.

31. ELBEUF. Société des sciences naturelles.
32. ÉPINAL. Société d'émulation du département des Vosges.
33. EVREUX. Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres.
34. GRENOBLE. Académie delphinale.
35. — Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère.
36. — Société des Touristes du Dauphiné, rue Montorge, 11.
37. LANGRES. Société historique et archéologique.
38. LE PUY. Société agricole et scientifique.
39. LONS-LE-SAULNIER. Société d'émulation du Jura.
40. LYON. Mémoires de la Société littéraire, artistique et archéologique.
41. — Bulletin historique du diocèse de Lyon, place de Fourvière.
42. MACON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
43. MARSEILLE. Société de géographie.
44. — L'Académie de Marseille.
45. MENDE. Société d'agriculture, industrie, sciences et arts.
46. MONTAUBAN. Société archéologique de Tarn-et-Garonne.
47. MONTBRISON. *La Diana*. Société historique et archéologique du Forez.
48. MONTPELLIER. Académie des sciences et lettres.
49. — Société languedocienne de géographie.
50. — Société pour l'étude des langues romanes.
51. NANTES. Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
52. — Société archéologique.
53. — Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France.
54. NARBONNE. Commission archéologique.
55. NEVERS. Société nivernaise des sciences, lettres et arts.
56. NICE. Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
57. NIMES. Académie de Nîmes.
58. — Société d'Etudes des sciences naturelles.
59. ORAN. Société de géographie et d'archéologie.
60. ORLÉANS. Société archéologique et historique de l'Orléanais.
61. PARIS. Club Alpin français, rue du Bac, 20.
62. — Société de topographie de France, rue Visconti, 18.
63. — Société de l'histoire de France.
64. — Revue des Études historiques, librairie Picard, 82, rue Bonaparte.
65. — Société historique et archéologique du Gâtinais, 54, rue Saint-Placide.
66. — Société nationale des antiquaires de France, au Louvre.
67. — Société de spéléologie.
68. PÉRIGUEUX. Société historique et archéologique du Périgord.

XXI

69. PERPIGNAN. Société agricole, scientifique et littéraire.
70. POITIERS. Société des antiquaires de l'Ouest.
71. RIVE DE GIER. Société des sciences, lettres et arts.
72. ROCHECHOUART. Société des amis des sciences et des arts.
73. ROMANS. Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse.
74. ROUBAIX (Nord). Société d'émulation.
75. SAINTES. Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.
76. SENS. Société archéologique.
77. TARARE. Société des sciences naturelles.
78. TOULON. Académie du Var.
79. TOULOUSE. Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
80. — Société archéologique du Midi de la France.
81. TUNIS. Revue tunisienne publiée par le Comité de l'Institut de Carthage.
82. VALENCE. Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.
83. VENDOME. Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois.

ÉTRANGER

1. AMÉRIQUE DU NORD. Missouri botanical Garden à St-Louis-Mo.
2. BELGIQUE. *Analecta Bollandiana* (R. P. de Smedt, directeur), à Bruxelles.
3. ITALIE. *Reale academia delle scienze di Torino*, à Turin.
4. — *Regia deputazione di storia patria*, Piazza Castello, 12, Turin.
5. — *Revista storica italiana*, rue Massena, 31, Turin.
6. — Société d'histoire vaudoise, à Torre-Pellice.
7. — *Società storica Lombarda di storia patria*, Milan, castello Sforzesco.
8. RUSSIE. Club alpin de Crimée, à Odessa.
9. SUISSE. Institut national genevois, à Genève.
10. — Société neuchâteloise de géographie, à Neuchâtel.
11. SUÈDE. Académie of historie och antiquitets, à Stockolm.
12. GRÈCE. Le Parnasse, à Athènes. (φιλολογικος συλλογος Παρνασσος).

Journaux correspondants

L'Ami des Monuments Parisiens, Paris.
Feuille des Jeunes Naturalistes, 31, rue Pierre-Charron, Paris.
La Revue Félibréenne, Paris.
Le Polybiblion, 2 et 5, rue St-Simon, boulevard St-Germain, Paris.
Le Dauphiné, Grenoble.
La Revue Dauphinoise, Grenoble.

XXII

Annales Dauphinoises, Grenoble.

Le Courrier des Alpes, Gap.

Les Alpes Républicaines, Gap.

L'Annonciateur, Gap.

Le Réveil des Alpes, Gap.

La Durance, Embrun.

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

Du 30 Décembre 1901

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE

Conformément aux dispositions de l'article 24 de ses Statuts, la *Société d'Études des Hautes-Alpes* a tenu son Assemblée générale annuelle le lundi 30 décembre, à 4 heures 1/2 du soir, dans le local ordinaire de ses séances (Hôtel de la Préfecture), sous la présidence de M. Hugues, son président.

Étaient présents : MM. Caillat, Clavel, Fabre, Jean Louis, Jeanselme, Léautier, abbé Liouffre, Mangarel, Michel, Mondet, Peyrot Hippolyte, Roche Célestin, Sibour, Teissier.

MM. Pinet de Manteyer Léon, vice-président, l'abbé Allemand et Wilhelm, membres du Comité, avaient adressé des lettres d'excuses.

L'ordre du jour appelle l'élection des cinq membres du Conseil d'Administration soumis au renouvellement. Ont pris part au vote par correspondance, dans cette élection : MM. l'abbé Allemand, Blache, A. Dumas, Eysseric, Marillac, Pinet de Manteyer Léon, Roman, Signoret, Tourrès, Wilhelm.

Les candidats proposés par le Bureau (MM. DUMAS, PINET DE MANTEYER LÉON, abbé LIOUFFRE, MANGAREL, ROCHE Célestin) ayant obtenu la majorité des suffrages, sont proclamés membres du Conseil d'administration pour trois ans.

L'assemblée confirme ensuite, en vertu de l'article 26 des Statuts de la *Société*, l'élection de M. TEISSIER, comme

membre du Comité, en remplacement de M. DUMAS Alfred, démissionnaire par suite de changement de résidence.

Le compte financier de l'exercice 1901 est approuvé, et des remerciements sont adressés à M. JEANSELME, trésorier, pour sa bonne gestion.

Est également approuvé le projet de budget pour 1902 présenté par le Comité d'Administration, sauf la modification suivante : Sur la proposition de M. SIBOUR, l'Assemblée décide que le crédit affecté au chapitre des dépenses diverses sera légèrement augmenté pour parer aux frais éventuels d'une séance solennelle de la *Société*, qui aurait lieu dans le courant de l'année 1902. Une commission, désignée ultérieurement, s'occupera de l'organisation de cette séance.

Un vœu de M. Célestin ROCHE tendant à ce que des démarches soient faites pour que la *Société d'Études des Hautes-Alpes* obtienne la reconnaissance de la personnalité civile, dans les conditions déterminées par la loi du 1^{er} juillet 1901, est renvoyé au Comité pour instruction.

M. le Président communique ensuite à l'Assemblée :

1^o Une lettre de M. Kilian, professeur de l'Université de Grenoble, par laquelle ce dernier s'excuse de n'avoir pu donner encore la conférence qu'il avait promise l'année dernière, et laisse espérer qu'il lui sera possible de se mettre à la disposition de la *Société* vers la fin de janvier ou au commencement de février 1902. L'Assemblée charge le Comité d'adresser ses vifs remerciements à M. Kilian, et de s'entendre avec lui pour la fixation de la date de sa conférence.

2^o Une circulaire de M. le Ministre de l'Instruction publique informant la *Société d'Études* que le Congrès des Sociétés savantes se tiendra à la Sorbonne le mardi 1^{er} avril prochain et donnant le détail des formalités à accomplir pour que les délégués à ce Congrès puissent bénéficier des réductions d'usage sur les prix du voyage.

3^o Une autre circulaire du Comité général des Poètes de

la Province sollicitant des adhésions à la cérémonie du centenaire de Victor Hugo.

4° Une lettre de M. le Président de la Société des Sciences naturelles de Tarare demandant l'échange des publications. Accepté.

5° Une note de M. David Martin relative à des fouilles préhistoriques à pratiquer dans le département. L'assemblée, reconnaissant le haut intérêt de cette communication, décide de la prendre en considération, et charge son Comité de lui donner la suite qu'elle comporte.

Sont admis comme membres de la *Société d'Études* :

M. le colonel BOUSSON, présenté par MM. Roman et Léautier.

M. ATHANÉ, inspecteur d'Académie, présenté par MM. Hugues et Roman.

MM. l'abbé GUIEU, vicaire général ; ANDRAULT, professeur au lycée, et PIOSIN, retraité, présentés par MM. Hugues et Michel.

M. l'abbé ROUX, secrétaire de l'Evêché, présenté par MM. l'abbé Allemand et Michel.

Plus rien n'étant à délibérer, la séance est levée.

Le Président,
HUGUES.

Le Secrétaire,
J. MICHEL.

SITUATION FINANCIÈRE

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

AU 31 DÉCEMBRE 1901

COMPTE DE L'EXERCICE 1901

RECETTES			
Fonds libres des exercices précédents.....		226	02
Produit des cotisations : 1899.....	10	}	1.920 »
— 1900.....	120		
— 1901.....	1.790		
Bibliothèques abonnées.....		30	»
— pédagogiques.....		120	»
Subventions départementales.....		150	»
Rentes et recettes diverses.....		152	50
Total des recettes.....		2.598	52

DÉPENSES			
Porté au fonds de réserve.....		150	»
Impression du Bulletin, y compris frais d'envoi :		}	2.039 95
Solde du 4 ^e trimestre 1900.....	68 55		
Montant des 4 bulletins de l'année 1901.....	1.971 40		
Frais de recouvrement, de secrétariat et d'administration.....		104	05
Entretien et éclairage.....		30	»
Dépenses diverses.....		179	25
Total des dépenses.....		2.453	25

BALANCE			
Recettes.....		2.598	52
Dépenses.....		2.453	25
Différence (excédent des recettes).		145	27

PROJET DE BUDGET

pour l'Exercice 1902

RECETTES

Fonds libres des exercices précédents.	145	27
Produit des cotisations.....	1.800	»
Bibliothèques abonnées.....	30	»
— pédagogiques	120	»
Subvention départementale....	150	»
Rentes et recettes diverses ...	150	»
Reste à recouvrer : 1900	20	} 160 »
— 1901	140	
Total	2.555	27

DÉPENSES

Fonds de réserve.....	250	»
Impression du <i>Bulletin</i>	1 400	»
Frais d'envoi dudit.....	200	»
Salaire de l'employé chargé de l'expédition du <i>Bulletin</i> , des convocations, de l'entretien et du service de la bibliothèque	100	»
Frais de recouvrement, de secrétariat et d'admi- nistration.....	200	»
Entretien, chauffage et éclairage	35	»
Dépenses diverses.....	370	27
Total	2 555	27



DEUX PORTES ORNÉES

DU SEIZIÈME SIÈCLE

provenant de la famille Emé

par M. J. ROMAN

Notre confrère M. Tivollier, auteur d'une étude très bien documentée sur le Queyras¹, a communiqué à la *Société d'Études* la photographie de la porte fort intéressante de la maison Alberge, au hameau du Serre, commune de Molines, et avec un désintéressement dont je le remercie, il m'a autorisé à décrire ce monument qui, réuni à quelques autres que j'avais relevés antérieurement, forme un ensemble de souvenirs sur la famille Emé au seizième siècle.

Cette famille est au nombre des plus anciennes du Queyras. Guillaume Emé était notaire à Molines en 1371 et paraît dans un acte du 22 mai de cette année². Guillaume, son fils, était bachelier ès-lois à Embrun en 1438 et paraît dans un acte du 4 février. Pierre, frère de ce dernier, fut notaire à Embrun et épousa la même année 1438 Bérengère Taxil, dame de la Tour-de-Beauregard, arrière-fief de la commune des Crottes. Oronce, fils de Guillaume, sieur de la Pinée, était vibailli de Briançon de 1477 à 1497.

A partir de cette époque la famille Emé, qui avait acquis

¹ *Monographie de la vallée du Queyras (Hautes-Alpes)*. Gap, Jean et Peyrot, 1897, in-12, VIII, 359 et VIII pp. Carte et vues.

² *Arch. de l'Isère*, B. 3008 et 3010.

la noblesse comme tant d'autres dans notre région, par l'exercice d'une charge de notaire unie à la possession d'un fief, produisit quatre branches. Il me suffira de parler de deux d'entre-elles qui ont un rapport direct avec les monuments que je vais décrire.

Oronce Emé, vibailli de Briançon, dont j'ai parlé en dernier lieu, eut deux fils : Guillaume, vibailli d'Embrun (1503-1524), qui épousa Anne Raymond, dame de Saint-Julien, petit château existant encore et situé en face du bourg de Savine, au haut d'un promontoire d'un brun rougeâtre que contourne la voie ferrée. De ce mariage est issue la branche des Emé de Saint-Julien qui, au dix-septième siècle, après avoir produit plusieurs hommes remarquables, acquit de nombreuses terres titrées et prit de l'une d'elles le nom de marquis de Marcieu que ses descendants portent encore, car cette excellente famille dauphinoise n'est, heureusement, pas près de s'éteindre.

Raymond, frère d'Oronce, fut après lui vibailli de Briançon, et d'une garenne qui faisait partie du fief de la Tour-de-Beauregard ; il prit le titre de sieur de la Pinée (1497-1520). Son fils François (1556-1597) et son petit-fils Guillaume (1570-1600), furent bourgeois d'Embrun, et cette branche s'éteignit à la génération suivante par deux fils qui se firent prêtres.

Or la porte découverte à Molines par M. Tivollier (n° 1 de la planche) a été sans aucun espèce de doute sculptée par les ordres de Guillaume Emé, sieur de Saint-Julien, vibailli d'Embrun. En voici la description.

Le ventail même de la porte est sans intérêt ; il se compose d'une membrure en forme de croix, sertissant quatre panneaux à draperie d'un travail fort grossier. L'imposte au contraire est fort curieux. Il se compose d'une triple zone de sculptures superposées. La plus haute est une inscription en relief :

PAX HVIC DOMVI¹

¹ A rapprocher d'une inscription qui se voit à Saint-Crépin :
VIVE JESVS, LA PAIX DE DIEV SOIT CEANS.

entre deux points et dans un creux qui se termine en pointe de chaque côté.

Au-dessous sont deux panneaux juxtaposés : sur le premier est sculpté un écusson à un agneau surmonté de trois rencontres de taureau de face (l'une d'elles est presque cachée entièrement par la tête de l'agneau). Ces armoiries sont celles de la famille Emé. Tout autour on lit :

IN DOMINO CONFIDO

L'écu et la légende sont renfermés dans un médaillon circulaire qui supportent deux petits enfants nus, deux amours probablement.

Sur le deuxième panneau figure un autre écusson chargé de trois pals ; ce sont les armoiries de la famille Raymond de Saint-Julien. Au-dessus on lit :

CO + LA

c'est-à-dire *cruce* *cole* (et non *cola* qui est un barbarisme); et tout autour :

FIDES SVFICIT

L'écu et la légende sont contenus comme les précédents, dans un médaillon circulaire, supporté par deux petits anges vêtus, dont les ailes font saillie au-dessus de leur tête.

Il faut remarquer que les armoiries du mari sont soutenues par les amours nus, et celles de la femme par des anges vêtus ; je crois voir là un symbole très délicat, une allusion à la vertu et à la pudeur féminine.

Au-dessous de ces deux panneaux est une inscription en relief, sculptée dans trois creux réparés par les montants de la porte :

MIL | CINC CENS XX | IIII

Comme il est facile de le voir, le travail de sculpture de cette porte est grossier, mais il présente cependant un certain intérêt si l'on réfléchit qu'il date de trois cent quatre-vingts ans, qu'il est probablement l'œuvre d'un

sculpteur de Molines, et qu'il a résisté aux intempéries pendant près de quatre siècles, aux incendies, et mieux encore au vandalisme des hommes.

J'ai trouvé à Embrun dans la maison Bosc, place de la Mazelière, une deuxième porte postérieure à celle de Molines et faite par les ordres soit de François Emé, sieur de la Pinée (1556-1597), soit de son fils Guillaume (1570-1600). Ici ce n'est plus la menuiserie de la porte qui est intéressante, ce sont les pieds-droits et surtout le tympan.

Le tympan affecte la forme d'une coquille au centre de laquelle figurent les armoiries des Emé, l'agneau et les trois rencontres de taureau.

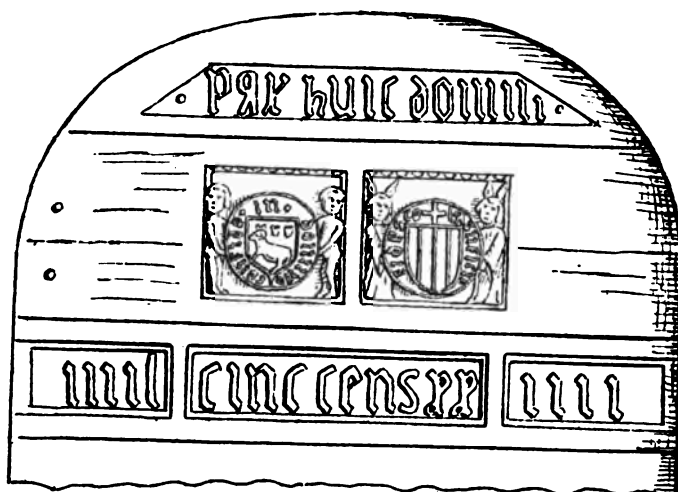
Au-dessus du tympan est le pied brisé d'un ornement qui devait être, je crois, une grande fleur de lis, et il est accompagné de deux grands dauphins couchés se faisant pendant.

Les deux pieds-droits qui soutiennent le tympan sont chargés d'ornements dont on verra des spécimens sur la planche qui accompagne cette description (n° 2). Ils sont lourds et médiocres.

La composition de cette porte laisse beaucoup à désirer; les moulures n'ont aucune finesse; les pieds-droits devraient être surmontés de chapiteaux, être plus écartés l'un de l'autre et supporter un linteau sur lequel on eut pu inscrire une date ou une devise. Enfin cette porte n'est pas en pierre mais simplement en plâtre. La matière est aussi pauvre que l'ornementation.

Elle date de la fin du seizième siècle ou du commencement du dix-septième, cela n'est pas douteux, c'est ce qui m'en fait attribuer la construction à François ou à Guillaume Emé, qui vivaient précisément à Embrun à cette époque.

Les deux portes que je viens de décrire ne sont pas les seuls monuments existants de la famille Emé au seizième siècle; elle a marché alors d'un pas trop rapide dans la



N° 1.



N° 2.



voie de la fortune et des honneurs, ses membres ont possédé des charges trop importantes pour que leur souvenir ne soit pas attaché à quelques autres objets encore existants.

Je puis signaler en premier lieu un charmant jeton en argent dont je ne connais qu'un exemplaire unique conservé dans les cartons du Cabinet des Médailles de Paris. En voici la description :

+ REG. BÑEFI. ORÖN. EME PSES CAME. PED. ET SAB.

Ecu de la famille Emé mais avec l'agneau seul, (sans les rencontres de taureau), surmonté d'une salamandre couronnée dans des flammes. Autour de l'écu on lit : SICVT... MANSVETVS (c'est-à-dire : *Sicut agnum mansuetus* | ¹).

• F (couronné) P. GAL. R'. SAB. DV. PED. PR. REG. 1541.

Ecu de France, couronné et entouré du cordon de Saint-Michel.

Les légendes doivent se compléter ainsi : *Regis beneficio Orontius Eme, præses cameræ Pedemontis et Sabaudicæ. Franciscus primus, Gallicæ rex, Sabaudicæ dux, Pedemontis provinciæ regens.*

Cet Oronce Emé, fils de Guillaume qui fit sculpter la porte de Molines, obtint la très haute situation de président de la Chambre des Comptes de Piémont et Savoie et mourut sans postérité.

Barthélemy, son frère, sieur de Saint-Julien, vicaire d'Embrun, conseiller au parlement de Piémont et gouverneur de la ville d'Asti (1537-1576) nous est connu par un sceau apposé à un acte de 1568. Ce sceau ovale et sans légende porte un écu contourné chargé de l'agneau et des trois rencontres de taureau des Emé. Il est entouré d'une couronne de lauriers d'un joli dessin.

Enfin il existe dans la cathédrale d'Embrun, au-dessus de la porte qui fait face au maître-autel, un fort remar-

¹ Ce complément de la légende au moyen d'un objet matériel est conforme au système adopté pour la porte de Molines, où on lit : + COLE pour *crucem cole*.

quable tableau sur lequel se voient peintes les armoiries d'un Emé, qui sans doute en fut le donateur.

Il représente la naissance de Saint Jehan de Matha et non celle de Saint Jean-Baptiste, comme je l'avais cru tout d'abord.

La mère repose sur un lit à courtines roses. Sur le premier plan sont quatre femmes dont l'une lave l'enfant dans un bassin de cuivre repoussé ; les autres tiennent une bouteille, un linge, un couvercle de berceau et un autre enfant plus âgé.

Evidemment cette peinture d'une composition amusante et d'une agréable coloration, est due au pinceau d'un peintre de l'école flamande un peu antérieure à Rubens, à Otto Vennius par exemple qui vivait à la fin du seizième siècle. Elle est remarquable par les détails réalistes du costume et de l'ameublement ; les draperies sont bien dessinées, les personnages bien plantés.

Au coin gauche inférieur, est peint un écusson de la famille Emé : *d'azur à l'agneau d'argent, au chef d'or chargé de trois rencontres de taureau de sable* et surmonté d'un casque de profil orné de lambrequins.

Je suis porté à croire que le donateur de ce tableau est Octavien Emé de Saint-Julien qui fut conseiller, puis président du parlement de Grenoble et enfin maître des requêtes au conseil du roi (1576-1627).

La famille Emé est, comme on peut en juger, l'une de celles qui, originaire de nos montagnes, ont fait le plus d'honneur à leur pays d'origine et ont atteint le plus rapidement la plus haute situation sociale, puisqu'en deux siècles les descendants de Guillaume Emé, notaire à Molières en 1371, ont pris rang parmi la grande noblesse du Dauphiné et ont siégé au Conseil du roi. Il est d'autant plus intéressant de retrouver en Queyras et à Embrun des souvenirs des anciens membres de cette famille, souvenirs qui dénotent un certain goût artistique et une certaine propension au luxe, autant du moins qu'on pouvait s'en procurer au seizième siècle dans notre pays déshérité.



HISTOIRE ET BIBLIOGRAPHIE

DE LA PRESSE GAPENÇAISE

Par M. J. MICHEL

INTRODUCTION

Sous l'ancien régime, ce que nous appelons aujourd'hui le journal n'existait pas. En 1635, il est vrai, Théophraste Renaudot avait, grâce à l'appui de Richelieu, obtenu de Louis XIII le privilège de fonder une sorte de feuille de reportage, baptisée par lui du nom de *Gazette*¹, dans laquelle étaient consignés, avec quelques rares nouvelles de la Cour, les récits des sièges et des batailles soutenus ou livrées par les armées françaises, et les dépêches des ambassadeurs qui tenaient lieu de chronique de l'extérieur. Cette inoffensive feuille devint plus tard la *Gazette de France*, organe officiel du souverain, publiant, sous son contrôle, les arrêts et ordonnances qui devaient être portés à la connaissance des sujets. Jusqu'en 1789², il n'y eut pas d'autre périodique pouvant justement mériter le titre de

¹ Emprunté à l'italien *Gazzetta*, nom d'une monnaie vénitienne. Les premières publications périodiques ayant été faites au milieu du XVI^e siècle à Venise, il en coûtait une *gazzetta* pour en prendre connaissance.

² Le *Journal de Paris*, que La Harpe signale dans sa correspondance (lettre 61), ne commença sa publication qu'au 1^{er} janvier 1789. Il parut quotidiennement jusqu'au 31 décembre de cette même année. La Bibliothèque de Gap possède, sous la cote 2929, une curieuse collection du second semestre de cette feuille, dont le prix d'abonnement était de 30 livres pour Paris et 33 pour la province.

journal¹. L'opinion publique, quand elle éprouvait le besoin de se manifester, avait recours au livre ou au pamphlet². Encore faut-il dire que la publication de tels ouvrages était soumise à une sévère réglementation.

Vint la Révolution qui, rompant violemment avec le passé, décréta que « la libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme », et que « tout citoyen peut parler, écrire, imprimer librement »³. Au lieu de verser graduellement au peuple, et par doses mesurées, le vin généreux de la liberté, une assemblée imprudente l'en abreuvait tout d'un coup, à pleines coupes. Le peuple s'en grisa bien vite, et jusqu'à la soulerie ignoble. De partout, à Paris et dans les provinces, surgirent, comme une végétation luxuriante et spontanée, des feuilles de toutes nuances et de tous formats, où des publicistes improvisés traduisaient avec exubérance les rêves les plus chimériques, les pensées les plus paradoxales, et surtout l'expression de leur animosité et de leurs rancunes personnelles contre les individus et contre les castes. Durant quelques années, suivant la pittoresque expression des Goncourt, la France fut remplie du bruit des « vagues sonores de chiffons noircis que faisaient taire les vagues survenantes ».

Le Dauphiné, berceau du mouvement politique réformateur qui aboutit à la Révolution, était tout particulièrement prédisposé à la contagion qui sévissait avec tant de violence. Dès l'an 1789, Grenoble vit l'éclosion de multiples

¹ *Le Mercure galant*, plus tard *Le Mercure de France*, auquel Boileau fait allusion dans sa satire V, et qui paraissait à Paris tous les mois, était plutôt une revue qu'un journal : « Littéraire, civil et politique, il extrait, il recueille, il annonce, il embrasse toutes les productions du génie et du goût », disait de lui Marmontel dans ses Mémoires. Par contre, La Bruyère le mettait « immédiatement audessous de rien ». Quant à la *Muse historique* de Loret, on pourrait la considérer comme un premier essai de journal amusant et burlesque.

² Ou aux *Gazettes de Hollande*, qui entraient facilement en France.

³ Art. 11 de la Déclaration des Droits de l'homme.

feuilles à tendances plus ou moins jacobines, telles que *Le Bulletin patriotique*, *l'Extrait du Patriote français*, *Le Point du Jour*, *La Vedette des Alpes ou la Sentinelle de la Liberté*. Plus tard parurent aussi *Le Courrier patriotique*, *Le Clairvoyant*, *Le Journal chrétien*, celui-ci de programme réactionnaire, ainsi que l'indique son titre¹. Dans la Drôme, *Le Journal du Midi*, *Le Courrier de Montélimar*, *La Vérité au Peuple*, d'autres encore, d'une durée éphémère comme les circonstances qui les faisaient naître, furent fondés, à des dates diverses, durant cette période effervescente et troublée que limitent 1789 et l'établissement du Consulat de Bonaparte.

Gap échappa de hasard à cette universelle fièvre de journalisme; aucune feuille locale n'y fut publiée sous la Révolution. Peut-être bien est-ce à cette circonstance fortuite que notre ville dut de jouir, à une époque où la France était particulièrement agitée, d'une tranquillité relative, et de traverser les années orageuses de la fin du XVIII^e siècle, sans grandes secousses intérieures et sans aventures tragiques². C'est que la presse absolument libre, loin d'être, suivant un paradoxe cher à un éminent publiciste contemporain, la meilleure soupape de sûreté contre l'explosion des révoltes populaires, paraît, bien au contraire, constituer le propulseur le plus irrésistible de toutes les mauvaises passions.

¹ Cf. *La presse à Grenoble*, par M. Henri Rousset, chez Gratier, éditeur.

² L'histoire de Gap sous la Révolution reste à faire. Th. Gauthier n'a, suivant son propre aveu, qu'effleuré à peine les événements dont notre ville fut le théâtre à cette époque. Ladoucette est plus laconique encore. Ces deux auteurs sont, du reste, très insuffisamment documentés. Quant à M. J. Roman, qui nous a donné une histoire de Gap définitive, il a volontairement limité ses recherches à l'ancien régime, et son ouvrage ne pousse pas au-delà de 1789. On peut toutefois tenir comme certain qu'il n'y eut jamais, à Gap, durant la période révolutionnaire, d'effusion de sang. Les graves événements qui se déroulaient dans la capitale ne s'y répercutèrent qu'avec beaucoup d'atténuation. Tout se borna à quelques manifestations tumultueuses sans grande importance.

Toutefois, la presse ne devait pas jouir longtemps de ce régime de véritable licence. Le Jacobinisme au pouvoir se montra bien vite oppressif. Il fallait étouffer les voix indépendantes qui s'élevaient contre la tyrannie et dénonçaient les méfaits de la faction dirigeante. Dès le 12 août 1792, la Commune de Paris, prit un arrêté décidant « que les empoisonneurs de l'opinion publique, tels que les auteurs des (*sic*) divers journaux seraient arrêtés, et que leurs presses, caractères et instruments seraient distribués entre les imprimeurs patriotes qui seront mandés à cet effet ». C'était tout uniment guillotiner la presse réactionnaire et indépendante. Seuls, les journaux de la Montagne purent dès lors paraître librement.

Quelques années plus tard, Bonaparte, qui avait toujours manifesté une profonde aversion pour les journalistes, supprima en droit, par son arrêté du 27 nivôse an VIII¹, la liberté de la presse, qui déjà n'existait plus en fait.

C'est sous l'empire de cette législation compressive que le journal fit son apparition à Gap. On voit de suite que les questions irritantes de la politique durent être soigneusement bannies de son programme. De fait, notre premier périodique local fut plutôt une revue technique qu'un journal proprement dit.

Dans la première partie de ce travail, nous étudierons « la Presse Agricole », puisqu'aussi bien c'est un journal d'agriculture qui se présente d'abord dans l'ordre chronologique. Nous aborderons ensuite l'histoire des « journaux politiques et d'information », qui constituent la catégorie de beaucoup la plus nombreuse et la plus intéressante de nos publications locales. Sous la rubrique de « Périodiques divers », nous classerons et examinerons enfin les quelques

¹ Arrêté limitant à 13 le nombre de journaux qui pourraient être publiés désormais. L'article 5 de cet arrêté, par le vague de sa rédaction, ouvrait toute grande la porte à l'arbitraire : « Seront supprimés sur le champ tous les journaux qui inséreront des articles contraires au respect dû au pacte social, à la souveraineté du peuple et à la gloire des armées ».

journaux religieux, littéraires, scientifiques ou autres, qui se sont imprimés à Gap, depuis le commencement du XIX^e siècle jusqu'à nos jours.

LA PRESSE AGRICOLE

I.

Le Journal d'Agriculture et des Arts. — Le Journal de la Société d'Agriculture. — Le Propagateur Agricole.

Le 15 décembre 1802, sur l'initiative du préfet Ladoucette, un administrateur éminent dont le souvenir, après un siècle, demeure encore vivant dans nos montagnes, fut créée à Gap la *Société d'Émulation des Hautes-Alpes*.

Cette Société s'imposa statutairement une triple mission : d'abord et surtout « d'aviver » chez les habitants de notre pauvre département, le goût de l'agriculture, « ce premier des arts et le principe de tous les autres » ; ensuite de faire sortir l'industrie locale de la torpeur mortelle dans laquelle l'avaient plongée les troubles de la Révolution ; d'initier enfin les esprits aux principes de la littérature « qui, dans ce siècle, se rattache à toutes les habitudes de la vie ! »

Comme, au dire de Farnaud, qui prit personnellement une grande part à l'œuvre fondée par Ladoucette, « une observation constante a démontré qu'un sens droit, une raison lumineuse sont l'apanage des habitants de cette contrée et que, — c'est toujours Farnaud qui parle, — les hommes y naissent avec une sorte d'esprit auquel il ne manque souvent que la culture pour se montrer avec

distinction¹ », le département des Hautes-Alpes offrait un terrain éminemment favorable à l'épanouissement d'une telle société.

De fait, elle manifesta dès sa fondation une vitalité extraordinaire; et sous l'impulsion des hommes dévoués qui s'étaient mis à sa tête, sans aucune arrière-pensée de lucre ou d'ambition, elle ne tarda pas à rayonner activement jusqu'aux extrêmes confins de notre région.

Conscients de la puissance de vulgarisation qui résidait dans la presse, ce facteur nouveau qui entraît sur la scène du monde, au commencement du XIX^e siècle, et allait y prendre une place prépondérante, les organisateurs de la *Société d'Émulation* songèrent à créer un organe spécial de publication destiné à propager l'œuvre utile qu'ils avaient entreprise, et à porter à tous les habitants de nos montagnes la bonne parole du progrès bienfaisant et « le fruit de l'expérience de chacun des membres » de la nouvelle association.

Un appel pressant fut adressé d'une façon particulière aux maires et aux desservants qui constituaient l'élite intellectuelle des communes. On leur demandait instamment de collaborer, surtout par le sacrifice pécuniaire d'un abonnement², à la fondation et au succès du nouveau journal agricole, et d'user, auprès de leurs administrés, de l'influence que leur conférait la situation qu'ils occupaient, pour faire, en sa faveur ainsi qu'en faveur des idées préconisées par la *Société d'Émulation*, une active propagande.

Le premier numéro du premier journal Gapençais parut sous la date du 1^{er} floréal an XII³ (25 avril 1804). Le

¹ Farnaud aîné : Discours prononcé à la séance d'inauguration de la Société, publié dans les « Mélanges littéraires », 1 vol. in-8° paru à Gap, chez J. Allier, en 1807.

² L'arrêté du préfet Ladoucette autorisant la publication du journal enjoignait aux maires de prélever sur les fonds communaux la somme nécessaire à cet abonnement.

³ L'article liminaire, signé d'initiales, traitait « des vues générales pour l'amélioration du département ». Son ou ses auteurs n'avaient d'ailleurs pas la prétention d'y tracer un programme d'études.

format adopté fut l'in-8°, avec feuilles de 200 millimètres sur 130. Le nombre de pages était de quarante; toutefois, par la suite, certains fascicules en eurent quarante-huit; et le n° 4, par exception, et à raison du changement de calendrier qui retardait sa publication de quelques jours, en compta cinquante-deux.

Sur la couverture, à teinte jaune pâle, étaient imprimés le titre et les indications suivantes : « *Journal d'agriculture et des arts pour le Département des Hautes-Alpes, rédigé par les membres de la Société d'Émulation de ce Département. Le prix de la souscription à ce journal est de 5 fr. par an, franc de port : il paraît un numéro tous les deux mois. Chaque numéro aura au moins deux feuilles et demie d'impression. On souscrit chez le citoyen Rolland¹, directeur de la Commission des Rédacteurs à Gap. Les mémoires ou avis qu'on désirera faire insérer lui seront adressés francs de port* ». Le verso de la couverture portait la table des articles contenus dans le numéro.

L'en-tête du journal proprement dit reproduisait le titre de la couverture, avec, en manchette, le numérotage et la date. Au-dessous, les rédacteurs, qui aimaient à faire parade d'érudition, ne manquaient jamais de consigner une épigraphe, tantôt latine, tantôt française, tirée généralement de Virgile, d'Horace, et surtout de Delille, le fade et pompeux traducteur des *Géorgiques*, alors poète à la mode². Au bas de la dernière page, la signature était : « A Gap, chez Allier, imprimeur et membre de la Société d'Émulation ».

Le *Journal d'Agriculture et des Arts pour le département des Hautes-Alpes* parut régulièrement tous les deux mois, le premier jour du mois, et sans interruption pendant douze ans. Il se consacra tout d'abord d'une façon exclusive à l'étude de questions purement agricoles inté-

¹ A partir du n° 3 (1^{er} fructidor an XII), la mention « citoyen Rolland » qui fleurait par trop son parfum révolutionnaire, fut remplacée par celle plus affinée et plus honnête de « M. Rolland ».

² L'épigraphe du n° 1 est l'inévitable : *O fortunatos nimium*, etc.

ressant la région. On y trouve de remarquables articles sur « la suppression des jachères », sur « l'irrigation », sur « l'amélioration des bêtes à laine et à cornes », sur « la restauration des bois », sur « l'exploitation des mines », sur « divers objets d'économie rurale », sur des « notions d'hygiène et de médecine pratique »¹, etc. Ces articles sont rédigés avec clarté et simplicité, de façon à être aisément compris de nos montagnards alors fort peu lettrés. Par le nombre et la variété des sujets traités, on peut aujourd'hui se rendre compte que le champ d'activité des collaborateurs du *Journal d'Agriculture* fut singulièrement vaste ; et il est permis de croire que leurs efforts persévérants aboutirent à plus d'une amélioration, soit dans l'élevage rationnellement pratiqué, soit dans la culture intensive des terres².

Toutefois le journal, purement agricole au début, et qui se contentait de noter en quelques lignes, sans commentaires, les plus graves événements de l'époque, tels que le complot de Cadoudal contre le premier Consul (n° 1), la proclamation de l'Empire (n° 2), la session du collège électoral (n° 3), le sacre et le couronnement de l'Empereur (n° 4), ne tarda guère à sentir le besoin de sacrifier un peu à l'information. Sous la rubrique de : « Nouvelles publiques », il inaugura, dès son quatrième numéro, une sorte de chronique relatant les faits d'ordre général, et spécialement le bulletin des armées de l'Empire. Mais cette chronique, rédigée sous une forme concise, et imprimée en tous petits caractères, était reléguée toujours à la fin de la livraison, un peu comme une superfluité.

Il y eut pourtant une circonstance dans laquelle les

¹ Pour de plus amples détails, consulter le rapport fait à la Société d'agriculture de la Seine, concernant les améliorations agricoles opérées dans les Hautes-Alpes. Ce rapport, qui fut l'œuvre de M. Petit, membre de la Société d'Émulation, parut dans le numéro du 1^{er} mai 1810, du *Journal d'Agriculture*.

² Le *Journal d'Agriculture* publia quelques rares articles d'archéologie dus presque tous à la plume de Ladoucette.

rédacteurs du *Journal d'Agriculture et des Arts* jugèrent opportun de se départir de la réserve qu'ils s'étaient imposée relativement aux événements politiques : Ce fut à l'occasion de la naissance du Roi de Rome. Le numéro du 1^{er} mai 1811, dans son *leader* article, annonce « la nouvelle de l'heureuse délivrance de Sa Majesté l'Impératrice », et nous montre « les citoyens de Gap se félicitant mutuellement dans les rues, au milieu des plus vives acclamations, et bénissant la Providence du grand bienfait dont elle vient de couronner les vœux de leurs Majestés et ceux de tout l'Empire ¹ ». Ce dithyrambe, long de trois pages, est suivi de l'adresse des fonctionnaires publics de Gap à Sa Majesté.

L'événement avait suscité en France un réel enthousiasme. Des fêtes populaires eurent lieu dans tous les départements. Le *Journal d'Agriculture et des Arts* crut devoir encore, dans sa livraison du 1^{er} juillet 1811, faire les honneurs de la première place au compte-rendu des réjouissances qui « accompagnèrent, dans les Hautes-Alpes, la nouvelle de la naissance du Roi de Rome ». En cette occurrence vraiment exceptionnelle, le grave et judiciaire organe des intérêts agricoles, s'étant grisé de l'allégresse générale, s'oublia jusqu'à parler en vers ².

Ce que nous appellerions aujourd'hui le « Fait divers » tint toujours une place notable, surtout à la période du début, dans les pages de notre journal. C'étaient de longs récits, souvent fastidieux, d'actions pompeusement qualifiées de vertueuses ou d'admirables, et qui ne présentent,

¹ Il y a lieu de rappeler ici que le Ministre de la police générale était chargé de créer, par les notes qu'il adressait aux rédacteurs des journaux, les courants d'opinion, et de réchauffer l'enthousiasme de la presse, à l'occasion des grands événements politiques.

² « Stances lues dans le salon (sic) de M. le Préfet... au milieu d'une brillante réunion, et qui excitèrent les plus vifs applaudissements », par M. Faure, (du Serre), chef du bureau d'administration à la Préfecture.

en somme, pour la plupart, qu'un intérêt très relatif. Les rédacteurs agrémentaient cela d'une mise en scène naïvement emphatique. Le tout était comme saturé de cette sensiblerie un peu niaise qui détint, à la fin du XVIII^e siècle, sur toute la littérature. Voici, du reste, deux échantillons, choisis parmi les plus courts, des produits du reportage de l'époque.

« Un cultivateur, habitant à Embrun, nommé Jouglar, « a vu finir le cours d'une vie modèle des vertus, et a laissé « presque sans moyens d'existence une jeune veuve et « deux enfants; ses voisins ont voulu eux-mêmes porter « son corps au lieu de la sépulture; ils ont plus fait, ils « ont labouré et semé à leurs frais la petite propriété de « Jouglar ¹. (Numéro du 1^{er} mars 1806, page 297).

« Chabrin, du village d'Arène, conscrit de l'an 14, tire « le numéro 1; Robert, Gonnet et Mercin, qui obtiennent « les numéros 9, 11 et 18, le serrent dans leurs bras et lui « disent : « Tu ne partiras pas seul, quoique le sort n'appelle pas tes amis, ils te suivront partout », et ils partaient avec lui, sans ses instances, sans les ordres et les « prières de leurs familles ». (Numéro du 1^{er} mai 1806, « page 36).

Voilà de quoi s'alimentait la curiosité de nos pères. Pour fixer aujourd'hui notre attention, pour exciter nos imaginations blasées, il nous faut des faits divers autrement pimentés.

Le premier rédacteur en chef du *Journal d'Agriculture et des Arts* fut Jean-Michel Rolland, originaire de Gap, ancien curé du Caire, ex-constituant, et, en dernier lieu, professeur de grammaire générale à l'école centrale des Hautes-Alpes. Ladoucette, qui l'honorait de son amitié, l'avait placé à la tête de la Société d'Émulation comme un homme capable d'en assurer le succès. Rolland, justifiant le choix du préfet, contribua pour une grande part au progrès de l'œuvre et la dirigea avec intelligence et sollicitude jusqu'à sa mort survenue le 29 avril 1810. Far-

¹ Ce fait en soi n'a rien que de touchant. C'est au point de vue de la rédaction qu'il est curieux à signaler. Le suivant est beaucoup plus typique.

naud, secrétaire général de la Préfecture, qui lui succéda immédiatement dans la rédaction du journal, crut devoir consacrer à son ancien maître et ami, dans le numéro du 1^{er} mai 1810, une longue notice biographique pleine d'admiration et de regrets. A partir du 1^{er} mai 1812, Farnaud, sous la direction de qui le journal d'agriculture ne dérogea pas à son passé, dut résigner ses fonctions et quitter le pays pour aller siéger à Paris au sein de la députation des Collèges électoraux. La place, laissée vacante par Farnaud, fut occupée enfin par Faure (du Serre), alors chef du bureau d'administration à la Préfecture¹. Il était réservé à ce dernier de voir disparaître, avec l'Empire, l'œuvre éminemment pratique que l'Empire avait fondée. Le dernier numéro du *Journal d'Agriculture et des Arts des Hautes-Alpes* fut celui du 1^{er} mars 1814. On n'y trouve pas une seule allusion aux tristes événements qui se précipitaient en France depuis quelque temps avec une vertigineuse rapidité, pas un écho des inquiétudes et des angoisses qui pesaient alors sur le pays, pas un pressentiment de la fin prochaine du régime, et du contre-coup fatal que cette chute devait porter aux institutions créées ou encouragées par l'administration impériale. Il publia seulement, comme pour léguer, dans une disposition suprême, leurs noms au souvenir de la postérité, la liste des membres de la Société d'Émulation. L'agonie du journal fut sereine. Il mourut doucement, comme un sage, avec la satisfaction d'avoir bien rempli sa vie².

La Restauration tenta de ressusciter l'œuvre qui avait été si florissante sous l'Empire. Par arrêté du 15 février 1820, M. Liégeard, préfet des Hautes-Alpes, reconstitua une Société d'agriculture ayant pour objet « de propager la connaissance des procédés qui peuvent concourir à l'amé-

¹ Faure eut la direction effective du journal, mais Farnaud conserva le titre de directeur.

² La Bibliothèque de Gap possède la collection complète du *Journal d'Agriculture et des Arts*. Elle porte la cote 7392.

lioration des diverses branches de l'agriculture, d'éclairer les cultivateurs, de les encourager et de fournir au gouvernement et à l'administration des vues utiles dans l'intérêt de l'économie rurale ¹ ».

Le règlement de la nouvelle Société fut adopté dans la séance du 23 avril 1820, et imprimé par Allier, avec le discours d'ouverture prononcé par le Préfet.

Mais cette société, qui n'eut d'ailleurs qu'une existence éphémère², ne publia jamais de journal³.

Les successeurs de M. Liégeard, rendus plus circonspects par l'échec de cette tentative, ne songèrent pas à imposer à nos compatriotes une institution pour laquelle, faute sans doute d'en bien comprendre l'utilité, ils ne semblaient montrer qu'une inclination très mesurée; et pendant plus de trente ans, le département des Hautes-Alpes resta dépourvu d'institutions agricoles.

Ce n'est qu'en 1853, qu'un préfet du second Empire, M. Launay Le Provost, prenant à cœur de détruire certains préjugés et de vaincre l'apathie naturelle des paysans de nos contrées, parvint à grouper, en vue d'un effort commun vers l'amélioration des cultures, un certain nombre d'agriculteurs décidés à substituer les nouvelles méthodes aux anciens procédés consacrés par la routine.

Par arrêté du 7 mars de cette même année, fut fondée la *Société d'Agriculture des Hautes-Alpes*.

Un autre arrêté du 25 mars nomma le bureau central

¹ Registre des procès-verbaux de la Société d'agriculture du département des Hautes-Alpes. Procès-verbal d'installation de la Société. (Manuscrit de la Bibliothèque de Gap, n° 6672).

² Le registre des procès-verbaux s'arrête au commencement de 1821. La dernière séance eut lieu le 8 avril.

³ Cette affirmation n'est pas absolument exacte. La Société d'agriculture publia tout au moins en avril 1820, chez J. Allier, un fascicule in-8° de 18 pages, contenant le procès-verbal de son installation, et le règlement qu'elle avait adopté. Ce fascicule a toute la physionomie d'un premier numéro de journal; et il est probable que la Société était dans l'intention de faire paraître d'autres livraisons, à intervalles réguliers ou non. Mais ses statuts sont muets sur ce point.

de cette Société, dont le Préfet était de droit le Président¹.

Aux termes de l'article 6 de ses statuts, la nouvelle institution devait publier un journal mensuel, d'une feuille d'impression au moins « dans lequel chacun était invité à faire insérer ses propres observations, fruit de l'étude ou de la pratique, sur la culture des terres, les assolements, les engrais, etc. ». Il rentrait dans les attributions du Secrétaire de la Société de diriger ce journal. Cette fonction fut dévolue à M. Couduzorgues Lairolle, secrétaire général de la Préfecture.

Le *Journal de la Société d'Agriculture et des Comices agricoles du département des Hautes-Alpes* (tel fut le titre de la nouvelle publication) commença à paraître le 15 septembre 1853. C'était un fascicule in-8° de 24 pages muni d'une couverture jaune. Ses dimensions étaient de 230 millimètres sur 140. Immédiatement au-dessous du titre figuraient le numérotage et la date, puis, le sommaire du Journal; enfin, au bas de la page, la signature de l'imprimerie : P. Jouglard.

Dans la séance du Bureau central du 19 août 1853, il avait été décidé que « MM. Jouglard et Delaplace seraient alternativement chargés de l'impression du Journal, de manière que chaque imprimeur publiât six numéros par an ». Cette résolution fut par la suite très fidèlement observée.

Le prix de l'abonnement au *Journal de la Société d'Agriculture* fut fixé à cinq francs pour les personnes étrangères à l'association. Quant aux sociétaires, les statuts leur imposaient une rétribution annuelle de dix francs². Toutefois le Bureau Central, en butte de bonne heure à une foule de récriminations relativement à l'exagération de ce chiffre, crut devoir, dans sa séance du 1^{er} juillet 1854, réduire à cinq francs la cotisation des adhérents.

¹ Les vice-présidents nommés par cet arrêté furent MM. Labastie et Blancsubé. A. M. Cazelles, receveur général des finances, furent attribuées les fonctions de trésorier.

² Article 11 des statuts.

Au cours de cette année 1854, en novembre, M. Couduzorgues Lairolle, appelé par le Gouvernement à une autre résidence, fut remplacé dans ses doubles fonctions de secrétaire de la Société et de directeur du Journal, par M. Delafont, inspecteur des forêts¹.

Il s'en faut que la collection du *Journal de la Société d'Agriculture et des Comices agricoles du département des Hautes-Alpes* présente autant d'intérêt que celle de son aîné, le *Journal d'Agriculture et des Arts*. Programmes et comptes-rendus des concours agricoles, programmes et concours de la ferme-école de Bertaud, mercuriales des marchés de Gap, de St-Bonnet, de Serres, de Veynes, d'Embrun, de Briançon et d'Aix, voilà ce qui constitue généralement le plus clair de son fonds. Ajoutons quelques bons articles publiés de temps à autre, et empruntés pour la plupart à de grands journaux agricoles, et concluons que tout cela n'a point dû coûter, aux rédacteurs de notre journal, grand effort de style ou d'imagination².

Si peu intéressant fût-il, ce journal fournit pourtant une assez longue carrière, grâce surtout à l'appui de l'Administration. Il vécut neuf années durant. En mars 1862, sans que rien pût faire prévoir une telle éventualité, la Société d'Agriculture suspendit brusquement sa publication. Était-ce par suite de manque d'argent ? Ce n'est pas probable. La Société d'Agriculture était richement subventionnée. L'Etat lui fournissait un secours annuel de 5.500 francs, et le Département, un autre de 1.500 francs. Il est vrai que les concours agricoles absorbaient une grosse part de ces subsides. Plus vraisemblablement, le journal cessa de paraître, faute de copie ; après avoir traîné une vie languissante et quelque peu vaine, il mourut d'anémie. La Société d'Agriculture ne lui survécut pas longtemps.

¹ Arrêté préfectoral du 21 novembre 1854.

² Il serait injuste toutefois de ne point signaler un certain nombre d'excellents articles sur le reboisement des montagnes, et sur diverses notions d'agriculture pratique, dus à la plume de M. Delafont.

Le Gouvernement de la troisième République, une fois définitivement assis, s'imposa tout un programme de réformes dont une des plus pratiques fut sans contredit la création de l'enseignement agronomique dans les écoles normales, afin de vulgariser dans les campagnes, par l'intermédiaire des instituteurs, les bonnes méthodes de culture.

Dans le but « d'aider à la théorie par l'exemple et les encouragements matériels ¹ », M. le Préfet O. Vernet, avec l'appui de la Commission départementale, réorganisa, par arrêté du 29 avril 1879, la Société d'agriculture des Hautes-Alpes. Un projet de règlement présenté par la Commission provisoire, fut adopté dans la séance du 16 mai. L'assemblée élit en outre son bureau, composé, conformément à l'art. 2 de ce règlement, d'un président, de trois vice-présidents, de deux secrétaires et d'un trésorier ².

L'expérience avait démontré que les Sociétés d'agriculture ne devenaient florissantes et prospères dans les Hautes-Alpes qu'autant qu'elles créaient un lien entre leurs adhérents par le moyen d'un organe périodique. La nouvelle Société se préoccupa donc de placer en tête de son programme la publication d'un journal. L'article 4 de ses statuts était ainsi libellé : « La Société publiera un Journal périodique, paraissant au moins tous les deux mois, sous la direction d'un Comité composé de membres nommés par le bureau. Ce journal prendra le titre de *Propagateur agricole des Hautes-Alpes* ».

Dans sa séance du 17 juin 1879, le Bureau central désigna comme membres du Comité de rédaction : MM. Allier Charles, Amat, Bayle, Eynaud, Faure Clément, Faure Edouard, Lombard et Reynaud.

Toutes dispositions étant prises pour assurer le succès

¹ Discours d'ouverture prononcé le 16 mai 1879 par M. le Préfet des Hautes-Alpes.

² Les résultats du vote furent celui-ci : président M. Amat ; vice-présidents, MM. Bayle, Grimaud et Bernard ; secrétaires, MM. Edouard Faure et Eynaud ; trésorier, M. Faure Clément.

de la nouvelle publication, *Le Propagateur agricole des Hautes-Alpes* parut en janvier 1880¹.

C'était un cahier de 32 pages in-8°, mesurant 220 millimètres sur 140. La couverture était encore à teinte jaune. Elle portait, en haut, la date et le numérotage; puis, au-dessous, le titre : « *Le Propagateur agricole des Hautes-Alpes, journal de la Société d'Agriculture* », et une épigraphe : « Instruire les cultivateurs, c'est enrichir le pays » signée des initiales E. B.² Une vignette représentant divers outils aratoires groupés en faisceau décorait le bas de la page et précédait immédiatement la signature des imprimeurs : Jouglaire père et fils.

Au verso du dernier feuillet de cette couverture, il était indiqué que tout membre de la Société recevrait gratuitement le journal en échange de sa cotisation fixée à cinq francs par an.

En avril 1882, les ressources financières de la Société s'étant progressivement accrues, le *Propagateur Agricole* devint mensuel; mais au lieu de deux feuilles de texte, c'est-à-dire 32 pages, il n'eut plus qu'une feuille et demie, ou 24 pages, le format restant, d'ailleurs, le même. Cette transformation fut définitive. Le *Propagateur Agricole*, qui paraît encore aujourd'hui, n'a subi, depuis cette époque, que des modifications secondaires, ayant trait à la couleur de la couverture et à la vignette dont cette couverture est ornée.

Il avait été officieusement³ décidé par le Bureau Central, dès la fondation de la Société, que les deux imprimeries de Gap seraient chargées à tour de rôle de l'impression du journal, chacune durant un an. Mais les imprimeurs Jouglaire, se prévalant sans doute de leur qualité de pre-

¹ Un numéro-programme avait été lancé en 1879.

² Ernest Bayle, l'un des membres du Comité de rédaction.

³ Les procès-verbaux des séances publiés par le *Propagateur* ne font pas mention de cette décision; mais je tiens le renseignement d'un membre de la Société qui a fait partie du Comité de rédaction depuis la fondation du journal. Ce renseignement est donc authentique.

mier occupant qui constituait à leurs yeux comme une sorte de titre privilégié, continuèrent, avec l'assentiment tacite de leur concurrent, à tirer seuls le *Propagateur Agricole* pendant quatre années consécutives.

Toutefois l'exercice de ce monopole quelque peu abusif ne fut pas sans susciter à la longue quelques réclamations ; et le Bureau dut mettre l'impression du journal en adjudication dans la séance du 13 décembre 1883.

Cette adjudication fut tranchée au profit de M. Fillon, directeur de l'imprimerie dite des *Alpes Républicaines*, récemment créée à Gap ; et le *Propagateur Agricole*, revêtu dès lors d'une nouvelle couverture à teinte verte ornée d'une vignette représentant le labourage, s'imprima dans cet atelier typographique jusqu'à la fin de 1892.

A partir de janvier 1893, le Bureau de la Société d'Agriculture, sur la proposition de son président, M. Grimaud, décida qu'on en reviendrait au système du roulement entre tous les imprimeurs de la ville, système qui, nous l'avons vu, avait été adopté en principe dès le début, mais que certaines circonstances, demeurées conjecturales, empêchèrent de mettre en pratique¹.

Récemment enfin², les imprimés de la Société ont été de nouveau mis en adjudication pour une période de trois ans ; et c'est l'imprimerie Alpine (ancienne maison Richaud), qui, ayant soumissionné les meilleures conditions, opère actuellement le tirage du *Propagateur Agricole*.

Il y a lieu de noter, en terminant cette étude, que le Comité de rédaction, nommé dans la séance du Bureau central du 17 juin 1879, ne fonctionna jamais d'une manière régulière. En fait, le *Propagateur Agricole* a été presque constamment l'œuvre d'une seule personnalité. Cette tâche ingrate et peu rémunératrice³ de rédacteur

¹ Séance du Bureau Central du 30 décembre 1892.

² Séance du Bureau Central du 12 janvier 1901.

³ Un seul rédacteur du *Propagateur Agricole*, M. Allier, a eu la bonne fortune de toucher une rétribution annuelle de 600 francs. Les autres ont toujours donné gratuitement leurs loisirs et leur labeur à la Société d'Agriculture.

universel du journal de la Société d'Agriculture, fut assumée successivement par M. Ernest Bayle, l'un des vice-présidents de la Société, par M. Allier, professeur d'agriculture, par M. Léon Faure, président de la Société et enfin par M. Cadoret, titulaire actuel de la chaire d'agriculture dans les Hautes-Alpes¹.

II.

Le Messenger des Hautes-Alpes

Le Bulletin Commercial. — L'Etoile des Alpes

Après nous être assez longuement étendu sur l'histoire des grands organes de la presse agricole dans les Hautes-Alpes, il nous reste à décrire, en notes plus rapides, les quelques journaux locaux d'agriculture qui, en raison de leur moindre importance ou de leur peu de durée, peuvent être qualifiés de feuilles secondaires.

C'est d'abord : *Le Messenger des Hautes-Alpes, journal d'Agriculture, de Nouvelles, de Littérature et d'Annonces paraissant le jeudi*. Ce titre, exactement reproduit, indique suffisamment qu'il ne s'agit point ici d'un journal exclusivement agricole. En réalité, et bien que l'agriculture fût au premier rang dans son programme, le *Messenger des Hautes-Alpes* s'adonna de préférence à la littérature.

Le premier numéro parut le 10 septembre 1857. C'était une feuille in-f° de 470 millimètres sur 310 ; elle avait quatre pages et quatre colonnes à la page. La signature nous fait connaître cette particularité que le *Messenger* était imprimé à Grenoble, chez Maisonville, tout en étant publié à Gap. Ce journal ne vécut qu'un an. Le dernier numéro porte la date du 2 septembre 1858. Nous ignorons les circonstances qui motivèrent sa disparition. Il ne nous

¹ M. Cadoret est actuellement secondé dans sa tâche de rédacteur, par M. F. Reynaud, le compétent et dévoué secrétaire de la Société d'Agriculture.

paraît pas hors de propos de signaler quelques-uns des articles les plus remarquables du *Messenger des Hautes-Alpes* : Georges et Arthur, ou les deux élèves du Lycée de Grenoble, par Jobez (nos 1 et suiv.); Le démon d'Embrun (n° 2); L'Oisans, par M. A. Albert (nos 11 et suiv.); Biographie et Bibliographie, M. Latour, ancien président du tribunal de Grenoble, par le même (n° 13); Un orage dans les Alpes briançonnaises, par Fauché Prunelle (n° 39); Une vente publique de meubles à Grenoble, par Alp. (nos 44 et suivants).

Comme on le voit par les titres de ces articles, le *Messenger des Hautes-Alpes* était avant tout une feuille à prétentions littéraires, et c'est plutôt à cause du libellé de son sous-titre qu'il a été classé dans la catégorie des journaux agricoles¹.

Par contre, le *Bulletin Commercial des Alpes*, traitait surtout, malgré son titre, des choses de l'agriculture, et s'adressait spécialement à un public agricole. Il était, du reste, la propriété d'une importante maison de commerce de Gap, la maison Ferréol Jean & C^{ie}, qui existe encore aujourd'hui. M. Jules Jean, l'un des associés, le signait comme directeur gérant responsable. Point n'est besoin d'ajouter qu'il avait pour mission particulière de publier à peu près exclusivement des articles-réclames ou des annonces commerciales en faveur de cette maison.

Le *Bulletin Commercial* naquit le 1^{er} juillet 1887. C'était une feuille de quatre pages in-4°, à trois colonnes, qui mesurait 320 millimètres sur 250; elle s'imprimait à Gap, chez Jouglard père & fils; l'abonnement coûtait 2 francs par an. Il parut vingt-deux numéros du *Bulletin*, à inter-

¹ La collection complète du *Messenger des Hautes-Alpes*, comprenant 51 numéros, se trouve à la Bibliothèque de Grenoble. Toutes les indications concernant ce journal m'ont été obligeamment fournies par M. Ed. Maignien. Je tiens à lui en exprimer publiquement ma reconnaissance.

valles irréguliers, bien que le titre portât cette indication : « paraissant tous les quinze jours ». Le dernier numéro fut celui du 15 décembre 1888. La maison Ferréol Jean & C^{ie}, trouvant sans doute que cette feuille ne lui était pas d'un secours assez efficace, eu égard aux charges dont elle devait grever son budget, en suspendit alors définitivement la publication.

Quelques années plus tard, M. Jules Jean, directeur-gérant du *Bulletin Commercial*, abandonnait la société Ferréol Jean & C^{ie}, pour fonder le « Comptoir agricole des Alpes », dont il entendait faire un dépôt central d'approvisionnements pour tous les syndicats agricoles de la région. L'idée était ingénieuse, et pouvait devenir féconde en résultats heureux, soit pour les groupements professionnels qui devaient spécialement bénéficier de l'entreprise, soit même pour celui qui en avait été l'initiateur. Il importait seulement de la vulgariser. Le « Comptoir agricole des Alpes » eut un organe particulier : *L'Etoile des Alpes*¹, dont le premier numéro parut en août 1893.

Ce journal, imprimé sur papier vert, était de proportions relativement considérables. Il mesurait 400 millimètres sur 280, avait quatre pages, et trois colonnes à la page. En manchette, au-dessous du titre, un quatrain du capiscol de « l'Escolo de la Mountagno », servait d'épigraphe :

Sian les enfants de la Mountagno,
Lei mantenéiréi dōu païs,
Fouero d'eici cè qu'escaragno,
Cè que chàupigno e desunis...

La signature, au bas de la quatrième page, était : Gap. Imprimerie E. Jougard. Cette feuille paraissait à intervalles irréguliers. A partir du 34^{me} numéro (1^{er} mars 1895), *l'Etoile des Alpes* devint de seconde grandeur; ses dimen-

¹ *L'Etoile des Alpes* avait été d'abord un journal littéraire. A ce titre, il sera l'objet d'une étude spéciale dans la troisième partie de ce travail.

sions ne furent plus que 270 millimètres sur 210. Au reste elle ne jeta, dès lors, et par intermittences, que quelques feux, de plus en plus distancés et pâissants; elle finit par s'éteindre tout à fait le 20 octobre 1896 (n° 47).

L'Etoile des Alpes, dont M. Jules Jean était l'administrateur-gérant, fut avant tout, — et cela est naturel — un agent de publicité du « Comptoir Agricole ». Cependant les agriculteurs y trouvaient aussi d'excellents conseils ayant trait à l'application des nouvelles méthodes de culture, à l'emploi judicieux des engrais chimiques, et surtout au traitement des diverses maladies qui s'attaquent à la vigne et aux autres végétaux. Malheureusement le succès ne vint pas couronner les efforts du fondateur du « Comptoir agricole des Alpes »; et son entreprise, que d'aucuns avaient jugée hasardeuse, mais qui, à coup sûr, fut intéressante, subit un échec définitif quelque temps après la disparition de *l'Etoile des Alpes*.



LE TROISIÈME AXIOME DE NEWTON

ET

La Loi élémentaire de l'Electromagnétisme

par M. G. ANDRAULT

I

Dans les principes mathématiques de Philosophie naturelle, publiés en 1687, Newton énonce l'axiome suivant :

AXIOME III. — « L'action est toujours égale à la réaction, « c'est-à-dire que les actions mutuelles de deux corps sont « toujours égales mais dirigées en sens inverse. Tout ce « qui tire et presse est en même temps tiré et pressé. Si le « cheval traîne la pierre attachée par un câble, le cheval « est arrêté par la pierre, car le câble tendu dans son effort « pour se relâcher attire également le cheval vers la pierre « et la pierre vers le cheval ». Et plus loin il répète : « Erunt actio et reactio in omni instrumentorum usu, « sibi invicem semper aequales ».

Cet axiome a évidemment été suggéré à Newton par l'observation des faits ; il n'est pas susceptible de démonstration directe et la seule preuve qu'on en puisse donner est de vérifier qu'il y a accord constant entre les conséquences qu'on en tire et les résultats expérimentaux.

Cet accord a persisté si longtemps qu'on a fini par en oublier l'origine expérimentale du principe et par croire qu'il avait un caractère de nécessité logique. Beaucoup d'esprits et non des moindres déclarèrent qu'ils ne pou-

vaient comprendre une action sans une réaction égale et contraire. En particulier, il est inconcevable, disait-on, que l'action d'un élément de matière sur un autre et la réaction du second sur le premier puissent s'exercer en dehors de la droite qui les joint, puisque cette droite est la seule définie par les deux éléments. Et parce qu'on ne pouvait le concevoir, on pensait qu'il était impossible qu'il en fut autrement : la réaction devait être directement opposée à l'action.

On s'explique donc l'émoi que suscita parmi les physiiciens la découverte d'Oerstedt, faite en 1820, puisqu'elle leur révéla pour la première fois l'existence de forces s'exerçant entre deux éléments de matière en dehors de la droite qui les joint. L'expérience aidée du raisonnement conduit en effet à considérer l'action d'un élément de courant sur un pôle magnétique comme une force normale à la droite qui joint le pôle à l'élément.

Preuve nouvelle que l'inconcevabilité d'un fait n'entraîne pas son impossibilité, et que la raison ne peut suppléer à l'étude de la nature.

Cette inconcevabilité est en effet chose toute relative : elle dépend des idées reçues et peut disparaître quand celles-ci se modifient. L'existence des antipodes n'a-t-elle pas été longtemps niée ? Il est inconcevable, disait-on, que des hommes puissent marcher sur les pieds la tête en bas sans choir dans le vide. Il a suffi qu'on cessât de considérer la pesanteur comme une direction absolue dans l'espace pour que l'inconcevabilité disparût.

Dans le cas qui nous occupe, l'inconcevabilité disparaît de même dès que l'on cesse de croire que deux éléments de matière ne peuvent définir d'autre droite que celle qui les joint. Il suffit pour cela de remarquer que des deux éléments de matière envisagés ici, l'un — l'élément de courant — pose à lui seul en place une première droite ; qu'en présence du second — le pôle magnétique —, il en détermine une autre, et qu'on peut alors définir la position d'une infinité de droites par rapport à ces deux-là. Rien ne

s'oppose donc à ce que l'on conçoive l'action ou la réaction, comme s'exerçant suivant l'une quelconque d'entre elles, et par conséquent comme n'étant plus directement opposées. C'est l'expérience qui nous avait conduit à l'admettre ; c'est elle qui ensuite nous a fait douter, elle seule aussi maintenant peut nous renseigner,

II

Quand on approche d'une aiguille aimantée mobile un très long fil conducteur rectiligne parcouru par un courant, elle s'oriente perpendiculairement au fil.

Si l'on fait l'hypothèse — absolument arbitraire bien que fort rationnelle — que chaque élément de circuit agit comme s'il était seul, sans que son action dépende en rien de l'absence ou de la présence d'autres éléments, on peut considérer la force qui s'exerce sur chaque pôle de l'aiguille aimantée, comme la résultante d'une infinité de composantes élémentaires indépendantes attribuables en propre à chaque élément. En d'autres termes on peut localiser les causes de ces composantes. Or par l'emploi de courants circulaires agissant sur une aiguille aimantée placée au centre on reconnaît que l'action des portions très éloignées d'un circuit est nulle ; il résulte alors de l'expérience précédente que l'action exercée par une portion rectiligne de circuit sur un pôle est normale au plan passant par le courant et le pôle. Biot et Savart en ont déterminé la grandeur. Elle varie en raison inverse de la distance du pôle au fil.

La même hypothèse conduit à se demander quelle est la grandeur de chaque composante élémentaire. On peut le déduire des expériences de Biot et Savart en admettant, ce qui semble très naturel, que chaque force élémentaire a le même sens que la force totale, c'est-à-dire est normale au plan passant par l'élément de courant et par le pôle. La loi qu'ils ont donnée s'appelle loi de Laplace.

De ce qu'un courant agit sur un pôle on est conduit à supposer qu'inversement le pôle agira sur le courant. L'expérience confirme cette supposition. C'est ce qu'on peut appeler la réaction du pôle sur le courant.

La réaction d'un pôle sur un élément de courant, passe-t-elle par le pôle ?

L'expérience montre que non. Prenons en effet une portion de circuit, mobile autour de la droite qui joint ses extrémités ; plaçons un aimant sur cet axe de façon que l'un des pôles soit compris entre les extrémités du circuit. Cette position du circuit se met à tourner quand on y lance un courant, ce qui ne saurait avoir lieu si les forces relatives à chaque élément de courant passaient par le pôle, puisque leur résultante devrait alors y passer aussi et par suite être détruite par l'axe.

Il semble donc qu'on ne puisse considérer la réaction comme directement opposée à l'action.

Cependant par une coïncidence singulière, il se trouve que cela est possible ; il suffit d'admettre que l'action et la réaction au lieu d'être appliquées au pôle sont appliquées toutes deux à l'élément du courant. Notre dernière expérience s'explique alors d'elle-même ; quant à celle où l'on voit une aiguille aimantée se mouvoir lorsqu'on en approche un courant rectiligne indéfini, elle ne prouve pas du tout, quoiqu'il semble, que la force agissant sur un des pôles de l'aiguille passe par le pôle.

Soit en effet une aiguille aimantée AB mobile autour d'un axe OX parallèle au fil vertical parcouru par le courant¹. (Pour plus de généralité nous supposons que le point O où l'axe OX rencontre l'aiguille n'est pas à la même distance des deux pôles). Désignons alors par a sa distance au pôle A le plus proche du fil, par b sa distance au pôle B et enfin par d sa distance au fil.

Supposons d'abord que les actions du fil sur chacun

¹ Le lecteur est prié de faire la figure.

des pôles soient appliquées aux pôles. L'action sur A est $\frac{K}{d-a}$, K désignant une certaine constante; son moment par rapport à l'axe OX est donc $\frac{Ka}{d-a}$. De même le moment de la force appliquée en B sera $\frac{Kb}{d+b}$, et le moment total sera $\frac{Ka}{d-a} + \frac{Kb}{d+b} = \frac{Kd(a+b)}{(d-a)(d+b)}$.

Supposons maintenant que les actions exercées par le fil sur chacun des pôles soient appliquées au fil lui-même. La force $\frac{K}{d-a}$ sera appliquée au fil et aura pour moment par rapport à OX $\frac{Kd}{d-a}$; le moment de la force $\frac{K}{d+b}$ sera $\frac{Kd}{d+b}$ et on obtiendra le moment total en les retranchant l'un de l'autre, ce qui donne comme précédemment $\frac{Kd(a+b)}{(d-a)(d+b)}$.

Il résulte de là, que même en mesurant le moment des forces qui sollicitent l'aiguille aimantée, on n'en pourrait rien conclure quant aux points d'application des forces agissant sur chacun des pôles.

Il n'en serait plus de même si l'on pouvait étudier l'action sur l'aiguille aimantée d'un courant ouvert fini. Mais jusqu'à présent on n'a pu réaliser des courants ouverts d'intensité suffisante pour qu'on puisse en mesurer l'action. Tous ceux sur lesquels on a opéré étaient fermés. Or on démontre sans difficulté que, dans l'hypothèse où l'action exercée par chaque élément de courant sur un pôle est appliquée à l'élément, la résultante totale relative à tous les éléments d'un circuit fermé n'en passe pas moins par le pôle. Ce théorème remarquable est comme le précédent une conséquence de la loi de Laplace. De ce côté encore l'expérience a donc été impuissante, mais les recherches récentes de M. Crémieu nous laissent espérer

que le jour est proche où l'on pourra faire une expérience décisive.

III

Quoiqu'il en soit, on peut — pour le moment — considérer la réaction comme directement opposée à l'action. C'est ce qu'on fait d'ordinaire à l'exemple d'Ampère.

Mais par là, on ne sauve pas le principe de Newton, comme on le croit souvent. De toutes façons, l'intégrité de ce dernier est compromise par l'existence des forces électromagnétiques.

Il implique en effet que l'action et la réaction sont dirigées suivant la droite qui joint les deux éléments de matière entre lesquelles elles s'exercent, et ces forces ne satisfont pas à cette condition. Il résulte, qu'en ce qui concerne les forces électromagnétiques, l'action et la réaction ne peuvent, à la fois, être directement opposées et chacune passer par l'élément de matière sur lequel elle agit.

Ces deux circonstances ne pouvant s'accorder, laquelle sacrifier ? Fait-on bien de sacrifier la seconde, n'eût-on pas mieux fait de sacrifier la première ?

On peut se le demander en présence des difficultés que suscitent les vues d'Ampère.

Sans parler de la difficulté qu'il y a à se figurer un pôle magnétique comme soumis à l'action de deux forces au moins qui lui soient appliquées en des points différents — car c'est à cela que revient l'idée d'une force appliquée en dehors de l'élément de matière sur lequel elle agit — est-il rationnel d'admettre que deux systèmes qui exercent la même action sur un pôle magnétique puissent ne pas exercer la même action sur une aiguille aimantée infiniment petite placée au point de l'espace où était le pôle¹ ?

¹ Voir à ce sujet un lumineux article de M. Poincaré dans la *Revue générale des Sciences*, 30 novembre 1901. — « A propos des expériences de M. Crémieu ».

Ces difficultés disparaissent si l'on admet que l'action et la réaction sont appliquées l'une au pôle, l'autre à l'élément ; ils forment un couple ; mais il peut en surgir d'autres du fait qu'on précise la position des points d'application des composantes de couple. Or rien ne nous oblige à le faire.

L'action d'un pôle sur une portion de circuit mobile autour d'un axe passant par ce pôle, prouve simplement que la force exercée sur un élément de courant ne saurait passer par le pôle. Quant à l'action exercée par un courant rectiligne indéfini sur une aiguille aimantée, nous avons vu qu'elle ne prouve rien.

Est-il habile, dans ces conditions, de vouloir préciser ce que l'expérience ne précise pas ? N'est-il pas plus rationnel de laisser indéterminés les points d'application de l'action et de la réaction, et d'admettre qu'un système solide comprenant une portion de courant et un pôle magnétique, est soumis à l'action d'un couple dont on cherchera à connaître l'axe, en grandeur, direction et sens ?

Comment de ce point de vue se développeraient les principes de l'électro-magnétisme ? Très simplement, comme on va le voir.

IV

Le principe de l'égalité de l'action et de la réaction entendu au sens habituel, impliquant l'immobilité d'un système rigide soumis à l'action de ses seules forces internes, on montrera qu'il n'en est plus ainsi quand le système solide comprend un pôle magnétique et une portion non fermée de courant.

Pour établir ce fait sous sa forme générale, nous avons imaginé l'expérience suivante¹ :

¹ On nous a signalé qu'un dispositif analogue a été décrit par Plücker, en 1852, dans les *Annales de Poggendorf*. Nous n'avons pu contrôler.

Un large bouchon flotte sur le mercure d'une cuve et porte d'une part un aimant vertical qui la traverse normalement et plonge à moitié dans le mercure, de façon qu'un seul pôle soit au-dessus ; d'autre part, une tige verticale portant à sa partie supérieure un godet rempli de mercure.

Dans ce godet, plonge l'une des extrémités d'un fil conducteur de forme absolument quelconque dont l'autre extrémité traverse le bouchon et rejoint le mercure de la cuve. Ce fil est solidaire de l'aimant et de tout le système flottant. En déplaçant sur le bouchon un poids convenable, on règle aisément l'équilibre du système.

On fait communiquer l'un des pôles d'une source d'électricité avec le mercure de la cuve, l'autre avec le mercure du godet, et on voit le système tout entier tourner sur lui-même, et cela quelle que soit la forme du fil, pourvu qu'il ne forme pas un circuit fermé.

Pour vérifier que dans ce dernier cas la rotation n'a pas lieu, il suffit de placer le godet à mercure sur le bouchon lui-même, de façon que les deux extrémités du fil soient très voisines. Toute rotation cesse. — Cette expérience est fondamentale.

Les rotations électro-magnétiques peuvent affecter des formes très diverses, et l'on sait qu'Ampère et Faraday en avaient déjà réalisé un certain nombre.

On les explique d'ordinaire par l'action des parties fixes du système, sur les parties mobiles. Par exemple, si le pôle est mobile, on explique sa rotation par l'action de la portion fixe de circuit ; au contraire, si le pôle est fixe, on explique la rotation de la portion mobile de circuit par l'action du pôle. Ici, au contraire, nous admettons, comme l'a fait récemment M. Hagenbach¹, que la rotation est due aux forces qui s'exercent entre le pôle et la portion de courant qui rentre partie du système mobile.

¹ Hagenbach, *Beiträge zur Theorie der elektromagnetischen Action des stromes bewegter und ruhender Leiter*, 1891.

Quelle que soit l'explication qu'on en donne, elle contredit toujours le principe de Newton, car il est tout aussi peu conforme à ce principe d'admettre qu'un élément de matière, — le pôle magnétique — puisse tourner sur lui-même sous l'action d'un second élément de matière, que d'admettre que les deux éléments tournent ensemble sous l'action d'un couple, quoique solidaires. C'est même plus difficile à concevoir.

N'oublions pas, d'ailleurs, que l'expérience a été impuissante ici à trancher la question, tout comme dans le cas de l'expérience de Biot et Savart. On a, en effet, toujours opéré sur des circuits fermes ; ces circuits comprenaient donc toujours deux parties, une partie fixe et une partie mobile. Que l'aimant soit rendu solidaire de l'une ou de l'autre partie, le principe de l'action ou de la réaction sera toujours satisfait en ce qui concerne les forces accessibles à l'expérience, puisque nous avons vu que l'ensemble d'un courant fermé et d'un pôle solidaire du circuit n'était soumis à aucune action.

C'est en ce sens, en particulier, qu'il faut entendre cette affirmation émise par M. Poincaré, dans un beau travail où il traite des rotations électro-magnétiques¹, que les faits sont conformes au principe de l'action et de la réaction.

Ajoutons que M. Crémieu, à l'aide de ses courants ouverts, pourra peut-être faire une expérience concluante.

Quoiqu'il en soit, notre expérience fondamentale et l'interprétation que nous en donnons explique simplement toutes les expériences de rotations électro-magnétiques, puisqu'un corps solide soumis à l'action d'un couple peut tourner autour d'un axe quelconque qui n'est pas perpendiculaire à l'axe du couple.

¹ H. Poincaré. Sur l'Induction unipolaire (Eclairage électrique, 14 avril 1900).

V

Pour en tirer la grandeur du moment du couple qui s'exerce entre un élément de courant et un pôle, il suffira d'y adjoindre une seconde expérience établissant que le moment du couple qui s'exerce entre une portion de courant rectiligne et un pôle qui lui est extérieur, mais placé sur son prolongement, est nul.

On prendra un aimant, mobile autour d'un axe vertical, passant par sa ligne des pôles. Cet aimant est solidaire d'une portion rectiligne de circuit dirigée suivant son axe et aboutissant à son pôle supérieur, en même temps que d'une autre portion rectiligne partant du même pôle, mais normale à l'axe. L'extrémité libre de la première est terminée par un godet à mercure dans lequel plonge un fil amenant le courant, l'extrémité libre de la seconde plonge dans une rigole annulaire renfermant du mercure et communiquant avec le second fil qui amène le courant. On constate qu'aucune rotation ne se produit quand on fait passer le courant.

Comme la seconde portion rectiligne de circuit ne peut contribuer en rien à la rotation puisqu'elle est normale à l'axe, c'est donc que le courant de la première est nul.

Des expériences précédentes résulte le théorème suivant :

THÉORÈME. — Deux portions de courant dont les extrémités sont sur deux mêmes droites issues d'un pôle, exercent sur ce pôle des couples de même moment.

Soient en effet AB et CD , deux portions de circuit de forme quelconque dont les extrémités B et C sont sur la droite NBC issue du pôle N et les extrémités C et D sur la droite $NC D^1$.

Si l'on complétait le circuit $ABCD A$, le moment du couple relatif à ce circuit fermé serait nul, or, les

¹ Le lecteur est prié de faire la figure.

moments des couples relatifs à B C et C D sont nuls d'après l'expérience précédente, donc $M^t A B = M^t C D$.

CONSÉQUENCE. — Il résulte de ce théorème que la grandeur du couple qui s'exerce entre une portion de circuit et un pôle, ne dépend, pour un pôle donné et une intensité de courant donnée, que de l'angle que font les deux droites qui joignent le pôle aux extrémités du circuit.

On en déduit immédiatement que la grandeur du couple relatif à un élément infiniment petit de courant est proportionnel à la longueur de l'élément, à l'angle que fait le sens du courant avec la droite qui joint le pôle à l'élément et en raison inverse de la distance de l'élément au pôle.

La connaissance du moment du couple élémentaire permet de traiter toutes les questions d'électro-magnétisme.

On peut, en particulier, en tirer facilement la loi de Laplace. Il suffit de considérer un cas où l'on peut immobiliser le circuit, sans pour cela immobiliser le pôle qui en est solidaire. C'est le cas où le circuit est rectiligne. Dans le cas où on le suppose infiniment petit, on tombe sur la loi cherchée.

Elle se présente alors comme une loi nécessaire, et non comme une loi arbitrairement choisie parmi beaucoup d'autres possibles ainsi qu'il arrive dans l'exposé classique. C'est là un avantage.

L'emploi de la loi de Laplace permet alors de traiter les applications à la manière ordinaire, mais en général il est plus simple et plus rapide de s'en passer, en ayant recours aux couples.

On trouverait encore d'autres avantages à une exposition ainsi faite des principes de l'électro-magnétisme ; nous ne pouvons y insister ici. Il nous suffit d'avoir montré que cette exposition est au moins aussi simple sinon plus que la méthode classique.

VI

CONCLUSION. — L'hypothèse de l'indépendance des actions électro-magnétiques élémentaires nous a conduit à chercher une interprétation nouvelle du principe de Newton. A l'égard de ces actions, il ne peut en effet se soutenir sur un point qu'à la condition de défaillir sur un autre.

On peut comprendre cette interprétation de diverses façons : nous avons particulièrement développé l'une d'elles parce qu'on n'en parle jamais. Elle ne contrarie cependant le principe, ni plus ni moins que la manière de voir classique.

Elle est d'une exposition plus simple et ne conduit pas aux mêmes difficultés.

Tant que l'expérience n'a pas permis de préciser la nature des actions élémentaires, il n'y avait pas lieu de changer de vieilles habitudes. On considère assez volontiers aujourd'hui que deux théories se valent pourvu qu'elles ne soient pas contredites par l'expérience et qu'elles conduisent aux mêmes équations différentielles. En ce sens on pouvait dire avec M. Bouasse : « Qu'importe au physicien que les
« forces élémentaires de ces théories ne satisfassent pas au
« principe de l'action et de la réaction, si les résultantes
« accessibles à l'expérience y obéissent ? »¹.

Mais voici que l'on commence à étudier l'action de courants véritablement ouverts ; les résultantes accessibles à l'expérience changent de nature. Par là seront exclues certaines explications ; il faudra recourir à d'autres. Il était donc intéressant de s'arrêter à l'une de celles qui s'imposent peut-être, et de voir la modification qu'elle entraîne dans la manière d'entendre le troisième axiome de Newton.

¹ Bouasse. Le rôle des principes dans les sciences physiques (*Revue générale des sciences*. 30 juillet 1898).



OBJETS ANTIQUES

Trouvés à la Madeleine (près Ribiers)

Par M. BERNARD ROMAN

En face du bourg de Ribiers, le Buëch coule au pied de collines qui s'étagent en trois terrasses superposées. La première, de formation récente, n'est élevée que de quelques mètres au-dessus du cours de la rivière; la seconde, plus ancienne, s'étale à une trentaine de mètres au-dessus de la première; la dernière enfin, constituée par une pittoresque falaise de poudingues se dresse à cent mètres environ du lit du Buëch et est couronnée de grands bois de chênes. Entre la ferme de la Madeleine, ancien hôpital fondé probablement par les évêques de Gap au ^{xiii}^e siècle et supprimé au ^{xviii}^e, et les ruines d'une ancienne fabrique de papier construite peu d'années avant la Révolution par un M. Nicolas qui s'y ruina, le Buëch s'infléchit à gauche et la terrasse supérieure forme un promontoire d'où la vue est superbe. L'endroit est solitaire; les bois de chênes descendent jusqu'à la pente, formée d'éboulis et de cailloux roulés. M. David Martin m'avait appris qu'il avait reconnu dans cet endroit sauvage une station préhistorique de la pierre taillée. Sur son indication je m'y rendis pour faire quelques recherches. Le renseignement était exact; à la pointe du promontoire, sur un espace de cinquante mètres carrés environ, le sol est constellé de petit éclats de silex évidemment travaillés de main d'homme. Les uns sont de simples fragments que le coup donné par l'ouvrier a fait sauter des flancs du morceau de silex qu'il était en train de travailler. Les autres sont des pointes de flèches dégrossies, que quel-

que défaut a fait abandonner avant que le travail ne les eût portées à leur dernière perfection, ou des lames très fines, plates d'un côté, triangulaires de l'autre, brisées avant d'avoir pu être utilisées. Sur la plupart d'entre elles, le coup qui les a dégagées du rognon de silex s'aperçoit encore. Malgré des recherches assez assidues, je n'ai découvert aucune pièce importante, la taille de ces divers fragments variant entre 8 mm. et 3 cent. $1/2$.

Je n'ai trouvé aucun spécimen de pierre polie, mais au cours de mes investigations j'ai constaté un fait intéressant. A l'époque où le bronze avait remplacé la pierre, le promontoire dont il s'agit a été habité de nouveau. J'ai découvert en effet au milieu des éclats de silex et des cailloux roulés qui forment la pente, une pointe de flèche en bronze brisée à la base, un fil quadrangulaire tordu en forme de crochet, et un disque rongé sur les bords, percé d'un trou au centre. Ces objets, recouverts d'une belle patine verte, datent indubitablement de l'époque qui a précédé immédiatement l'introduction du fer dans notre région; un siècle ou deux avant Jésus-Christ.

De plus, au moment où je me préparais à rentrer à Ribiers, mes yeux furent attirés par un épais fragment de tuile à crochet; j'en trouvai un second à côté du premier, marqué de trois grands cercles concentriques. Cette marque et le caractère de la fabrication de cette tuile ne permettent pas de s'y tromper; c'est bien une tuile romaine de celles que l'on nomme vulgairement et à tort, des tuiles sarrazines. Je recommençai aussitôt mes recherches et avec succès. Je mis la main sur un fragment de coupe en terre rouge, fabriquée au tour, ainsi que le démontrent les cercles réguliers et concentriques qui ornent sa base. Y avait-il eu à cet endroit une maison romaine ou un tombeau de la même époque? Une dernière découverte ne me laissa aucun doute à cet égard. Je trouvai, près de l'endroit où gisait la coupe de terre, la moitié d'une monnaie romaine en bronze coupée à l'aide d'une cisaille dont la trace se distinguait facilement. Cette demi-monnaie était sans doute de celles qu'on déposait dans les tombeaux pour que le mort pût payer son passage dans la barque de

Caron. C'était donc bien à un tombeau qu'appartenaient les fragments de tuile que j'avais découverts ; la coupe avait probablement renfermé la monnaie mutilée. Ce tombeau devait être celui d'un pauvre, car un personnage riche n'aurait pas hésité à placer une monnaie entière dans la tombe du parent auquel il rendait les derniers devoirs. De semblables sépultures ne sont pas rares d'ailleurs dans les environs de Ribiers. On en a trouvé à Ribiers même, aux quartiers de St-Jean, du Villaret, de Chatillon, à Servoules dans la commune de Sisteron et ailleurs.

Une question se posait encore. Quelle était cette monnaie mutilée que j'avais trouvée ? J'y distinguai facilement d'un côté une tête tournée à droite au-dessous de laquelle on lit les lettres DIV...; sur l'autre face on voit une sorte de scie dentelée surmontée des lettres ... EM. Cela suffit ; notre monnaie est un moyen bronze de la colonie de Nîmes, portant sur la face les têtes adossées d'Auguste et d'Agrippa, surmontant la légende DIVI F (divi Julii filius) et de l'autre côté un crocodile à la queue dentelée suspendu à un palmier avec la légende Col. Nem. (Colonia nemansensis). Ces monnaies, qui sont des plus communes dans tout le midi de la France, ont été frappées d'Auguste à Néron, mais elles ont continué à circuler dans l'Empire pendant les siècles suivants. Toutes les inductions que l'on peut tirer de la présence de ce bronze dans ce tombeau, sont qu'il n'est pas antérieur à Auguste. Pour me résumer, dans un étroit espace de 50 mètres carrés, j'ai constaté :

1° La présence de fragments d'outils en silex remontant peut-être à 2.000 ans avant Jésus-Christ.

2° La présence d'objets de bronze datant de 200 ans environ avant Jésus-Christ.

3° La trace d'un ensevelissement de l'époque romaine dont la date doit se circonscrire entre les règnes d'Auguste et de Constantin.

Trois civilisations ont donc laissé leurs traces dans cet endroit solitaire, aujourd'hui inhabité.



AUX VINGT ANS DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

La *Société d'Études* vient d'accomplir son second cycle, et d'atteindre heureusement sa vingtième année. Bien que mineure encore, légalement parlant, elle se présente avec toutes les apparences d'une constitution robuste, et comme ayant acquis assez de force musculaire pour marcher, seule et sans crainte désormais, vers un avenir que chacun s'accorde à lui promettre durable et fructueux. Vingt ans ! c'est l'âge des exquises floraisons, des enthousiasmes généreux et des indéfectibles espérances !

Quelle a été l'œuvre de notre *Société* durant ces deux périodes décennales écoulées, — œuvre modeste sans doute, mais pourtant méritoire et féconde, — c'est ce que va nous exposer l'un de nos collaborateurs les plus dévoués, qui s'est essayé avec bonheur à donner à la sécheresse d'un inventaire le cadre harmonieux des strophes impeccablement classiques que nous publions ci-dessous :

Salut à tes vingt ans, Société d'Études !
Cet âge déjà long nous dit tes aptitudes ;
Dans un rang éminent est marqué ton niveau.
Il m'est doux d'embrasser d'un regard en arrière
L'honorable carrière
Où chacun de tes pas compte un progrès nouveau.

Tu tins en haut honneur notre histoire locale,
Et, portant ton flambeau dans un obscur dédale,
Tu fis surgir un jour bien des faits ignorés,
Ecartas des erreurs, dissipas plus d'un doute,
Et, poursuivant ta route,
Découvris des confins non encore explorés.

Sur le même terrain, ton œuvre méritoire
 Se plut à retracer l'attachante mémoire
 Des alpins éminents, en talents, en vertus ;
 Tu fis en tes écrits, par de nobles peintures,
 Reluire leurs figures,
 Et les connaissant mieux, nous les aimerons plus.

Souvent tu signalas des trouvailles d'antiques,
 Les uns se référant aux temps préhistoriques,
 Et tu nous décrivis avec un soin pieux
 Nos monuments anciens, nos chemins, nos villages,
 Et dans ces legs des âges,
 Tu semblais voir encor l'empreinte des aïeux.

Dans le parler local dont le pays s'honore,
 Par d'érudits travaux tu t'illustras encore.
 Tu cultivas de pair les lettres et les arts ;
 Et même, en ton jardin, plus d'une poésie
 Au parfum d'ambroisie,
 Des amateurs du beau mérita les égards.

Fière de tes lauriers, poursuis en confiance
 Ta marche glorieuse à travers la science.
 Il te sied de cueillir bien des fleurons encor :
 Notre pays alpestre est la mine féconde
 Où l'inédit abonde
 Et s'offre à ton étude en de longs filons d'or.

Je veux d'un trait dernier compléter ta louange.
 Et je salue en toi cette noble phalange
 D'amis au cœur d'élite et d'idéal épris :
 Ils montent en concert des vains bruits de la plaine
 A la zone sereine
 Où l'amour du savoir rend frères les esprits.

F. ALLEMAND.

31 décembre 1901.



CHRONIQUE

La question de la construction d'un Musée à Gap est une de celles qui ne sauraient laisser indifférente une Société comme la nôtre. De l'exécution de cette œuvre dépend en effet la conservation des monuments de l'archéologie locale auxquels s'intéresse particulièrement notre Société, et dont, — pour un certain nombre au moins, — elle a provoqué ou encouragé l'exhumation.

L'idée est ancienne ; et il serait trop long d'en exposer ici la genèse. Disons tout au moins que notre distingué confrère M. David Martin en a été l'infatigable propagateur. Un seul obstacle s'opposait à sa réalisation : c'était la pénurie des ressources. La difficulté a été ingénieusement vaincue. La Ville et le Département s'étant mis d'accord, après de laborieuses négociations, sur la part contributive de chacun dans la construction et l'entretien du Musée projeté, un projet de résolution tendant à autoriser le département des Hautes-Alpes à organiser une loterie nationale au profit de l'œuvre, fut présenté, le 20 mars 1901, à la Chambre des députés, par M. Pavie, le sympathique représentant de l'arrondissement d'Embrun, membre de notre *Société d'Études*. Dans sa séance du 23 mai 1901, la Chambre a donné satisfaction au *desideratum* de notre Assemblée départementale ; et une loterie, au capital de 200.000 francs, avec billets du prix de un franc, est actuellement en voie d'organisation.

Nous espérons que tous les membres de la *Société d'Études*, et spécialement les alpins d'origine, se feront un devoir de collaborer à cette œuvre éminemment intéressante ; et que chacun, dans la mesure de ses moyens,

tiendra à honneur d'apporter sa pierre... ou son obole
au monument du patriotisme local qu'il s'agit d'édifier.

NOTA — Nous nous mettons gracieusement à la disposition des membres de la *Société d'Études* qui voudraient, par notre intermédiaire, se procurer des billets de la loterie du Musée de Gap. Adresser les demandes à M. le Secrétaire de la *Société d'Études*; joindre un mandat-poste du montant des billets et une enveloppe affranchie à raison de 15 centimes par huit billets et portant adresse pour le retour.

Prix du billet : un franc.

NÉCROLOGIE

M. GRIMAUD

M. Grimaud Joseph-Emile, qui vient de mourir à Grenoble, le 1^{er} décembre 1901, fut un des adhérents de la première heure à la Société d'Études des Hautes-Alpes, et il lui resta fidèle jusqu'à la fin. Alpin de naissance et de cœur, il considérait son titre de membre de notre Société comme un lien de plus qui l'attachait à son pays natal.

Originaire de Serres, M. Grimaud appartenait à l'une des plus honorables familles des Hautes-Alpes. Son père fut maire de Serres, conseiller général, et très longtemps juge de paix. Il fit ses études secondaires au lycée de Grenoble et suivit les cours de la Faculté de droit de cette ville. Reçu avocat du barreau de Gap en 1847, il y demeura jusqu'en 1853. Abandonnant alors le barreau pour la magistrature, il fut successivement substitut à Bourgoin; procureur impérial, puis procureur de la République à Die, en 1857; à Bourgoin, en 1866; à Gap, en 1870; à Privas, en 1877. Dans ces diverses localités, et notamment à Gap, il sut s'attirer la considération et la sympathie générales, méritées par ses rares qualités d'homme privé et de magistrat. Un décret du 6 février 1878 le nomma conseiller à la Cour d'appel de Grenoble; ce fut le couronnement de sa belle et laborieuse carrière. Plusieurs fois depuis, le choix du garde des sceaux l'appela à présider à Gap les audiences d'assises, où il fit preuve, dans la direction des débats, d'autant d'autorité que de tact, de science juridique et de haute impartialité.

Atteint par la limite d'âge le 26 février 1895, il prit sa retraite et résida habituellement à Grenoble. Mais sa vigueur physique qu'il avait conservée presque intacte jusque dans sa vieillesse, lui permit de se livrer souvent à

des excursions dans les Hautes-Alpes, où il revenait avec une satisfaction visible, retrouvant un peu partout des visages amis et de réconfortants souvenirs de jeunesse.

M. Adolphe GAUTIER

M. Gautier, ancien président de la *Société d'Études*, est décédé à Gap le 9 décembre 1901, dans sa 75^e année.

Depuis longtemps sa santé, bien ébranlée, laissait craindre un dénouement fatal que, seuls, les soins dévoués dont il était entouré, ont pu retarder. Le mal, subitement aggravé, l'a terrassé en quelques heures, l'arrachant brusquement à l'affection de sa famille et de ses nombreux amis.

Nombreux, en effet, car ils comprenaient tous ceux qui l'avaient connu. Par son esprit large et élevé, par sa bienveillance inépuisable, par l'indépendance éclairée qu'il sut toujours garder au cours de ses longs services administratifs, par sa participation active aux œuvres locales quand arriva l'heure de la retraite, notre regretté président s'était concilié l'estime et la sympathie de tous.

Les traits caractéristiques de cette âme d'élite ont été excellemment reproduits dans les deux discours prononcés sur la tombe, par M. Dervin, directeur des postes et télégraphes, et M. Hugues, avocat, président de la *Société d'Études*.

Nous ne saurions mieux faire que de reproduire quelques lignes de ces adieux émus, publiés, avec le compte-rendu des obsèques, par la presse locale.

M. Dervin a retracé les lignes essentielles de la carrière du défunt :

« Né à La Saulce, à quelques kilomètres de Gap, Marie-
« Joseph-Adolphe Gautier, débutait, en 1849, dans l'ad-
« ministration des postes comme surnuméraire à Gap.
« Successivement employé à Lyon et à Vienne, il revient
« ici en 1853. Un an plus tard, il fait partie de l'expédition

« de Crimée en qualité de commis de trésorerie et des
 « postes aux armées. Réintégré dans le service des postes
 « de la Métropole, le 1^{er} janvier 1856, dans les bureaux de
 « l'inspection de Vaucluse, il ne tarde pas à rentrer à
 « l'inspection des Hautes-Alpes. Puis, obéissant au louable
 « souci de tous les fonctionnaires, au désir d'améliorer sa
 « situation administrative, il s'éloigne de nouveau de sa
 « ville de prédilection le 1^{er} janvier 1864 ; il va remplir les
 « fonctions de sous-inspecteur à St-Brieuc, de contrôleur à
 « la même résidence, puis à Châlons-sur-Marne, et revient
 « une troisième fois à Gap le 1^{er} mai 1866, avec ce grade
 « supérieur qui lui permet de mettre en relief ses brillantes
 « qualités administratives. Le 16 janvier 1874, il était
 « nommé contrôleur de 1^{re} classe à Versailles et quelques
 « mois après, le 4 juillet 1875, M. Le Libon, directeur
 « général des postes, le reconnaissait apte à l'emploi de
 « directeur départemental, qu'il occupa successivement à
 « Aurillac, Guéret et enfin à Digne, où il fut retraité le 1^{er}
 « février 1888.

« Dans ses diverses résidences et dans ses diverses fonc-
 « tions, M. Gautier fut toujours à la hauteur de sa mission
 « et il fut constamment apprécié comme un homme d'or-
 « dre, intelligent, actif et d'une conduite parfaite.

« Dès le début de sa carrière, en 1850, il reçoit une lettre
 « de félicitations pour son zèle dans l'accomplissement de
 « ses obligations. En 1857, il obtient la médaille de Crimée,
 « et ses bons et loyaux services furent récompensés par la
 « croix de la Légion d'honneur le 7 juillet 1885.

« M. Gautier a laissé partout le souvenir d'un fonction-
 « naire correct, ferme et bienveillant. Un de ses anciens
 « collaborateurs me disait hier qu'il cachait un cœur d'or
 « sous des apparences brusques ».

M. Hugues s'est particulièrement attaché aux dernières
 années de cette vie si digne et si bien remplie, quand
 l'amour du sol natal ramena définitivement à Gap un
 excellent citoyen dont sa petite patrie allait mettre à contri-
 bution le dévouement inépuisable.

Il le montre président actif, puis président d'honneur de la section de Gap du Club alpin français, membre honoraire des sociétés de secours mutuels des Sapeurs-pompiers et de la Jeunesse Gapençaise.

Il témoigne, pour avoir été son collaborateur, de la sollicitude touchante qu'il apportait, comme administrateur du bureau de bienfaisance, aux intérêts des pauvres, soutenu par sa foi chrétienne dans laquelle il est mort comme il avait vécu.

Jusqu'à ses derniers jours, M. Gautier était demeuré administrateur délégué de la Banque de France à Gap et avait, dans ces délicates fonctions, rendu les services que l'on pouvait attendre de son esprit d'ordre et de sa connaissance du pays.

A son tour, le devoir électoral lui imposa le mandat de conseiller municipal. Là, pendant quatre ans, nous l'avons vu à l'œuvre et pouvons dire quel zèle il apporta à la gestion des affaires publiques, quelle exactitude scrupuleuse l'amenait à toutes nos séances où la maladie l'obligeait quelquefois à se faire presque porter. Mais laissons encore la parole à l'orateur qui lui dit notre dernier et triste adieu :

« M. Gautier siégea dans cette assemblée à un moment
 « où les membres qui la composaient, tous animés sans
 « doute de l'amour du bien public, n'avaient point sur la
 « manière de le réaliser des conceptions identiques ; mais
 « les luttes politiques s'éteignent au seuil de cette lugubre
 « enceinte ; d'ailleurs, M. Gautier y apporta toujours la
 « courtoisie qui rapproche, non l'aigreur qui divise, et nul,
 « même parmi ceux dont il ne partageait pas les opinions,
 « ne me contredira quand j'affirmerai qu'il donna sans
 « compter à l'assemblée communale et à la municipalité
 « dont il fut l'un des plus fermes appuis, le concours
 « éclairé de sa grande expérience d'administrateur et n'eut
 « jamais en vue, dans la solution des affaires mises en
 « délibération, que l'intérêt de la cité et l'avantage du plus
 « grand nombre ».

Mais c'est dans le cercle plus calme de notre chère Société d'Études que notre regretté président aimait surtout à se retrouver. Nous avons pu y apprécier sa science et sa modestie, son autorité et son aménité. M. Hugues a bien caractérisé le rôle important qu'il y joua :

« Il attachait un grand prix aux choses de l'esprit, et, je
 « l'ai déjà dit, il aimait passionnément son département.
 « Aussi demanda-t-il à faire partie de la Société d'Études
 « des Hautes-Alpes, qui, dans sa modeste sphère, s'efforce
 « d'élever un monument à la gloire du pays. Elle recherche
 « et publie les travaux que nos devanciers ont consacrés à
 « son histoire, à sa langue, à ses productions, suscite ceux
 « de nos contemporains et prépare des matériaux à nos
 « successeurs. M. Gautier y occupa tout de suite une place
 « si honorable qu'il ne tarda point à être élu président. Il
 « appartient à celui qui eut le périlleux honneur de lui
 « succéder, lorsque l'état de sa santé ne lui permit point
 « de céder aux instances de tous et de conserver ses fonc-
 « tions, de rendre hommage aux qualités qu'il déploya, au
 « zèle qu'il apporta dans une mission parfois délicate: La
 « prospérité de notre Société, pendant qu'il demeura son
 « chef, fut à la fois la preuve et la récompense de la
 « distinction éclairée avec laquelle il la dirigea ».

La Société d'Études s'associe de tout cœur à ces paroles, adresse ses profondes condoléances à la famille Gautier, et s'unit aux nombreux amis qui partagent ses regrets et sa douleur.

Edouard TEISSIER.

M. Jules DUMAS

Après M. Gauthier, ancien président de la *Société d'Études des Hautes-Alpes*, c'est un vice-président de l'heure présente que la mort enlève le 21 janvier 1902, à l'âge de 72 ans.

M. Jules Dumas était un alpin de naissance et de cœur à
 BULL. H.-A. 1902.

qui sa carrière administrative, nécessairement mouvementée, ne fit jamais oublier le sol natal où il revint si tôt qu'il le put, plus tôt peut-être que ne le commandaient ses intérêts, et c'est à Gap qu'il est mort entouré de l'estime et de la considération de tous.

Né le 5 octobre 1829, au château d'Aspres-les-Corps, il fit de fortes études à Grenoble, à la pension Chaulier, autrefois en renom et d'où sont sortis bien des hommes dont s'honore le Dauphiné.

Bachelier en 1847, il rentrait l'année suivante dans l'administration des contributions directes, où nous le trouvons successivement surnuméraire à Digne, puis à Gap ; contrôleur à Brignoles, Montélimar, Marseille, inspecteur à Auch et à Chambéry, où il prit une part très active à la confection du cadastre. Enfin, en 1881, il demandait sa nomination à Gap, et renonçait, pour ne plus quitter notre ville, au titre de directeur qui eût dû couronner sa carrière administrative. En 1889, il était admis au bénéfice de la retraite.

Actif, intelligent, lettré, il fut membre de la *Société d'Études des Hautes-Alpes* dès sa fondation et contribua pour une grande part à son développement, tant par ses conseils judicieux et éclairés, par ses connaissances nombreuses et sa profonde érudition que par son travail personnel qu'il ne ménagea jamais. En 1896, il était élu vice-président de la Société et se donnait de tout cœur à ses nouvelles fonctions ; mais bientôt la maladie ne lui permit plus de les remplir avec tout le zèle et toute l'ardeur des premières années. Du moins ses collègues tinrent-ils, malgré son absence de leurs réunions, à lui conserver jusqu'au bout le rang qu'ils lui avaient assigné au milieu d'eux.

Jusqu'à son dernier jour, d'ailleurs, il s'est intéressé aux travaux de la Société et c'est à elle qu'est allée une de ses dernières et plus généreuses pensées. Il lui a légué par testament une somme de 400 francs, ainsi qu'une très belle collection de minéraux des Hautes-Alpes.

A. F.

M. le Capitaine ALLUIN

La Société d'Études vient de perdre un de ses plus anciens membres, M. le capitaine Alluin, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Gap le 23 décembre 1901, à l'âge de 70 ans.

Ses obsèques religieuses ont eu lieu le lendemain à 8 heures du matin.

Sur le bord de la tombe, M. Léautier, officier d'administration d'Etat-Major, a retracé en quelques paroles émues la carrière militaire du défunt et dit au revoir au nom de l'armée et de ses concitoyens, à ce fidèle serviteur du pays.

Né le 16 février 1831, à St-Bonnet, le capitaine Alluin s'était engagé, le 16 juin 1849, au 95^e de ligne où il fit presque toute sa carrière militaire. Sous-lieutenant le 14 avril 1856, lieutenant le 16 août 1864, chevalier de la Légion d'honneur le 11 août 1867, capitaine du 4 août 1870, il prenait sa retraite le 8 juin 1875, après avoir fait vaillamment son devoir sur le champ de bataille : de la Crimée, où il fut blessé, le 18 juin 1855, par une balle qui lui traversait la cuisse; du Mexique, où il séjourna de 1864 à 1867, et enfin pendant la guerre de 1870-1871.

Il s'était retiré à Gap dans la famille de son frère, où il vivait très retiré, entouré de l'amour des siens et de l'estime de tous ceux qui avaient pu le connaître.

Son amour pour le pays était sans bornes, à tel point que, bien que dégagé depuis fort longtemps de toute obligation militaire, il avait consenti jusqu'à ces jours derniers, à être chargé d'une mission militaire en cas de mobilisation.

Son patriotisme n'avait d'égal que sa modestie qui était extrême et sa bonté qui était inépuisable.

Sa mort est une perte qui sera vivement ressentie par toutes les œuvres philanthropiques de notre ville à laquelle il était profondément attaché et par la Société d'Études qui perd aussi en lui un de ses membres les plus dévoués.

A. L.

M. Ernest MONDET

La mort qui, depuis quelque temps, frappe en aveugle dans nos rangs, avec une brutalité inouïe, vient d'emporter, en pleine maturité, l'un des meilleurs et des plus sympathiques membres de notre comité, M. Ernest Mondet.

Cette perte est particulièrement douloureuse pour la *Société d'Études*. Très assidu à nos réunions, Mondet apportait, dans les discussions toujours courtoises qui s'y déroulaient, les vues neuves et précises de sa remarquable intelligence également ouverte à toutes les connaissances qu'embrasse le programme varié de nos études. Il possédait surtout le don séduisant d'opérer, de temps à autre, comme une détente dans nos âmes par les saillies originales de son esprit aimablement frondeur et le rire communicatif de son inaltérable bonne humeur.

Né le 9 novembre 1862, à Guillestre, M. Mondet fit de bonnes études secondaires au Lycée de Grenoble. Ses goûts personnels le dirigèrent vers la profession de pharmacien. Après un stage à Lyon, où il fut interne des hôpitaux, il vint se fixer à Gap, comme successeur de M. Renversade, et pendant quinze ans, s'appliqua avec un infatigable zèle à développer les affaires commerciales de l'importante maison qu'il dirigeait. Son travail consciencieux, l'aménité de son caractère lui avaient conquis l'estime et la confiance du corps médical et d'une clientèle très étendue. Ses rares qualités d'homme privé et son expérience des affaires lui valurent d'être jugé digne, par ses concitoyens, d'entrer dans le corps des magistrats consulaires et de participer à la gestion des intérêts communaux. Mondet fut premier adjoint de la ville de Gap, de 1896 à 1900, et, par deux fois, juge au Tribunal de Commerce. La Chambre de Commerce, récemment fondée, le comptait au nombre de ses membres. Dans ces fonctions également honorables, il fit preuve d'une activité remar-

quable, d'une compétence indiscutée et d'un absolu dévouement au bien public.

Ernest Mondet est mort le 23 janvier 1902, à un âge où ne s'ébauchait qu'à peine la réalisation de son rêve, sans avoir pu donner tous les fruits que nous avaient promis les riches floraisons de sa jeunesse.

Ses funérailles ont eu le caractère d'une manifestation imposante.

A la gare de Gap, devant son cercueil qui nous quittait pour aller reposer dans le cimetière de Briançon, des voix éloquentes ont retracé, avec une émotion profonde qui se communiquait sans peine à la foule, la vie si noble et si bien remplie de Mondet, et payé à sa mémoire un juste tribut d'éloges.

C'est le cœur très douloureusement serré que nous adressons, à notre tour, au collègue dévoué et à l'ami fidèle que fut pour nous M. Mondet, un au revoir attendri, mais dont la tristesse se tempère heureusement d'une immortelle espérance.

J. M.



LISTE BIBLIOGRAPHIQUE

(OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ)

N. B. — Il sera rendu compte dans le *Bulletin* de tout ouvrage dont un exemplaire aura été adressé à la *Société d'Études*.

“ Le Sceau-Matrice du comte d'Anjou, Foulque le Jeune, 1109-1144 ”, par G. de Manteyer. Paris, 1901. — 1 pl. in-8° de 34 pages avec deux gravures, tirée à 100 exemplaires. (*Offert par l'auteur*).

M. G. de Manteyer a communiqué aux Antiquaires de France, la très curieuse matrice du sceau dont il est question dans cette brochure, et qu'il a découverte à Rome. C'est une pièce superbe, et d'une authenticité irrécusable. Quelques personnes ayant élevé des doutes sur cette authenticité, M. de Manteyer a comparé la matrice de sceau de Foulque avec les sceaux de ses contemporains, et a transformé son travail descriptif en une étude beaucoup plus complète et plus générale. Il a dégagé les caractères qui régissent, au commencement du XII^e siècle, la sigillographie du nord de la France, et a donné à sa dissertation une ampleur dont les lecteurs ne se plaindront pas.

“ Mois de Marie ou Méditations sur les fêtes de la Vierge ”, par l'abbé F. Allemand. — Valence, imprimerie Valentinoise, 1901. 1 vol. in-16 broché de 136 pages. (*Offert par l'auteur*).

Ce petit livre, d'une piété affective et légèrement édulcorée, sera sans doute bien accueillie par les personnes pour qui la dévotion est surtout affaire de sentiment. L'auteur y donne, en une langue simple et onctueuse, pour chaque jour du mois de mai, une courte méditation sur les fêtes de la Vierge et sur les mystères de sa vie. Comme il est d'usage en pareil recueil, les méditations sont suivies d'une oraison et d'un trait ou exemple. Une innovation séduisante et qui mérite d'être signalée, c'est que chaque exercice quotidien se termine par quelques strophes, d'un

rythme uniforme, que les fidèles peuvent chanter en guise de cantique, ou réciter comme une prière. Ces poésies sont des paraphrases heureuses des antiennes ou des hymnes du petit office de l'Immaculée Conception. L'œuvre plaira par sa ferveur naïve et sa simplicité qui la met à la portée de tous.

PERIODIQUES DAUPHINOIS

Annales Dauphinoises. — NOVEMBRE 1901, n° 10.

A. *Lagier* : Notice sur l'église de Saint-Pierre de Marnano. — *Emile Borel* : La statue de Louis Gallet. — *Fillet* : Grignan. — *E. V.* : Les Dauphinois au Canada. — *F.* : Les Goulets.

DÉCEMBRE 1901, n° 11. — *Cyprien Perrossier* : Sœur Saint Henri, chevalier de la Légion d'honneur. — *Pierre Baffert* : Le Vin de Vienne (Épithète d'un marchand de vins Viennois). — *Maxet* : Alexandre Milon.

Bulletin d'archéologie et de statistique de la Drôme. — 140^e LIVRAISON. — *Chanoine Jules Chevalier* : Mémoires pour servir à l'histoire des comtés de Valentinois et de Diois. — *Marius Villard et Jules Tavenas* : Nouvelle étude critique sur Championnet. — *Léon Emblard* : Les imprimeurs et les journaux à Valence. — *Lacroix* : Les péages de la Drôme avant 1790. — *Chanoine Cyprien Perrossier* : Essai de bibliographie romanaise. — *A. Lacroix* : L'invasion du duc de Savoie en 1692. — *A. Lacroix* : Une lettre d'étudiant dauphinois au XVI^e siècle.



VISITE A LA SACRISTIE
DE
L'ANCIENNE CATHÉDRALE D'EMBRUN

par M. L. DE FARCY

L'Exposition de 1889 m'avait révélé l'existence des anciens ornements de l'église d'Embrun ; j'eus le plaisir de les revoir au petit Palais en 1900 ; enfin, je pus les examiner sur place le 21 mai dernier.

Invité par M. J. Roman à les décrire dans le *Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, je suis heureux de cette occasion de m'acquitter envers mes hôtes de Picomtal d'une dette de reconnaissance pour leur si cordiale hospitalité.

Présenter les ornements d'Embrun comme des *chefs-d'œuvre* ou même des *types rares de l'art de la Broderie* serait une exagération. Le vénérable curé, dont l'inépuisable complaisance m'a facilité l'étude de ces richesses, ne m'en voudra pas, j'en suis assuré, de ne pas succomber par flatterie à cette tentation. En effet, un coup d'œil rapide sur les vitrines de la sacristie fait éprouver une certaine désillusion. Alléché par la vue des premiers objets, l'amateur espère rencontrer parmi ceux qui lui restent à voir, quelque belle pièce analogue par exemple à l'admirable avix de chasuble (originaire paraît-il de la Provence), de M. Martin Lewy¹, ou encore à *la grande Broderie* exé-

¹ Elle figurait au Petit Palais en 1900. Elle représente dans le milieu l'*Adoration des Mages*. Cette histoire est merveilleusement traitée et brodée avec une délicatesse exquise. C'est un des plus beaux spécimens du XIV^e siècle que je connaisse.

cutée en Provence aussi aux frais du roi René...¹ Combien sont plus vifs encore ses regrets quand il apprend l'existence d'une chape superbe, en soie verte, brodée d'or et d'argent, semée de pierres fines et couverte des images des rois d'Angleterre, don d'Edouard II à Raymond, archevêque d'Embrun de 1318 à 1324, qui fut pillée en 1585! Pour celui qui connaît les admirables chapes *de opere anglico* des XIII^e et XIV^e siècles de Madrid, de Tolède, de Pienza, de Bologne, du Musée Remington, de Saint-Bertrand de Comminges et de Vich, cette *chape des Rois* devait être la plus belle du vestiaire de la cathédrale d'Embrun. Il n'y faut plus songer que pour mémoire : contentons-nous du régal archéologique qui nous est offert.

Les ornements d'Embrun (quoique d'une valeur artistique secondaire) présentent un grand intérêt pour l'étude des anciennes broderies à deux points de vue formant l'objet de ce travail :

1^o Ils portent presque tous les armoiries de leur donateur, par conséquent des dates approximatives, qu'on rencontre très rarement ailleurs ;

2^o Leur suite chronologique (de la fin du XV^e siècle à la fin du XVIII^e) forme une série ininterrompue de *chapelles*, la plupart composées d'un assez grand nombre de pièces : elle permet de saisir sur le vif, avec preuves à l'appui, la décadence progressive de l'art de la Broderie, tombé si bas au moment de la Révolution.

1. — *Description des anciens ornements de l'église d'Embrun*

Sans entrer dans de longs détails sur l'organisation du personnel des cathédrales au point de vue tout spécial du

¹ En 1463, René d'Anjou fit présent à la cathédrale d'Angers d'une chapelle et de deux parements en broderie, *d'or nué tant de long que de large*, exécutée par Pierre du Vittaud, son peintre ; elle était estimée 50,000 écus au XVIII^e siècle et ne fut détruite qu'à la Révolution.

renouvellement du vestiaire, je dirai qu'au moyen-âge et même jusqu'à la Révolution, en la plupart des grandes églises (cathédrales, collégiales, abbayes), les membres du chapitre et l'évêque y contribuaient personnellement. Chaque nouveau-chanoine donnait à la fabrique, au moment de sa réception et autant de fois qu'il bénéficiait d'une nouvelle dignité, une *chape* d'une valeur fixée à l'avance ; chaque évêque ou archevêque payait une *chapelle* ou ornement complet, dont le prix s'élevait parfois à trois ou quatre mille livres. Les suffragants de Reims donnaient également une très belle chape à la fabrique de la métropole. Quant aux évêques anglais, ils rivalisaient de générosité pour offrir au pape de magnifiques chapes dont celui-ci disposait à la suite de certaines cérémonies et qu'on retrouve aujourd'hui en diverses localités¹.

Les archevêques d'Embrun étaient soumis au droit de *chapelle* ; nous allons voir comment ils s'en acquittèrent.

A. Chasuble (XV^e siècle).

Un riche drap d'or chargé de grenades et d'entrelacs légèrement tracés en soie rouge forme le fond. Si menus étaient les contours qu'ils disparaissent à une faible distance : ce beau tissu a presque l'aspect d'une toile d'or unie. Des lignes obliques et parallèles ont été brodées en soie rouge pour retenir les fils d'or à demi usés et qui se levaient de tous côtés ; il n'y a pas à en tenir compte, c'est un travail de restauration peu intelligent.

La croix, sur velours rouge uni, est ornée d'*histoires en broderie eslevée*, c'est-à-dire en relief. L'artiste a modelé en quelque sorte les visages, les mains, et surtout les vêtements des personnages, au moyen d'un bourrage préalable par dessus lequel il a fixé les fils d'or et la soie. De même pour les ornements, fleurs conventionnelles et entrelacs mis entre chaque *histoire* au lieu des *tabernacles* ou *niches d'architecture*, usités habituellement. Cette broderie *eslevée*

¹ C'est ce qui explique comment un bon nombre de ces chapes se trouvent en Italie, en France ou en Espagne.

ressort merveilleusement sur un fond aussi décoratif que le velours rouge, mais elle a le grave inconvénient de s'user rapidement par le frottement : en maint endroit le fil d'or et la soie, coupé ou éraillé, s'est levé, a fini par se détacher ; on voit à nu, ici ou là, les couches préparatoires passées par le brodeur.

Une *histoire* importante occupe le centre et les deux bras de la croix. L'usure a fait disparaître les lettres brodées sur les *phylactères*, tenus par deux anges (sans doute *Puer natus est vobis — Gloria in excelsis Deo — Pax hominibus bonæ voluntatis*, ou quelque autre texte de circonstance). Au-dessus figurait un personnage (le Père Éternel ?) sortant des nuages. Il a été détaché et remplacé maladroitement par une sorte de rosace ou de mascaron brodé d'or et de cartisane, au centre duquel était jadis un cabochon et qui pourrait bien avoir été une agrafe de chape. On remarque en dessous *le Couronnement de la Vierge, la Présentation et saint Jean l'Évangéliste*. Sur la colonne du devant se voient *sainte Madeleine* et deux personnages méconnaissables.

Au bas de la chasuble, on aperçoit un chapeau de cardinal, mais le blason a disparu. C'est vraiment bien dommage : il nous eût révélé le nom du donateur et aurait peut-être pu nous fixer sur la provenance de la *broderie*. Je ne la crois pas française, elle serait plutôt espagnole ou allemande.

B. Chasuble (XV^e et XVI^e siècle).

Un vulgaire drap d'or moderne encadre la croix, composée de fragments d'orfrois de chape à *tabernacles et ymages*, d'un bon dessin flamand, exécutés avec soin au point de *bouture* et en or *nué* ; c'est la plus fine broderie de la sacristie. Les bras de la croix sont plus récents ; ils représentent saint Pierre et saint Paul, surmontés de coquilles, comme on en voit sur les orfrois de la chapelle suivante, ornée comme cette chasuble des armes de l'archevêque Rostaing d'Ancezune (1494 à 1510).

— Chapelle complète (une chasuble, une chape principale, deux dalmatiques, quatre chapes secondaires) XVI^e et XVII^e siècles.

Le fond des quatre pièces principales est taillé dans un riche tissu broché d'argent, de fleurons d'or bouclé, pour filés de soie grenat. Celle-ci, malheureusement fanée, ne remplit plus complètement son rôle décoratif ; l'aspect de cette précieuse étoffe est aujourd'hui froid et blafard : neuve, elle devait être splendide et rappelle celle du célèbre parement de lutrin de la collection Spitzer (n° 3050), acheté par le Musée des tissus de Lyon.

Les orfrois à *ymages et tabernacles* n'ont plus rien de *gothique* : on y remarque la coquille, si en vogue sur les frontons d'architecture des premières années du règne de François I^{er}. La croix de la chasuble porte les images de saint Paul, de saint André, dans les bras, l'Annonciation ; en bas, les armes de l'archevêque Rostaing d'Ancezune (1494 à 1510).

La chape du Célébrant nous montre la résurrection sur le chaperon et quatre apôtres sur chaque orfroi. Les colonnes des dalmatiques sont ornées chacune de trois figures sous des tabernacles. Quant aux quatre chapes secondaires, elles furent ajoutées sous Louis XIV, à en juger par le dessin du lampas d'argent qui en forme le fond. On a dû dépecer une ancienne chape pareille à celle dont je viens de parler pour en tirer de quoi faire les orfrois et les chaperons de ces quatre nouvelles, en tissu d'argent, à fleurons d'or bouclé, de même qu'on a certainement séparé les anciens orfrois, d'où l'on a tiré les apôtres, mis un à un sur le milieu de chacun des chaperons.

D. Chasuble (XV^e ou XVI^e siècle).

Les orfrois à *ymages doubles*, c'est-à-dire placés deux de front, sous des dais gothiques, sont fort détériorés.

E. Chasuble (XVI^e siècle).

Etoffe d'or. Orfrois, décorés d'images sous des tabernacles

en plein cintre, richement travaillés. Sur la croix, je remarque Jésus tenant un livre et une houlette, saint Jean l'Evangéliste, l'Annonciation dans les bras et les armes de l'archevêque Nicolas de Fiesques (1511 à 1516).

F. Chasuble (XV^e et XVI^e siècles).

Le fond est taillé dans un magnifique velours, broché d'or à *bouquets* et *branchages du XV^e siècle*. Le dessin très grand ne peut se voir en entier; il est bien dommage qu'un manteau de chape de la même étoffe n'existe pas pour permettre de le relever au complet : ce serait un excellent type à faire reproduire. Beaucoup moins intéressante est la croix sur laquelle on distingue le Bon Pasteur, la descente de Croix, Jésus Christ et le prophète Amos. En bas, l'écusson du donateur a été arraché.

G. Chasuble (XVI^e siècle).

Lorsqu'on ne pouvait se procurer les magnifiques étoffes dont j'ai parlé à l'article B ou F, on brodait des bouquets semés régulièrement et réunis par des entrelacs légers ou des compartiments symétriques de façon à imiter les plus riches brocards. C'est le parti qui fut pris pour la chasuble en velours violet donnée, d'après un ancien inventaire, par l'archevêque Hercule de Jarente (1538 à 1544). Les orfrois sont à *ymages doubles* : Saint Jean l'Evangéliste et sainte Madeleine. — Saint Pierre et une sainte ? — Saint Jacques et une sainte ? — Elie et Enoch, dont on lit les noms sur des banderoles occupent les bras de la Croix.

H. Grémial en soie verte (fin du XVI^e siècle).

Au centre une tête de chérubin, dont les ailes, disposées en pointe de quatre côtés, s'agencent merveilleusement avec de doubles rinceaux or et argent, mêlés de fleurs et de feuillages de la façon la plus gracieuse.

I. Trois chasubles (XVII^e siècle).

Des fleurs *au naturel*, des galons multicolores en soie

décorent trois chasubles sur fond de moire grenat, verte et violette : l'écusson du donateur manque malheureusement, il a été arraché et empêche de mieux préciser la date.

J. Chasuble (fin du XVII^e siècle).

Des rinceaux, en application de soie verte et jaune, courent sur le fond de velours rouge; au centre un Saint Esprit.

K. Chape et chasuble (fin du XVII^e siècle).

Ces deux pièces sont brodées à deux endroits, au point piqué en or et en argent sur soie rouge et portent les armes du donateur, l'abbé Etienne de Roux d'Arbaud de la Peyrusse (1666 à 1694).

L. Voile de calice (XVII^e siècle).

Sur un satin violet se détachent les instruments de la Passion, dessinés avec une entente de l'effet décoratif bien rare à cette époque.

M. Chapelle complète (chasuble, deux dalmatiques, cinq chapes). XVII^e siècle.

Sur un fond de soie noire, sont rapportées des broderies d'argent en relief.

N. Chapelle complète (chasuble, deux dalmatiques, cinq chapes). XVIII^e siècle

Cet ornement, sans aucune broderie, est taillé dans une très riche étoffe fond rouge disparaissant sous d'épais ramage de fil d'or, très serrés les uns contre les autres. Les orfrois sont marqués par des galons d'argent au fuseau.

O. Chapelle complète (chasuble, deux dalmatiques, cinq chapes). XVIII^e siècle.

Même genre que la précédente : pas de broderie, étoffe très riche, glacée d'argent, coupée par des galons d'or au

fuseau. C'est un don de l'archevêque Pierre Guérin de Tencin (1724-1740), pour payer son droit de chapelle.

P. Chapelle complète (chasuble, quatre dalmatiques cinq chapes). Fin du XVIII^e siècle.

Ici nous descendons encore au point de vue artistique ; nous voici aux étoffes d'argent à rinceaux de fleurs multicolores, sans caractère, ressemblant à du papier d'appartement, dont les fabriques de Lyon ont continué à pourvoir toutes les églises jusque vers 1850.

R. Voile de gris de Naples rouge, brodé de rinceaux or et argent, aux armes des Franciscains d'Embrun. On y voit deux autres blasons : d'azur au chevron d'or accompagné en chef de trois flambeaux d'argent et en pointe de trois étoiles d'or.

S. Bannière flottante de soie blanche, ornée de deux anges agenouillés et adorant le Saint Sacrement, datée de 1750.

T. Je signalerai encore trois belles aubes en dentelle de Bruxelles, de la fin du XVII^e siècle.

Longue est cette énumération ; je ne connais aucune église si bien pourvue d'anciens ornements. Quelques-uns (A, B et F) seraient à conserver avec le plus grand soin ; on devrait, à mon avis, ne plus jamais les faire servir, mais les garder seulement à titre de curiosité et de souvenir pour l'histoire de l'art.

II. — Décadence de la Broderie du XV^e siècle à la fin du XVIII^e.

Le XIII^e et le XIV^e siècles ont produit dans toutes les branches de l'art industriel comme en architecture, en peinture et sculpture de véritables chefs-d'œuvre. Il suffit

de lire attentivement les anciens inventaires de nos cathédrales¹ et de nos grands seigneurs² pour en être convaincus. Mieux encore, on en apprécie le mérite quand on peut examiner à loisir certaines pièces échappées comme par miracle à la destruction. La *Broderie* en particulier produisit des merveilles. C'est surtout au XIV^e siècle qu'elle commence à nous être plus connue ; on peut dire sans exagération qu'elle marchait de pair avec l'orfèvrerie. Faut-il s'en étonner ? Sans parler des travaux à l'aiguille exécutés à Paris, à Lyon et dans vingt autres villes de France, les ouvriers de Londres, de Florence et de Bruges suffisaient à peine à meubler les vestiaires de nos grandes cathédrales ; les anciens inventaires témoignent à chaque page quelle haute estime on avait pour leurs ouvrages. Estime bien méritée et qu'on ne trouve pas exagérée, quand on a vu des parements comme ceux de Salzbourg, de Château-Thierry, de Vich et du Musée de Florence, ou les chapes de Saint-Louis de Toulouse, d'Anagni ou d'Ascoli Piceno³.

La plupart des anciennes broderies ont péri, il est vrai, pillées par les Huguenots, vendues aux juifs comme la chasuble des Miracles de saint Yved de Braine ou consommées dans le creuset de la Nation en 1792. N'importe, ce qui en reste et la publication d'un bon nombre de livres, comme celui de M. Roman sur les inventaires de Louis d'Orléans suffisent et permettent de conclure qu'à la fin du XIV^e siècle et au commencement du XV^e siècle la *Broderie* pouvait rivaliser, comme valeur artistique, avec l'orfèvrerie et la tapisserie.

Au XV^e siècle, on semble pressé de jouir. L'industrie favorise cette tendance. Les velours brochés d'or, les magnifiques brocards dits *de Bourgogne*, dont les maîtres flamands nous ont laissé de si beaux spécimens sur leurs tableaux, enlèvent aux broderies les fonds entiers des cha-

¹ Amiens, Angers, Bayeux, Châlons, Le Mans, Rouen, etc.

² Ceux de Charles V, de Jean duc de Buis et de Louis d'Orléans en particulier.

³ J'ai reproduit ces belles pièces et quantité d'autres dans la *Broderie du XI^e siècle jusqu'à nos jours*.

pes et des autres ornements, souvent couverts de broderie jusque-là et ne leur laissent plus que les orfrois et les chaperons. Là encore, ils tracent des *histoires* tirées de l'ancien ou du nouveau testament; ils représentent des *images sangles ou doubles sous des tabernacles des anges musicaux* et mille autres ornements; mais les figures, les scènes pieuses *dominent*, pour inviter les fidèles à s'unir d'intention aux cérémonies de l'église. Que de fois l'artiste a représenté sur la chasuble un grand Christ, accompagné d'anges attristés, soutenant des calices d'or pour recueillir les gouttes du sang divin sortant de ses plaies, tandis que Marie succombe sous le poids de sa douleur, soutenue par saint Jean, et qu'au sommet de la Croix le Père Eternel, coiffé de la tiare, apparaît au milieu des nuages pour recevoir le prix de notre rédemption ! Ailleurs ce sont les sept Sacrements, comme sur les magnifiques chapes de Romont, du musée de Berne, ou l'arbre de Jessé. Les moindres ornements portent les images des Apôtres, des saints patrons, des vierges et des martyrs, et sur les chaperons reviennent sans cesse la Nativité, la Résurrection et le couronnement de la Vierge.

Mais bientôt la foi faiblit, le sentiment religieux diminue. La décoration proprement dite (fleurons, rinceaux, arabesques) se développe : *on brode pour broder*, mille fantaisies. A peine si quelque médaillon *ovale* est réservé à une histoire en *or nué* ou à quelque scène évangélique ; le plus souvent on se contente de chiffres, et bientôt les fleurs *au naturel* envahissent le sanctuaire, ne laissant aucune place aux figures des saints, que d'ailleurs la broderie ne saurait pas exécuter et que le clergé ne lui demande plus. Le goût change continuellement et se déprave au point de faire trouver *admirables* les broderies *en bosse et d'architecture*, dont les arabesques en haut relief ressemblent à de véritables sculptures.

La fabrication des brocarts de Lyon et de Paris sur une grande échelle achève la ruine de la Broderie, si bien qu'en 1777, Germain de Saint-Aubin peut écrire : « *La mode de la Broderie et de mon petit talent se ralentit.* » Quelques

années après, les maîtres brodeurs de Paris tombent de 262 à 11 en 1789.

Cette décadence est facile à suivre, quand on a sous les yeux les ornements de la cathédrale d'Embrun.

Sans être des chefs-d'œuvre, les orfrois appartenant au XV^e et au XVI^e siècles nous montrent des sujets religieux, des saints apôtres, en un mot comme les vitraux et les fresques, ils concourent à l'édification des fidèles. Ceux du XVII^e siècle sont couverts de fleurs ou d'arabesques, comme de vulgaires lambrequins de lit, des fauteuils ou des écrans. La broderie disparaît des ornements du siècle suivant ; elle s'abstient comme si elle ne savait plus se plier à l'ornement du sanctuaire, se réservant pour les habits et les robes de la cour. En revanche, voici les industriels de Lyon, avec leurs riches brocarts, dont l'aune peut valoir plusieurs centaines de livres ; ils sont alors les fournisseurs attitrés de toutes les cathédrales et de toutes les églises importantes. En quelques jours (juste le temps de les coudre), on peut avoir des ornements luisants d'or et d'argent, couverts de cornes d'abondance, de pots de fleurs et de festons, taillés dans les mêmes étoffes dont on tendra les appartements de Versailles, du schah de Perse ou du Grand Turc ¹. Triste progrès de l'industrie, honteuse décadence de l'Art due à l'abstention du clergé dans la direction des objets du culte, contre laquelle tout archéologue chrétien ne saurait assez protester.

¹ Pour être tout à fait juste, il faut dire que certaines étoffes représentent des épis de blé et des grappes de raisin (emblèmes répétés à satiété), et même, comme à la cathédrale de Vannes, des *Arches d'alliance* indéfiniment répétées.



ORIGINE DE LA FAMILLE DE RIVIÈRE

Par M. J. ROMAN

La famille de Rivière, qui posséda entre autres fiefs ceux de Bruis, Montmorin et Sainte-Marie en tout ou en partie, portait au moyen-âge le nom de *Roveria* ou *Rovorea*; on rencontre dans les actes ces deux orthographes. Il n'y a aucune relation étymologique entre ces noms latins et le substantif français *rivière*. C'est au dix-huitième siècle seulement que la famille provençale du Pujet, alliée à celle de Rivière, dont elle voulut joindre le nom au sien, paya le fils du médiocre historien Louvet pour dresser une généalogie⁴, dans laquelle on rencontre cette étrange affirmation que l'ancien nom des Rivière aurait été *Fluvianus*, lequel nom traduit en français aurait produit celui de Rivière.

Cet récit ne soutient pas l'examen, comme je vais le démontrer.

Quel est le sens du mot *roveria*? Il n'est pas douteux, c'est un dérivé du substantif latin *robur*, chêne, duquel sont issus les mots patois *roure* et français *rouvre*. *Roveria* a le sens de lieu complanté de chênes, de chesnaie. La

⁴ Notre confrère, M. l'abbé Lesbros, en a donné l'analyse annotée dans le Bulletin de la Société de 1901. Certainement il ne voudrait pas se porter garant de toutes les affirmations hasardées que l'on rencontre dans cette néalogie, et s'il l'avait dressée, elle eût été mieux faite.

famille de Rivière tirait donc son nom d'une localité nommée *roveria*, la rouvière ou la chesnaie.

Où était située cette localité? Ici encore pas de doute possible. Les Rivière étaient depuis le douzième siècle coseigneurs du mandement de la Beaume-des-Arnauds, où ils possédaient un petit fief, nommé le fief de *Roveria*. Ses limites correspondaient à peu près exactement au territoire du village nommé actuellement le Villard-la-Beaume. Ce territoire a porté le nom de *Roveria* jusqu'après 1340; le nom du Villard est postérieur à cette date¹.

Je prévois cependant une objection. La famille de Rivière, peut-on dire, a fort bien pu donner son nom au fief qu'elle possédait de toute ancienneté, au lieu de lui emprunter le sien. Si cela était, le problème de l'origine et du sens du nom de famille de Rivière serait tout à fait indépendant de ce nom de fief.

Je réponds que ce nom de *roveria* est un nom de lieu connu dans nos contrées par d'autres exemples que celui du fief du Villard-la-Beaume. En voici une preuve; un prieuré conventuel et un hôpital fondés, près de Montgardin par les moines de Saint-Géraud d'Aurillac, portaient le nom de *domus sancti Geraldi de roveria*, maison de saint Géraud de la chesnaie. Le nom de *roveria* est donc un nom de lieu usité dans les Alpes, quoiqu'il n'y soit pas commun, et a une signification très précise tirée de la production forestière du sol.

Dans ces conditions, il n'y a pas à douter que les Rivière aient emprunté leur nom patronymique au fief dont ils étaient possesseurs, loin de lui avoir donné le leur.

Les Rivière possédaient encore le fief de *Roveria* le 18 avril 1318. A cette date, Rolland Rivière, coseigneur de la Beaume, l'avait donné en emphytéose au prieur d'As-

¹ Dans mon *Dictionnaire topographique* j'ai cependant noté en 1240, pour le Villard-la-Beaume, une forme *Vilarium*, mais c'est une erreur que j'ai commise et cette forme se rapporte au Villard-en-Bauchaine.

pres moyennant la redevance annuelle d'une obole d'or¹. Un peu plus tard il vendit cette redevance à Ferrand de Rosans, qui la revendit lui-même au Dauphin le 22 mars 1339². Le Dauphin la conserva quelques années puis la céda à d'autres seigneurs.

Vers cette époque, le nom de *Roveria* disparut pour faire place à celui de *Villarium*, qui signifie village.

Il n'y avait probablement aucune agglomération importante d'habitants dans l'ancien fief de *Roveria* ; lorsqu'il se créa un village, le nom de *villard* se superposa à celui de *roveria* et avec le temps se substitua à lui.

Les Rivière ne tirent donc en aucune façon leur nom de *fluvium*, *fluvianus* comme nous le conte Louvet ; cette étymologie est absolument chimérique.

On ne trouve ce nom de *Fluvianus* nulle part ; les plus anciens membres de la famille Rivière qui nous soient connus se nomment déjà de *Roveria* dans les chartes. Pierre de *Roveria* est maître du temple et habite Lus en 1155 ; Reynaud de *Roveria* est témoin d'un acte en 1166 ; Pierre et Guillaume de *Roveria*, frères, sont témoins d'un autre acte en 1190. Tous ces personnages sont antérieurs à Jacques de Rivière qui, d'après le récit mensonger de Louvet, aurait le premier, quitté, au commencement du treizième siècle, le nom de *Fluvianus* pour celui de Rivière.

Chimérique également est l'origine espagnole de cette famille ; les Rivière sont bien français, originaires des Alpes et non d'au-delà les Pyrénées.

Ce qui a donné probablement lieu à cette fable, c'est que le plus ancien membre connu de cette famille vivait en 1155, se nommait Pierre de *Roveria* et était maître et commandeur de l'ordre du Temple en Espagne³. Mais s'il était maître du Temple en Espagne, cela n'implique pas le

¹ Arch. de l'Isère, B, 2607 et 3007.

² Ibid.

³ Cartulaire manuscrit de Durbon, n° 17.

moins du monde qu'il fut espagnol. Le seul acte par lequel il nous est connu démontre qu'en 1155 il habitait la commanderie du Temple à Lus-la-Croix-Haute et administrait ce que les Templiers possédaient dans notre région. Je ne vois donc pas en quoi les dignités dont a été investi ce personnage peuvent influencer sur l'origine de la famille de Rivière.

Il y aurait bien d'autres choses à reprendre dans la généalogie dressée par Louvet, tant au point de vue des degrés de la descendance qui ne sont pas toujours exacts, des personnages collatéraux dont un grand nombre lui sont demeurés inconnus, que des fiefs possédés par la famille de Rivière, dont il a généralement ignoré la date exacte d'acquisition et d'aliénation. Mais ce sont là des questions secondaires. L'important était de démontrer que la famille de Rivière est originaire de notre pays et s'est toujours nommée Rivière ; qu'elle n'est pas venue d'Espagne et que le nom de *Fluvianus* ne lui a jamais appartenu.



HISTOIRE ET BIBLIOGRAPHIE

DE LA PRESSE GAPENÇAISE

Par M. J. MICHEL

JOURNAUX POLITIQUES ET D'INFORMATION

I.

Affiches, Annonces et Avis divers.

— *La Vedette des Alpes.* — *L'Annonciateur.*

Le 3 août 1810, le *Moniteur* de l'Empire publiait le décret suivant réglementant la presse de Province, et consacrant officiellement un état de choses qui existait en fait depuis la circulaire du 6 novembre 1807¹. « Art. 1^{er}. Il n'y aura qu'un seul journal dans chaque département. — Art. 2. Ce journal sera sous l'autorité du préfet, et ne pourra paraître que sous son approbation. — Art. 3. Néanmoins les préfets pourront autoriser provisoirement, dans nos grandes villes, la publication de feuilles d'affiches ou d'annonces pour les mouvements des marchandises, pour vente d'immeubles ; les journaux qui traitent exclusivement de littérature, sciences et arts ou agriculture. Les dites feuilles ne pourront contenir aucun article étranger à leur objet ».

¹ Cette circulaire de 1807 prescrivait que les journaux de province ne pourraient insérer d'autres articles que ceux qui auraient paru dans le *Moniteur* ; elle investissait les préfets d'un droit de censure sur ces journaux, et aucun article n'y pouvait être publié sans leur assentiment.

L'Empereur, s'il n'eût suivi que son inclination personnelle, aurait purement et simplement confisqué tous les journaux et supprimé la presse¹; mais il était obligé de compter avec les nécessités créées par la promulgation des codes. Le code de procédure civile notamment prescrivait des annonces dans certains cas déterminés. C'est pour permettre l'accomplissement des formalités indispensables à la régularité des procédures récemment inaugurées que fut publié le décret ci-dessus.

Le département des Hautes-Alpes pouvait donc avoir son journal, ou, pour parler plus exactement, une feuille d'annonces à qui toute incursion sur le domaine politique demeurait formellement interdite.

Dès 1808, l'imprimeur Allier s'était préoccupé de publier une feuille de ce genre, ainsi qu'en témoigne une lettre retrouvée dans les archives de sa maison, lettre intéressante à coup sûr, et qu'il n'est pas inutile de publier ici, parce qu'elle montre bien à quelle surveillance minutieuse et passablement vexatoire était soumise la presse sous le premier Empire :

« Gap, le 2 janvier 1809. — Le Préfet du département
 « des Hautes-Alpes, membre de la Légion d'honneur.
 « J'ai l'honneur de vous adresser, M. le Maire, copie d'une
 « lettre, en date du 26 décembre dernier, que m'a écrite
 « M. le Conseiller d'État chargé du 2^e arrondissement de
 « la police générale de l'Empire, d'après laquelle le sieur
 « Allier, imprimeur à Gap, est autorisé à faire paraître une
 « feuille hebdomadaire, intitulée : « Affiches ou Annonces
 « du département des Hautes-Alpes ». Veuillez donner
 « connoissance de cette décision à M. Allier. Je vous invite
 « à lui observer qu'il ne peut insérer dans sa feuille aucun
 « article qui aurait trait à la politique (les extraits de jour-
 « naux exceptés, en ayant soin de citer toujours le journal
 « d'où ils sont tirés), aucun acte émané soit des ministres,
 « soit d'une autorité active, sans que je lui en aye remis
 « l'autorisation. Prévenez-le aussi qu'il devra faire passer

¹ C'est, du reste, ce qu'il essaya de faire par les décrets de 1811.

« exactement un exemplaire de son journal au sénateur-
 « ministre de la police générale, un au conseiller d'État
 « chargé du 2^e arrondissement, et un à moi, afin que je
 « m'assure qu'il ne renferme rien de contraire aux lois et
 « aux mœurs. J'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer
 « avec une parfaite considération. Signé : Ladoucette »¹.

Par suite de quelles circonstances M. Allier ne profita-t-il pas de l'autorisation que lui avait accordée M. le Conseiller d'État chargé de la police de l'Empire ? Cette autorisation lui fut-elle retirée avant qu'il ait pu donner suite à son projet, ou l'imprimeur estima-t-il, après réflexion, par trop rigoureuses les conditions qui lui étaient imposées ? Toujours est-il que quatre années s'écoulèrent encore sans que Gap et le département des Hautes-Alpes fussent dotés de la feuille nécessaire aux publications légales.

Cependant, en 1813, à la suite probablement de nouvelles démarches faites par M. Allier, l'Empereur, par décret en date du 22 mars², accorda à ce dernier, le privilège d'imprimer, à partir du premier juillet, un périodique intitulé : « *Affiches, Annonces et Avis divers du Département des Hautes-Alpes* »³.

Le nouveau journal était de proportions modestes. Il

¹ Cartons de l'Imprimerie Alpine. — Je me fais un devoir de remercier M. le Directeur de cette imprimerie de l'amabilité avec laquelle il m'a autorisé à consulter les archives de sa maison.

² « Au palais du Trianon, le 22 mars 1813. — Napoléon, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin, médiateur de la confédération Suisse, etc., etc. — Sur le rapport de notre ministre de l'Intérieur ; Notre Conseil d'État entendu, Nous avons décrété et décrétons ce qui suit : Art. 1^{er}. La publication d'une feuille périodique d'affiches, annonces et avis divers, dans les villes dont le tableau est joint au présent décret est définitivement autorisée. Art. 2, etc. Signé, Napoléon. Par l'Empereur : Le Ministre, secrétaire d'État, signé : Comte Daru ». Le tableau joint à ce décret contenait le nom de trente-six villes, Gap comprise.

³ *L'Annonciateur* des Hautes-Alpes, qui paraît encore aujourd'hui, porte, en manchette, l'indication suivante : « Ce journal fait suite à la *Feuille d'Annonces* fondée en 1812 ». C'est là une erreur de date qu'il importe de rectifier. La *Feuille d'Annonces* ne parut qu'en 1813.

avait quatre pages in-8°, imprimées à longues lignes en caractères petits romains ; lorsque l'abondance des matières le permettait, on y ajoutait un supplément. Ses dimensions étaient de 200 millimètres sur 135. L'abonnement coûtait dix francs par an pour Gap, et douze francs, franc de port, par la poste, payables d'avance. Le prix des annonces judiciaires, fixé par le Conseiller d'État directeur général de l'imprimerie, dans son instruction du 19 novembre 1811, était de 25 centimes par ligne. Au bas de la dernière page, on lisait la signature : « A Gap, de l'imprimerie de J. Allier ».

A partir du 1^{er} juillet 1813, le journal des *Affiches, Annonces et Avis divers* parut hebdomadairement chaque samedi, d'une façon régulière. Les changements de régime ne modifièrent pas sa physionomie, les lois sur la presse ayant, du reste, à peu près conservé, sous les deux Restaurations, le caractère anti-libéral que leur avait imprimé le despotisme impérial.

A une date qu'il est impossible de préciser, vraisemblablement en juin 1834¹, le titre du journal subit une légère transformation. Il devint : *Affiches et Annonces judiciaires du Département des Hautes-Alpes*. La signature était, à cette époque : « A Gap, chez A. Allier, imprimeur, rue de l'Imprimerie ». La feuille gardait toujours son format in-8°, avait de 4 à 8 pages, selon l'abondance des matières, et se contentait de publier les annonces judiciaires, les annonces commerciales et les annonces particulières.

Cela dura jusqu'en mars 1848.

Les *Affiches et Annonces judiciaires* disparurent alors pour faire place à la *Vedette des Alpes*, le premier journal politique gapençais, auquel il convient, à cause de l'intérêt

¹ Les collections des *Affiches, Annonces et Avis divers* sont à peu près introuvables, et il est impossible aujourd'hui de noter avec précision les modifications, du reste secondaires, qui furent apportées à la physionomie du journal jusqu'en 1848. Quelques numéros de cette feuille sont conservés à la bibliothèque de Grenoble. C'est grâce à l'obligeant intermédiaire de M. Maignien qu'une description sommaire a pu en être donnée.

exceptionnel que présente sa collection, de consacrer une étude un peu moins sommaire.

La Révolution de 1848 avait causé en France la surprise d'un coup de foudre, dans un ciel à peu près serein. Dans le désarroi des institutions qui suivit immédiatement les Journées de Février, les libertés, et en particulier la liberté de la presse, dès longtemps comprimée par les régimes abolis, s'affirmèrent victorieusement. Il y eut de nouveau cette bruyante et universelle éclosion de feuilles publiques que l'on avait vu se produire au lendemain de la proclamation des Droits de l'Homme. Ce fut le hourvari d'une licence reconquise. A Gap, l'imprimeur Alfred Allier, dont l'industrie se trouvait alors solidement assise, et que les événements ne prenaient pas au dépourvu, comme son père, sous la première Révolution, n'eut garde de manquer l'occasion qui s'offrait à lui de transformer et d'agrandir sa petite feuille qui végétait obscurément depuis plus d'un quart de siècle.

Le samedi, 24 mars 1848, sortait de ses presses le premier numéro d'un journal politique hebdomadaire, de programme nettement républicain, et dont l'enthousiasme pour le nouvel état de choses s'accusait avec une ardeur toute juvénile, dès son article liminaire¹.

Ce nouveau périodique était une feuille de quatre pages à trois colonnes; il mesurait 350 millimètres sur 215. Son titre, que précédaient la date et le numérotage, s'étalait en caractères très apparents, dans un demi encadrement linéaire : « *La Vedette des Alpes. Journal paraissant le*

¹ Cet article, d'une emphase un peu naïve, débutait ainsi : « Courage, nous ne sommes plus abandonnés à nous-mêmes !... le commissaire est arrivé... il va réchauffer la semence féconde qu'un gouvernement impie s'efforçait d'étouffer. Ecoutez-le ! sublime écho de l'âme, ses paroles sont un hymne à la Liberté, à l'Égalité, à la Fraternité !... Ecoutez-le, car sa voix est la voix de la Patrie !... Qu'éclairés enfin par les crimes des Rois, les Français laissent dispersés dans la boue les tristes débris d'un trône qu'il n'est plus donné à personne de reconstruire et de relever, etc., etc. »

Dimanche. Liberté, Égalité, Fraternité ». En manchette, à droite, était imprimée cette mention : « Abonnements : Pour le département, 8 fr. ; Hors du département, 10 fr. » ; et à gauche : « Insertions : réclames, 0,50 c. ; annonces, 0,30 c. ; judiciaires, 0,15 c. ¹ Au bas de la dernière colonne de la quatrième page, l'imprimeur signalait : « Gap. Imprimerie de A. Allier ». M. Allier était, du reste, le propriétaire-gérant responsable du journal.

A partir du 29 juin 1848, la *Vedette des Alpes*, au lieu de paraître le Dimanche, fut publiée le Jeudi. Quelques mois plus tard, en janvier 1849, le succès du journal allant grandissant, l'imprimeur Allier, cédant aux sollicitations de ses lecteurs, fit paraître la *Vedette* deux fois par semaine, le Jeudi et le Dimanche. L'abonnement fut, dès lors, porté à 12 francs pour le département et à 14 francs hors du département. Au reste, l'aspect général du journal ne fut pas modifié. Il y a lieu de noter seulement que lorsque les matières abondaient, et principalement les annonces judiciaires, on ajoutait un supplément de une ou deux feuilles, suivant les besoins.

La *Vedette* étant le seul journal qui se publiât à Gap en 1848, fut nécessairement l'organe officiel de l'administration départementale provisoire. Ses premiers numéros débordèrent de la prose du citoyen Chanal, commissaire du Gouvernement, dont l'éloquence verbeuse s'épanchait en des proclamations redondantes et multipliées aux habitants des Hautes-Alpes, aux troupes de la garnison, aux maires du département, etc., etc., et qui, s'investissant d'un pouvoir quasi discrétionnaire, révoquait les fonctionnaires suspects de tendresse pour le régime déchu, et réorganisait, à coups d'arrêtés ², les divers services administratifs.

¹ A partir du n° 3, il y eut, en sous-titre, cette indication : « On s'abonne : A Gap, au bureau du Journal, rue de Provence. A Paris, chez MM. Lejolivet et Cie, office-correspondance, rue Notre-Dame des Victoires, 46 (place de la Bourse, entrée par la rue Brougniart) Affranchir. »

² L'un de ces arrêtés (*Vedette*, du 7 mai 1848, n° 8), visait un fonctionnaire qui devint par la suite une personnalité politique très en vue

Ce n'est guère qu'à partir du quatrième numéro, que, la période des tâtonnements passée, le journal prit sa physiologie définitive. Voici quelle fut, dès lors, d'une façon générale, la composition d'un numéro de la *Vedette*. En tête, un premier Gap traitant de la politique générale, le plus souvent anonyme, et dû sans aucun doute à la plume de M. Allier, directeur-proprétaire du journal, ou quelquefois signé des initiales S. C.⁴ Venaient ensuite les extraits du *Moniteur* ou des grands journaux de Paris, puis les nouvelles de l'étranger, et enfin, sous la rubrique de « Nouvelles diverses », les chroniques locales et les faits divers du département. La dernière page du journal était affectée aux annonces judiciaires ou autres, aux réclames et avis divers.

dans le Département. On ne lira pas ce document sans quelque surprise. Au reste, sa publication ne saurait avoir pour effet d'aviver des polémiques à jamais éteintes, aujourd'hui surtout que l'homme public qui en fut l'objet est depuis longtemps disparu : « Arrêté du 3 mai 1848. Le Commissaire de la République, Considérant que si d'un côté, ce ne saurait être sous la République un titre d'exclusion que d'avoir sollicité l'ancien Gouvernement, d'un autre, rien n'est plus contraire aux principes d'honneur et de loyauté indispensables dans un magistrat républicain, que de chercher à abuser ses concitoyens en se vantant d'un dévouement et d'un désintéressement qu'on n'a jamais eus; Que le citoyen Chaix, tant dans une profession de foi affichée dans tout le département, que dans ses discours privés et publics, dans les clubs, a dit que son passé répondait de son avenir, et que jamais sous l'ancienne Monarchie il n'avait recherché aucune faveur; Que c'est sur la foi de ces paroles que le Commissaire de la République a demandé et obtenu pour lui, du Ministre de la Justice, la place de substitut du Procureur de la République à Embrun; Qu'il est aujourd'hui avéré que le citoyen Chaix a sollicité avec instance cette place à plusieurs reprises sous l'ancien gouvernement, notamment dans une pétition écrite en janvier 1847, où même il exagérait envers la Monarchie constitutionnelle les formules de dévouement et de fidélité usitées par les postulants; Le Commissaire, ne voulant pas laisser sur son siège un magistrat capable d'en avoir imposé à ses concitoyens; Arrête : Le citoyen Cyprien Chaix, substitut du Procureur de la République à Embrun, est révoqué. Signé : Chanal ». C'est le cas de répéter ici le mélancolique *tu quoque...*

⁴ M. Chautard, alors directeur de l'école normale de Gap.

Au rez-de-chaussée, dès le sixième numéro¹, parurent tantôt des communications faites par les lecteurs, tantôt des poésies lyriques, satiriques ou humoristiques, et quelquefois certains épisodes intéressants de l'histoire contemporaine ; plus tard, à l'instar des grandes feuilles parisiennes, la *Vedette* publia un véritable roman feuilleton.

M. Alfred Allier eut la direction politique avouée de son journal jusqu'au 21 septembre 1848. Il fit preuve, dans ces fonctions délicates et toutes nouvelles pour lui, d'un sens politique profond et d'une véritable clairvoyance². Ses articles n'étaient sans doute pas exempts de ce ton déclamatoire, qui fut le défaut capital des journalistes de l'époque, et dont notre presse contemporaine n'a pu réussir encore à se débarrasser ; mais il avait de la noblesse dans le style, une certaine verve, et un réel talent de polémiste. Nommé maire de Gap par arrêté du 8 septembre 1848, il dut remettre, pour des motifs de pure convenance, la direction de la *Vedette* aux mains du docteur Manuel ; mais il paraît bien que ce dernier ne fut qu'un prête-nom qui consentit à assumer la responsabilité de la gérance, pour laisser à M. Allier la rédaction occulte du journal.

Le 12 septembre 1849, M. Allier céda à M. Delaplace,

¹ Ce n° 6 de la *Vedette* publiait une sorte de programme anonyme dont voici la conclusion : « Pour nous résumer, nous écrivons ces mots sur notre drapeau : Liberté, Égalité, Fraternité, Propriété, Famille, toujours prêts à défendre les doctrines qui nous paraîtront justes et équitables et ne séparant jamais nos actes de nos paroles, ni nos paroles de nos convictions ». La *Vedette*, on le voit, préconisait franchement les idées libérales tout en se gardant des utopies nombreuses qu'une foule de rêveurs mettaient alors en avant.

² Sous l'inspiration de M. Allier, la *Vedette* prit vigoureusement parti pour Cavaignac contre Louis Bonaparte, dans l'élection à la Présidence de la République. Elle voyait les libertés, récemment conquises au prix d'une Révolution, compromises par la venue au pouvoir d'un prince qui ne pouvait que nourrir des arrières-pensées de dictature. Son candidat fut battu. Elle accepta sans récriminations, mais sans enthousiasme, le verdict populaire. Les événements devaient justifier des préventions qui passaient alors pour absurdes, ou tout au moins pour intempestives.

ancien prote de l'imprimerie Baratier, de Grenoble, son industrie typographique et la propriété de la *Vedette*, dont ce dernier devint directeur et gérant.

Delaplace, qui n'avait pas les qualités d'écrivain de son prédécesseur, et dont les loisirs étaient moindres, remplaça les premiers Gap par un bulletin politique de la semaine, analyse sèche et sommaire des travaux de l'Assemblée législative. Le journal y perdit de son intérêt et en devint moins vivant. Il ne semble pas toutefois que sa prospérité ait eu à souffrir de cette modification qui était imposée par les circonstances. La *Vedette* continuait paisiblement son chemin, sans fracas et sans secousses, lorsque, à l'improviste, Delaplace en suspendit la publication, dans des circonstances qu'il paraît intéressant de relater.

Dans le numéro de la *Vedette* portant la date du 23 mai 1850, en 3^e page, sous la rubrique des nouvelles diverses, on lisait l'entrefilet suivant : « Il est enfin terminé ce procès trop regrettable dont M. l'abbé Taillet¹ a été la malheureuse victime. Ce respectable ecclésiastique vient de sortir victorieux du labyrinthe où l'avait jeté la plus noire calomnie ; nous nous garderons nous même d'y entrer. Le respect dû aux mœurs ne nous permet pas d'en examiner le moindre détail ; qu'il nous soit au moins permis de dire que lorsque la vérité s'est fait jour, qu'elle a pris le dessus, tout soupçon disparaît, et la prévention reste complètement désarmée ; avec elle on est toujours sûr de la protection de la justice. Aussi, par une *ordonnance de non-lieu*, rendue par la Chambre de mise en accusation, l'abbé Taillet a été rendu avant-hier à la liberté ; que les malveillants sachent qu'il n'est jamais permis de préjuger, et que, tant que la justice n'a pas rendu sa décision, ils doivent au moins ajourner la leur. C'est pour l'avenir que nous leur donnons cet avis qui nous paraît sage et prudent ».

¹ M. l'abbé Taillet, curé de St-Pierre-d'Argenson, prévenu de viol et de tentative d'avortement, avait été renvoyé devant la Chambre des mises en accusation qui rendit en sa faveur une *ordonnance de non-lieu*.

Ces quelques lignes amphigouriques et en apparence inoffensives causèrent, paraît-il, dans le public gapençais, un scandale énorme, à cause de la suspicion qu'elles semblaient faire planer sur l'impartialité des magistrats de notre tribunal. Une feuille rivale¹, qui essayait alors timidement ses premiers pas dans la vie, crut l'occasion excellente pour battre en brèche le prestige de l'ancienne feuille, et détourner, à son profit, le courant d'opinion de la bourgeoisie bien pensante. Elle releva avec empressement les « perfides insinuations dirigées contre des hommes d'une loyauté et d'une indépendance généralement proclamées ». Elle ajoutait que l'attitude de la *Vedette* avait soulevé dans le pays « la plus énergique réprobation ». Le *Courrier des Alpes*, dont le zèle était trop intéressé pour n'être pas suspect, exagérait sans doute. Il est certain toutefois qu'il y eut, en cette occurrence, pas mal de bruit dans le Landerneau alpin. Delaplace, gérant responsable de la *Vedette*, perdit la tête dans ce tumulte. Il vit son journal frappé d'ostracisme par le Parquet, et privé du bénéfice des annonces judiciaires. Pour expier sa peccadille et se concilier à nouveau les bonnes grâces des magistrats offensés, le malheureux imprimeur prit une résolution héroïque. Il supprima son journal.

D'une plume mortifiée, Delaplace écrivit au Procureur de la République de Gap, la lettre suivante :

« Monsieur le Procureur de la République, L'effet qu'a produit le malheureux article de la *Vedette* demandait une réparation qui y fut proportionnée. Je la convertis en feuille d'annonces. J'aurai l'honneur de passer à votre parquet pour vous exprimer mes regrets. Je vous prie d'agréer les sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur. Delaplace. Gap, 27 mai 1850 »².

L'offense avait été publique ; il fallait que la réparation

¹ Le *Courrier des Alpes*, fondé le 1^{er} juillet 1849, dont il sera parlé ci-après.

² Cartons de l'Imprimerie alpine.

le fût aussi. Le numéro du 23 mai de la *Vedette* eut un supplément, petite feuille in-4° à deux colonnes, de 300 millimètres sur 200, où se lisait, en première place, cette confession pleine d'humilité :

« Nous avons inséré dans le dernier numéro de la *Vedette des Alpes* quelques lignes dont nous sommes *seul* responsable. Ces lignes, que nous avons lues avec trop de précipitation et dont nous n'avions pas compris tout d'abord la portée, ont, nous nous faisons un devoir de le reconnaître, justement ému la susceptibilité des magistrats de Gap. Nous avons eu le tort de les publier, nous aurons le mérite de les désavouer.

« La sincérité de cette réparation, et l'empressement que nous mettons à la faire nous dispensent de toute justification.

« Nous profitons de cette occasion pour faire savoir au public qu'afin de n'être plus exposé à blesser qui que ce soit, nous supprimons notre journal. Ce sacrifice sera, nous l'espérons, une preuve suffisante de nos regrets pour les erreurs dans lesquelles nous pouvons avoir eu le malheur de tomber et de notre vif désir de mériter toujours l'estime et la confiance qui nous ont accueilli à notre arrivée dans ce pays¹ ».

Aujourd'hui que le recul nous permet de voir les événements selon leur véritable perspective, et de les juger avec une impartialité sereine, il nous sera permis de dire que les juges de Gap firent preuve, en cette circonstance, d'une susceptibilité ridicule. A tout prendre, il n'y avait pas, dans cette histoire, de quoi fouetter un chat. Hélas ! depuis, la magistrature a dû en voir bien d'autres !...

Delaplace, à qui la *Vedette* avait causé de si amers déboires, revint, avec une satisfaction visible, à la feuille

¹ Après avoir ainsi fait publiquement son *med culpa*, Delaplace ajoutait : « Les abonnés de la *Vedette* qui ne voudront pas recevoir le *Journal d'annonces*, qui contiendra en outre tous les articles relatifs aux progrès de l'industrie et de l'Agriculture, et un joli choix de feuilletons, sont priés de passer à notre bureau, où il leur sera tenu compte de ce qui reste à courir de leur abonnement ».

d'annonces d'autrefois, inoffensive et incolore, mais aussi sans saveur. La nouvelle série qu'il inaugura eut toutefois une physionomie un peu différente de celle de l'ancienne. Le titre fut changé, et, pour ainsi dire, condensé en une formule plus courte : *L'Annonciateur*, avec ce sous-titre : « Feuille d'annonces judiciaires, bulletin commercial et avis divers du département des Hautes-Alpes ». Le format fut sensiblement agrandi (300 millimètres sur 200) ; et il y eut deux colonnes à la page. L'abonnement, fixé d'abord à 3 francs pour le département et 4 francs hors du département, dut être porté à 5 et 6 francs, quand le décret organique du 17 février 1852 eut élevé les droits de timbre dont la presse était imposée.

L'Annonciateur parut, à son début, le jeudi de chaque semaine ; un peu plus tard (29 septembre 1854), sa publication fut reportée au vendredi ; enfin, à partir du 12 avril 1856, il fut tiré et mis en vente le samedi. Ce journal, il faut l'avouer, n'avait rien d'attrayant ; et sa vogue, s'il se fût trouvé en concurrence avec une feuille intéressante, aurait été mince. Sous la rubrique de « Nouvelles diverses », il publiait, en premières colonnes, quelques nouvelles du département, et les faits-divers les plus saillants qu'il empruntait aux grands organes de la presse française. Il donnait, par intervalles, l'hospitalité d'un coin modeste aux poètes locaux qu'inspiraient les événements publics, ou qui s'exerçaient sur des sujets d'un ordre personnel. Parfois aussi, il s'occupait des questions agricoles. Un roman feuilleton était logé au rez-de-chaussée. Toutes ces matières tenaient d'ailleurs fort peu de place ; les avis et annonces accaparaient presque toute la feuille. Telle était, à cette époque, leur abondance, que le journal, à cause de son format trop exigü, se trouva souvent insuffisant ; l'imprimeur dut ajouter des suppléments volumineux, dont quelques-uns eurent jusqu'à six et huit pages.

Pour parer à cet inconvénient, Delaplace agrandit *L'Annonciateur* qui eut désormais 400 millimètres sur 300

(8 janvier 1859)¹. Le prix de l'abonnement ne fut pas augmenté, et la composition du journal demeura la même qu'auparavant². Comme un corps glacé qu'aucun souffle ne peut ranimer, l'*Annonciateur*, durant une assez longue période, ne vibra jamais à l'unisson de la France et des populations alpines, même quand retentirent les échos des événements glorieux de l'époque, tels que les victoires des armées d'Italie. Il fut une simple feuille d'enregistrement. Dépêches officielles, bulletins des armées, proclamations de l'Empereur : tout cela était reproduit sans commentaires, dans ses colonnes indifférentes, comme un simple avis commercial.

Pourtant tout principe de vie active n'était pas éteint en lui à jamais. Après un sommeil quasi léthargique de quinze ans, l'*Annonciateur* eut un premier et court sursaut pendant lequel il manifesta des velléités de mouvement et de combat. Ce fut à l'occasion des élections législatives à la Chambre des députés de 1869. Il prêta son appui à Clément Duvernois, candidat de l'Empire libéral, lequel emporta la place de haute lutte. Durant la période électorale (du 8 mai au 5 juin), l'*Annonciateur* parut trois fois par semaine, les mardi, jeudi et samedi, et il s'adjoignit, pour la circonstance, un rédacteur en chef, Charles Gaumont. La campagne finie, il retomba dans sa torpeur d'antan, et redevint simple feuille d'annonces, paraissant le samedi seulement.

Le 8 mars 1870, M. Richaud, ancien secrétaire en chef de la Mairie de Gap, acquit les brevets d'imprimeur et de libraire de M. Delaplace; et l'*Annonciateur*, qui avait coutume de suivre les vicissitudes de la maison, passa, de ce fait, entre les mains du nouveau propriétaire de l'imprimerie. La compétence de M. Richaud dans les affaires communales, à raison de ses fonctions antérieures, était

¹ La collection de l'*Annonciateur* petit format porte la cote 4200 de la Bibliothèque de Gap. Celle de l'*Annonciateur* grand format est cataloguée sous le n° 4724. Cette dernière s'arrête à 1880.

² Il y eut seulement trois colonnes à la page au lieu de deux.

indiscutable ; tout en conservant les traditions de réserve de son prédécesseur, quant aux choses de la politique générale, il ouvrit volontiers les colonnes de son journal aux questions et aux polémiques d'intérêt local. Les lecteurs qui tenaient à manifester leurs opinions trouvèrent chez lui une encourageante hospitalité. A l'occasion des élections municipales d'avril 1871, l'*Annonciateur* rompit quelques lances en faveur de la liste conservatrice, et eut maille à partir avec l'*Indépendant des Alpes* qui patronnait la liste adverse. La lutte fut, d'ailleurs, courtoise et de peu de durée. Une escarmouche beaucoup plus sérieuse se produisit, en 1879, entre notre journal et le *Courrier des Alpes* ¹. Un projet de construction d'écoles communales, entraînant de grosses dépenses qu'un emprunt seul pouvait couvrir, avait été voté, un peu précipitamment peut-être, par le Conseil municipal. Et Richaud, en stratégiste consommé, de diriger aussitôt son tir « sur le bastion Emprunt et Impôt ». Avec le concours d'un « artilleur volontaire » dont « le caisson était bondé de mitraille » et qui tirait à boulets rouges sur le camp ennemi, il eut tôt fait de réduire au silence l'organe de la défense du projet cher à l'édilité. « Le *Courrier des Alpes* sonna la retraite, et se replia en bon ordre, laissant armes et bagages sur le champ de bataille ». Mais le projet n'en fut pas moins voté. L'*Annonciateur* avait usé ses munitions en pure perte ; et sa victorieuse polémique n'eut d'autre effet que de le poser en champion redoutable avec lequel il fallait compter.

En 1885² nouvelle bataille ; mais cette fois l'*Annonciateur* mit la note comique dans le drame qui se jouait à Gap. « N'ayant rien à faire dans cette partie à tire-cheveux », notre journal se borna d'abord à marquer les coups ; puis, entraîné par le mouvement, il se jeta dans la mêlée avec un brio tout à fait inattendu. Son directeur, M. Richaud,

¹ La campagne électorale de 1876 avait provoqué la création de deux feuilles adverses qui s'imprimèrent chez M. Richaud. L'*Annonciateur* conserva une absolue neutralité dans la lutte.

² Depuis le 7 mars 1880, l'*Annonciateur* avait quatre colonnes à la page.

en arriva même à poser sa candidature. Sa profession de foi, qui parut dans le n° du 19 septembre 1885, fut un chef-d'œuvre d'ironie malicieuse, en même temps qu'une critique très fine de tous les programmes des candidats passés, présents et à venir. Le plus curieux est que cette candidature fantaisiste fut prise au sérieux par un grand nombre, et que Richaud faillit devenir député ! Il recueillit 4.304 voix !

Entre temps, l'*Annonciateur* avait contribué pour une grande part à la création de l'Ecole félibréenne de Gap, dont il demeura par la suite l'organe attitré.

Après 1885, comme s'il se fût épuisé par l'effort de la lutte soutenue, M. Richaud ne donna plus que rarement de sa personne. Les questions d'intérêt local continuèrent à être l'objet de sa sollicitude toujours en éveil, mais les campagnes électorales, pour lesquelles, d'ailleurs, des organes spéciaux avaient été créés, n'eurent, dans l'*Annonciateur*, qu'un écho très atténué. Le plus souvent, il se borna à exposer la situation respective des partis en présence, et à donner sans commentaires les résultats des scrutins. Le journal vieillissant tendait de plus en plus à redevenir ce qu'il était à son début, une simple feuille d'annonces.

M. Richaud mourut le 25 mai 1899. « Dans le journalisme, pour lequel il était si bien fait, il apporta des convictions ardentes, des vues précises, une grande finesse d'observation, un style vigoureux marqué au coin d'une gaieté de bon aloi ».

Le doyen des journaux d'information gapençais existe encore aujourd'hui. Il est la propriété d'une société anonyme par actions qui a pris la suite du fonds de commerce de M. Richaud, sous la raison : « Imprimerie et librairie alpines ». Le directeur de l'imprimerie, M. Léon Chaix, en est le directeur-gérant.

¹ *Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, deuxième série, n° 30, page 104. Article nécrologique sur M. Richaud, signé A. D.



REPTILES

OBSERVÉS DANS LES HAUTES-ALPES

Par M. David MARTIN

AVEC GRAVURES DANS LE TEXTE¹

Nous n'avons pas la prétention de publier une étude complète des reptiles qui habitent nos régions montagneuses ; mais nous nous proposons de donner, sur cette partie de la faune, un simple aperçu basé sur les observations personnelles qu'il nous a été permis de faire pendant de nombreuses explorations.

Dans cette note, nous nous servirons uniquement, pour la classification, des caractères faciles à saisir et sans entrer dans des détails anatomiques.

Nous n'avons eu à notre disposition, pour nous aider dans la rédaction de cet aperçu, que les ouvrages suivants :

P.-A. LATREILLE. — *Histoire naturelle des salamandres de France*, précédé d'un tableau méthodique des autres reptiles indigènes. Paris, 1800.

Charles D'ORBIGNY. — *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*. Paris, 1844.

E. SAUVAGE. — *Les reptiles et les batraciens* (de l'ouvrage A.-E. Brehm, *Les merveilles de la nature*). Paris, 1885. Librairie Baillière.

CARACTÈRES DES REPTILES

Les reptiles sont des animaux vertébrés à respiration

¹ Ces gravures ont été empruntées à l'ouvrage de M. Sauvage cité plus bas.

pulmonaire, à circulation incomplète (sauf chez les crocodiliens), à sang froid ou plutôt à température variable ; ils ont la peau nue et se reproduisent par des œufs, mais les uns sont ovipares et les autres ovovivipares⁴.

Ces animaux sont ainsi appelés parce qu'ils progressent en se traînant sur le ventre, qu'ils soient ou non pourvus de pattes.

Les reptiles, dont nous avons à parler ici, forment trois groupes : les Chéloniens ou Tortues, dont le corps est revêtu d'une carapace osseuse ; les Sauriens, dont la peau est nue et le corps pourvu de quatre pattes, comme le lézard ; et les Ophidiens ou Serpents complètement privés de membres, comme la couleuvre.

CHÉLONIENS

Nous ne citerons que pour mémoire les tortues, car elles ne se trouvent qu'accidentellement dans nos vallées, où leur présence n'est uniquement due qu'à l'importation.

Maintes fois des tortues, soit la grecque soit la mauresque, ont vécu plusieurs années dans des jardins du Gapençais, d'où parfois elles ont gagné la campagne. Mais jamais on n'a pu constater qu'elles s'y soient reproduites.

SAURIENS

LE GECKO DES MURAILLES, EN PROVENÇAL, TARANTO OU TARÈTO. PLATYDACTYLUS FACETANUS. — Bien que ce saurien soit moins long que la *larmuse*, il a le corps et la tête beaucoup plus larges. Les pattes sont pourvues de cinq doigts élargis en forme de disques et munis de ventouses lui permettant de marcher sur des surfaces lisses et verticales.

La queue et l'arête du dos sont garnies d'une rangée

⁴) Les vipères, entre autres, sont ovovivipares. Chez elles, les œufs demeurent dans l'oviducte jusqu'à l'éclosion des fœtus qui décampent aussitôt d'eux-mêmes en s'échappant par l'anus. C'est sans doute cette particularité qui a donné lieu à la croyance populaire erronée d'après laquelle les petits de la vipère tueraient leur mère en lui crevant le ventre.

d'écailles épineuses et mousses. L'aspect général est d'un cendré roussâtre poussiéreux avec des taches noirâtres au travers du corps et de la queue.

Le *gecko* est nocturne et se nourrit uniquement d'insectes. C'est un animal utile et absolument inoffensif. Ceux que nous avons captés dans la Basse-Provence (à Bandol, Var), n'ont pas même essayé de mordre.

Nous ne signalons cette espèce que pour mémoire, parce qu'on en parle beaucoup dans nos vallées. Il s'éloigne peu des régions ensoleillées de la Basse-Provence et nous avons inutilement essayé de l'acclimater à Gap.

. . .

LE LÉZARD VERT. *LACERTA VIRIDIS*, LACÉPÈDE. — Ce beau lézard, très alerte et vigoureux, atteint fréquemment 0^m30 à 0^m40 de longueur totale, y compris la queue, plus longue que le reste du corps.

Il est d'un vert bleuâtre avec des reflets chatoyants, surtout après la mue.

Il est très abondant dans les environs de Gap et dans tout le département, où il semble même s'être beaucoup multiplié depuis une trentaine d'années.

Il vit dans toutes les expositions au-dessous de 1.000 mètres. Mais dans les altitudes comprises entre 1.000 et 1.800 mètres, il préfère les lieux pierreux et broussailleux exposés au Midi.

Nous n'avons pas constaté que l'altitude ou l'exposition aient quelque influence sur la taille ou sur la couleur de la robe ¹.

¹ LÉGENDES ET DICTONS. — Les habitants de la campagne, ou plutôt la population puérile, attribue au lézard vert des dons merveilleux. Non seulement ce reptile a le pouvoir de faire la guerre aux serpents, mais il est encore l'ami de l'homme.

« Lou lézert es l'ami de l'ome ». (Mistral).

Nous nous souvenons bien, pour notre part, avoir prononcé, avec une conviction absolue et à chaque pas, sur la recommandation d'un camarade plus âgé, cette magique et rassurante invocation :

« Lazert, lazert, para-me la serp »,

Nous avons plusieurs fois rencontré des lézards plus petits et à couleurs moins vives que le lézard vert, et que nous avons à tort considérés comme des variétés ou comme de jeunes sujets de cette espèce.

Nous avons, aujourd'hui, de bonnes raisons de croire que ces sujets appartenaient, soit à l'espèce du lézard des souches (*Iacerta stirpium*), soit plutôt à celle du lézard vivipare (*Iacerta vivipara*) qui est très commun en Suisse et dans beaucoup de parties de la France.

Mais nous ne sommes pas assez documenté pour affirmer l'existence de ces espèces dans notre région.

alors qu'à l'âge de six à sept ans, nous commençons à garder les troupeaux.

Cette invocation se retrouve à Gap sous la forme suivante :

« Lazert, lazert,

« Para-me la serp,

« T'achatarai una roba per l'uvert.

Lézard, défends-moi du serpent, je t'achèterai une robe pour l'hiver.

Ces contes puérils de nourrice ne sont pas uniquement confinés dans nos montagnes. Le poète Mistral les a également recueillis en Provence, puisqu'il donne dans son dictionnaire le dicton que les enfants adressent au lézard :

« Lezert, lezert,

« Aparo-me di serp ;

« Quand passares vers moun oustau

« Ti dounarai un gran de sau ».

Lézard, défends-moi du serpent ;

Et quand tu passeras près de ma maison,

Je te donnerai un grain de sel.

« On prétend même, ajoute M. Mistral, que cet animal fait le guet « autour de ceux qui dorment et qu'il les éveille si quelque animal « dangereux les menaçait ».

Ce pouvoir merveilleux attribué au lézard est contredit par les faits. Il est en effet établi, aujourd'hui, que le plus grand destructeur de lézards verts est la couleuvre et surtout la couleuvre verte et jaune.

Toutefois, ces *proverbes* et *dictons* populaires nous paraissent quelquefois inspirés par des apparences de vérité mal interprétées.

Les habitudes familières que prennent parfois les lézards, ne sont peut-être pas étrangères à ces croyances populaires.

Ainsi, le lézard vert vit volontiers au bord des talus des champs

LÉZARD OCELLÉ. *LACERTA OCELLATA*. DAUDIN, EN PROVENÇAL, *RASSA*, *RASSADO* OU *ARRASSA* (Mistral).— Le lézard ocellé atteint une taille double de celle du lézard vert, dont il diffère en outre, non seulement par la forme des écailles, mais encore par un plus riche coloris et par des taches ovalaires, *les ocelles*, d'un bleu cendré avec auréoles jaunes, qui ornent le haut des flancs.

Sur la nuque, à l'arrière des yeux et des joues, de très légers replis de la peau, à surface brillante et chatoyante et couverts de microscopiques ocelles, semblent former une sorte de bandeau assez comparable à une fanchon de femme.

Cette espèce, cantonnée dans la région de l'olivier, n'est représentée dans la partie méridionale du département des Hautes-Alpes, que d'une manière tout à fait sporadique.

Un de nos amis en a rencontré un superbe exemplaire au vieux château de Venterol, près de Tallard.

Nous en avons poursuivi nous-même un autre sujet fort remarquable par le brillant du coloris, par la taille et la rapidité extraordinaire des allures, à Treschâtel, près Gap.

Mais ce reptile paraît être très rare, presque inconnu, même dans les parties les plus méridionales du département¹.

. . .

dans les haies des jardins et, si on ne le traque pas, il finit par s'habituer à la présence de l'homme.

J'ai vu maintes fois ce lézard prendre le soleil à côté des travailleurs au moment où ceux-ci faisaient la méridienne aux bords des champs.

Or si, pendant ce sommeil, il survient quelqu'un, ou un chien ou un serpent, le lézard effrayé fuit avec sa pétulance habituelle, passe même quelquefois sur les dormeurs et les éveille. Il peut même arriver que le lézard soit saisi par une couleuvre, et, le dormeur, éveillé en sursaut, et voyant le serpent aux prises avec le lézard, aura attribué, mal à propos, à celui-ci, un dévouement qu'il n'a pas.

¹ Depuis de longues années, nous avons entendu nos méridionaux alpins, parler avec terreur de la *Rassa* dont la rencontre, d'après leurs dires, serait à redouter.

Cette impression générale de crainte se trouve bien résumée dans le

LE LÉZARD DES MURAILLES. *LACERTA MURALIS*. — Connue dans le pays sous les noms de *gramusa* ou même de *regramusa* et plus souvent sous celui de *larmuse* ou même de *lermuse*.

Il est inutile de décrire cet innocent et utile lézard, si connu et si abondant sur les bords des chemins, des talus, le long des murs, des champs ou sur les lisières des bois.

Nous signalerons seulement les teintes changeantes de sa robe qui s'harmonisent si bien avec la couleur du terrain et de la végétation. Ces changements si rapides de couleur, et si surprenants, nous paraissent uniquement dus à la réflexion des teintes du voisinage par le vernis brillant de la peau. Ce phénomène ne se fait remarquer en effet que pendant les premiers jours qui suivent la mue¹.

. . .

dicton suivant, que M. l'abbé Pascal, Capiscot de l'Ecole de la Montagne, veut bien nous communiquer et qu'il tenait de sa mère :

« Si la Rassa li entendia,

« Si la Labrena li veïa,

« Cavalier déimountaria ».

(Si la rassa entendait, si la salamandre voyait, le cavalier serait démonté).

Nul cependant, de ces compatriotes méridionaux, n'avait vu ce reptile et n'avait pu nous donner à son sujet aucun renseignement. Aussi nous commencions à croire que la *Rassa* était un mythe comme il y en a tant dans nos légendes alpines, lorsque nous avons appris que *Rassa* était, en Provence, le nom du lézard ocellé. (Dictionnaire provençal de M. Mistral).

Malgré ces dictons et croyances, malgré le proverbe provençal : *Malin coume uno rassado*, malgré, d'ailleurs, sa belle taille et sa pétulance, le lézard ocellé n'est pas dangereux. Un des plus beaux sujets que nous ayons poursuivis, se réfugia dans un trou sur un talus argileux, près de Corbières (aval de Manosque), et essaya à peine de mordre le mouchoir qui enveloppait notre main au moment où nous le saisissions ; en revanche il grognait de façon à faire croire à une méchanceté redoutable, mais qu'il n'avait pas.

¹ Ce petit lézard, si agile, si éveillé, et qu'on croirait très sédentaire, possède cependant *un certain sens des localités*, à en juger par le fait suivant : A la fin mars 1864 je me rendais de la Chapelle-en-Valgodemar au hameau du Clot, à travers des champs épais de

LE SEPS CHALCIDE. SEPS CHALCIDES : Ch. Bonaparte, Dum. et Bibron. — C'est le *Lacerta chalcides*. Linné.

Les seps sont des reptiles fusiformes, au corps grêle et allongé, et tout d'une venue avec la tête et la queue. Le ventre est d'un blanc grisâtre, tandis que le dessus du

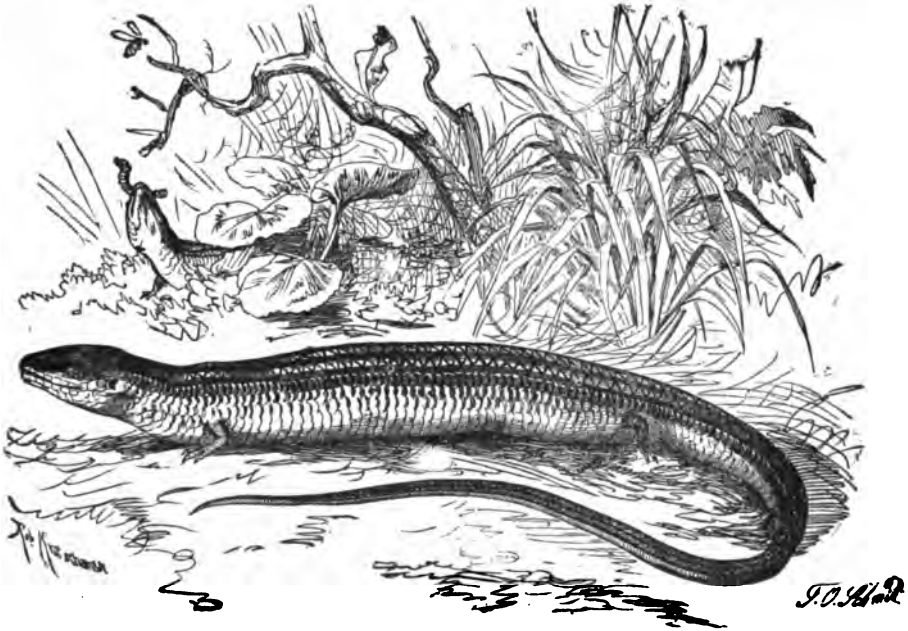


Fig. 1. — Le seps chalcide 2/3 grand. nat.

corps est parcouru de bandes longitudinales plus ou moins continues ou ponctuées, les unes blanchâtres, les autres bronzées plus ou moins sombres.

neige, par un étroit sentier, seul à sec, sur certaines parties. Chemin faisant j'aperçois, sur le sentier (la *chala* ou *chara*, de l'Arabe *chara*, sentier), une *larmuse* prenant le soleil et disparaissant à mon approche sous une pierre.

Je lève la pierre, m'empare du reptile et je remets la pierre à sa place. J'emporte la *larmuse* avec moi à plus d'un kilomètre et la dépose, sur le sentier, bien au-delà d'un ruisseau qui traversait le chemin, mais après lui avoir cassé la queue.

Au retour du Clot, quatre heures après, je recherche avec soin la

« Il possède, dit Lacépède, près de la tête deux pattes très petites et deux autres non moins rudimentaires très éloignées situées à l'origine de la queue ». Ces pattes très rudimentaires, insérées à la partie inférieure des flancs, servent au reptile dans la marche ordinaire, mais dès qu'il fuit, il les applique sur ses flancs et progresse par ondulations et reptation comme les couleuvres.

Le seps est un reptile inoffensif, mais très craintif ; il est très rare dans nos régions.

Nous n'avons rencontré qu'un seul sujet de cette espèce. Il se trouvait sur la grande berge broussailleuse et boisée de la rive droite du torrent du Brudour, au voisinage du vieux chemin qui conduit d'Aspres-les-Corps au Cadeton et à Labroue. Il avait 0^m40 de longueur.

Les environs du village de Puy-Aillaud, en Vallouise, passent pour un habitat du seps ; mais nous n'avons jamais eu l'occasion de nous en assurer.

Des personnes dignes de foi nous avaient affirmé que des seps avaient été abattus sur la montagne d'Aspres-les-Corps, et autour des ruines du Chatelard de Montmaur. Mais il y a lieu d'être très réservé sur ces indications qu'on tient de seconde et même de première main, surtout quand les observateurs ne sont pas des spécialistes. En effet, après de très longues recherches nous avons fini par découvrir la personne qui avait abattu le prétendu seps de Montmaur.

Cette personne se trouve être un de nos meilleurs amis, presque un condisciple, et qui nous donne, dans une lettre,

larmuse sur l'étroite *chala*. Quelle direction aura-t-elle prise ? J'arrive au ruisseau sans l'avoir aperçue. Aurait-elle pu franchir le ruisseau ? Et tout le long de l'étroite sente, murée de neige, je ne vois rien.

Mais je la retrouve enfin sous la pierre où je l'avais prise. C'était bien la même : la queue était encore sanguinolente.

La pauvre bestiole avait donc pu s'orienter, franchir les tronçons du chemin encore neigeux, ainsi que l'eau du ruisseau, et regagner son gîte.

La *larmuse* paraît donc douée d'un certain sens des lieux, rappelant le remarquable instinct des pigeons voyageurs, des abeilles, des fourmis, etc.

des renseignements détaillés et un dessin du reptile qu'il avait abattu en 1887.

Des nombreux détails qu'il nous donne nous reproduisons les suivants :

« La conformation de ce reptile m'avait vivement intéressé. C'était la première fois que je voyais un serpent avec des pattes informes, rudimentaires et *charnues* placées à l'arrière-train de chaque côté des parties génitales. Je ne puis me souvenir s'il en avait deux autres à la partie antérieure, mais autant qu'il m'en souvient il me semble qu'il n'en avait pas.

Ce reptile avait de 1^m40 à 1^m50 de longueur. Il était blanc sous le ventre et la partie supérieure du corps était d'un noir foncé ».

Tous les erpétologues auront reconnu, dans cette description, un sujet mâle en rut de la couleuvre à collier avec les deux pénis en érection.

. . .

L'ORVET. *ANGUIS FRAGILIS*. — Il est appelé vulgairement le *borgne*, l'*ourgui* ou le *serpent de verre*.

Cette espèce, si commune dans les prairies de la Provence, paraît très rare dans les Hautes-Alpes. Nous ne l'avons jamais rencontrée dans les environs de Gap ; mais nous l'avons trouvée à Embrun, à Lallé dans le Valgodemar et à St-Disdier-en-Dévoluy ; M. l'abbé Roux nous assure en avoir tué un à Ville-Vallouise.

OPHIDIENS OU SERPENTS

Les serpents fréquentent, dans nos hautes vallées alpines, une aire bien plus étendue que les sauriens puisqu'ils atteignent et dépassent même les altitudes de 2.000 mètres.

Les Ophidiens ou serpents forment deux groupes bien distincts : les *Serpents non vénimeux* ou *Couleuvres*, et les *Serpents vénimeux* ou *Vipères*.

SERPENTS NON VENIMEUX OU COULEUVRES

Les couleuvres très nombreuses que nous avons rencontrées dans les Hautes-Alpes appartiennent sûrement à quatre et peut-être à cinq espèces.

. . .

LA COULEUVRE LISSE. *CORONELLA AUSTRIACA*. LAURENTI. — M. Sauvage donne à la couleuvre lisse un habitat très étendu à travers l'Europe. D'Orbigny dit également que cette espèce « est très répandue et se trouve dans toute la France ».

C'est néanmoins avec une grande réserve que nous donnons la couleuvre lisse comme habitant notre département.

A cette espèce cependant semblaient se rapporter deux sujets provenant des environs de Gap et qu'il ne nous fut pas possible de conserver.

Cette couleuvre est généralement olivâtre ou d'un gris cendré sur le dos, avec des ponctuations sombres, dont l'ensemble constitue deux bandes. Le dessous du corps est jaune, lavé de gris, avec taches brunes mal définies.

La couleuvre lisse habite surtout les lieux incultes et broussailleux et ne descend qu'exceptionnellement dans les prairies humides.

D'après Latreille elle atteint 0^m596 ; M. Sauvage lui donne au maximum 0^m80.

. . .

LE SERPENT D'ESCUAPE. *COLUBER ESCULAPII*, STURM ; *ELAPHS ÆSCULAPIS*, DUM. ET BIBRON. — La couleuvre rousse dans le Gapençais.

La couleuvre d'Esculape est beaucoup plus abondante que la lisse. Quoique très cosmopolite, on la rencontre cependant plus communément aux abords des cours d'eau dans lesquels d'ailleurs elle trouve plus aisément sa nourriture et où elle aime à se baigner.

Sa couleur, sur le dos, est d'un roux plus ou moins foncé, plus clair sur les flancs; sur le dos est une bande noirâtre; le dessous du ventre est d'un jaune un peu verdâtre. La tête est toute d'une venue avec le corps.

Latreille attribue à cette couleuvre une longueur de 1^m45; M. Sauvage, 1^m60.

D'après Cuvier, la couleuvre d'Esculape et la couleuvre à



Fig. 2. — La Couleuvre d'Esculape.

quatre-raies sont les plus grands serpents d'Italie, mais leur longueur ne dépasserait pas deux mètres.

Nous avons observé la couleuvre rousse à travers le Champsaur, dans le Valgodemar, aux environs de Guillestre (gorge d'Escrins), dans la Vallouise et surtout aux environs de Gap, où nous avons vu entre autres des sujets de grande taille.

Depuis une trentaine d'années le nombre des couleuvres a notablement diminué aux environs de Gap; mais cette diminution se fait surtout remarquer dans cette espèce.

. . .

LA COULEUVRE VERTE ET JAUNE. *ZAMENIS VERIDIFLAVUS*. — Pour Latreille et pour l'Encyclopédie méthodique, la couleuvre verte et jaune est la couleuvre commune.

Non seulement la couleuvre verte et jaune est la plus belle couleuvre de nos pays par la vivacité de ses couleurs, elle en est encore la plus alerte, la plus vigoureuse et la mieux organisée pour la lutte, grâce à ses dents tranchantes et capables de produire de cruelles blessures.

Le dessus du corps est recouvert d'écailles, les unes vertes, les autres jaunes, dont le groupement donne des taches irrégulières produisant un vif et agréable contraste. Tout le dessous du corps est d'un jaune clair uniforme, avec un vague reflet bleuâtre.

M. Sauvage dit que cette couleuvre atteint 1^m20; Latreille lui attribue « une longueur commune de 1^m299 ». Nous avons constaté que, pour le Gapençais, ces dimensions ne se rapportent qu'à des sujets relativement jeunes. Nous avons possédé de nombreux exemplaires de 1^m50 et de 1^m75 de longueur¹ et nous verrons dans la suite que cette couleuvre peut atteindre et dépasser deux mètres.

La couleuvre verte et jaune est une espèce méridionale qui ne dépasse guère les altitudes de 1.000 à 1.100 mètres.

¹ Notre confrère, M. Sibour, en capta une en 1880, à Puy-Maure, de 1^m72. M. O. Calvat, en 1897, en avait une en cage de 1^m80.

Aussi nous ne l'avons jamais rencontrée, ni dans le Champsaur, ni dans le Valgodemar. Elle est devenue, depuis une trentaine d'années, et de beaucoup, l'espèce la plus abondante aux environs de Gap¹.

..

LA COULEUVRE A COLLIER. *TROPIDONOTUS NATRIX*, DUMÉRIL ET BIBRON ; C'EST LA *COLUBER NATRIX*, LINNÉ. — La couleuvre à collier a l'aire la plus étendue : elle habite non seulement l'Europe, mais une grande partie de l'Asie et le Nord de l'Afrique.

Nous l'avons rencontrée dans toutes les régions du bassin de la Durance, depuis la plage de Fos, jusqu'à l'altitude de 2.000 mètres.

La couleuvre à collier, connue par les populations sous le nom d'*anguille des haies* ou de *serpent d'eau*, se plaît, il est vrai, au voisinage des ruisseaux ; mais elle ne dédaigne aucune exposition, nous l'avons en effet trouvée sur

Particularité au sujet des sacs aériens des reptiles. — Un sujet de *xamenis veridiflavus* très vigoureux et de 1^m35 de longueur que nous avons capté et apporté intact, nous échappa par la chambre. En le traquant pour le reprendre, il s'élança sur nous et, au moment où nous le repoussions du pied, il mordit, à pleine gueule, le bout du soulier que nous lui présentions. Nous profitâmes de cet instant pour le saisir à deux mains par le cou et par la naissance de la queue.

A peine nous le tenions que nous sentîmes sur la main un courant d'air très violent qui lui sortait de l'anüs. Ce courant d'air produisait une sorte de ronflement comparable à celui du volant d'une machine et se prolongea, sans intermittence, pendant 4 à 5 longues secondes ; si bien, qu'un de nos amis, présent à la scène et pâle d'émotion, nous criait de lâcher le reptile.

Ce courant d'air, absolument inodore, ne pouvait être, comme le disait tout d'abord notre camarade, un dégagement de gaz intestinaux, car l'animal avait l'estomac et les intestins vides d'aliments.

Nous ne pouvons nous expliquer cette particularité bizarre qu'en supposant une communication directe entre l'anüs et les vastes sacs aériens qui prolongent les poumons des reptiles et que ces animaux remplissent d'air à certains moments.

Dans tous les cas, le fait mériterait vérification.

toutes les pentes des montagnes et dans toutes nos vallées, dans les taillis et les forêts, sur les régions rocailleuses, ou à travers les prairies.

La couleuvre à collier, lorsqu'elle est adulte, n'a pas le corps en élégant fuseau des autres couleuvres ; sa tête est plus large que le cou et le ventre est toujours proéminent, ce qui lui donne un aspect plus lourd et des allures moins rapides.

Le dessus du corps est revêtu d'écailles d'un vert plus ou moins sombre, tandis que le dessous du ventre est blanc et celui de la queue noirâtre. Les écailles blanches ou vertes se groupent sur les flancs, où elles forment des taches plus ou moins étendues.

Sur les côtés du cou sont deux taches, blanches chez les femelles, jaune citron chez les mâles, et qui confluent plus ou moins sur le cou, surtout chez les jeunes, de manière à présenter un collier.

Dans le jeune âge, ou peu de temps après la mue, le dessus du corps est d'un vert plus ou moins intense ; mais pendant l'été, cette belle coloration devient sombre et le dessus du corps paraît noir et, plus rarement, brunâtre.

La coloration varie d'ailleurs suivant les individus, il en est chez lesquels le collier est noir, tandis que les parties voisines sont de couleur plus claire. Nous avons même rencontré un sujet qui était complètement noir.

Il existe en Provence une très belle variété de la couleuvre à collier. Un sujet de cette variété que nous avons rencontré sur les croupes, entre Lauris et le Puget (Vaucluse), avait les flancs et le dos couverts de bandes transversales et flexueuses symétriques, alternativement blanches et vertes, produisant le plus élégant coloris.

Le musée de Gap possède un sujet capté à Romette de 1^m62. M. Sauvage dit que cette couleuvre peut atteindre la taille de 1^m70. Nous verrons dans la suite que quelques sujets exceptionnels peuvent dépasser cette longueur.

La couleuvre à collier est d'humeur plus pacifique que nos autres espèces ; elle cherche peu à mordre ; et, quand

elle est traquée, elle ne s'élance pas sur son agresseur comme le fait la verte et jaune.

Cette douceur exceptionnelle est sans doute le résultat d'une particularité constitutionnelle.

La plus grosse couleuvre à collier que nous ayons captée nous même mesurait 1^m50, et ses dents étaient si peu saillantes qu'elles ne pouvaient percer la peau du doigt. Elles n'avaient guère plus de saillie que les dents d'une lime neuve. Malgré une dentition aussi rudimentaire, cette couleuvre avait avalé des proies énormes pour sa taille ; car je retirai de son estomac un crapeau de très forte taille à moitié digéré, ainsi que les gros ossements d'une grande perdrix adulte, appartenant à la *Perdrix rubra*, Brisson.

La couleuvre à collier pond un assez grand nombre d'œufs, celle dont je viens de parler avait dans son ovaire 14 œufs à coque molle et blanche et comme parcheminée, un peu plus gros que les œufs du pigeon. Sous un sarcophage retourné qui faisait à peine saillie sur le sable de la plage de Saint-Gervais, près de Fos, je trouvai 18 œufs de même taille, mais dont les fœtus avaient décampé en s'échappant par un orifice de la paroi du sarcophage à peine de la grosseur du pouce, et qui avait servi de passage à la mère.

. . .

COULEUVRE VIPÉRINE. *TROPIDONOTUS VIPERINUS*. — Nous avons capté dans le Gapeçais plusieurs couleuvres ressemblant d'une manière si frappante à la vipère berus que nous n'hésitons pas à les rapporter à la couleuvre vipérine. Et cependant nous n'avons rencontré cette espèce que dans des régions sèches ; tandis que Lataste prétend que la vipérine ne vit qu'aux environs des lieux humides et dans les mares.

Le dessus du corps est d'un roux olivâtre avec des lignes de ponctuations noirâtres formant parfois des bandes en zigzag plus ou moins continues ; le ventre est de couleur cendrée avec taches noires carrées.

Les bandes noires, ou les ponctuations du dos, viennent confluer sur la tête.

Ces particularités de la coloration du dos rappellent, à s'y méprendre, la vipère berus. Ce qui ajoute encore à l'illusion est la brièveté de la queue et du corps qui ne dépasse guère 0^m75 à 0^m80, et surtout la forme que prend la tête quand l'animal cherche à mordre : elle s'élargit à la base et ne saurait alors être distinguée de celle de la vipère.

Malgré les remarquables analogies qu'elle présente avec la vipère berus par la taille, la coloration, la brièveté relative de la queue, et surtout par la conformation extérieure de la tête, la couleuvre vipérine n'en est pas moins absolument inoffensive.

On peut la distinguer de la vipère par les particularités suivantes :

La queue est toute d'une venue avec le corps et un peu plus allongée et plus effilée que celle de la vipère. Sa peau lisse a des reflets que n'a pas celle de la berus qui est toujours terne ; le corps cylindrique et fusiforme n'est pas trapu et comme comprimé sur le sol comme celui de la vipère. Mais le caractère le plus sûr est incontestablement l'absence de crochets vénifiques à la machoire supérieure.

Aussi la couleuvre vipérine ne s'élance jamais pour piquer, mais mord franchement et sans se lasser.

Localités : Lardier, La Garde, près Gap, hauteurs de Saint-Etienne-en-Dévoluy, à l'altitude de 1.400 mètres.

. . .

SERPENTS VENIMEUX

Deux espèces de serpents vénimeux vivent dans notre département : la *vipère berus* ou *péliade* qui y est très commune partout, et la *vipère aspic*, cantonnée dans quelques régions.

VIPÈRE BERUS. *VIPERA BERUS*. — La vipère berus ou péliade atteint fréquemment la longueur de 0^m65, mais ne dépasse

guère 0^m75, même chez les sujets ayant acquis un développement exceptionnel. Tandis que les couleuvres paraissent s'accroître indéfiniment en longueur et en épaisseur, les



Fig. 3. — La Vipère berus ou péliade, mâle, 1/3 grand. nat.

vipères de nos régions ne s'allongent plus à partir d'un certain âge, mais peuvent prendre un diamètre de plus en plus épais.

La tête de la berus, vue par dessus, est un peu triangulaire.

BULL. H.-A. 1902.

10

laire avec le museau arrondi ; si on la regarde par côté, elle est aplatie et déprimée en avant. Mais quand l'animal est en colère, la lèvre supérieure se redresse en muffle, tandis



Fig. 4. — Tête de Vipère berus, vue en dessus.

que la partie postérieure de la tête se gonfle, s'élargit beaucoup, ce qui donne au reptile un aspect de méchanceté manifeste. Les écailles qui couvrent la tête sont petites et égales à celles du dos, sauf l'écaille frontale et les deux pariétales qui sont sensiblement plus grandes sans attein-



Fig. 5. — Tête de Vipère berus, vue de côté.

dre toutefois la grandeur de leurs similaires chez les couleuvres.

Chez les couleuvres, la queue est très longue, très effilée et toute d'une venue avec le corps, tandis que nos vipères indigènes l'ont distincte du corps, conique et très courte.

La teinte générale du dos est d'un roux grisâtre avec des bandes flexueuses noirâtres. Sur le cou ces taches sont plus ou moins ponctuées et convergent sur la tête en un vague V ouvert en arrière. Le dessous du corps, d'une teinte plus uniforme, est d'un gris ardoisé. En somme la berus a des couleurs très ternes qui s'harmonisent bien avec la teinte grisâtre du terrain ou des feuilles mortes.

La démarche de la vipère est lente, réservée et flexueuse. Au moindre bruit elle fuit silencieusement et n'attaque jamais si on ne la provoque. Mais si on la heurte ou si seulement on la frôle en passant, elle mord immédiatement. Quant on la traque, elle se met en garde et se redresse, la

tête un peu en arrière, pour avoir du champ et frapper avec ses crochets.

En outre de ces particularités déjà suffisantes, pour mettre en défiance et éviter toute méprise, il est deux autres caractères infaillibles pour fixer sur la nature de ces redoutables reptiles :

1° L'intérieur de la gueule est tapissée par une muqueuse d'un rouge intense, on la dirait revêtue d'un velours cramoisi ; tandis que cette partie est blanche, à peine d'un rose très pâle, chez toutes les couleuvres.

2° En avant et sur les côtés de la mâchoire supérieure, se trouvent deux dents effilées en forme de crochets d'une longueur de 4 à 5 millimètres. Au repos ces crochets sont couchés en arrière dans un sillon de la gencive ; mais, dès que l'animal relève la lèvre supérieure, les crochets se redressent menaçants. (Voir la figure 9.)

La vipère berus est, avec la couleuvre à collier, le reptile qui paraît avoir la plus grande extension géographique. On la rencontre dans presque toutes les parties de l'Europe et dans toute l'Asie septentrionale, depuis la Perse.

Elle pullule dans tout le département des Hautes-Alpes. Elle est rare seulement dans les vastes campagnes cultivées quand elles sont dépourvues de haies broussailleuses et de clapiers ; mais elle abonde sur les landes pierreuses et dans les lieux rocailleux. Si elle se trouve rarement dans les forêts épaisses et de haute futaie, elle est commune sur leurs lisières et dans leurs clairières. Elle affectionne les bois taillis et se propage rapidement dans les parties de forêts dont on a coupé les arbres.

Bien qu'elle se plaise au soleil, elle semble cependant indifférente à l'exposition, puisque, dans certaines régions, comme la vallée du Buëch, elle est plus fréquente dans les expositions nord que sur les pentes ensoleillées.

En somme, bien qu'on puisse la retrouver partout jusqu'au bord des marais, elle se fait rare sur les surfaces unies et complètement découvertes, et abonde dans les régions où elle peut aisément trouver un abri.

Nous l'avons rencontrée depuis le fond des vallées jus-

qu'à l'altitude de 1.900 mètres (Céuse, l'Aujure, Charance, Pré-de-Madame-Carle, près du front des glaciers), etc.

Quoique animal nocturne, par suite de la conformation de ses yeux, nous l'avons rencontrée en campagne, à toutes les heures de la journée. Mais c'est surtout au soleil levant qu'on peut la surprendre autour des clapiers, près des grandes pierres, des rochers, des haies, se reposant au soleil au voisinage immédiat de son repaire, ou le long des ruisselets où elle va se désaltérer.

VIPÈRE ASPIC. *VIPERA ASPIC*. — La vipère aspic, dit, en résumé, M. Sauvage, se distingue de la berus en ce que le corps et le dessus de la tête sont couverts de petites écailles toutes égales. La tête est plate, fortement élargie en arrière ; le cou est dès lors nettement distinct. La forme de la tête peut, du reste, un peu varier suivant l'état de relâchement ou de contraction des muscles faisant mouvoir les os si mobiles de la face.

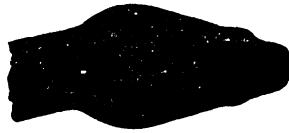


Fig. 6. — Tête de Vipère aspic, vue en dessus.

La tête cependant est moins comprimée que celle de la berus ; le museau, carrément tronqué, avance sur la mâchoire inférieure et se retrousse en muffle, sans néanmoins se prolonger en pointe comme chez la vipère ammodyte.

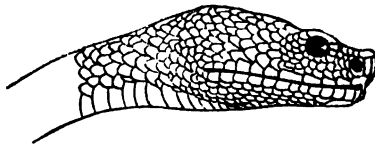


Fig. 7. — Tête de vipère aspic, vue de côté.

Le corps est plus massif, plus lourd, et la taille un peu plus forte que chez la vipère berus.

L'aspic a également une coloration plus foncée ; elle est d'un roux plus ou moins grisâtre, mais souvent noirâtre ; le ventre est presque toujours d'un gris d'acier.

Sur la tête, sont deux traits bruns qui convergent en formant un V ouvert en arrière. La nuque a une grosse tache noirâtre qui commence la série des taches du dos.

Le bord latéral des lèvres est blanc ou grisâtre. Cette espèce d'ailleurs présente une assez grande variété dans la coloration, car parfois elle est presque toute noire.

L'aspic a une aire moins étendue que la vipère berus : elle vit dans le nord de l'Afrique ainsi que dans l'Europe centrale et méridionale ; mais elle n'est pas également répartie dans toute cette étendue et manque dans nombre de contrées intermédiaires.

Elle habite les côteaux rocailleux, gazonnés ou en taillis exposés au soleil, mais s'élève à une moins grande altitude que la berus, 1.600 mètres au plus. Nous l'avons de Crévoux et nous l'avons rencontrée fréquemment sur les pentes de Piolit et de Céüse. Bien que nous ne l'ayons pas vue dans la vallée du Buëch nous ne doutons nullement de sa présence dans cette région.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

I. — Avec les vipères berus, très communes dans le Dévoluy, vit, dans cette haute vallée, une variété ayant sur les flancs une trainée d'écailles d'un rouge incarnat très vif.

Nous avons, au voisinage du Puits-des-Bancs, capté un sujet de cette variété, mais, à cause de sa jeunesse, nous n'avons pu établir s'il appartenait à l'espèce aspic ou à la berus.

VIPÈRE AMMODYTE

II. — Bien que nous n'ayons jamais eu occasion de rencontrer la *vipère ammodyte*, ni ouï dire qu'on ait

constaté sa présence dans nos vallées, nous en donnons toutes fois une rapide diagnose afin de provoquer, à son sujet, de futures recherches. Cette vipère, en effet, vit dans les régions assez voisines de la Suisse et de l'Italie. Il ne serait donc pas surprenant qu'on la connut un jour dans les Hautes-Alpes.



Fig. 8. — Tête de Vipère ammodyte, vue de côté.

L'ammodyte se rapproche de l'aspic mais elle en diffère par une chaîne de taches sombres, en losange, placées le long du dos et qui contrastent vivement avec la teinte claire des parties voisines et des flancs. Elle en diffère surtout par le museau relevé en une pointe molle ce qui lui donne un aspect tout à fait caractéristique.

MORSURE DES VIPÈRES. — L'organe noir filiforme et très mobile que les reptiles agitent, avec une grande volubilité, en avant de la bouche, n'est pas, comme le croient beaucoup de personnes, l'aiguillon dangereux. Cet organe est la langue du reptile et il est absolument inoffensif.

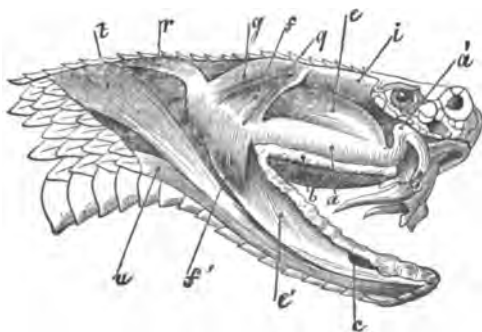


Fig. 9. — Appareil vénimeux des Vipères¹.

(Figure relevée sur un cadavre de *Crotale* et montrant les crochets dans une position voisine du repos).

¹ a, glande à venin; a', son canal excréteur aboutissant aux crochets; b, glande salivaire sus-maxillaire; c, glande salivaire sous-

L'appareil vénifique extérieur est constitué par deux dents mobiles en forme de crochets très effilés et situés de chaque côté de l'angle antérieur de la mâchoire supérieure.

Quand la vipère veut se servir de ses crochets, elle se dresse sur son arrière-train et projette vivement sa tête en avant pour frapper avec ses crochets qui, à ce moment, se trouvent redressés grâce à un mécanisme spécial.

Au repos les crochets se rabattent en dedans et se logent dans une rigole adhoc creusée dans la gencive supérieure.

Pendant les innombrables occasions où nous avons vu la vipère essayer de mordre, nous n'avons constaté que deux fois qu'elle eût la gueule ouverte. Toutes les autres fois l'animal a frappé avec ses crochets, sans ouvrir en aucune façon les mâchoires. Il y a donc une disposition spéciale qui permet à l'animal de mordre sans ouvrir la gueule, disposition résultant de la mobilité et de l'indépendance des mâchoires. Pour piquer, l'animal retire en arrière la mâchoire inférieure et relève en même temps, en muffle, la lèvre supérieure, ce qui redresse les crochets et les dirige plus ou moins en avant suivant la direction du point à frapper.

En somme la vipère ne serre pas entre ses mâchoires (si ce n'est quand elle est au paroxysme de la colère), elle ne mord pas, au sens propre du mot, elle frappe et pique avec ses crochets.

Les vipères sont dangereuses à tout âge, même après leur mort. Nous citons à ce sujet quelques observations personnelles.

En ouvrant le ventre d'une vipère abattue dans les taillis du Devès, je trouvai, dans son ovaire, six grosses poches formant chapelet. Trois de ces poches ouvertes immédiatement contenaient chacune une petite vipère de 18 à 20

maxillaire ; *e*, muscle temporal antérieur ; *e'* sa portion mandibulaire ; *f*, *f'*, muscle temporal postérieur ; *g*, muscle digastrique ; *i*, muscle temporal moyen ; *q*, ligament articulo-maxillaire ; *m*, *r*, muscle cervico-angulaire ; *t*, muscle vertébro-mandibulaire ; *u*, muscle costo-mandibulaire (d'après Gervais et Beneden), (in Sauvage).

centimètres de longueur. A peine la poche était-elle ouverte que deux des fœtus, encore à moitié noyés dans le liquide lymphatique de l'amnios, projetèrent la tête pour mordre ; tandis que le fœtus de la troisième poche, plus en retard, n'avait encore que des mouvements inconscients.

Le sommeil hivernal ne paralyse pas complètement ces reptiles, car à ce moment ils cherchent encore à mordre si on les touche.

Mais c'est surtout pendant les chaleurs que leur activité est remarquable.

Au mois de juillet, près de l'Enclus en Dévoluy, une vipère, que nous avions blessée et que nous tenions suspendue par la queue¹, frappa plus de vingt fois, en moins de deux minutes, une baguette² que nous lui présentions.

Nous remarquâmes, à la suite de cette manœuvre, que de ses crochets, se détachait une traînée de bave visqueuse longue d'environ 0^m40.

Cette humeur était formée à la partie inférieure, d'un liquide filant clair et transparent ; à une certaine hauteur le liquide clair était revêtu de bulles blanches qui devenaient sanguinolentes en se rapprochant des crochets.

Mon camarade et moi, nous nous assurâmes avec soin que tout cet ensemble de liquide se détachait uniquement des crochets.

La masse du venin fournie par cette vipère, de grosseur moyenne était donc énorme. En faisant balancer le reptile la traînée visqueuse suivait les ondulations et ne laissait échapper que lentement des gouttes en filaments. La réserve du venin n'est donc pas épuisée après quelques morsures.

La vitalité des vipères est puissante. Un gros sujet, appartenant à la vipère berus, comme les deux précédents exemples, fut abattu et décapité, à douze centimètres de la

¹ Une vipère non éreintée et tenue par la queue se replie sur elle-même et peut remonter jusqu'à venir mordre la main.

² Ce serait une grave imprudence de faire mordre sa propre canne à une vipère, car les crochets très fragiles pourraient se casser et demeurer dans le bois dur de la canne, et blesser ensuite la main.

tête. Un de mes élèves s'étant approché, l'animal se redressa contre lui en s'appuyant sur son moignon sanglant et présenta, à l'imprudent, une gueule menaçante et largement ouverte.

On a également constaté que les crochets ne sont pas sans danger longtemps après la mort de l'animal, même après un certain séjour dans l'alcool. On ne saurait donc prendre trop de précautions quand on a à manier ces animaux.

PRÉCAUTIONS A PRENDRE CONTRE LA MORSURE DES VIPÈRES.
— La longueur des crochets ne dépassant pas, dans nos pays, 4 à 5 millimètres, de bonnes molletières sont suffisantes pour mettre les jambes à l'abri de l'atteinte des morsures de vipères.

Dans tous les cas, si l'on venait à être mordu¹, la première précaution à prendre serait de pratiquer immédiatement, au canif ou au couteau, deux incisions en croix sur chacune des piqûres, à une profondeur de 5 millimètres, et cautériser les plaies au fer ou au charbon rouge; à défaut de cautérisation, laver vivement avec un liquide antiseptique ou avec de l'alcool et au besoin à grande eau en faisant saigner abondamment de manière à expulser tout le sang contaminé.

La succion de la blessure peut être efficace, mais n'est pas sans danger.

En cas de retard dans le traitement, il serait indispensable de ligaturer le membre au-dessus de la blessure et assez fortement pour empêcher tout reflux, vers le cœur, du sang corrompu. Il est inutile de dire que l'intervention d'un médecin est urgente.

M. Sauvage, dans son beau traité des reptiles, recommande, comme très salulaire, de faire boire beaucoup d'alcool au malade.

¹ M. le D^r Calmette, de l'Institut de Lille, vient de découvrir un *serum* infallible contre la morsure des vipères.

DESTRUCTION DES VIPÈRES. — Les budgets publics offrent trop souvent des primes relativement élevées pour la destruction de certains animaux.

Ces encouragements ne sont, dans beaucoup de cas, justifiés par aucune raison sérieuse et vont trop souvent à l'encontre des vrais intérêts agricoles.

Il serait bien plus avantageux et plus sage qu'on élevât la prime pour la destruction des vipères de manière que certains professionnels pussent trouver un gagne pain dans cette chasse éminemment humanitaire.

(A suivre.)

LES NOMS DE NOMBRE

DANS LA LANGUE POPULAIRE DU GAPENÇAIS

(Suite)

Nous avons deux sortes de noms de nombre : les *cardinaux* et les *ordinaux*.

A. CARDINAUX. — *Un*, *u'na*, un, une; m. *dw's*, *dw'i*, *dw*, f. *dw'as*, *dwai*, neutre *dw'a*, deux; *træ's*, *træ*, *træi*, trois; *ka'træ*, quatre; *sink*, cinq; *si'ais*, six; *set*, sept; *u'aç* ou *vu'aç*, huit; *no'w*, neuf; *des*, *de*, *dei*, dix; *w'ndzi* ou *w'ndzæ*, ou *vw'ndzi*, *vw'ndzæ*, onze; *dw'dzi* ou *dw'dzæ*, douze; *træ'dzi* ou *træ'dzæ*, treize; *kato'rdzi* ou *kato'rdzæ*, quatorze; *ki'ndzi* ou *kin'dzæ*, quinze; *sæ'dzi* ou *sæ'dzæ*, seize; *des set* ou *dezæset*, dix-sept; *des u'aç* ou *des vu'aç* ou *dezævu'aç*, dix-huit; *des no'w* ou *dezæno'w*, dix-neuf; *vint*, vingt; *vint un*, vingt-un; *vintadus*, vingt-deux; *vintatræ's*, vingt-trois, etc.; *træ'nta*, trente; *trænt un*, trente-un; *trænta dw's*, trente-deux, etc.; *kara'nta*, quarante; *karant un*, quarante-un; *karanta dw's*, quarante-deux, etc.; *sinka'nta*, cinquante; *sæisa'nta* ou *swasa'nta*, soixante; *sæta'nta*, soixante-dix; *uaça'nta* ou *uita'nta*, quatre-vingts; *nona'nta*, quatre-vingt-dix; *sænt*, cent; *sæn un*, cent un; *sæn-dw's*, cent deux, etc.; *mi'la*, mille. — Il est à remarquer que le système de numération par vingt, d'où vient le français « quatre vingts », nous est absolument inconnu¹.

Les deux premiers noms de nombre cardinaux ont une forme pour le féminin *una*, *dw's*, distincte du masculin,

¹ Ce système est le seul usité en basque où « trente » se dit *ogoi t'amar* (c'est-à-dire *vingt et dix*); « quarante », *berrogoi* (c.-à-d. *deux vingt*); « cinquante », *berrogoi t'amar* (c.-à-d. *deux vingt et dix*); « soixante », *irruetan ogoi* (c.-à-d. *trois vingt*); « soixante-dix », *irruetan ogoi t'amar* (c.-à-d. *trois vingt et dix*), etc.

un, *dws*. La forme archaïque *dwa* n'est usitée qu'au jeu de paume, dans l'expression *a dw'a*, à deux, signifiant que les deux camps sont à égalité de points. Les formes *dwi*, *dwai*, *træi*, *dei* ne s'emploient que devant les mots commençant par *b d g j z l m n r*; *dw*, *træ*, *de* devant les mots commençant par *s*, ex. *dw so'ws*, deux sous; *dws*, *træs*, *des* s'emploient devant n'importe quelle lettre. Les terminaisons en *æ i a* s'élident devant un mot commençant par une voyelle : *trænt o'bras*, trente occupations; *kindz a'wbræs*, quinze arbres; *katr u'ws*, quatre œufs. La consonne finale de *sink*, *si'ais*, *set* ne se prononce pas devant un mot commençant par une consonne : *si'at le'gas*, six lieues. Il n'y a aucune différence de valeur entre *wndzi* et *wndzæ*, etc.; mais les formes terminées par *i* sont plus répandues que celles en *æ*. Les formes *vu'aç* et *w'ndji* s'emploient après les mots terminés par une voyelle : *a gu w'ndz anç*, il a onze ans passés; *a vu'aç anç*, il a huit ans.

EMPLOI. — Les noms de nombre cardinaux s'emploient dans tous les cas où on les emploie en français : *des w'ras*, dix heures; *hw sink dw mæs*, le cinq du mois. Mais de plus on les emploie précédés de la particule *ça* avec un sens distributif : *ça des*, dix à la fois, dix par dix; *ça træs*, trois à la fois, trois par trois.

HISTOIRE. — Au XVI^e siècle on trouve les formes suivantes : *un*, *ung*, *una*, *uno*¹, un, une; *dos*, *duos*, *dues*, *dous*, masc.; *doas*, *duas*, *duoas*, *deus*, fém.², deux; *tres*³ et une fois *troys*⁴, trois; *quatre*, quatre⁵; *sinc*⁶, cinq⁷,

¹ *Annales*, 1900, p. 88-100, n^{os} 5, 6, 10; — *Bulletin cité*, p. 236-240

² *Annales*, 1900, p. 88-100, n^{os} 1, 5, 6, 13; — *Bulletin cité*, p. 236-240.

³ *Annales citées*, n^{os} 2, 4, 5, 6, 7; — *Bulletin cité*, p. 236-240.

⁴ *Annales citées*, n^o 3.

⁵ *Annales citées*, n^{os} 6, 7, 11; — *Bulletin cité*, p. 236-240.

⁶ *Annales citées*, n^{os} 3, 10, 11, 13; — *Annales*, 1898, p. 253-256.

⁷ *Annales*, 1900, n^o 4.

cing; *sia*¹, *sieys*, *syey*s, *sieis*², *stes*³, *seys*, *siex*⁴, *stey*⁵, six; *sept*⁶, sept; *huit*⁷, huit; *neau*⁸, *nou*⁹, neuf; *des*, *dex*¹⁰, *dtax*¹¹, dix; onze manque; *doge*¹², *doze*¹³, douze; *quatorgen*¹⁴, quatorze; *sewdecim*¹⁵, seize; *des e huit*¹⁶, dix-huit; *vint*¹⁷, *vins*¹⁸, *ving*¹⁹, vingt; *vint el sinc*²⁰, *vins el sinc*²¹, vingt-cinq; *trenta*²², *treanta*²³, *trente*²⁴, *trento*²⁵, trente; *trenta el dos*, *trenta et tres*, *trenta et sinc*²⁶, *trenta tres*, *trente tres*²⁷, trente-deux, trente-trois, trente-cinq; *quaranto et dous*²⁸, quarante-deux; *sincanta*, *cinquanta*²⁹, *sinquanta*³⁰, cin-

¹ *Bulletin cité*, p. 236-240.

² *Annales*, 1900, p. 88-100, n° 2, 3, 6, 7, 11, 12; — *Bulletin cité*, p. 236-240.

³ *Annales citées*, n° 6, 11.

⁴ *Ibid.*, n° 12.

⁵ *Bulletin cité*, p. 237.

⁶ *Annales citées*, n° 6; — *Bulletin cité*, p. 238.

⁷ *Bulletin cité*, p. 238.

⁸ *Annales*, 1900, p. 88-100, n° 3.

⁹ *Bulletin cité*, p. 236.

¹⁰ *Annales*, 1898, p. 253-256.

¹¹ *Bulletin cité*, p. 238.

¹² *Annales*, 1900, p. 88-100, n° 1.

¹³ *Ibid.*, n° 3; — *Bulletin cité*, p. 236.

¹⁴ *Annales*, 1901, p. 216.

¹⁵ *Bulletin cité*, p. 239.

¹⁶ *Bulletin cité*, p. 237.

¹⁷ *Annales*, 1900, p. 88-100, n° 8, 9; — *Annales*, 1898, p. 253-256; — *Bulletin cité*, p. 236-240.

¹⁸ *Annales*, 1900, n° 3 et 4.

¹⁹ *Annales*, 1900, n° 3 et 4.

²⁰ *Annales*, 1898, p. 253-256.

²¹ *Annales*, 1900, p. 88-100, n° 3.

²² *Annales*, 1900, p. 88-100, n° 1, 5, 10, 11.

²³ *Ibid.*, n° 3.

²⁴ *Ibid.*, n° 4, 11.

²⁵ *Bulletin cité*, p. 239.

²⁶ *Annales*, 1900, p. 88-100, n° 1, 5, 10, 11.

²⁷ *Ibid.*, n° 2, 4.

²⁸ *Ibid.*, n° 13, pièce émanant d'une personne du Briançonnais.

²⁹ *Ibid.*, n° 6.

³⁰ *Annales*, 1898, p. 253.

*quante*¹, cinquante; *seysanta et dos*², soixante-deux; *noranta*³, quatre-vingt-dix; *tres centz norante et six*, *tres centz noranta sieys*⁴, trois cent quatre-vingt-seize; *mil V cent et treanta et troys*, *mil cinq centz trente tres*, *mil V cent trenta et tres*⁵, mil cinq cent trente-trois; *mil V cent et trenta et quatre*⁶, mil cinq cent trente-quatre; *mil V cent et trenta et sinc*⁷, mil cinq cent trente-cinq; *mil V cent et trenta et sieys*⁸, mil cinq cent trente-six.

ORIGINE. — Les noms de nombre ont à peu près la même forme dans toutes les langues indo-européennes; il y a cependant entre le latin, le grec, le celtique, les langues germaniques, des différences assez nettement marquées pour qu'on puisse affirmer que nos formes actuelles dérivent du latin, ont rarement subi l'influence du gaulois et du grec, jamais celle des langues germaniques. Elles ont en général tenu bon contre l'invasion des formes françaises.

L'usage de la particule *ça* devant un nombre cardinal avec le sens distributif, est très probablement d'origine grecque : *ça des*, dix par dix, rappelle tout à fait pour le sens et pour la forme le grec : *kata deka*.

Un, *una* viennent du latin *un-um unam* et n'ont subi aucune autre influence⁹. *Dws*, *dwas* viennent de l'accusatif latin *duos duas*; *dwi*, *dwai* proviennent de *dws*, *dwas* par une règle générale de notre phonétique en

¹ *Bulletin cité*, p. 238.

² *Annales*, 1900, p. 96, n° 9.

³ *Ibid.*, n° 2.

⁴ *Annales*, 1900, p. 88-100, n° 2.

⁵ *Ibid.*, n° 3, 4, 5.

⁶ *Ibid.*, n° 9.

⁷ *Ibid.*, n° 10, 11.

⁸ *Ibid.*, n° 12.

⁹ En grec *hena*, *mian*; breton et galois *un*, irlandais et gaélique *aon*; gothique *ains*, allemand *eins*, suédois *en*, islandais *einn*, danois et néerlandais *een*, anglo-saxon *an*, anglais *one*, moyen anglais *oon*, *on*.

vertu de laquelle s précédée d'une voyelle se change en *i* devant certaines consonnes ; *dw* vient de *dwos* par amuïssement de l'*s* à cause de sa position ; *dwa* ne vient pas du latin, car ni le nominatif masc. et neutre *duo*, féminin. *duæ*, ni l'accus. masc. *duos*, *duo*, féminin. *duas*, neut. *duo*, n'ont pu donner *dw'a*, c'est certainement un reste de la langue des Gaulois¹ ; les formes *duos*, *dues*, *deus*, que l'on trouve au XVI^e siècle sont dues à l'influence du latin et du français ; même en écrivant en langue vulgaire, les scribes laissaient souvent tomber de leur plume des mots de ces langues auxquelles ils étaient plus habitués. — *Troës* vient du latin *tres*, mais il a peut être subi l'influence d'une forme gauloise avec un *i*², car notre *æ* tonique provient généralement d'un ancien *i* (*bæ'vw* de *bibo*, *ræ'ji* de *rigidum*, *læ'nga* de *lingua*), tandis que l'*e* a donné *e* (*ten* de *tenet*, *pe* de *pedem*, *pe'sa* de *petia*) ; *troys* qui se trouve dans un texte du XVI^e siècle est une forme française. — *Katræ* vient sûrement du latin *quattuor* et n'a subi aucune autre influence, si ce n'est celle du français, car ce mot avait une forme toute différente en grec et en

¹ Alfred Holder, *Alt Celtischer Sprachschatz* ; Leipzig, Teubner, 1891-1900, au mot *dwā* ; gaul. *dwā*, *dwāu*, féminin. *dwē*, neutre *dwam*, datif *dwabin*, en composition et dérivation *dwē* ; vieil irlandais *dwā*, *da* pour *dvar*, *dāu*, *do*, féminin. *dí* ; gaélique *da*, *do* ; picte *dwē* ; vieux cym., masculin. *dou*, féminin. *dui*, cym. *dou*, *deu*, gallois *dou*, *dau*, *dwy*, breton masculin. *dou*, *daou*, féminin. *diou*, *diu* ; vannetais *deu*, féminin. *diu* ; corneique masculin. *dou*, féminin. *diu* ; sanscrit *dwā*, *dwa* ; vieux slave *dva*, *dŭva* ; russe *dva* ; lithuanien masculin. *du*, féminin. *dvi*, *dvi* ; grec *duo*, *dó*, dans *dódeka* (douze), *di* dans *di-obolon* (deux oboles) ; gothique masculin. *twai*, féminin. *twos*, neut. *twa* ; vieux haut allemand *zwénē*, *zwa*, *zwo*, *zwei* ; allem. *zwei*, masculin. *zween*, féminin. *zwo* ; suédois *tva*, *tu* ; island. nomin. *tvair*, accus. *tva*, *tvo* ; danois *to*, *tvende* ; néerl. *twee* ; anglo-sax. masculin. *twégen*, féminin. *twa* ; angl. *two*, *twain* ; ancien angl. *twæien*, *twæin*, *twæie*, *twai*, *twa*.

² Comparez le gaulois *tri* dans les noms de peuples, *Tri-corii*, *Tri-casses*, *Tri-castini* ; irland., gaélique et gallois *tri* ; russe *tri* ; lithuanien *trys* ; sanscrit. *tri* ; gothique *threis* ; allem. *drei* ; suéd. et dan. *tre* ; island. *threir* ; néerland. *drie* ; anglo-sax. *thry*, *thri*, *threo*, *thrio* ; angl. *three*.

gaulois ¹. — *Sink* vient certainement du latin *quinque*, car le mot avait en grec et en gaulois une forme toute différente ², mais il a subi l'influence du français; d'après les lois de notre phonétique, le groupe initial *qu* serait devenu non pas *s* mais *k*, comme dans *kce* de *qui quid*. — La forme primitive de *siais* a dû être *si-is*; l'*a* qui se trouve dans la forme actuelle est un son parasite qui se développe chez nous après *i u w* toniques dans certaines conditions que j'ai précisées ailleurs ³; au XVI^e siècle on écrivait par un *e* *steis*, comme font encore aujourd'hui les Félibres; *siis* vient, non pas précisément du latin *sex* qui aurait donné *sets* ⁴, mais d'une forme *six* qui n'est ni latine, ni grecque, ni germanique, mais se trouve dans le

¹ Alf. Holder, ouvrage cité; gaulois *petor* dans *petor-ritum* (cher à quatre roues; et *petru* dans le nom de peuple *Petru-corii*, et dans *petru-decametos* (quatorzième, CLI, XIII, 2494); vieux cymr. *petguar*, *pedeir*; moyen cymr. et galois *peduuer*; cymr. *peteir*; galois *pedair*, *pedr*, fém. *pedeyr*; cornique *peswar*, fém. *pedyr*; moyen breton *peuar*, fém. *peder*, *pevar*, *peoar*; bret. mod. *pevar*, *peouar*, *pouar*, *peor*; haut vannetais *piar*, *puar*; bas vannet. *picar*, fém. *peder*, *padër*; vieil irland. *cetheoir*, *cetheora*, *cethar*, fém. *cethir*, manx *kiare*; ombrien *petwor*; osque *petora*; grec ionien *tettares*, *tessares*; homér. *pixures*; éolien et lesbien *pessures*; béotien *pettares*; sanscrit *chatvara*, *chatur*; zend. *chatru*; thrace *peto(r)*; roumain *patru*; vieux bulgare *tchctverù*; slave *tchetyrije*; lithuanien *keturi*, *ketveri*; tchèque *tohtyri*; polonais *cztery*; gothique *fidwor*, *fidûr*; vieux h. allemand *flor*; allem. *vier*; suéd. *fyra*; island. *florir*; dan. *fire*; néerl. *vier*; vieux frison *flor*, *flower*, *flwoer*; vieux nordique *sjorer*; anglo-sax. *seower*; angl. *four*; vieil angl. *seour*, *fower*, *seowur*, *fyder*.

² Alf. Holder, ouvrage cité; gaulois *pempe* dans *pempe-dula* (plante appelée en latin *quinquefolium*); vieux cymr. *pimp*; moyen cymr. et galois *pump*; moyen breton *pemp*; bret. vannetais *puemp*; Léon *pemp*; vieil irl. *coic*, *cuic*; irl. mod. *coig*, *cuig*; grec *pente*; éolien *pempe*; osque *pompe*; ombrien *pompe* dans *Pomperio*; samnite *pomp* dans *Pompeius*; sanscrit *panca*; arménien *hing*; lithuanien *penki*, slave *penti*; gothique *fimf*; vieux h. allem. *fimf*, *fimf*; allem. *fünf*; vieux nordique *fimm*; island. *fimm*, suéd. et dan. *fem*, néerl. *vijf*; anglo-sax. *flf*, *flfe*; anglais *five*; vieil angl. *flf*.

³ Phonétique du patois alpin, p. 37-40.

⁴ Comparez le préfixe *ex* devenu *œis* dans *œisomp* de *examen* essaim; ici *ex* est devenu *œis* parceque l'*e* est atone, mais, si l'*e* eût été tonique, on aurait eu *eis*.

groupe anglo-saxon ¹. — *Set* vient du latin *septem*, mais il a pu subir aussi l'influence de la forme gauloise qui, à ce qu'il semble, différerait peu du latin ²; on ignore si au XV^e siècle on prononçait encore le *p sept*. — *U'aç* a pu subir à la fois l'influence du latin *octo* et du gaulois qui différerait peu du latin ³; *huit* que l'on trouve dans les textes du XVI^e siècle est une forme française; *vu'aç* est dû au développement d'un *v* initial comme dans *væ'la* pour *æ'la*, elle; *vw'ni* pour *w'ni*, oindre. — *Now* vient du latin *novem* ou du gaulois qui était, à ce qu'il semble, peu différent du latin ⁴. — *Des* a également subi l'influence du latin *decem* et du gaulois, dont la forme était semblable ⁵. *Wndzi, dwodzi, trœdzi, katordzi, kindzi, sædzi* peuvent

¹ Grec *hex*, pour *sex*; gothique *saihs*, vieux haut allem. *sehs*, allem. *sechs*; suéd., danois, island. *sex*; néerl. *zes*, anglo-saxon *six, syx, siec*, anglais *six*, galois *chwech*, gaél. et irl. *se*, russe *sheste*, lithuanien *szesti*, persan *shash, chech*, sanscrit *shash*, zend *oswas*.

² Irlandais *seacht*, gaélique *seachd*, galois *saith*, breton, *seiz, seih*, grec *hepta*, gothique *sibun*, vieux h. allem. *sibun*, allem. *sieben*, suéd. *sju*, dan. *syv*, island. *sjuu, sjo*, néerl. *seven*, anglo-sax. *seofon, seofone*, angl. *seven*, vieil angl. *seven, sevene*, russe *seme*, lithuanien *septyni*, persan *heft*, zend *hapta*, sanscr. *saptan*. (A. Holder, *Ouvrage cité*).

³ A. Holder, *ouvrage cité*, au mot *octu*; vieil irl. *ocht*, gaél. *ochd*, breton Léon *eiz*, vannet. *eih*, galois *wyth*, pour *oith*, corniq. *eth, eath*, grec *októ*, alban. *tete*, slave *osmi*, lithuan. *asztoni*, gothique *ahthan*, v. h. allem. *ahth, ahta*, moyen h. allem. *ahte, ähte*, allem. *acht*, vieux nordique *atta*, suéd. *atta*, dan. *atte*, island. *átta*, néerl. *acht*, anglo-sax. *eahta*, angl. *eighth*, sanscrit *ashtan*, zend *ashta, astan*, arménien *wt*.

⁴ A. Holder, *ouvrage cité*, au mot *noven*; vieil irl. *noi*, irl., nord. et gaél. *naoi*, cymr. *nau*, galois *naw*, moy. breton *nau*, bret. moderne Léon *nao*; gothique *niun*, allem. *neun*, suéd. *nio*, island. *niu*, dan. *ni*, néerl. *negen*, anglo-sax. *nigon, nigen*, angl. *nine*, russe *deviate*, lithuan. *devyni*, grec *ennea*, sansc. *navan*, zend *navan*.

⁵ A. Holder, *ouvrage cité*, au mot *decen*; v. irl. *deich*, irl. moderne *deach*, v. cymr. *dec*, galois *dæg*, moyen bret. *dec*, bret. Léon *dek*, corn. *denc, dëk, dek*; grec *deka*, osque *dek* dans *dekmanniuis*; ombr. *desen* dans *desenduf*; gothique *taihun*, v. h. allem. *zehan*, all. *zehn*, suéd. *tio*, isl. *tiu*, dan. *ti*, anglo-sax. *tén*, néerl. *tien*, angl. *ten*, russe *desiate*, lithuan. *dessintis*, vieux slave *desinti*, sansc. *dasan*, zend *daçan*, armén. *tasu*.

se rattacher au latin *undecim*, *duodecim*, *tredecim*, *quattuordecim*, *quindecim*, *sedecim*, mais il ne faut pas perdre de vue que *trædzi*, *sædzi* supposent plutôt un primitif *tridecim*, *sidecim* et *dwdzi* un primitif *do-decim*, et que dans la langue des Gaulois ces mots étaient formés de la même manière qu'en latin ¹. *Des set*, *des uac*, *des nou* sont formés comme le français ; dans *dezaset*, *dezævuac*, *dæzænow*, æ représente la conjonction *et*, *Vint* vient du latin *viginti*, les autres dizaines *trænta*, *karanta*, *sinkanta*, etc., viennent également des formes latines *triginta*, *quadraginta*, *quinquaginta*, mais ont subi l'influence du français ; *swasanta* est la transposition du français *soixante*, la forme indigène *sæisanta* n'est presque plus usitée ; *uaçanta* a cédé, lui aussi, la place à *huiltanta* formé du vieux français *huitante*. Dans *vintadios*, *vintatræs*, etc., on a donné à *vint* la terminaison *a* par assimilation avec *trænta dws*, *karanta dws*, etc. — *Sænt* peut venir du latin *centum*, mais il pourrait tout aussi bien se rattacher au gaulois, dont la forme n'était pas différente ².

En résumé, on trouve dans les noms de nombre cardinaux des traces certaines de la langue gauloise, quelques formes viennent uniquement du latin, la plupart peuvent se rattacher à la fois à l'une et à l'autre langue ; les formes françaises n'ont remplacé les formes indigènes que dans un petit nombre de cas.

B. ORDINAUX. — Ici les formes françaises ont remplacé partout les formes indigènes, mais elles ont subi les modifications qu'imposait notre système phonétique. Les terminaisons *ier*, *ière*, *ième* sont devenus *i'ar*, *i'ara*, *i'amæ*, *i'ama* ; l'accent tonique est passé de l'*e* sur l'*i*, le son *e* a été remplacé par *a* ; l'*e* muet final est devenu æ

¹ Holder, ouvrage cité ; *petru-decametos*, quatorzième.

² Holder, ouvrage cité, au mot *centon* ; v. irl. *cét*, irl. mod. *oend*, gaél. *oend*, vieux cymr. *cant*, galois *cant*, moyen bret. *cant*, bret. mod. Léon *kant*, corn. *cans*, *canz* ; gothique *hund*, vieux haut all. *hunt*, *hund*, anglo-sax. et vieux nordique *hund*, angl. *hundred*, grec *ekaton*, sanscr. *çata*.

au masculin, *a* au féminin. Au lieu de *præmi'ar*, on prononce généralement *prumi'ar*. On dit toujours *sægunt*, mais dans les nombres composés on emploie *duzi'amæ*; *vinta duzi'amæ* et non *vint sægunt*. Neuvième est devenu *nuvi'amæ* ou *nvvi'amæ*. Dans *wndzi'amæ*, *dwdzi'amæ*, etc., nous n'avons emprunté au français que la terminaison et nous avons conservé au radical la forme qu'il a dans les cardinaux *w'ndzi*, *dw'dzi*, etc.

EMPLOI. — Nous employons les noms de nombre ordinaux absolument dans les mêmes cas et de la même manière que le français.

HISTOIRE. — Les textes du XVI^e siècle que j'ai pu consulter ne contiennent qu'un petit nombre de numéraux ordinaux : *primier*¹, *primiera*², première; *segunda*³, seconde; *tersa*⁴, troisième; *quart*, fém. *quarte*⁵, quatrième; *huyteyno*⁶, fém., huitième; *quatorzième*⁷; *ving* et *septième*⁸.

ORIGINE. — Nos anciens noms de nombre cardinaux étaient dérivés des formes latines correspondantes. *Primus* avait donné *prim*, fém. *prima*, qui est encore usité dans l'expression *a la prim a'wba*, à la pointe du jour, et qui peut-être est devenu adjectif qualificatif avec le sens de « mince » sous la forme *primp*, fém. *pri'ma*; *secundus*, *sægunt*, fém. *sægw'nda* qui est encore en usage; *tertius*, *ters*, fém. *te'rsa* qui n'est plus guère employé que comme substantif, *lw ters*, le tiers; *quartus*, *kart*, fém. *karta*, dont le masculin est employé comme substantif, *lw kart*, le quart; *quintus*, *kaent* ou *kint*, fém.

¹ *Annales*, 1900, p. 88, n° 1.

² *Ibid.*, 1900, p. 88, n° 1.

³ *Ibid.*, 1900, p. 88, n° 1.

⁴ *Ibid.*, 1900, p. 88, n° 1.

⁵ *Bulletin*, année 1887, p. 236-240; — *Annales*, 1900, p. 88-100, n° 10.

⁶ *Bulletin cité*, ibidem.

Annales, 1900, n° 2, 4.

⁸ *Ibid.*, 1900, n° 2, 4.

kœ'nla ou *ki'nla*, dont il ne reste aucune trace ; *sextus*, *sest*, fém. *se'sta*, dont on trouve le masculin dans *bizest*, bissextile, pour *bi-sest* ; *decimus*, *de'im* ou *de'imæ*, fém. *de'ima*, dont j'ai encore entendu employer le féminin pour désigner la *dime*. Je ne connais aucune trace des autres numéraux ordinaux anciens et j'ignore quelle forme ils avaient.

A côté de ces formes, notre ancienne langue en avait d'autres terminées en *œn* ou *ein*, au féminin *œna* ou *eina*. Ces formes étaient surtout employées pour désigner les fractions : *lw vintœn* signifiait le *vingtième* ou la *vingtième partie*. Elles devaient être encore en usage au XVI^e siècle puisqu'on en trouve des traces dans les textes de cette époque¹ ; aujourd'hui elles sont tombées en désuétude chez nous, mais plusieurs régions du midi de la France les ont conservées. On les trouve avec une terminaison latine dans les chartes du XIII^e, XIV^e et XV^e siècles².

Toutes ces formes indigènes ont cédé la place aux formes françaises que l'on voit dès le XVI^e siècle envahir les textes en langue vulgaire.

Il faut ajouter aux noms de nombre quelques formes qui en sont dérivées. Telles sont : 1^o les noms féminine collectifs en *œna* correspondant aux français en *aine* ; *dwdzœ'na*, douzaine ; *vintœ'na*, vingtaine ; — 2^o *tarsœ-ro'w* ou *tarsœiro'w*, cep de vigne qui porte trois raisins espagnol, *tercerol*).

¹ Bulletin, année 1887, p. 238, 11, *huyteyno part*, huitième partie.

² Chartes de Durbon, n^o 499, 1272, *scinquenam saumatam rasce-morum*, en langue populaire *la sinkœ'na suma dœ razins* ; — n^o 737, 1368, *partem decimam seu trezenum*, la treizième partie ; — n^o 638, 1314, *collector vinteni* ; — n^o 765, 1432, *vicesimam partem seu vintanum*, le vingtième ; — Chartes de Bertaud, n^o 154, 1296, *cinquenum vendemiae*, le cinquième de la vendange.

LE NOM OU SUBSTANTIF ET L'ADJECTIF QUALIFICATIF

DANS LA LANGUE POPULAIRE DU GAPENÇAIS

FORME. — La forme du substantif et de l'adjectif qualificatif varie suivant le genre et le nombre.

a) GENRE. — Les noms masculins et le masculin des adjectifs qualificatifs peuvent être terminés : 1° par un *w* atone ; *ki'ns^w*, pinson ; *ma'nkw*, manchot ; — 2° par un *æ* atone ; *lu'mæ*, lumière ; *æ'nkræ*, vert foncé ; — 3° par un *i* atone ; *ncta'ri*, notaire ; — 4° par *i* ou *æ* atones ; *væ'ji* ou *væ'jæ*, osier ; *ræ'ji* ou *ræjæ*, raide ; — 5° par la diphtongue *a'w* : *mira'w*, miroir ; *æga'w*, égal ; — 6° par la diphtongue *æ'w* : *swæ'w*, soleil ; — 7° par la diphtongue *e'w* : *je'w*, gel ; *be'w*, beau ; — 8° par la diphtongue *i'w* : *stri'w*, étrier¹ ; — 9° par la diphtongue *o'w* : *pæiro'w*, chaudron ; *çaso'w*, chasseur ; — 10° par la diphtongue *u'w* : *mu'w*, mulet ; *bu'w*, bœuf ; — 11° par une voyelle accentuée *a æ i u w* après laquelle il est tombé un *n* ou un *t* : *vala*, fossé, pour *valat* ; *værae*, venin, pour *væraen* ; *twipi*, pot, pour *twipin* ; *væzi*, voisin, pour *væzin* ; *sæbænçw*, furoncle, pour *sæbænçwn* ; *pæçw*, petit, pour *pæçwn* ; *kavalu*, la race chevaline, *kavalun* ; — 12° par une consonne forte *p k ç t s* ou par *r n* : *garamp*, corde courte ; *tok*, pieu ; *laç*, lait ; *læt*, cochonnet (au jeu de boules) ; *bræt*, bègue ; *pws*, puits ; *vargonivos*, timide ; *lægwor*, loisir ; *pun*, poing.

La terminaison caractéristique du féminin est *a* atone ; *pæ'ga*, poix ; *le'ga*, lieue ; *tu'ba*, fumée. Quand un nom a le féminin et le masculin, celui-là se forme d'après les

¹ *Striw* signifie proprement *courroie* ; l'étrier dont nos paysans se servent généralement est une simple courroie passée dans le bout de l'arçon.

règles suivantes qui s'appliquent aussi à la formation du féminin des autres espèces de mots. Si le masculin est terminé par *w* atone, le féminin se forme en changeant *w* en *a* : *ro'gw*, fier, *ro'ga*; — si le féminin est terminé par *i* fixe, le féminin se forme en ajoutant *a* après *i* : *no'vi*, nouveau marié, *no'via*, nouvelle mariée; — si le masculin est terminé par une diphtongue, au féminin *w* redevient *l* ou *r* devant l'*a* : *çava'w*, cheval, *kava'la*, jument; *pæiro'w*, chaudron, *pæiro'la* ou *pæiro'ra*, marmite; *akæ'w*, celui-là, *akæ'la*, celle-là; — si le masculin est terminé par une voyelle accentuée après laquelle est disparu un *n*, cet *n* reparait au féminin devant *a* : *twpi*, pot de terre, *twpi'na*, marmite, *pæçw*, petit, *pæçw'na*, petite; — si c'est un *t* qui a disparu, il ne reparait pas : *mari*, mauvais, fém. *mari'a*; — si le masculin était terminé par *p*, au féminin il persiste ou s'adoucit en *b* : *tap*, *tapa*, bouchon; *hw*, *hw'ba*, louve; — si le *p* était parasite il disparaît : *wolamp*, *wola'ma*⁴, faucille; — si le masculin est terminé par un *t* précédé d'une consonne, ce *t* se change en *d* devant *a* : *buçart*, tacheté de noir, fém. *buçar'da*; — si le masculin est terminé par un *s*, cet *s* se change en *z* devant *a* : *vargwniws*, timide, fém. *vargwniw'za*.

Il y a quelques noms féminins terminés par une diphtongue ou par une consonne : *pe'w*, peau; *fw'ant*, fontaine. — L'adjectif *tros*, malade, a le féminin semblable au masculin : *ces twt tros*, il est malade, *ces tw'ta tros*, elle est malade.

Les noms propres de personne et de famille forment leur féminin comme les noms communs : *Jan*, Jean, *Ja'na*, Jeanne; *Marti*, Martin, *Marti'na*, Martine; *Rikart*, *Rika'rda*.

Le substantif *sæ'ra*, soir, qui était du féminin, tend à devenir masculin par assimilation avec le français.

Un certain nombre de noms ne sont pas du même genre

⁴ Ces deux mots désignent deux outils de nature différente; *hw wolamp* est une grosse faucille en acier trempé dont les moissonneurs se servent pour moissonner les céréales; *la wola'ma* est une faucille plus petite en acier doux comme la faux, on s'en sert pour couper l'herbe, le gazon.

que les noms français correspondants. Sont du féminin : *a'igla*, aigle, *figi'ara*, figuier, *le'bræ*, lièvre, *w'ngla*, ongle, *pæri'ara*¹, poirier, *serp*, serpent ; au contraire *pwn*, pomme, *ara'nii*, orange, *rælo'ji*, horloge, *afar*, affaire, *w'arji*, orge, sont du masculin.

Les noms des jours de la semaine, sauf *dimæ'nja*, dimanche, ont une double forme. Quand on veut indiquer le jour où l'on est et lorsque le mot est précédé de l'article défini ou indéfini, on emploie les formes *lus marts me'kræ's jo'ws væ'ndræ's sa'ndæ's* : ex. *cænku'i æs jo'ws*, aujourd'hui il est jeudi ; *lw lus mæ pa'wzæ*, le lundi je me repose ; *vændre'i æn sa'ndæ's*, je viendrai un samedi. Dans tout autre cas on y ajoute le mot *di*, jour, qui se place non pas après le nom du jour, comme en français, mais avant : ex. *æs vængu dimarfs*, il est venu mardi.

b) NOMBRE. — Le pluriel se forme en ajoutant un *s*, aussi bien au féminin qu'au masculin, dans les adjectifs que dans les substantifs : ex. *æn pæcw tap*, un petit bouchon, *dæ pæcws taps*, de petits bouchons ; *na ra'spa no'va*, une râpe neuve, *dæ ra'spas no'vas*, des râpes neuves.

Les noms et les adjectifs masculins qui sont terminés au singulier par *s* ou *ç* ne changent pas au pluriel : ex. *æn gros pws*, un grand puits, *dæ gros pws*, de grands puits ; *la nu'aç*, la nuit, *læ'i nu'aç*, les nuits.

Quelques noms masculins forment leur pluriel non avec un *s* mais avec un *ç* (*ts*) : ex. *æn an*, un an, *des anç*, dix ans ; *d'anima'wç* ou *d'anima'ws*, des animaux ; *dæ krwvæ'ws* ou *dæ krwvæ'wç*, des coquilles de noix.

Le substantif *u'all*, œil, a deux formes au pluriel : *u'alls*, qui est très rarement usité, et *u'wç*. Ce sont en réalité deux mots différents : *u'alls*, pour *ulls okls*, vient du latin *oculus* ; tandis que *u'wç*, pour *u'ks*, est le plu-

¹ Le *pæri'ar* (masc.) produit les *pærus*, poire petite et de forme arrondie ; la *pæri'ara* (fém.) produit les *pæ'ras*, poire plus grosse et de forme allongée.

riel d'une forme *ok-os* dont le latin *oc-ulus* est le diminutif¹.

HISTOIRE. — Dans les textes du XII^e au XV^e siècle les substantifs et les adjectifs masculins qui sont terminés aujourd'hui par une diphtongue *aw iw* etc., sont généralement par *al il* etc. : ex. *eiril*², *cessal*³, *chanal*⁴, *chastel*⁵. Il y a cependant quelques exceptions : *Bordeuz*, Bordeaux pour *Bordels*, *vauz* pour *vals*, *marteus*⁶ pour *martels*. Le changement de *al* en *aw* et de *el* en *ew* était donc fait dès cette époque dans la langue parlée, quoique l'écriture conservât généralement la forme archaïque. Au XVI^e siècle on écrit encore généralement *chatal*, *bestiaux*, *linsols*, draps de lit, *pel*, poil, *vel femel*, veau femelle, *chastel*, château, *trabal*, travail⁷, *signal*, *beal*, *vezinal*⁸, mais la prononciation réelle se fait jour dans *marteus*, *marteaux*, *veaus*, veau, *fareaus*, *Fareaux*⁹.

Les substantifs et adjectifs masculins que nous terminons aujourd'hui par une voyelle accentuée, après la chute d'une *n* finale, sont généralement écrits avec cette *n* jusqu'au XVI^e siècle : ex. *fen*, foin, *molin*, moulin, *Blanchons*¹⁰, *mollins*, moulins, *chastellan*, *castellan*, châtelain, *pargemins* et *pargemi*¹¹, parchemin (plur. et sing.), *mayson*, maison; *gardin* jardin, et *chamy*, chemin¹²; cependant on trouve dès le commencement du

¹ Comparez le languedocien *ocho*, *uecho*, œil, pupille, piémontais *oco*, œil, grec homérique *ossz*, les deux yeux, pour *ok-ye*; — russe, polonais, serbocroate *oko*, œil; suédois *óga*, œil; dan. *oie*; néerlandais *oog*; anglais *eye*; allem. *auge*, islandais et vieux haut-allemand *auga*.

² *Chartes de Durbon*, n° 90 de 1172.

³ *Ibid.*, n° 226 de 1193.

⁴ *Ibid.*, n° 318 de 1208, 626 de 1314, 568 de 1298.

⁵ *Ibid.*, n° 372 de 1281.

⁶ *Ibid.*, n° 111 de 1176, 267 de 1203, 446 de 1247, 409 de 1912.

⁷ *Annales*, 1900, p. 88-100, n° 4, 8, 11.

⁸ *Annales*, 1900, p. 88-100; — et *Bulletin*, 1887, p. 236-240.

⁹ *Annales*, 1900, n° 3, 5, 7; — *Bulletin cité*, ibidem.

¹⁰ *Chartes de Durbon*, n° 226, de 1193, 422 de 1242, 578 de 1301.

¹¹ *Annales*, 1900, n° 5, 7, 9, 10, 11.

¹² *Bulletin cité*, même passage.

XIII^e siècle *fora* pour *foran*¹. Dans les mots où c'est un *t* qui est tombé cette consonne ne s'écrit plus dès le XII^e siècle; ex. *l'efanga*, *l'embourbé*, pour *l'efangat*; *pra*, pré, pour *prat*².

Les autres substantifs et adjectifs masculins ont la même terminaison que nous leur donnons aujourd'hui : *teule*, tuile, *fais*, charge, *serre*, monticule, *adrech*, côté d'une montagne exposé au soleil³, *notari*, notaire, *bestiari*, bétail, *jort*, jour, *nozes*, noix, *mascle*, mâle, *lach*, lait; *lebre*, lièvre⁴.

Cependant il est à remarquer qu'au XVI^e siècle on termine par *e* des noms que nous prononçons aujourd'hui par *i*; *espanse*, *fromage*, *gage*, *bayliage*, *orde*, *fornage*⁵; aujourd'hui *œspa'si*, *furma'dzi*, *ga'dzi*, *boëilia'dzi*, *u'ardzi*, *furna'dzi*; cette particularité graphique est due certainement à l'influence du français et dès cette époque on prononçait comme maintenant puisque on écrit aussi quelquefois *espassi*⁶.

Jusqu'au XV^e siècle les noms féminins et le féminin des adjectifs est toujours terminé en *a* : *fortuna*, *costa*, *barba*, *loba*, *lausa*, *cumba*, *saigna*, *oucheta*, *lobeira*, *vinosa*, *comba*, *amesura*⁷. Au XVI^e siècle il y a trois manières d'écrire ces mots; le plus généralement on les termine par un *a*⁸ et certainement c'est ainsi qu'on prononçait; il y en a qui les écrivent par *o*; ça et là on trouve quelque exemples de la terminaison *e* : *soume*, somme, *pache*, convention, *segle*, seigle⁹; *vinhe*, vigne, *bize*, bise, *eymine*, émine, *semense*, semence¹⁰. Cette

¹ *Ch. de Durbon*, n° 290 de 1206.

² *Ibid*, n° 176 de 1184, 226 de 1193, 296 de 1206.

³ *Ibid.*, n° 17 de 1140, 200 de 1187, 226 de 1193, 422 de 1243, 487 de 1265, 626 de 1314.

⁴ *Annales*, 1900, p. 88-100; *Bulletin cité*, p. 236-240.

⁵ *Annales*, 1900, p. 88-100, n° 3, 5, 6, 7, 12.

⁶ *Ibid.*, n° 10, 11.

⁷ *Ch. de Durbon*, n° 16 de 1139, 88 de 1172, 226 de 1193, 296 de 1206, 459 de 1252, 537 de 1281, 626 de 1314, 748 de 1396.

⁸ *Annales*, 1900, p. 88-100; — *Id.*, 1898, p. 251-254.

⁹ *Bulletin cité*, p. 236-240.

¹⁰ *Annales*, 1900, n° 2, 4, 11, 14. *Bulletin cité*, p. 236-240.

dernière forme est due à l'influence du français. L'orthographe par *o*, dont on trouve quelques exemples seulement dans certaines séries de pièces ¹, est particulière à certains scribes ; même dans les pièces où elle est employée d'une manière suivie on trouve des mélanges de l'écriture par *a* ². Dans les pièces de la même époque qui émanent de l'Embrunais on trouve toujours l'orthographe *o* ³ ; il est très probable que les documents du Gapençais écrits de cette manière ont été rédigés par des personnes originaires de l'Embrunais.

Du XII^e au XV^e siècle le pluriel des substantifs et des adjectifs est toujours écrit avec une *s* ; *las faureas*, les forges, *los ramails*, nom de lieu, *las pissarotas*, les cascades, *las agullas* ⁴, les aiguilles, *linsols*, draps de lit, *formages*, fromages ⁵. Au XII^e et XIII^e siècle les noms pluriels, quand ils sont sujets, ne prennent pas d'*s* : *li Achart*, nom propre, *sei parier*, ses égaux, *li Annol e' Manibol*, noms propres ; au contraire au singulier les noms masculins ont une *s* quand ils sont sujets et n'en ont pas quand ils sont régimes : *Petrus Ruschers*, nom propre, *Lantelmus Hereters*, nom propre. Toutefois les exemples que j'ai pu réunir ne sont pas assez nombreux pour qu'on puisse en tirer une règle bien certaine.

Dès le XII^e siècle on trouve les noms de famille employés au pluriel pour désigner les membres de cette famille : *li Achart*, *li Chabuyssen*, *des Girauts* ⁶.

EMPLOI. — L'adjectif qualificatif employé comme épi-

¹ *Annales*, 1900, p. 88-100, n^{os} 4 *presencio*, 7 *chaussos*, 14 *madamo*, *messio*, *playos*, *Loyso*.

² *Bulletin cité*, p. 236-240. *doas pessas*, *conba* et *conbo*, *terras*.

³ *Annales*, 1900, p. 295-297, *Monitoire en langue vulgaire de Guillestre*, 1539-40 ; — *Bulletin*, 1886, p. 127. *Monitoire du vicair et officiel de l'archevêque d'Embrun*, 1540 ; — *Ibid.*, p. 251-253, *Le langage de Guillestre en 1568 et 1569*.

⁴ *Ch. de Durbon*, n^{os} 115 de 1176, 298 de 1206, 519 de 1278, 626 de 1314.

⁵ *Annales*, 1900, p. 88-100.

⁶ *Ch. de Durbon*, n^{os} 226 de 1193, 450 de 1248.

⁷ *Ibid.*, n^{os} 177 de 1184, 196 de 1188.

⁸ *Ibid.*, n^{os} 226 de 1197, 533 de 1282, 626 de 1314.

thète se place généralement devant le substantif qu'il qualifie : *æn bw'an afar*, une bonne affaire ; *lw mari taens*, le mauvais temps.

Les adjectifs qui indiquent la couleur se placent toujours après le substantif : *na fi'a rœ'ga*, une brebis noire ; *na va'ça ja'tia*, une vache tachetée. L'adjectif se place aussi après le substantif quand il équivaut à une proposition relative dont il serait l'attribut : *æn taens mari destri'nka*, un temps mauvais dérange.

Les adjectifs qualificatifs s'emploient fréquemment comme substantifs ; les différentes sortes de poires, notamment, sont en général désignées par des adjectifs indiquant la couleur, la saveur ou la forme : *bwre'w* pour *pærus bwre'w*, sorte de poire rousse ; *jale'ta*, sorte de poire rouge ; *sarte'w*, sorte de poire grise ; *ve'rda*, sorte de poire verte ; *dwa'ra'da*, sorte de poire jaune ; *glw'ta*, poire d'un goût agréable ; *pastws*, poire pâteuse ; *lo'nja*, poire longue ; *dwas te'stas*, poire à œil double.

ORIGINE. — En latin les noms féminins avaient, pour la plupart, la terminaison *a* ; il en était de même en gaulois comme on le voit par les mots *braca*, culotte, *broga*, champ, et par les noms propres de personne *Nemetona*, *Sacrana*, *Vennona*, *Odouna*, et de ville *Numantia*, *Brigantia*, etc. Nous en avons fait une règle générale pour les adjectifs, mais nous n'avons pas donné cette terminaison *a* aux substantifs qui ne l'avaient pas en latin : *fw'ant*, fontaine, de *font-em* ; *krws*, croix, de *cruc-em* ; *nw'zœ*, noix, de *nuc-em* ; *pas*, paix, de *pac-em* ; *ma* main, de *manum*.

Il est à noter que cette terminaison *a*, bien qu'ayant à lutter d'une part contre la terminaison *e* du français, d'autre part contre la terminaison *o* propre à quelques dialectes voisins, s'est conservée très pure dans la bouche de nos paysans.

Les noms et les adjectifs masculins avaient généralement en latin des terminaisons *us* (plus anciennement *os*) *is* *s* quand ils étaient sujets, *um* (primitivement *om*) *em*

quand ils étaient compléments directs. Il en était de même en gaulois¹. Ces terminaisons ont disparu ; l'adjectif gaulois *novios*, nouveau, qui se trouve dans *Novio-dunum* et beaucoup de noms propres² est devenu *novi*, nouveau marié ; le latin *nov-us*, nouveau, est devenu *no'w*, neuf ; *armari-um*, armoire, *arma'ri* ; *fun-em*, corde, *fun* ou *afun*. Toutefois dans quelques mots *um* ou *om* est resté sous la forme *w* ; *me'dziw*³, médecin, de *medic-um* ; *kĩ'nsiw*, pinson, d'une forme primitive *kinkom*⁴. Souvent la terminaison *em* est devenue *œ* ; *pa'irœ*, père, de *patr-em* ; *ma'irœ*, mère, de *matrem*. Souvent un *œ* d'appui s'est développé, surtout après *r*, à la fin de mots qui ne devaient pas l'avoir primitivement : *aratr-um*, araire, *nigr-um*, noir, *soror*, sœur, *imperator*, empereur, auraient dû donner *ara'ir*, *nœgr*, *sw'ar*, *œmpœra'ir* ; nous prononçons *ara'irœ*, *nœ'grœ*, *sw'arœ* *œmpœra'irœ*.

Tous les substantifs et adjectifs masculins et féminins étaient terminés au pluriel en latin par une *s* quand ils étaient compléments directs. C'est de là qu'est venue la règle de la formation du pluriel. Toutefois le gaulois a pu exercer aussi une grande influence en particulier sur notre langue populaire, car le pluriel était aussi terminé dans cette langue par *s*. Cette influence paraît d'autant plus vraisemblable que l'italien, la langue qui sans contredit se rattache le plus étroitement au latin, ne forme pas le pluriel de cette manière ; tandis que la langue populaire de la région gallo-italique est d'accord en cela avec le français, l'espagnol, le portugais et la langue populaire des régions où fut parlé le gaulois.

En français l'*s* du pluriel ne se prononce pas, sauf devant un mot commençant par une voyelle ; on prononce

¹ Holder, *Alt Celtischer Sprachschatz* ; Leipzig, Teubner, 1891-1900.

² Holder, ouvrage cité.

³ Ce mot est remplacé aujourd'hui par *mœdassi* formé du français *médecin* ; on ne le trouve que comme surnom.

⁴ *Kink-om* correspond à l'allemand *fink*, pinson, comme le latin *quinque* au germanique *funf*, cinq.

chats comme *chat*, mais on fait sentir s dans *les chats* et *les chiens*. Dans certaines régions la langue populaire a encore surenchéri sur cet amuïssement de l's et on ne la fait jamais sentir. chez nous au contraire on la prononce toujours : *la'i le'bræ's kw'ron ma'i kœ lws çis*, les lièvres courent plus vite que les chiens.

LES COMPARATIFS ET LES SUPERLATIFS.

DANS LA LANGUE POPULAIRE DU GAPENÇAIS

Le comparatif d'infériorité se forme en plaçant devant l'adjectif l'adverbe *mœnç*, *mœn* moins ; le comparatif d'égalité avec *œitant*, *œitan*, autant, si la proposition est affirmative, *œitant* ou *tant*. si elle est négative ; le comparatif de supériorité généralement avec *pus* ou *pu* ou *plus plu*, quelquefois avec *ma'i*, *ma'is*. On prononce *pus plus mœnç œitant* mais devant une voyelle, *pu plu mœn œitan* mai dont une consonne.

Le comparatif de supériorité de *bw'an*, bon, est *mœ-ltœr* ; celui de *pœçw*, petit, est *pu pœçw* ou *mœ'ndrœ*.

Le second terme de la comparaison est uni au premier par la conjonction *kœ* après les comparatifs d'infériorité et de supériorité, par *kw'ma* après celui d'égalité ; *tu si'as [mœn ou pu] jw'vœ kœ i'w*, tu es [moins ou plus] que jeune moi ; *tu si'as œitan jw'vœ kw'ma i'w*, tu es aussi jeune que moi.

Le superlatif relatif se forme en ajoutant l'article défini ou l'adjectif possessif devant le comparatif de supériorité formé avec *pus* ou *plus* : *[ma ou la] pu mari'a kavala*, [ma ou la] plus mauvaise jument.

Le superlatif absolu se forme en mettant l'adverbe *bœn* ou *bi'an* devant l'adjectif : *lw tœns œs bœn mari*, le temps est très mauvais.

Le plus souvent on le remplace par un augmentatif formé avec le suffixe *as* : *œn çi grœsas*, un chien très gros.

EMPLOI. — Au lieu du comparatif d'infériorité on emploie presque toujours le comparatif d'égalité accompagné d'une négation : *œs pas tan brœt kw'ma tu*, il est moins bègue que toi.

Le comparatif de supériorité formé avec *mai* est très rarement employé.

HISTOIRE. — On trouve dans les textes du XVI^e siècle *major* employé comme comparatif de *gros* ou *grant* : *major soume*¹, plus grosse somme. On ne trouve pas, dans les textes que j'ai pu étudier, d'autres comparatifs ni aucun superlatif.

ORIGINE. — *Mæliwr* et *mændræ* sont, avec *major*, encore employé au XVI^e siècle tout ce que nous avons conservé des comparatifs latins. *Major*, comme on a pu le remarquer, était encore des deux genres au XVI^e siècle ; aujourd'hui *mæliwr* est rarement employé au féminin, on dit plus généralement *mæliw'ra*. *Mændræ* fait toujours au féminin *mæ'ndra* ; il ne vient pas de l'accusatif *minor-em* qui aurait donné *minwr*, mais du nominatif *minor*, accentué sur *i*, avec addition d'un *æ* final d'appui, comme dans *sw'aræ*, sœur, de *soror*.

La forme ancienne du comparatif était *ma'i* ; elle a été peu à peu supplantée par la forme française *plus*.

¹ *Annales*, 1900, n^{os} 2, 4, 9.

CHRONIQUE

Conférence de M. KILIAN sur les Glaciers

Les conférences données sous les auspices de la *Société d'Études* ont été continuées cette année par une conférence sur les glaciers, qui a été faite le 25 mars par M. Kilian, professeur à la Faculté des sciences de Grenoble. Malgré la neige qui était tombée pendant toute la matinée, un public nombreux et attentif était venu entendre le savant conférencier, et nous avons pu constater une fois de plus l'exiguïté de la salle de l'Hôtel de Ville.

Nous allons essayer de donner ici un aperçu de la très intéressante conférence de M. Kilian.

Les principales questions que soulève l'étude des glaciers sont relatives à leur formation, à leurs manifestations, à leur évolution et à leur avenir.

Quelles sont les conditions pour que des glaciers puissent se former et subsister ? Le facteur essentiel de l'existence des glaciers est une température moyenne suffisamment basse. Pour fondre complètement, la neige tombée pendant l'hiver, a besoin d'une quantité de chaleur déterminée qui sera fournie pendant la belle saison par le soleil et l'air ambiant.

Si la quantité de chaleur ainsi absorbée par la neige est en moyenne insuffisante, la fonte ne sera pas complète et la neige pourra subsister d'une manière permanente, plus abondante en hiver, moins abondante en été. On voit donc que la température moyenne joue un rôle capital. Celle-ci dépend à la fois de la latitude et de l'altitude. Tout le monde sait que plus la latitude est grande, plus le climat est rigoureux, et que les régions arctiques sont couvertes de glace. Sans aller aussi loin vers le nord, on trouve en Norvège des fiords où les glaciers des montagnes voisines descendent jusqu'au niveau de la mer. L'effet de l'altitude est analogue : plus elle est élevée, plus il fait froid.

Cela tient principalement à la raréfaction de l'air à mesure que l'on monte ; il en résulte que dans les hautes régions une transparence de l'air beaucoup plus grande donne lieu à un rayonnement très intense qui provoque un abaissement considérable de la température, surtout pendant la nuit.

Dans les régions tempérées ou tropicales, les glaciers ne peuvent exister qu'à de grandes altitudes qui dépendront de l'exposition et surtout de l'importance des précipitations atmosphériques. Ainsi, sur le versant nord de l'Himalaya où le climat est très sec, la limite des glaciers et des neiges éternelles est plus élevée de près de deux mille mètres que sur le versant sud où il pleut énormément.

Les conditions climatiques ne sont pas suffisantes pour la formation des glaciers ; il est nécessaire aussi que le terrain appelé à les supporter ait un relief approprié. Les glaciers se forment toujours dans des dépressions ou des vallons à pente relativement douce. Dans le Dauphiné, ils sont toujours dominés par des escarpements rocheux où la neige ne saurait tenir.

Dans les hautes régions qui dominent les glaciers, il ne pleut jamais ; il n'y tombe que de la neige très fine. Cette neige n'y reste pas en repos. Les légers flocons qui la constituent s'agglomèrent, se tassent peu à peu en descendant le long des pentes. Cette masse incohérente, soumise à l'action du soleil pendant les beaux jours de l'été, éprouve un commencement de fusion à sa surface ; les gouttelettes d'eau qui en proviennent circulent dans ses vides et arrivent dans les couches inférieures qu'elles cimentent en gelant sous l'influence du refroidissement nocturne.

La neige se transforme de cette manière en une substance granuleuse, remplie de bulles d'air, à laquelle on donne le nom de *névé*.

A mesure que cette masse granuleuse descend, elle devient de plus en plus consistante et ne tarde pas à donner naissance à de la glace encore un peu bulleuse, opaque, laiteuse. La glace bulleuse continuant à descendre, acquiert plus de compacité, grâce à la pression qu'elle

supporte et aux alternatives de fusion et de congélation qu'elle éprouve, jusqu'à ce qu'elle présente une cassure homogène, une demi-transparence et une belle coloration bleuâtre.

Les glaciers ne sont pas immobiles; ils cheminent lentement sur la pente des grands ravins dans lesquels ils sont encaissés. Le mouvement de translation d'un glacier est loin d'être le même dans toutes ses parties. Le milieu marche plus vite que les bords, fait que l'on peut facilement constater en plantant sur un glacier des jalons bien alignés et en revenant les voir quelques mois après.

Cette progression peut s'expliquer à l'aide de deux propriétés qui appartiennent à la glace, la *plasticité* et le *regel*.

On sait que la glace, soumise à une température légèrement supérieure à 0°, se comporte comme une matière plastique, visqueuse, sans doute par suite de la présence d'une petite quantité d'eau de fusion que le contact de l'atmosphère fait naître dans sa masse. D'autre part, le phénomène du regel peut être mis en évidence par l'expérience suivante due à Tyndall. Sur un bloc de glace on applique un fil de fer fortement tendu par des poids attachés à ses extrémités et pouvant descendre librement de chaque côté de ce bloc. On constate que la pression exercée par le fil de fer provoque une légère fonte de la glace à son contact; le fil de fer s'enfonce peu à peu dans le bloc de glace à la manière du légendaire « fil à couper le beurre ». Mais lorsque l'opération est terminée, on constate que le bloc n'est nullement coupé en deux morceaux et qu'il reste absolument intact.

Les grands glaciers, subissant à leur partie inférieure une pression plus forte, avancent plus vite que les petits glaciers. Il n'est pas rare de voir en Suisse un glacier s'avancer dans une forêt de sapins, et le glacier du Mont-Blanc descend à moins de 1.100 mètres d'altitude. On conçoit, en effet, que plus la vitesse de la partie inférieure d'un glacier est grande et plus elle a le temps d'aller loin avant de fondre.

Malgré sa plasticité, la glace ne peut se prêter à de grands efforts de tension ou de compression sans qu'il en résulte des dislocations dans sa masse. C'est ainsi que se forment les crevasses. On en distingue trois espèces. Il y a d'abord les *crevasses marginales*, qui n'existent que sur les bords et qui résultent évidemment de la différence de vitesse entre la partie centrale et la partie latérale du glacier.

Il y a ensuite les *crevasses transversales* qui coupent le glacier dans toute sa largeur et qui sont occasionnées par une saillie du sol sous-jacent relevant la masse de glace et la forçant à se ployer.

Enfin, il se forme des *crevasses longitudinales* quand le glacier, au passage d'un étranglement, est obligé de subir une sorte de laminage pour franchir l'obstacle. Bien que le glacier soit en mouvement, on remarque que les grandes crevasses transversales et longitudinales restent immobiles; ce fait en apparence extraordinaire est facile à comprendre si l'on tient compte de la plasticité de la glace et si l'on remarque que les crevasses sont une conséquence de la forme du sol sous-jacent.

Les crevasses sont un des traits les plus caractéristiques des glaciers. En hiver elles se remplissent de neige; mais souvent la nappe de neige ne descend pas jusqu'au fond de la cavité et le vide est masqué par une couche blanche uniforme qui s'étend sur toute la surface du glacier. C'est là un des dangers les plus redoutés des touristes.

M. Kilian a parlé ensuite des effets de transport occasionnés par les glaciers, de la formation des *moraines* qui sont *latérales*, *médianes* ou *frontales*, de l'usure des roches qui est la conséquence des mouvements du glacier et de la formation des roches striées. Nous ne le suivrons pas dans les développements qu'il a donnés, pour ne pas allonger outre mesure ce compte-rendu que nous terminerons en disant quelques mots de l'évolution et de l'avenir des glaciers.

A l'époque géologique qui est connue sous le nom d'époque glaciaire, les glaciers avaient un développement

énorme. Ils recouvraient la plus grande partie des Alpes et des régions circonvoisines. Ainsi, le glacier du Rhône est arrivé jusqu'à Lyon et le glacier de la Durance atteignait Sisteron. Peu à peu les glaciers se sont retirés en laissant des dépôts morainiques qui attestent leur passage et sont faciles à reconnaître grâce, notamment, aux cailloux striés qu'ils renferment.

On a beaucoup discuté sur le point de savoir si, dans la période actuelle, les glaciers ont atteint leur régime définitif ou si au contraire ils continuent à décroître. Certains savants pensent que le volume des glaciers reste en moyenne invariable; d'autres inclinent en faveur d'une diminution progressive avec des alternatives d'augmentation et de diminution. Pour de grands glaciers, tels que celui du Mont-Blanc, les observations faites jusqu'à présent ne sont nullement probantes. Mais par contre, les petits glaciers de la partie méridionale du Dauphiné paraissent irrémédiablement condamnés à une disparition relativement prochaine. C'est l'opinion de M. Kilian qui a cité, à l'appui de sa thèse, l'exemple du petit glacier de Marinet, dans la vallée de l'Ubaye, dont il a montré la diminution très appréciable entre deux visites faites à quelques années d'intervalle.

Cette opinion est partagée par M. David Martin qui a suivi pendant de longues années l'évolution de plusieurs glaciers des Hautes-Alpes.

Cette question de la diminution des glaciers n'est pas seulement intéressante au point de vue scientifique; elle a aussi une grande portée pratique. Le débit de la Durance, dans les étés chauds et secs, est dû en grande partie à la fonte des glaciers. Ce débit qui est parfois insuffisant pour alimenter tous les canaux dérivés de la Durance est donc exposé à diminuer encore dans l'avenir. On voit donc que la richesse de la Provence est liée dans une certaine mesure à l'existence de nos glaciers. Si ceux-ci viennent à diminuer notablement, il sera nécessaire de créer de grands réservoirs pour retenir les eaux surabondantes du prin-

temps, réservoirs dont le besoin se fait sentir dès à présent.

La conférence de M. Kilian a été illustrée par de nombreuses projections à la lumière oxydrique qui ont vivement intéressé ses auditeurs et leur ont fait faire une agréable promenade dans les glaciers des Alpes Françaises et Suisses.

Gap, le 18 avril 1902.

I. WILHELM.

LE FEU

Depuis quelques temps les incendies se répètent à Gap avec une fréquence qui n'est pas sans causer une certaine inquiétude. D'aucuns vont jusqu'à prétendre que la malveillance ne serait pas étrangère à tous ces sinistres.

Dans la journée du 22 mars, le feu a dévoré un pâté de vieilles maisons situées rue du Doyenné. Rue du Centre, un immeuble a été, quelques heures après, la proie des flammes. Enfin le 26 du même mois, un nouvel incendie, dont les conséquences auraient pu être des plus graves, s'est déclaré dans les combles d'un bâtiment de la Préfecture affecté à la conservation des Archives. Grâce à l'armature incombustible des plafonds, grâce aussi à la promptitude des secours apportés par les pompiers et les troupes de la garnison, les précieuses collections des Archives ont pu être préservées du feu. Seule, la toiture du bâtiment a été détruite. Ce sont-là des pertes purement matérielles que l'assurance permet heureusement de couvrir. Il n'en eût pas été de même si l'incendie avait atteint les importantes collections qui constituent en quelque sorte notre patrimoine commun, et qu'on pourrait très justement nommer nos papiers de famille. Les dégâts, dans ce cas, eussent été irréparables. Il faut louer l'Administration d'avoir su mettre nos archives à l'abri d'un tel fléau, et souhaiter que de nouvelles précautions soient prises pour en prévenir le retour.

NÉCROLOGIE

M. Albert CHAUVET

Une triste nouvelle nous est parvenue de Nice le mois dernier : M. Albert Chauvet, notre confrère, y est décédé à la suite d'une longue et douloureuse maladie.

M. Chauvet, qui disparaît à l'âge de 32 ans, était une intelligence d'élite ; il cachait, sous des apparences réservées, des connaissances très approfondies que mettait bien vite en lumière une conversation de quelques instants.

Comme son frère M. Joseph Chauvet, M. Albert Chauvet avait poussé l'étude du droit jusqu'au doctorat, mais il ne s'était point fait inscrire à un barreau, voulant se donner tout entier à la direction de ses importantes propriétés et à son goût pour les voyages.

Ayant étudié l'agriculture, il avait entrepris la transformation de son domaine de Ribiers qu'il voulait cultiver d'après un plan mûrement étudié et suivant les méthodes scientifiques. Déjà il avait commencé de très nombreuses plantations et d'importants défrichements ; les lecteurs du *Bulletin* n'ont pas oublié que c'est au cours de ces travaux que furent découverts les vestiges d'une route romaine et de nombreuses tombes. Cette découverte fit l'objet d'une communication de M. Roman, à l'assemblée générale de 1900.

La population de Ribiers était heureuse de voir M. Albert Chauvet se fixer la plus grande partie de l'année parmi elle, car les heureux effets des généreuses initiatives de notre confrère commençaient à se manifester.

De ses nombreux voyages, dont il faisait non de simples excursions de touriste, mais de véritables voyages d'étude, M. Chauvet rapportait toujours de nombreux objets choisis avec la sûreté de goût que donne l'érudition et bientôt il

eut ainsi composé une intéressante collection. Bientôt aussi sans doute il fût devenu pour le *Bulletin* un précieux collaborateur... Hélas la Providence ne l'a pas permis !

Au moment où la vie semblait s'ouvrir devant lui pleine des plus radieuses espérances, notre ami a été ravi à la tendre affection des siens, aux sympathies de tous et les brillantes promesses d'avenir ont fait place au souvenir ému et attristé... — P. L.

M. le Colonel DEVÈZE

Le colonel Devèze (Pascal-Alexis), commandeur de la Légion d'honneur, membre de notre *Société d'Études*, vient de mourir à Coublevie, près Voiron.

Il était né Gap le 19 juillet 1815. Son père, conservateur des hypothèques à Grenoble, s'était allié à une notable famille Gapençaise, la famille Moynier-Dubourg, dont le souvenir, dans la mémoire des anciens, demeure lié à celui de l'accident tragique de la diligence de Marseille, accident qui coûta la vie à trois de ses membres.

Sorti de l'École polytechnique en 1838, Devèze opta pour le génie, l'arme savante, vers laquelle le poussaient ses aptitudes particulières pour les sciences exactes, et où ses qualités d'initiative pouvaient le mieux être mises en valeur.

En 1840 et 1841, il fit ses premières armes en Algérie, dans cette campagne qui eut pour but la répression du soulèvement des Arabes commandés par Abd-el-Kader. L'armée française, sous les ordres du maréchal Vallée, du duc d'Orléans et du duc d'Aumale, occupa rapidement Blidah, Milianah, Tlemcem, et donna le coup de grâce aux troupes berbères en s'emparant, par surprise, de la *smala* de l'émir révolté. Devèze, dont la conduite fut particulièrement remarquée en Algérie, gagna ses galons de capitaine à la fin de la campagne.

Rentré en France en 1842, il s'adonna passionnément à l'incessant labeur de ses fonctions, perfectionnant sans

cesse son instruction militaire, et méritant, par son application, un avancement assez rapide. La guerre de 1870 le trouva lieutenant-colonel. A cette heure douloureuse où le sol de la patrie était foulé aux pieds par l'envahisseur, tous, soldats et officiers, firent vaillamment leur devoir. Le génie et l'artillerie disputèrent pied à pied aux troupes prussiennes les forteresses qui défendaient le cœur de la France. Quand Paris fut investi, les troupes du siège tentèrent, à plusieurs reprises, de rompre le cercle de fer qui les enserrait de plus en plus, pour donner la main aux armées de secours. Le lieutenant-colonel Devèze se distingua d'une manière particulière dans l'un des épisodes les plus glorieux de ces sorties multipliées. Ce fut lui qui commanda le détachement du génie chargé par le contre-amiral Saisset d'occuper le plateau d'Avron, et d'y établir une série de batteries de position. L'affaire fut rapidement et brillamment menée. On sait qu'une crue subite de la Marne empêcha malheureusement l'action combinée des six fausses attaques qui devaient, dans la pensée du général Ducrot, permettre à la deuxième armée d'opérer sa tentative de sortie, dans la journée du 29 novembre.

Après la guerre, Devèze fut nommé colonel, en récompense de sa belle conduite. Quelque temps après, il fut chargé de la direction du génie à Rouen. Admis à faire valoir ses droits à la retraite, il vint se fixer dans la riante et pittoresque région Voironaise, en plein cœur du Dauphiné, tout près des Alpes, où s'était épanouie sa jeunesse. Il y put goûter, durant de longues années, le repos que lui avait mérité sa vie toute pleine de labeur et de loyaux services.

Au nom de la *Société d'Études des Hautes-Alpes*, nous nous inclinons respectueusement devant la tombe de ce bon soldat qui a grandement honoré son pays, d'origine et bien servi sa patrie.

M. Désiré-Saturnin HONNORAT

Depuis quelques mois la mort fauche d'une manière impitoyable parmi les membres de la *Société d'Etudes des Hautes-Alpes*.

Le 31 mars dernier s'éteignait dans toute la force de l'âge un de nos plus aimables confrères de la première heure : M. Désiré-Saturnin Honnorat, chef de bureau à la Construction des chemins de fer P.-L.-M., à Aix-en-Provence.

Honnorat, issu à Digne d'une famille de travailleurs, fut d'abord conducteur des ponts et chaussées dans son pays natal. Il entra ensuite dans la compagnie P.-L.-M. et arriva à Gap au commencement de 1882 au moment où la *Société d'Etudes* venait d'être fondée et dans laquelle il fut admis le 10 mars de la même année.

Par son assiduité aux séances et surtout par son esprit éclairé et délicat, il occupa bientôt une place distinguée dans l'estime et la sympathie de ses confrères qui le nommèrent membre de la Commission le 10 mai 1883, et enfin secrétaire-adjoint le 15 novembre suivant.

Nul mieux que lui ne seconda avec tant de zèle et d'affection le regretté M. Jaubert alors ingénieur des chemins de fer et président de la Société. Honnorat fut en outre pour M. Guillaume, alors secrétaire, un collaborateur aussi capable que dévoué.

Mais l'activité d'Honnorat ne se bornait pas à prendre part aux délibérations et discussions pendant les réunions ; il prêchait le travail et poussait aux études. Il faisait mieux encore : il donnait l'exemple. Le *Bulletin de la Société* a donné de lui quelques articles qui furent très goûtés et dont nous donnons la liste ci-dessous.

Il s'employa en outre, avec le soin le plus louable à l'installation de la collection Rouy et surtout de la collection Jaubert.

Malheureusement les nécessités du service privèrent bientôt la *Société d'Etudes* d'une collaboration aussi utile ; car en 1885, Honnorat fut appelé à Embrun comme chef

de bureau de l'Ingénieur des chemins de fer, M. Pugnet, qui avait su apprécier ses mérites en diverses circonstances.

Après divers séjours à Lyon, aux Martigues, il fut appelé à Aix où il espérait atteindre la retraite. Mais hélas ! il est mort à la peine.

Nous adressons à Madame Honnorat et aux jeunes orphelins qu'il laisse et aussi à son frère, l'infatigable et docte naturaliste de Digne, l'expression de nos plus douloureuses sympathies.

D. M.

Articles d'Honnorat publiés dans le Bulletin :

- 1^o Quelques mots sur le culte Persan de Mithra à Mons-Seleucus (n^o 4, 1882, p. 267).
- 2^o Note épigraphique sur un monument élevé en Angleterre, en l'honneur d'un légionnaire originaire de Digne (n^o 2, 1883, p. 135).
- 3^o Dépôts lacustres du bassin du Pignon près Aspres-sur-Buëch (n^o 1, 1884, p. 53).



SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

PROCÈS-VERBAL

de la

Réunion du Comité du 24 février 1902

Présidence de M. Hugues, président.

Présents : MM. Pinet de Manteyer (Léon), abbé Allemand, Clavel, Jeanselme, Mangarel, Michel, Teissier, Wilhelm.

MM. Roche et Sibour s'étaient fait excuser.

En vertu de l'article 9 des statuts de la Société, le Conseil d'administration pourvoit au remplacement de deux de ses membres récemment décédés. Sont désignés, à l'unanimité, pour faire partie du Comité : M. l'abbé Roux et M. David Martin. Ce choix devra être ratifié par la prochaine assemblée générale.

Il est procédé à l'élection du Bureau pour l'année 1902. Le dépouillement du scrutin donne les résultats suivants :

Président : M. HUGUES.

Vice-présidents : MM. PINET DE MANTEYER (Léon), et WILHELM.

Secrétaire : M. MICHEL.

Archiviste (secrétaire-adjoint) : M. l'abbé Roux.

Trésorier : M. JEANSELME.

De la part de M. le commandant Henri Lemaître, M. le Président dépose sur le Bureau de la *Société*, une brochure tirée au moyen d'un procédé spécial de clichage, intitulée : *Inventaire sommaire des documents intéressant l'histoire militaire et existant aux Archives de l'Isère*, par M. le capitaine Juster. Plusieurs des documents analysés se rapportent à notre région. M. Célestin Roche fait, à son tour, hommage à la *Société* d'une ode à Victor Hugo, composée par son père en 1850, et publiée en 1886 par l'*Athénée* de Forcalquier. La célébration des fêtes du centenaire de Victor Hugo donne de l'actualité à cette œuvre.

Ces ouvrages figureront à la liste bibliographique, et des remerciements sont adressés aux généreux donateurs.

M. le Président informe le Comité que M. Kilian, professeur de l'Université de Grenoble, voudra bien donner à Gap, sous les auspices de la *Société d'Études*, le 25 mars prochain, une conférence avec projections, dont le sujet sera : *Les Glaciers*.

Une commission de quatre membres (MM. Wilhelm, Andrault, Teissier et Michel), est désignée pour s'occuper de l'organisation de cette conférence.

Le Conseil d'administration vote la dépense nécessaire à la confection de clichés destinés à illustrer un travail de M. D. Martin sur les reptiles des Hautes-Alpes.

M. l'abbé Allemand donne lecture d'une étude intéressante sur les rapports de Balzac avec une belle-fille du chevalier de Jarjays.

Il est décidé que l'article de M. l'abbé Allemand sera publié dans le *Bulletin*, sous réserve de quelques modifications peu importantes.

Sont admis comme membres de la *Société* :

M. Oriol, professeur au lycée de Gap, présenté par MM. Hugues et Michel.

M. Gillet Pierre, étudiant ès lettres, présenté par MM. Hugues et Michel.

M. Nicollet Jean, juge de paix de La Bâtie, présenté par MM. Roche.

La composition du prochain bulletin est ensuite arrêtée.

Le Président,

HUGUES.

Le Secrétaire,

J. MICHEL.

Dans sa réunion du 24 mars, le Comité a admis comme membres de la *Société d'Études* :

Sur la présentation de MM. Hugues et Wilhelm : M. Michel, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Gap ; M. Alem, trésorier-payeur général des Hautes-Alpes.

Sur la présentation de MM. Hugues et Célestin Roche : M. Itier Henry, ingénieur chimiste à Gap ; M. Berthet, agent principal de la *Générale* à Gap.

LISTE BIBLIOGRAPHIQUE

(OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ)

N. B. — Il sera rendu compte dans le *Bulletin* de tout ouvrage dont un exemplaire aura été adressé à la *Société d'Etudes*.

“ L'abbé Jacques-Achille Joubert, 1809-1901 ”.
Lettre de Monseigneur l'évêque de Gap. Brochure in-8° de 46 pages. — Gap, Imprimerie et librairie alpines. (*Offert par l'auteur*).

« Une belle intelligence, un grand cœur, une vie pleine de mérites, de vertus et de nobles exemples, viennent de s'éteindre ». Ces lignes par lesquelles débute l'opuscule dont nous rendons compte en constituent le meilleur résumé.

Avec son habituelle élévation de pensées et de style et avec une communicative émotion prenant sa source dans une affection profonde, Monseigneur Berthet retrace l'existence de M. l'abbé Joubert, vicaire général de Gap, ancien vicaire général honoraire de Sens, chanoine de Gap et d'Amiens. Il le suit depuis sa naissance, aux Orres, en 1809, jusqu'à son décès, arrivé dans le courant de l'année 1901, à la Trappe d'Aiguebelle, à travers les étapes de cette vie sacerdotale si bien remplie et nous le montre successivement desservant de l'humble paroisse de Châteauneuf-d'Oze, professeur au petit séminaire d'Embrun et au grand séminaire de Gap où il demeura vingt ans, vicaire général honoraire, puis titulaire à Gap, etc. En 1869, l'abbé Joubert accompagne son évêque, en qualité de théologien, au concile du Vatican.

Le 2 juillet 1883 « l'heure du détachement complet était arrivée. L'abbé Joubert qui n'avait voulu accepter aucune situation, fût-elle la plus élevée, en dehors du diocèse, pour lui rester à jamais fidèle, quittait Gap sans avertir personne, pas même ses amis intimes. Afin de n'éveiller aucune susceptibilité et craignant de trop chaudes sympathies, il choisit un dimanche, et, pendant les vêpres, son bréviaire sous le bras, il se dirigea seul et à pied vers la gare de La Freissinouse, distante de la ville de huit kilomètres, pour y prendre le train qui allait l'emporter pour toujours ». Il se rendait, afin d'y achever sa vie dans la retraite, à La Trappe d'Aiguebelle, qui garde son tombeau.

Professeur érudit, théologien profond, orateur par tem-

pérament, par la force des pensées, la chaleur du sentiment et la vigueur du style, l'abbé Joubert a peu écrit. On n'a de lui que son *Histoire de N.-D. du Laus* et une œuvre de polémique étincelante de verve et de fine ironie, la *Réponse à M. Charronnet*, archiviste du département et auteur des *Guerres de religion*.

Les nombreuses personnes qui ont connu l'abbé Joubert et gardent sa mémoire avec une respectueuse vénération et les ecclésiastiques auxquels Monseigneur Berthet a plus spécialement dédié sa brochure ne seront pas seuls à la lire avec beaucoup d'intérêt et de profit.

“ Archives départementales de l'Isère ”. Inventaire sommaire des documents intéressant l'histoire militaire, par M. le capitaine Juster. Série C (Intendance du Dauphiné). — Grenoble, autographie de la 27^e division, 1901. 1 vol. de 60 pages. (*Offert par M. le commandant Henri Lemaitre*).

« Les archives départementales de l'Isère, nous dit l'auteur, sont très riches en documents militaires de tout genre. Mais, d'une part, l'inventaire de ces archives est loin d'être terminé, et, d'autre part, dans les séries pour lesquelles le travail est achevé, les documents militaires ne sont pas classés à part ». M. le capitaine Juster s'est donné la tâche de distraire, du fonds des archives de l'Isère, les pièces relatives à l'intendance du Dauphiné et d'en dresser un inventaire sommaire. Quelques-unes de ces pièces intéressent particulièrement notre région : Fortifications de Briançon (page 16), Fortifications de Mont-Dauphin (page 18), de Château-Queyras, Embrun (page 20 bis), Personnel des ingénieurs employés dans les places du Dauphiné (page 21), Maréchaussée (pages 26 et 27), Bâtimens militaires (pages 31 et suivantes), Hôpitaux (page 35), Ordonnances des intendants (pages 59 et 60). Ce petit travail sera bien accueilli par tous ceux qu'intéresse l'histoire de l'armée, et spécialement l'histoire des choses militaires dans notre département.

“ Ernest Mondet ”. — Gap, imprimerie alpine. 1902. 1 pl. de 20 pages. (*Offert par M. Paul Lemaitre*).

Compte-rendu des funérailles de notre regretté confrère M. Ernest Mondet, membre du Comité de la *Société d'Études*, et recueil des discours qui ont été prononcés à l'occasion de ces funérailles. La plaquette porte cette dédicace épigraphique : « A la Mémoire de son regretté président, le Cercle gapençais. »

“ Académie de Grenoble ”. Séance solennelle de rentrée de l'Université, le 4 novembre 1901. — Grenoble, Xavier Drevet, 1901. 1 vol. in-8°. br. de 179 pages. (*Offert par M. Kilian*).

Le volume s'ouvre par le discours de M. le Recteur Boirac, qui présidait le 4 novembre 1901, la séance solennelle de rentrée de l'Université de Grenoble. Viennent ensuite : le rapport du Conseil de l'Université sur les établissements de cette Université et sur les améliorations qui peuvent y être introduites ; ce rapport est l'œuvre de M. Kilian, professeur de géologie à la Faculté des sciences ; les rapports des doyens des facultés de droit, des sciences et des lettres, sur la situation et les travaux de leurs Facultés respectives pendant l'année scolaire 1900-1901 ; la statistique des étudiants inscrits ; les lauréats des concours et examens. Il résulte de tous ces documents que la prospérité matérielle et la popularité de l'Université de Grenoble vont croissant chaque année, ce dont nous devons nous réjouir, en qualité de Dauphinois.

ERRATA

Dans l'article sur *Le Troisième Axiome de Newton* publié dans le dernier bulletin par M. G. Andrault, se sont glissées quelques erreurs :

Page 32, ligne 11 : Lire « cette portion du circuit » au lieu de « cette position du circuit ».

Page 38, à partir du second paragraphe jusqu'au théorème, lire :

On prendra un aimant mobile autour d'un axe vertical passant par sa ligne des pôles. Cet aimant est solidaire d'une portion rectiligne extérieure de circuit dirigée suivant son axe et aboutissant à son pôle supérieur. Les deux fils venant de la source d'électricité conduisent le courant dans cette portion rectiligne extérieure par l'intermédiaire de deux godets à mercure.

Aucune rotation ne se produit quand on fait passer le courant.

Des expériences précédentes résulte le théorème suivant :

Page 35, ligne 10 : Lire « au sinus de l'angle » au lieu de « à l'angle que fait, etc. »



REPTILES

OBSERVÉS DANS LES HAUTES-ALPES

Par M. David MARTIN

(Suite et fin)

OSCILLATIONS DANS LA FAUNE HERPÉTOLOGIQUE DU DÉPARTEMENT ET SURTOUT DES ENVIRONS DE GAP

Depuis une trentaine d'années, le nombre des couleuvres a diminué, d'une manière très notable, dans le département et surtout dans les environs de Gap.

Cette diminution nous paraît le résultat d'un certain nombre de causes que nous allons passer en revue.

Depuis 1870, il s'est édifié, dans tout le pays et surtout à Gap, un grand nombre de constructions, comme casernes, écoles, maisons particulières, chemins de fer, routes, canaux et rigoles d'arrosage. Pour ces travaux on a débarrassé les champs d'un grand nombre de clapiers et de blocs erratiques. D'autre part, les travaux agricoles ont fait disparaître nombre de haies pierreuses et broussailleuses, ainsi que la plupart des vieux arbres creux.

Tous ces changements, toutes ces transformations ont fait disparaître des repaires assurés pour les reptiles.

En outre, l'établissement des voies de communication, en amenant la circulation des voitures ou de trains bruyants, a troublé la sécurité que trouvaient les serpents sur une foule de points, et surtout dans certaines gorges sauvages qui avaient été jusque-là, pour eux, un habitat privilégié.

La création de champs de manœuvres et de tir, comme la multiplication des exercices et manœuvres militaires, ont troublé également des solitudes où prospéraient ces animaux.

Tandis que les reptiles voyaient leur aire d'habitat se réduire ou devenir moins sûre, ils se trouvaient en même temps exposés à des causes destructives plus actives.

Nous avons eu maintes fois l'occasion de constater quels impitoyables chasseurs de serpents sont des soldats en promenade ou en manœuvres. Or, dans nos régions frontières, l'augmentation notable des garnisons a naturellement été une cause sensible de la destruction des reptiles.

La multiplication des canaux et des rigoles, en favorisant les arrosages, a été elle aussi, et à ce point de vue, une cause perturbatrice car, par suite de la pente et de la nature perméable des terrains, les eaux d'irrigation s'infiltrant aisément dans le sol, et, en envahissant les repaires des reptiles, enlèvent les œufs au détriment des fœtus dont l'éclosion se trouve ainsi compromise.

D'autre part, la multiplication des permis de chasse, l'extension du braconnage¹, la dépopulation de nos rivières, comme la chasse plus active que l'on fait aux grenouilles, ont fait disparaître un appoint important de proies assurées.

Il n'est donc pas surprenant que le nombre de ces animaux ait notablement diminué. Mais cette diminution ne s'est pas fait sentir avec la même intensité sur toutes les espèces.

Ainsi la couleuvre d'Esculape, la vipérine, la couleuvre à collier, ont presque disparu dans le voisinage de Gap, tandis que la verte et jaune plus vigoureuse et mieux armée pour la lutte au point de manger les autres espèces et même ses congénères plus jeunes, est presque le seul

¹ En revanche, la destruction des corbeaux, buses, busards et autres oiseaux rapaces qu'encourage la distribution de primes, favorise la multiplication des couleuvres et surtout des vipères auxquelles ces oiseaux font la chasse.

serpent que l'on rencontre aujourd'hui dans nos basses régions.

Les vipères n'ont pas été sensibles à ces causes destructrices, leur nombre paraît même s'être accru dans certains quartiers de la vallée du Buëch, grâce à l'exploitation en taillis des forêts. On sait en effet que, si la vipère fréquente peu les bois de haute futaie, elle se plaît et pullule en revanche dans les bois taillis où elle trouve aisément un abri et des places ensoleillées.

FASCINATION

On a beaucoup discoursu sur la question de la fascination que les serpents exerceraient sur certains animaux et en particulier sur les oiseaux. La vraie raison de cette influence spéciale nous échappera longtemps encore, parce que les oiseaux n'en laisseront pas, de sitôt, deviner le secret.

« La croyance au merveilleux et au surnaturel, écrit M. Sauvage, a été le point de départ de cette opinion étrange¹ ».

Cet auteur distingué qui a passé sa vie à observer les animaux du Muséum, a constaté, en effet, que les reptiles avaient si peu ce pouvoir, que, trop souvent, ils devenaient eux-mêmes les victimes des rats qu'on leur jetait en pâture.

Il ne nie pas cependant qu'il n'y ait eu certaine apparence d'influence des serpents sur les petits oiseaux ; mais bien qu'il n'ait jamais eu occasion d'observer le cas chez les serpents en liberté, il attribue ces apparences à une tout autre cause.

« Pour ce qui est des oiseaux, dit-il, dont les couvées
« sont souvent attaquées par des serpents, ils ne sont pas
« le moins du monde fascinés. Les oiseaux de petite
« taille ont généralement recours à la ruse pour détourner
« l'attention des reptiles ; ils poussent des cris plaintifs,
« s'approchent du serpent comme s'ils voulaient se faire
« prendre, voltigent et sautillent sur le sol comme si leurs

¹ Passer domesticus, Brisson.

« pattes et leurs ailes étaient paralysées, se laissent tomber
 « de la branche sur laquelle ils reposent; puis à un moment
 « donné, lorsque le reptile n'est plus à craindre pour la
 « couvée, donnent un vigoureux coup d'aile et disparaissent.
 « Le courageux oiseau n'est que trop souvent victime
 « de son dévouement; car, si l'oiseau est ingénieux et
 « téméraire, le reptile est habile.

« La rapidité extrême avec laquelle le serpent se précipite sur sa proie est telle que celle-ci semble venir se précipiter d'elle-même au-devant de sa perte ».

Ces explications si vraisemblables, si ingénieuses qu'elles soient, ne nous paraissent pas justifiées par le fait suivant :

Pendant les premiers jours de juin et vers deux heures du soir, nous nous trouvions réunis en famille, à l'ombre d'un noyer et en tête d'une prairie-verger. A un moment venu, notre attention fut attirée par des cris plaintifs et comme angoissés de quelques moineaux qui voletaient en battant des ailes au-dessus d'un point de la prairie. De moment en moment le groupe des oiseaux s'accroissait de nouveaux arrivants et il comprit bientôt tous les moineaux du voisinage.

Vingt à trente moineaux évoluaient dans la prairie en un groupe comparable, par ses allures et ses mouvements, aux essaims de moucherons qui dansent leur ronde les soirs d'été. Tous ces oiseaux, les ailes frémissantes et tombantes, tantôt s'élevaient à deux mètres au plus, tantôt s'abaissaient jusqu'à travers les plus hautes herbes, par des mouvements très lents et comme convulsifs, en poussant, sans se lasser, des cris plaintifs étranges.

Nous étions tous fort étonnés des allures insolites de ces oiseaux et ne savions à quoi en attribuer la cause; quand mon beau-père, vieux chasseur, et qui travaillait près de nous, dans le jardin, appelé pour assister au phénomène, nous affirma qu'il avait déjà été témoin d'un fait pareil et que ces oiseaux étaient fascinés par un serpent. — « La fascination des oiseaux par les serpents, mais tous les livres la traitent de blague! — Allez-y, me répondit-il, et vous verrez s'il n'y a pas un serpent dans l'herbe ».

Nous primes notre beau-père au mot, bien certain de lui donner un démenti.

Et doucement nous nous approchâmes jusqu'à deux pas du groupe des oiseaux qui d'ailleurs semblaient ne pas s'apercevoir de notre présence ; et de là nous vîmes en effet se dressant dans l'herbe, une couleuvre dont le corps et le cou dodelinaient à droite et à gauche en de molles ondulations tandis que la tête, tournée vers les oiseaux et la gueule close, demeurait comme immobile au-dessus : c'était étrange.

Tous ces phénomènes, à coup sûr, présentaient quelque rapport avec ceux de l'hypnotisme ; ces moineaux certainement agissaient sous une impression devant avoir quelque analogie avec celle qui attire les alouettes autour des miroirs tournants des chasseurs.

Mais la couleuvre, s'apercevant enfin de ma présence, se laissa choir dans l'herbe et, le charme rompu, les oiseaux s'envolèrent.

En un bond la couleuvre fut capturée. C'était une jeune couleuvre à collier ayant un peu moins de 0^m90 de long.

Nous ne saurions supposer que l'action de ces oiseaux fût simplement une ruse pour éloigner le reptile de leur couvée, car ces moineaux nichent uniquement sous les combles des maisons du voisinage.

Nous eûmes quelque regret de ne pas avoir attendu la suite des événements, mais nous ne doutons nullement qu'un de ces oiseaux ne fût devenu la victime de la couleuvre, et nous sommes quelque peu étonné que le serpent n'eût pas saisi plus tôt sa proie, car les moineaux descendaient jusqu'à la hauteur de sa tête.

Peut-être éprouvait-il quelque jouissance à ce jeu, et prolongeait-il ainsi le plaisir, comme font les chats qui jouent avec la souris avant de la manger.

COULEUVRES GÉANTES OBSERVÉES DANS LE GAPENÇAIS

Les anciens auteurs Homère, Diodore de Sicile, Tite-Live, Pline, Ælien, et plus près de nous Gessner, Lacépède, etc., nous ont transmis de nombreuses croyances relatives à des serpents monstrueux. Dans les descriptions et les récits de ces auteurs, se trouvent, à côté d'observations précises, des affirmations absolument fantastiques.

Nous ne reproduirons ici que deux de ces récits et nous les empruntons à peu près textuellement et tels qu'il les donne, à M. Sauvage, dans son bel ouvrage cité (p. 360).

« Pline rapporte que « les serpents appelés Boas en « Italie atteignent de grandes dimensions; sous l'empereur « Claude, on trouva un enfant entier dans les entrailles de « l'un de ces animaux tué au Vatican ». Metaxa suppose « qu'il s'agit, dans ce cas, de l'Elaphe Quatre-Raies¹ dési- « gnée sous le nom de Boa par le naturaliste romain.

« Les plus grands serpents d'Italie, dit Cuvier, dans ses « annotations à Pline, sont la couleuvre d'Esculape et la « couleuvre Quatre-Raies qui ne dépassent pas 2 mètres. Il « faut donc supposer que le serpent tué dans le Vatican « était véritablement un Boa ou un Python. Mais, ajoute « Cuvier, comment un semblable ophidien se trouvait-il « là ? »

« Il est probable, conclut M. Sauvage, que le récit de « Pline est apocryphe comme beaucoup de récits de cet « auteur, du reste ».

Nous lisons plus loin, p. 366 :

« Dans les Cyclades, comme dans les Iles Ionniennes et « la Sicile, on raconte d'épouvantables histoires sur des « couleuvres d'une grosseur extraordinaire. C'est ainsi « qu'on raconte à Céphalonie, une île que l'on peut appeler « avec Erhards un vrai nid à serpents, que deux personnes « avaient dû tuer à coups de hache une couleuvre qui

¹ La couleuvre Quatre-Raies vit aussi dans certaines régions de la France et est très commune aux environs de Montpellier.

« habitait le sommet d'une montagne que l'on ne pouvait
 « approcher à cause de la présence de l'animal qui attaquait
 « hommes et bêtes ; en récompense de cet exploit, la
 « famille des deux braves reçut, sur la montagne, une
 « propriété dégreuvée de toute charge et de tout impôt.

« On raconte également que dans la contrée de Gallipoli,
 « sur le Bosphore, un serpent, qui est probablement la
 « couleuvre verte et jaune, était si puissant qu'il déracinait
 « les ceps de vigne et que, tuée d'un coup de fusil à la
 « tête, trois hommes eurent de la peine à enlever son
 « cadavre. Nous citons ces faits, dit en conclusion M.
 « Sauvage, pour montrer jusqu'à quel point peut aller
 « l'exagération populaire ».

Nous nous garderons de porter sur ces derniers récits des
 appréciations aussi sévères, bien que nous n'ignorions pas
 cependant combien souvent sont exagérées les histoires de
 serpents, soit par suite d'une propension naturelle à certains
 esprits, soit surtout comme une conséquence de la crainte
 exagérée que de nombreuses personnes éprouvent, non
 seulement à la vue, mais même à la simple pensée d'un
 reptile.

Nous savons d'ailleurs, par notre propre expérience, com-
 bien il est difficile d'apprécier à distance la dimension des
 serpents, même quand la frayeur n'intervient pas. On est
 du reste porté, par une illusion d'optique, à exagérer la lon-
 gueur des reptiles que l'on a vus fuir. Cette illusion pro-
 vient de la persistance des images sur la rétine résultant
 de la rapidité et du mode de progression de l'animal. Cela
 doit être vrai, puisque tous les serpents que nous avons
 vus fuir nous ont paru plus longs qu'ils ne l'étaient en
 réalité quand nous les avions abattus.

Mais quand des circonstances favorables ont permis
 d'observer, avec tout le sang-froid possible et comme à la
 portée de la main, des couleuvres au repos ou en marche
 lente et tranquille, une pareille illusion n'est plus possible,
 et la valeur de l'observation n'est plus qu'une question
 d'appréciation et de bonne foi.

De nombreux faits observés en de pareilles conditions et

concernant de grands serpents, nous ont été rapportés par des connaissances ou par des amis dont la bonne foi et la franchise nous étaient connues. Nous laisserons toutefois, à ces narrateurs, le mérite et la responsabilité de leurs propres observations ainsi que de leurs dires, et nous nous bornerons à consigner ici ce qu'il nous a été permis de constater *de visu* par nous-même.

Trois des quatre espèces de couleuvres qui vivent sûrement dans nos régions montagneuses atteignent dans quelques-uns de leurs sujets, grâce sans doute à des circonstances favorables, une taille remarquable.

GROSSES COULEUVRES A COLLIER. — Le 27 septembre 1859, veille de la grande foire de Saint-Bonnet (j'avais alors près de 18 ans), j'aidais le berger Pellenq, homme robuste malgré ses 60 ans, à faire descendre les troupeaux de la commune de la montagne du Petit-Chaillol en Valgodedemar.

Je marchais en tête du troupeau et venais de franchir le couloir dangereux par les pierres roulantes, des Chôumos, tandis que Pellenq poussait les traînants sur les pentes du Péoume, situées en face.

En arrivant sur des pentes moins ardues, le troupeau rencontrait une herbe mieux nourrie et les brebis se hâtaient à qui mieux mieux d'être les premières. Dans ce travers, une centaine de brebis m'avaient devancé et avaient déjà disparu dans la petite combe sous la Coulette. Tout à coup, cette avant-garde revint sur moi terrifiée et en masse pressée. Ne sachant à quoi attribuer une panique aussi insolite, je m'avançai en toute hâte vers ce vallon dont j'étais séparé par une petite arête rocheuse que le sentier franchissait par une brèche.

Par prudence cependant, je me hissai, en deux enjambées, sur la crête de la petite arête rocheuse, et, de ce poste, je pus observer tout le vallonnet large à peine de 30 mètres. Et je vis, presque sous moi, à 5 à 6 mètres, une monstrueuse couleuvre à collier qui était paisiblement en quête d'une proie. L'animal remontait la prairie en pente.

d'environ 25°, et vint passer à la hauteur de mes yeux à une distance d'à peine 10 mètres.

Sa démarche était lente, intermittente, car il s'arrêtait de temps en temps pour chercher autour de sa tête. Je le vis ensuite disparaître, au-dessus, dans une crevasse de la roche,

Pendant près d'un quart d'heure nous eûmes tout le loisir de bien observer cette superbe coulœuvre. D'après nos évaluations faites sur place, elle paraissait avoir un peu plus de 3 mètres, surtout quand elle était bien allongée ; l'épaisseur, vers le cou et près de la naissance de la queue, était égale à celle de la cuisse d'un homme. Du cou à la queue, le galbe très régulier du corps donnait à cette partie moyenne une épaisseur sensiblement supérieure. Ce qui me frappa surtout, ce fut la grosseur de ses taches qui me parurent avoir le diamètre d'un sou. L'animal était verdâtre sur le corps, tandis que les flancs présentaient de larges tâches blanches ou vertes et que le ventre était blanc.

En voyant disparaître le monstre dans la fente du rocher, je quittai mon poste d'observation pour revenir vers le troupeau. En me retournant, je vis Pellenq qui arrivait tout essoufflé en s'ouvrant péniblement un passage à travers le troupeau, et la conversation suivante s'engagea aussitôt entre nous :

« Qu'y avait-il donc sous la Coulette, car jamais je n'ai vu, à la montagne, les troupeaux ainsi effrayés. — Il y avait un énorme serpent. — Il fallait m'appeler ? — Pourquoi faire ? — Je l'aurais pris par la queue et l'aurais fait tourner pour le tuer. — Bah ! Pellenq, vous n'auriez pas même pu le lever, il avait plus de 3 mètres et il est si épais qu'il faudrait le prendre à la brassée. D'ailleurs, si vous êtes si courageux, vous n'avez qu'à monter vers la fente que vous voyez là-haut, je la connais, elle n'est pas profonde et vous y trouverez le serpent ».

Mais Pellenq se mit aussitôt à fouetter le troupeau pour s'éloigner au plus vite de ces parages.

Toutefois, avant de quitter le vallonnet, je voulus

m'assurer si le monstre reparaisait; mais, pas plus qu'i Pellenq, je n'osai monter vers la fente du rocher que m'avait autrefois servi d'abri.

Vingt-cinq ans auparavant mon père avait aperçu un monstre de même couleur, mais un peu moins épais, puisqu'il ne paraissait pas plus gros que la cuisse d'un homme. Il sortait du bois de fayard des Drioules et traversait une clairière des pentes de Vergea à une altitude inférieure de 300 mètres à celle de la Coulette qui est d'environ 1.750 mètres.

Autres exemples. — Le 8 septembre 1880 il s'abattit sur le territoire d'Aspres-les-Corps une trombe d'eau si considérable qu'il descendit, par tous les torrents, des avalanches de laves qui ravagèrent le pays et engloutirent plusieurs maisons,

Trois jours après ce désastre, un de mes frères, alors curé d'Aspres et qui avait été mon premier maître en histoire naturelle et mon infatigable compagnon d'excursions, se trouvait à la pêche le long du Drac avec l'instituteur, le regretté Bellon.

En approchant du cône de déjections du Brudour, ils aperçurent, sur les délaissés encore boueux du torrent, un énorme serpent. Ils courent aussitôt à un bois taillis voisin où ils coupent deux fortes gaules qu'ils ouvrent au gros bout en une fente proportionnée à l'épaisseur du serpent. Et, munis de leurs engins, ils approchent hardiment du monstre qu'ils saisissent entre leurs pinces improvisées. Peine inutile, ils ne tenaient dans leurs pinces que le tronçon de l'arrière-train d'une couleuvre à collier.

Il est probable que le reptile, saisi dans un des éboulements déterminés par la trombe et le torrent, avait été décapité entre les gros blocs de plusieurs mètres cubes qu'emportait la lave.

Une pareille dépouille aurait été précieuse à recueillir; malheureusement, à cause de la décomposition, le cadavre répandait une puanteur insupportable.

Toutefois mon frère voulut mesurer le tour de l'animal;

il était de 0^m35 tandis que la longueur du tronçon était de 1^m50.

COULEUVRE DU BOIS DE CHARANCE. — Vers la fin du mois d'août 1873, je montais au château de Charance pour y donner une leçon à un élève. Je venais de franchir le torrent et suivais le raccourci du premier lacet. Au moment où j'allais rejoindre la route, j'aperçus, allongée sur tout le travers de celle-ci, une couleuvre noire. Elle était en chasse et ne m'avait pas remarqué. Ma première pensée, à cette vue, fut de constater que le reptile passait devant moi à *la toise*. Sa tête et le bout de la queue se trouvaient en effet et respectivement sur les deux bords opposés de la route : cette largeur que je mesurai avec soin, avait 3 mètres ; la longueur du reptile devait même être un peu supérieure à la largeur du chemin, car il traversait celui-ci un peu en diagonale.

Il s'en fallait de beaucoup que ce serpent eût une épaisseur proportionnée à sa longueur : la partie antérieure, jusqu'au cou, avait l'épaisseur du manche d'un piolet, tandis que la région abdominale plus saillante traînait lourdement sur le sol et n'avait pas moins certainement de 0^m18 à 0^m20 de tour.

Cette couleuvre avait tout le dessus du corps d'un noir foncé sale. La couleuvre verte et jaune présente parfois des individus ayant cette coloration. Mais notre sujet ne nous paraît pas se rapporter à cette espèce, laquelle, d'après la grande autorité de Lataste et d'après nos propres observations, a toujours un galbe élancé fort élégant, sans renflement accusé à la partie moyenne du corps, tandis que la couleuvre à collier, se gorgeant de proies volumineuses, a toujours, à partir d'un certain âge, l'abdomen lourdement proéminent. De plus la tête de notre couleuvre était nettement distincte du cou, ce qui n'arrive pas chez la verte ou jaune.

Nous sommes donc persuadé que nous nous trouvions ; à Charance, en présence d'une couleuvre à collier noire

bien que cette variété n'ait été signalée jusqu'ici, d'après M. Sauvage, que dans les environs du Volga.

COULEUVRE VERTE ET JAUNE. — Le 15 mai 1881, nous nous trouvions, vers 7 heures du matin, au-dessous de l'Auberge-Neuve sur la route de La Freyssinouse à Pelleautier. Avant de franchir le pont sous le chemin de fer, je laissai un moment ma pauvre femme et ma fillette pour aller recueillir quelques limnées et planorbes dans le marais, et je surpris dans la rigole, à eau claire, qui borde le marais, le plus beau sujet que j'aie vu de la couleuvre verte. Il était allongé et en chasse dans le fossé. Malgré sa surprise il resta quelques secondes comme engourdi. C'est d'ailleurs toujours ce qui arrive quand on surprend un ophidien. Il lui faut toujours un certain temps pour prendre son élan et pour donner prise sur le sol à ses écailles. Il avait un peu plus de deux grands pas de longueur soit environ 2 mètres à 2^m10, avec un tour de corps de 0^m17 environ.

Nous aurions été heureux de capturer un si beau et si rare sujet, mais nous avons commis l'imprudence de laisser notre canne sur la route et nous jugions d'ailleurs que le reptile était trop puissant pour essayer de le saisir avec les mains, comme nous avons l'habitude de le faire avec ses congénères de taille inférieure.

COULEUVRE D'ESCU LAPE. — Nous avons eu l'occasion de rencontrer près de Gap deux sujets de grande taille appartenant à l'espèce de la couleuvre d'Esculape.

Le premier observé, de beaucoup le moins remarquable, avait été abattu vers la fin mai 1861. C'était un dimanche, un professeur de l'Ecole normale nous conduisait en promenade sur la route de Provence.

Au sortir de Gap, nous aperçûmes sur la route, à 500 m. de nous, un groupe de soldats qui se démenaient vivement en jetant des pierres. Nous pressâmes le pas et arrivâmes près d'eux au moment où ils venaient d'étendre, au travers de la route, une couleuvre qu'ils avaient surprise dans le fossé à grenouilles de la route,

C'était une couleuvre rousse, avec, sur le dos, une bande noire flammulée sur les bords. Suivant cette bande se trouvait comme un sillon. Le dessous du corps, de couleur plus claire, était d'un jaune blanchâtre terne, et la tête était de même venue que le corps et le cou. Elle appartenait sûrement à la même espèce que la Couleuvre d'Esculape. Elle mesurait 2^m30 de longueur ; le corps très fusiforme, avec un galbe très régulier, avait 0^m26 de tour.

Le sujet était sans doute remarquable, mais il était loin d'atteindre la taille de la couleuvre à collier que j'avais vu à St-Jacques 20 mois auparavant ; elle était bien plus petite aussi que le spécimen suivant observé aussi vers la fin mai, en 1885.

A ce moment, nous étions en chasse de mollusques, sur les bords de la Luye, à l'aval du Pont Borel et à la sortie de Gap. Arrivé à la prairie du Moulin-Neuf, nous cessâmes un moment nos recherches et nous longions la prairie qui était séparée de la Luye par un fourré de buissons et d'arbustes entremêlés de ronces sarmenteuses et de quelques gros arbres épars ; tout en marchant nous lisions un journal. Tout-à-coup nous entendons un bruit si comparable à celui que fait une poutre qu'un ouvrier jetterait de son épaule sur le sol, que, du regard, nous explorons l'horizon pour y chercher un chantier de charpentier. Mais n'ayant rien vu, nous continuons à marcher, sans avoir pu nous rendre compte de la cause de ce bruit ; mais à peine avons-nous fait quelques pas que le même bruit se répète près de nous, au bord de la haie. Nous faisons deux sauts et nous nous arrêtons à un mètre à peine de distance d'une énorme couleuvre rousse qui finissait de se dérouler. La tête et l'avant-train avaient déjà disparu sous les buissons touffus, mais il y avait encore deux anneaux devant nous. L'animal prenait le soleil et se trouvait enroulé sur la souche d'un gros arbre coupé au bord du fourré. En m'entendant venir (je marchais cependant doucement ne faisant d'autre bruit que par le faible frôlement de l'herbe) il commença à dérouler ses anneaux ; d'abord la tête, puis un deuxième anneau qu'il laissa tomber lourdement sur le

sol ; et ce fut ainsi, sans aucun doute, que se produisirent les deux coups sonores qui avaient attiré notre attention.

Grâce à la lenteur que les ophidiens mettent toujours à se mettre en marche, j'eus tout le temps d'examiner avec soin l'arrière-train qui, en se déroulant tout-à-fait, s'était étendu en cerceau et comme à souhait sur la souche. En ce moment, cette partie visible de l'animal, d'une longueur peu supérieure à 1^m50, avait assez bien les apparences et la grosseur des jambes d'un homme qui se serait trouvé assis sur la souche. Le tour du corps devait avoir, sans aucune exagération, 0^m40. La queue était aussi énorme et présentait en son milieu la grosseur de mon avant-bras mesuré sur la manche de la veste.

Le monstre, dans son entier, devait être formidable et sa force prodigieuse. Nous en eûmes bientôt la saisissante impression, car dès que, ses anneaux déroulés, le monstre eut pris pied en fixant ses écailles, il heurtait, dans ses ondulations, avec tant de violence les arbustes et les buissons, que tout le fourré, large en ce point de 8 à 10 m., se trouvait secoué comme s'il y avait eu là-dedans dix taureaux furieux.

Désirant voir la totalité du monstre, nous courûmes, à grandes enjambées, pour atteindre, à 100 mètres à l'aval, en même temps que le serpent, une partie du bord de la rivière, dépourvu de toute végétation. Mais en arrivant nous ne vîmes plus, au loin déjà, que les éclaboussures que le fuyard produisait en franchissant les flaques d'eau du lit de la rivière.

En tenant compte de la partie qui a été visible et de la hauteur de la souche au-dessus du sol et qui était de 0^m50, on ne peut attribuer à ce reptile une longueur inférieure à 3 mètres ou 3^m50.

D'après sa couleur et la bande noire du dos, il peut être rapporté, sans erreur, à l'espèce de la Couleuvre d'Esculape.

Dans le courant de novembre suivant, la Luye eut des débordements désastreux qui ravagèrent toutes ses rives. Nous pensâmes d'abord que ces inondations auraient dé-

truit ce monstre et son repaire. Mais, à la belle saison et pendant les années suivantes, il fut aperçu sur divers points des mêmes parages. Depuis trois ans seulement nous n'avons pas appris qu'il ait été revu¹. La dernière fois qu'il a été rencontré, il avait tellement effrayé trois promeneurs, qu'on lui fit une battue générale. Mais cette battue fut sans résultat. Cet insuccès ne nous surprit pas. Car les serpents, surtout ceux de cet âge, sont d'une extrême circonspection et ne sortent de leur repaire que très rarement et à de longs intervalles.

Il aurait été plus sûr de rechercher son terrier et de le prendre, soit au lacet, soit plutôt avec le piège suivant :

Ce piège devrait se composer d'une caisse quadrangulaire bien clouée et cerclée en lames de fer, et assez étroite pour que le serpent ne puisse s'y retourner, soit 0^m15 à 0^m20 de côté, avec 3^m50 de longueur ; elle serait fermée à un bout par une grille solide laissant passer la lumière ; à l'autre bout se trouverait, à l'intérieur, un encadrement de quatre liteaux servant de cran d'arrêt à une planchette mobile suspendue par une ficelle comme la planche d'une chatière. Ce dernier bout de la caisse, bien assujéti, serait placé en face du terrier, et l'on fermerait toutes les autres issues avec des pierres assez lourdes pour que, avec son puissant museau, le monstre ne pût les déplacer.

Quand le reptile voudrait sortir de son terrier il essaierait de repousser les obstacles pour se frayer un passage, et, en pressant sur la planchette mobile, celle-ci laisserait voir, en se soulevant, la lumière au bout de la galerie dans laquelle l'animal s'aventurerait aussitôt et se trouverait

¹ Vers le 10 juin de cette année (1902), une peau épidermique a été abandonnée par une couleuvre qui nous a paru être celle d'Esculappe, sur un tas de paille à côté d'une ferme de Parasac, près de Gap. Le fermier, en voyant cette peau énorme, s'en approcha avec prudence, et d'un coup de fourche la mit en pièces. M. Gauthier, contrôleur du canal du Drac, averti du fait, a pu recueillir deux tronçons entiers de cette dépouille. Un d'eux mesure 0,314 millimètres de tour. Mais il y en avait de beaucoup plus grands au dire du fermier. Malgré sa forte taille, cette couleuvre n'est pas le même sujet que celui dont il est ici question.

prisonnier. Cette disposition permettrait de retrouver le reptile intact et en vie, même plusieurs mois après sa capture.

Quelques-uns de nos amis nous ont vivement conseillé de ne pas publier nos observations relatives aux couleurs de grande taille, parce que, disaient-ils, nous ne serions pas cru, et que, d'ailleurs, nous risquions de nous rendre ridicule.

Je le sais, j'ai été exceptionnellement favorisé pendant mes explorations ; mais je considérerais comme indigne de moi de m'abstenir, pour de pareilles raisons, de rendre compte des choses, même extraordinaires, qu'il m'a été donné de rencontrer.

J'ai d'ailleurs conscience de n'avoir éprouvé dans ces diverses circonstances, d'autre émotion que celle que donne la curiosité scientifique, ainsi que le vif regret de ne m'être pas trouvé mieux outillé pour pouvoir faire la capture de sujets aussi rares, aussi démonstratifs et aussi intéressants pour un Musée.

5 février 1902.



UNE BELLE-FILLE
DU
CHEVALIER DE JARJAYES
ET SON RÔLE

Dans la vie et l'œuvre de Balzac

PAR L'ABBÉ F. ALLEMAND

M. Hanotaux, de l'Académie Française, vient de résoudre un problème historique qui n'est pas sans intérêt pour nos Alpes. Il s'agit d'une belle-fille du Chevalier de Jarjayes, ignorée jusqu'ici et apparaissant tout à coup au grand jour de l'histoire avec l'attrait suggestif que lui donnent sa naissance à la cour, le rang qu'elle y occupe et surtout le rôle qu'elle joue dans la vie intime de Balzac à ses débuts.

Reynier de Jarjayes est, sans contredit, une des plus nobles figures des temps révolutionnaires, soit par ses hautes qualités et ses grades supérieurs dans l'armée, soit surtout par son dévouement sans bornes envers Marie-Antoinette qu'il tenta par deux fois, mais en vain, d'arracher à la prison. Dans le but de le faire connaître à notre pays auquel il appartient et où cependant il était comme un oublié, je lui ai consacré, en 1896, une *Notice* dans laquelle je me suis efforcé de condenser tant ce qui avait été dit de lui que ce qui restait encore à dire ¹.

Mais, à cette époque, j'ignorais, comme tout le monde, que, lorsqu'il épousait en 1787 une dame d'honneur de la reine, cette dame fut veuve et qu'elle eut de son précédent

¹ *Bulletin de la Société d'Etudes*, n° 18 et 19, 1896.

mariage une fille. Or, c'est cette fille qui sort aujourd'hui de l'oubli.

M. Hanotaux, en effet, dans une remarquable étude, *Balzac imprimeur*¹, aidé par M. de Nolac, historien de Marie-Antoinette et M. Couard, archiviste de Seine-et-Oise, vient nous révéler l'existence de cette femme, filleule du roi, filleule de la reine, belle-fille du Chevalier de Jarjayes, amie intime autant que conseillère éclairée de Balzac.

Essayons donc de la présenter de notre mieux à nos compatriotes.

. . .

Philippe-Joseph Hinner, d'origine allemande, était né en 1754 à Vetzlar. Son père, musicien harpiste, alla chercher fortune à la Guyane, mais il n'y trouva que la misère et mourut en 1765. Le fils, alors âgé de onze ans, avait intéressé le chevalier Turgot qui le ramena en France et l'introduisit auprès de la reine. Marie-Antoinette, qui aimait passionnément la musique et surtout les musiciens de son pays, ne pouvait qu'accueillir favorablement cet orphelin. Aussi devint-il en peu de temps musicien ordinaire du roi et de la chambre de la reine. La souveraine ne cessa de lui témoigner ses faveurs et lui fit épouser, en 1775, une de ses femmes d'honneur, M^{lle} Louise-Marguerite-Emilie Quetpée de la Borde. Deux ans après, naissait une fille Louise-Antoinette-Laure, notre héroïne. Voici son acte de baptême, qui mérite d'être cité :

« L'an mil sept cent soixante-dix-sept, le vingt-quatre mars, Louise-Antoinette-Laure Hinner, née hier, fille légitime de Philippe-Joseph Hinner, musicien ordinaire du roi et de la chambre de la reine, et de Louise-Marguerite-Emilie Quetpée de la Borde, a été baptisée par nous, prêtre, curé de cette paroisse. Le parrein, très-haut, très-puissant et très-illustre prince, Louis XVI, roi de France, et la marraine, très-haute, très-puissante et très-illustre princesse, la

¹ Cette étude a paru dans *Le Journal*, n° des 15 décembre 1900, 1^{er} et 14 janvier et 25 février 1901.

reine de France ; le parreïn représenté par très-haut, très-puissant seigneur, Louis-Sophie-Antoine Duplessis de Richelieu, duc de Fronsac, pair de France, premier gentil-homme de la chambre du roi, maréchal des camps et armées de sa Majesté, noble Génois ; la marraine représentée par très-haute, très puissante dame, Laure-Auguste de Fitz-Jame, princesse de Chimay et du Saint Empire romain, grande d'Espagne de la première classe, et dame d'honneur de la reine, lesquels et le père ont signé avec nous : Le duc de Fronsac ; Fitz-Jame. princesse de Chimay ; Hinner ; Jacob, curé ».

C'est ainsi que notre Laure entrait au seuil de la vie. Rarement berceau fut entouré d'un tel cortège de grandeurs.

Cependant, le harpiste meurt le 13 avril 1784, à l'âge de trente-un ans. Madame Hinner est trop jeune encore pour rester veuve et, trois ans après, en novembre 1787, elle épouse, dans l'église d'Ivry, François-Augustin de Reynier de Jarjays, alors aide-major général de l'armée et veuf lui-même de Louise de Bourcet-la-Sagne, sa cousine. La jeune Laure Hinner avait donc dix ans, lorsqu'elle entra dans la famille du Chevalier de Jarjays¹ qui, de son côté, avait une fille de son premier mariage². Quelle fut l'éducation de l'enfant à la cour ? Elle ne put manquer d'être des plus brillantes, et la jeune Laure, — Balzac nous le dira plus tard, — devait devenir une personne supérieure et accomplie.

Cependant les événements avaient marché. On était aux plus mauvais jours de la Terreur. Le roi avait péri sur l'échafaud ; la reine était prisonnière au Temple. Jarjays,

¹ M. de Reynier avait vendu, cette même année, sa terre de Jarjays à M. Jean-Antoine Tournu de Ventavon en se réservant le droit de porter le nom de ce fief, et, comme en 1789 il fut créé Chevalier de St-Louis, ce double fait nous explique pourquoi il est appelé le *Chevalier de Jarjays*.

² Cette fille fut mariée plus tard à M. Baud, comme nous savons par un *Mémoire* produit à un procès entre le Chevalier de Jarjays et M. de Ventavon.

aidé de Toulan et de Lepître, avait organisé successivement deux complots pour la faire évader. Mais ces héroïques tentatives devaient échouer. C'est alors, tout espoir de salut ayant disparu, que la malheureuse reine avait chargé le Chevalier de porter à Monsieur, frère du roi, et au comte d'Artois le cachet, l'anneau, le paquet de cheveux et des lettres de la famille royale. Jarjays avait demandé du service dans l'armée de l'Est, espérant pouvoir de là communiquer avec les princes et s'acquitter de sa commission. C'était vers la fin de mars 1793. Il y resta jusqu'au 15 avril où il fut révoqué comme aristocrate par Bouchotte, ministre de la guerre¹.

Or, ce fut pendant cette absence qu'eut lieu le mariage de la jeune Laure Hinner. Elle épousa, le 8 avril 1793, à Liyry, en présence de sa mère, M. D..., qui devait devenir plus tard conseiller à la cour royale de Paris. Le marié avait vingt-quatre ans, et la mariée quinze ans et dix mois seulement.

De cette union naquirent neuf enfants. Mais le ciel du ménage ne fut pas toujours des plus sereins. Madame D... était romanesque, sentimentale ; M. D... était positif, atrabilaire et, de plus, maladif. Ils étaient mariés depuis trente ans ; Laure avait quarante-cinq ans. C'est alors qu'elle vit Balzac, qu'elle admira cette riche et puissante nature et allait devenir pour le jeune écrivain une amie, une mère, une Egérie.

Honoré Balzac, de son vrai nom *Balssa*, était né en 1799, à Nougarié, dans l'Albigeois, d'humbles paysans. Il avait fait ses études au collège de Vendôme où rien, sauf un goût très prononcé pour la lecture, ne révéla le futur romancier. Il venait d'achever son droit et, devenu licencié, il entra d'abord chez l'avoué M. de Merville, puis chez M. le notaire Passez. Son père, directeur des vivres

¹ Voir ma *Notice sur le Chevalier de Jarjays*.

à la première division militaire de Paris, le destinait au notariat. Lui n'aspirait qu'aux lettres. Sa famille permit qu'il en fit l'essai et le laissa, dans ce but, s'installer hors dutoit paternel, en lui servant une pension de 1.500 livres. Il débuta par une tragédie, *Cromwel*, qui fut jugée sans valeur par son entourage ; puis il écrivit des articles de journaux, des nouvelles, des romans qui n'obtinrent pas un plus grand succès. C'est alors qu'on lui retira sa pension, et il dut réintégrer le domicile familial. Là, le jeune homme se désespérait. Il voulait être riche, célèbre, et nul avenir ne s'ouvrait à ses ambitions. Dans ces vives perplexités, il prend tout-à-coup un parti héroïque : il renonce aux lettres pour se faire éditeur ; et c'est ainsi qu'il se jette dans une aventure qui, tout en le détournant de sa voie, devait le conduire à la faillite et le charger d'une dette qu'il ne parviendra jamais bien à éteindre.

Balzac était alors dans tout l'éclat d'une exubérante jeunesse, beau d'une beauté ardente, expansive, rayonnante, avec un front superbe et des yeux noirs perlés d'or. « Vous ne pouvez pas, dit Madame de Pommereuil, comprendre ce front et ces yeux, si vous ne les avez pas vus : un grand front où il y avait comme un reflet de lampe, des yeux bruns, remplis d'or, qui exprimaient tout avec autant de netteté que la parole. Il y avait dans tout son ensemble, dans ses gestes, dans sa manière de parler, de se tenir, tant de confiance, de bonté, de naïveté, de franchise, qu'il était impossible de le voir sans l'aimer. En dépit des malheurs qu'il venait de subir, il n'avait pas été un quart d'heure avec nous qu'il nous avait fait rire aux larmes, le général et moi. »

Madame Laure D... était une femme d'un rang élevé, d'une éducation parfaite, d'un caractère grave et, malgré son âge, très belle encore. Elle avait fréquenté la cour et les cercles intimes, avait été de toutes les confidences, s'était trouvé mêlée aux évènements tragiques, lugubres. Elle était ainsi la dépositaire des souvenirs, des grandeurs et des douleurs passés ; elle savait tout de la vie.

Telles étaient ces deux natures qui convergeaient l'une

vers l'autre par des sympathies réciproques et devaient enfin s'unir dans une harmonie parfaite.

A quelle époque se forma leur liaison ?

Laure et Balzac se seraient connus, dit-on, déjà, quand celui-ci était étudiant, si on s'en réfère à un fragment inséré dans les « Œuvres diverses », *Une passion au collège*. Mais ils ne devaient se rapprocher que vers 1822. La famille Balzac habitait alors une campagne à Villeparisis. Là, elle avait pour voisine la famille D..., et Balzac, — il nous le dit lui-même, — faisait la classe « à son frère et au petit D... » C'est là vraisemblablement l'origine.

C'est d'ailleurs ce que semblent confirmer des lettres de Balzac datées de Villeparisis à cette époque. Il écrit : « Madame D... s'est faite marchande d'avoine, de son, de blé et de fourrage, parce qu'elle s'est aperçue, après quarante ans de réflexion, que l'argent est tout. » Et encore : « J'ai été faire visite à Madame D... Elle est toujours belle et friande, et M. D... toujours malade. Elle a raison de craindre le séjour de Paris ; je ne pense pas qu'on l'y laisse longtemps veuve, se plaignant hautement de son mari. Je l'ai trouvée habillée comme un ange, toujours sa jolie taille, sa figure fade, ses yeux langoureux. Elle m'a reproché de n'être pas allé la voir... Elle a fini par m'inviter à ses soirées du vendredi. »

Dès ce temps, leurs relations intimes étaient établies. Balzac, qui ne s'entendait pas avec sa mère, « rencontra, dit M. Hanotaux, dans Madame D... une seconde mère, une mère plus douce, plus tendre, plus femme ; une femme attentive, carressante, grave ; non pas une maîtresse, mais une éducatrice, une femme supérieure, prévenante et prévoyante, qui conçut, nourrit et développa son génie ; la mère de l'intelligence et la mère du cœur, dont l'affection chaude et attentive domina toute sa jeunesse et, en le préparant à la vie, lui dévoila d'avance les leçons de la vie. »

Balzac, étant éditeur, n'avait abouti qu'à des mécomptes et à des dettes. Sa situation liquidée, il sollicite, de l'aveu de son père, un brevet d'imprimeur, chose alors difficile

à obtenir. Qui va recommander sa requête au Ministère de l'Intérieur ? C'est M. D..., le mari de l'amie mis sans doute par celle-ci dans les intérêts de l'ami. « Je connais depuis longtemps ce jeune homme, écrit le magistrat ; la droiture de son cœur, ses connaissances en littérature me persuadent qu'il s'est convaincu au préalable des devoirs qu'impose une pareille profession. La sévérité de mes fonctions ne me permettrait pas d'élever la voix en sa faveur, si je n'avais l'intime conviction que Votre Excellence n'aura jamais à se repentir d'avoir accueilli favorablement cette demande. »

Le conseiller insiste bientôt auprès du directeur général de la police. « Permettez-moi, dit-il, de rappeler à votre souvenir mon jeune protégé, Honoré Balzac ; ce n'est pas à lui que le temps de l'épreuve paraît long ; je lui apprendrais à se soumettre à tout et à s'y soumettre avec reconnaissance. S'il y a un impatient dans l'affaire, c'est un vieux conseiller qui désire vivement le bonheur de ceux auxquels il s'intéresse et qui ne cesse de le faire, que lorsqu'il lui est démontré qu'ils n'en sont pas dignes. »

Grâce à une si haute et si ferme protection, le brevet sollicité fut obtenue. Balzac vint installer son imprimerie, le 4 juin 1826, dans le faubourg Saint-Germain, 17, rue des Marais. C'est là qu'il recevra tous les jours, pendant deux ans, celle à qui il devait d'y être.

Cependant Balzac imprimeur ne fut pas plus heureux que Balzac éditeur. Il devait finir, deux ans après, par un procès et une dette de 72.000 francs. Voici d'ailleurs ce qu'il écrira lui-même, en 1837, à Madame Hanska : « Si vous n'admirez pas un homme qui portant le poids d'une dette pareille, écrivant d'une main, se battant de l'autre, ne commettant jamais de lâcheté, ne pliant ni sous l'usurier, ni sous le journalisme, n'implorant personne ni son créancier, ni son ami, n'a pas chancelé dans le pays le plus soupçonneux, le plus égoïste, le plus avare du monde, et où on ne prête qu'aux riches, que la calomnie a poursuivi et poursuit encore, qu'on a mis à Sainte-Pélagie quand il était auprès de vous à Vienne, vous ne savez rien de ce monde. »

Or, en de telles crises, il eut pour constant et peut-être pour unique soutien Madame Laure D... Ecoutons-le parler : « Mon Dieu, je n'ai pas une âme qui me connaisse. Il n'y en a qu'une. La pauvre chère Madame D... venait me voir tous les jours et, dans ce temps, elle croyait que je périrai sous le fardeau. Elle a fait plus. Quoique en puissance de mari, elle a trouvé moyen de me prêter jusqu'à quarante-cinq mille francs et j'ai rendu les six derniers mille en 1834, avec les intérêts à cinq pour cent, bien entendu. Mais elle ne m'a jamais parlé de ma dette que peu à peu. Sans elle je serais mort. Elle a souvent deviné que je n'avais pas mangé depuis quelques jours. Elle a pourvu à tout avec une angélique bonté. Aussi, son souvenir est-il pour beaucoup dans ma vie ; il est inefaçable, car il se mêle à tout. Elle était d'une bonté infinie et d'un dévouement absolu. »

Voici encore ce qu'il écrivait, en 1837, à Madame Hanska : « Je serais bien injuste, si je ne disais que, de 1823 à 1833, un ange m'a soutenu dans cette horrible guerre (de ses affaires). Madame D..., quoique mariée, était comme un Dieu pour moi. Elle a été une mère, une amie, une famille, un conseil ; elle a fait l'écrivain, elle a consolé le jeune homme, elle a créé le goût ; elle a pleuré comme une sœur, elle a ri ; elle est venue tous les jours comme un sommeil réparateur endormir la douleur. »

C'est ainsi que Balzac devait les plus insignes bienfaits à celle qui s'était fait le pilote de sa barque. En 1822, le duc de Fitz-Jame, le neveu de celui-là même qui fut, au nom du roi, le parrain de Madame Laure D..., fit entrer Balzac au *Rénovateur* et le chargea d'écrire un programme du parti royaliste. L'année suivante, ce dernier entreprit avec le duc le voyage d'Italie. « Et moi aussi, dit-il, j'irai à Naples ; vers le mois de décembre, il y aura là des âmes d'élite qui doivent s'y réunir. » Vers la même époque, le duc de Montmorency, les Duras, les Castries, les Biancourt soutiennent sa candidature à la députation. A qui doit-il de si hautes relations ? Qui l'introduit dans le concert de ces âmes d'élite, de ces personnalités aristocratiques ? C'est l'amie assurément. qui lui obtient de telles faveurs.

Aussi, tout débordant de ce qu'elle lui inspire et de ce qu'elle est pour lui, il écrira ceci qui est comme une confidence : « ... La première femme que j'ai rencontrée était une héroïne accomplie, un cœur angélique, l'esprit le plus fin, l'instruction la plus étendue, les grâces et les manières parfaites. La nature diabolique y avait mis un *mais*. Mais elle avait vingt-deux ans de plus que moi. En sorte que si l'idéal était dépassé moralement, le matériel qui est beaucoup posait des barrières infranchissables. Cette passion sans limite n'a pas rencontré toute sa pâture. Il m'a manqué la moitié du tout. »

Cependant, en 1833, la maladie était venue. Les jours de l'amie devaient être en sérieux danger, car Balzac écrit ainsi à Madame Hanska : « Demain, si vous vouliez, je briserais ma plume ; demain, nulle femme n'entendrait plus ma voix. Mais je demanderais grâce pour la *Dilecta* qui est ma mère. Elle a bientôt cinquante-huit ans ; vous ne sauriez en être jalouse, vous si jeune. »

L'année suivante, elle est près de mourir, et Balzac s'exprime ainsi : « Je suis allé voir, pour deux jours, Madame D... Cette vie si précieuse est perdue. A tout moment, la mort peut m'enlever un ange qui a veillé sur moi pendant quatorze ans, une fleur de solitude aussi que jamais le monde n'a touchée et qui était mon étoile. »

La *Dilecta* ! C'est à elle qu'il donnait un beau portrait qu'avait fait de lui son ami Deveria, avec ces lignes écrites de sa main : « *Et nunc et semper.* » C'est à elle qu'il dédiait, en 1833, *Louis Lambert*, avec ces mots : *Et nunc et semper Dilectæ dicatum*. C'est à elle enfin qu'il fait allusion quand il compose *Le Lys de la Vallée* et qu'il crée ce personnage énigmatique jusqu'ici et maintenant expliqué, de Madame de Mortsaufr. C'est son amie évidemment qu'il a voulu dépeindre sous les traits de cette héroïne¹.

La *Dilecta* meurt, en effet, en 1834, sans que nous sachions rien de plus à son sujet que ce qui vient d'être

¹ C'est ainsi que dans *Illusions perdues* M. de Canalis n'est autre que M. de Lamartine, comme l'a démontré si bien M. de Lovenjoul dans la *Revue biblio-iconographique* de juin 1901.

dit. Mais c'est assez. La fille de Madame de Jarjayes fut pour Balzac — il nous le déclare lui-même dans le *Lys de la Vallée*, — « ce qu'était la Béatrix du poète florentin, la Laure sans tâche du poète vénitien, la mère des grandes pensées, la cause inconnue des résolutions qui sauvent, le soutien de l'avenir, la lumière qui brille dans l'obscurité comme le lys dans les feuillages sombres. Oui, elle dicta ces hautes résolutions qui coupent la part au feu ; qui restituent la chose en péril ; elle m'a donné cette constance à la Coligny pour vaincre les vainqueurs, pour renaître de la défaite, pour lasser les plus forts lutteurs. »

Le lecteur peut se demander si la *Dilecta* ne fut pour l'écrivain qu'une amie et non une maîtresse. Je le crois. Nous trouvons, en effet, dans le *Lys de la Vallée*, que Madame de Mortsauf reste chaste et vertueuse, tout en aimant un jeune homme qui l'aime. S'il faut voir, — et il n'est guère permis de faire autrement, — dans cette honnête femme et ce jeune homme Laure et Balzac, ce fait jette un jour assez clair sur le caractère innocent de leurs relations, que rien d'ailleurs n'autorise jusqu'à présent à suspecter.

Elle meurt, Madame de Jarjayes, sa mère, lui survit jusqu'en 1837. Le Chevalier, au contraire, l'avait devancée de douze ans et était mort, en 1822, à Fontenay-les-Roses, avec le titre de lieutenant-général des armées du roi. Il laissait, de son dernier mariage, deux filles, et pour héritier de son nom Benoit Augustin de Reynier, son petit-neveu ¹.

. . .

Il nous reste maintenant à rechercher l'influence qu'a exercée sur Balzac et sur son œuvre cette femme remarquable. Nous allons le faire en peu de mots.

¹ Ce petit-neveu, mort célibataire, en 1863, à Saint-Georges-de-Comiers, avait demandé à M. Berlioz, mari de l'une de ses nièces, d'ajouter à son nom celui de *Reynier de Jarjayes*, ce qui fut obtenu par décret du 21 août 1863 ; mais le fils aîné et unique de M. Berlioz étant mort jeune, le nom de *Reynier de Jarjayes* se trouve aujourd'hui éteint. Voir ma *Notice sur le Chevalier de Jarjayes*.

C'est à Madame Laure D..., sans doute, autant qu'à Balzac lui-même, qu'est due la révolution qui s'opère alors dans l'art romantique. Jusque là, les narrateurs des passions humaines, Châteaubriand en tête, se tenaient dans une sphère exclusivement imaginaire. Avec Balzac le roman descend des régions éthérées de la fiction pure dans le champ de la réalité, en attendant de déchoir un peu plus tard dans les bas fonds du réalisme actuel. Pourquoi ? parce que sa vie à lui est un roman de cette sorte. Tandis qu'il est éditeur, imprimeur, il connaît les âpretés du labeur, les agitations enfiévrées et les cruels déboires des affaires, en un mot, ce qu'on appelle aujourd'hui la lutte pour la vie. Dans ces péripéties, dramatiques à leur manière, l'amie qui l'assiste lui dévoile, au flambeau de sa vaste expérience, bien des recoins inexplorés dans ce domaine de la connaissance des hommes et des choses. Or, Balzac écrit ce qu'il a vécu avec, en plus, l'apport non moins vécu qu'y ajoute l'amie.

Il ne faut donc pas s'étonner du caractère de réalité saisissante dont est empreinte toute la *Comédie humaine*. Il ne faut pas s'étonner davantage si les personnes qui se meuvent sur la scène sont si puissamment animées. Balzac peint la vie humaine telle qu'elle est, et avec d'autant plus d'expression qu'il ne fait que récréer des drames qui ont été les siens.

Ainsi veut-il, ce peintre puissant, nous retracer dans *Illusions perdues* l'histoire de l'imprimerie des Séchards, c'est l'histoire de son imprimerie à lui. Veut-il dans *César Biroteau* nous présenter la déconfiture de son héros, c'est la sienne propre qu'il nous met sous les yeux. Dans *Louis Lambert* ce sont les mémoires de sa jeunesse qu'il écrit. Dans le *Lys de la Vallée*, les *Lettres à une étrangère* et la *Duchesse de Langeais*, c'est lui encore et son amie qui occupent la scène. Or, c'est par là que son œuvre est d'un si palpitant intérêt.

Dans les romans où l'auteur ne se dépeint pas lui-même, ce caractère de réalité vivante et dramatique n'est pas moins fortement accusé. C'est que les sujets lui en sont fournis par la femme qui est à ses côtés. Cette femme a vu

se dérouler sous ses yeux les tragiques événements de la fin du dernier siècle ; elle a contemplé de près les émouvantes catastrophes et en a ressenti tous les chocs ; elle a été le témoin des grandes douleurs, la confidente de tous les complots, la dépositaire de tous les souvenirs, la familière du monde princier. Sa mémoire est le livre scellé où tout est écrit par le menu, depuis les faits culminants jusqu'aux moindres détails, avec les mobiles secrets, les desseins révélateurs, les anecdotes inconnues. Or, ce livre est ouvert pour Balzac et ce grand observateur des mœurs peut y lire à l'aise. Qu'y trouve-t-il ? Les *Chouans*, *Madame de la Chanterie*, un *Complot sous la Terreur*, les *Secrets de la Princesse de Cadignan*. Il n'a qu'à reproduire ce qui a été vécu, ce qui a été le drame dans toute sa réalité intense. Et c'est par là qu'il subjugue.

Mais là ne devait pas se borner le rôle de l'officieuse amie. Balzac nous l'a révélée comme une éducatrice ; il nous a dit qu'elle avait fait l'écrivain, qu'elle avait créé le goût. Sans doute, il lui exposait ses conceptions, lui soumettait ses productions. Elle, avec son esprit cultivé, son tact délicat, son goût formé par une instruction supérieure devait apporter son contingent d'idées, d'aperçus, de connaissances et d'indications ; elle devait éliminer, ajouter, redresser, perfectionner. Balzac, emporté par son imagination juvénile, son fougueux tempérament, devait souvent outrepasser la mesure. Elle, grave, pondérée, devait tout remettre à point. Les critiques, en général, sont d'accord à trouver les premières œuvres du romancier médiocres, et à reconnaître, par contre, parmi quelques disparates, les qualités maîtresses des autres. D'où peut venir cette différence entre les productions d'un même auteur ? C'est que, dans celle-là, c'est lui, mais lui incomplet et avec tous ses défauts, et dans celles-ci, lui encore, mais lui complété, lui avec ses défauts éliminés ou tout au moins atténués. La douce Aristarque avait donc passé par là, et Balzac a eu raison de dire qu'elle avait fait l'écrivain et créé le goût,

Il nous est donc permis de conclure que si Balzac est

parvenu au rang qu'il occupe dans les lettres françaises, c'est grâce au concours heureux de celle qu'il appelle son étoile. Sans elle, évidemment, il aurait pu semer dans ses écrits les perles étincellantes du génie, mais on peut se demander s'il aurait su éviter tout un cortège de médiocrités et de défauts qui l'eussent empêché peut-être de surnager.



MONOGRAPHIE

DE LA

COMMUNE DES CROTTES

PAR J. ROMAN

I. — TOPOGRAPHIE ET PRODUCTIONS

La commune des Crottes fait partie du canton et de l'arrondissement d'Embrun ; elle est limitée par la Durance, les communes de Baratier, de Savine et la vallée de Barcelonnette (communes de Revel et du Lauzet), département des Basses-Alpes. Sa superficie totale est de 5.176 hectares 60 ares 7 centiares, au nombre desquels il faut comprendre 2.078 hectares 23 ares 30 centiares de propriétés communales, et 578 hectares 27 ares 68 centiares de terrains improductifs.

Sa population s'élève à 1.313 habitants¹ répartis entre soixante-deux villages, hameaux, écarts ou fermes isolées.

Le village principal est à 800 mètres d'altitude ; le sommet du Poussin, le point culminant de la commune, est à 2.901 mètres.

Le climat de la commune des Crottes est assez froid, car elle est exposée en plein nord ; le froment n'y fructifie qu'à force d'engrais ; en revanche les prairies y sont superbes et productives ; l'avoine, la pomme terre, les légumes et les fruits excellents. Quatre canaux d'arrosage dérivés du tor-

¹ D'après le recensement de 1881 ; il y a environ 100 habitants de moins aujourd'hui par suite de la disparition de la population flottante amenée par la construction du chemin de fer.

rent de Boscodon portent la fécondité dans ses cultures ; les sources y sont abondantes et pures ; les montagnes sont couvertes d'une végétation forestière vigoureuse dans laquelle domine le mélèze et l'épicéa, et sont couronnées de gras paturages.

Le territoire des Crottes se répartit de la manière suivante entre les diverses cultures :

Labours. . . .	338 ^b 61 ^a 12 ^c	Bois. . . .	1.197 ^b 44 ^a 09 ^c
Prairies. . . .	216,53,71	Pâtures. . .	597,47,30
Jardins. . . .	3,65,18	Vergers. . .	5,31,88
Vignes. . . .	37,51,46 ¹	Landes. . .	442,71,24

La commune est divisée en deux parties inégales par le torrent de Boscodon, affluent de la Durance ; son vaste cône de déjection est planté en partie en vignes et en bois de pins. Les torrents du Colombier et de Bragous sont les affluents de celui de Boscodon. Ceux de Combe-d'Aure, de Combe-Bar et de Béal-Grave, affluents directs de la Durance, sont les seuls que l'on puisse citer après les précédents.

Les Crottes sont traversées par la route nationale n° 94 et possèdent un réseau de chemins vicinaux au nombre de six ; il tend à s'améliorer et à se compléter tous les jours. La route nationale traverse le torrent de Boscodon sur un pont nommé le Pont rouge ou de Boscodon ; malgré les digues qui le protègent, il subit quelquefois les atteintes de ce furieux cours d'eau, dont les ravages sont si redoutables.

Deux paroisses se partagent la commune, inégalement réparties quant à l'étendue et à la population. Celle de Saint-Laurent ou du chef-lieu, comprend 820 habitants, celle de Saint-Jean ou de la montagne, 493². Il existe en outre quatre chapelles dans lesquelles on dit quelquefois la messe : celles de Notre-Dame à Montmirail, de Sainte-

¹ C'est le chiffre donné par le cadastre, mais de nouveaux défrichements augmenté avaient dans une notabel proportion l'étendue des vignobles des Crottes. Le phylloxéra en a depuis lors détruit les neuf dixièmes qui n'ont pas été replantés.

² Cette paroisse a été créée en 1808 seulement.

Madeleine à Beauvillard, de Saint-Benoît au Bois et de Saint-Marcellin au Forest. Une chapelle appartenant à une confrérie de pénitents noirs existe en outre dans le village principal.

La population est exclusivement agricole; la propriété est très divisée. Un certain nombre de jeunes hommes s'expatrie chaque année pendant l'hiver et va à Marseille exercer la profession de charcutier. Trois moulins à blé, deux fours à chaux, un four à plâtre et une briqueterie constituent toute l'industrie de la commune. Des carrières d'albâtre rosé¹ et de roche tendre, improprement nommée tuf, sont situées sur les pentes du torrent de Boscodon et pourraient être facilement exploitées.

Le commerce des bois de construction auxquels les conducteurs de radeaux font descendre le cours de la Durance au milieu de nombreux dangers; l'élève d'environ 3.000 moutons et de 300 vaches ou juments poulinières, constitue la principale richesse des habitants. Le commerce de détail et de denrées alimentaires y est rendu insignifiant par la proximité d'Embrun, distant de quatre kilomètres seulement.

Les habitants, presque sans exception, parlent assez purement le français et savent lire, écrire et compter. Sept écoles permanentes, dont deux de garçons, deux de filles, trois mixtes, et une école temporaire, témoignent de la sollicitude de l'administration municipale pour l'instruction des jeunes générations.

II. — ÉPOQUE PRÉHISTORIQUE ET GAULOISE

Dans les alentours du village de Saint-Jean des Crottes, un cultivateur découvrit, il y a une dizaine d'années, un tombeau en pierres sèches renfermant un squelette portant aux bras et aux jambes de minces bracelets de bronze. Le travail de ces bijoux permet de leur assigner une date

¹ Il est de tradition que la statue de Lesdiguières qui orne le tombeau de ce capitaine est en albâtre de Boscodon; il n'y a rien à cela d'impossible, mais la preuve manque.

contemporaine du siècle qui a précédé la naissance de Jésus-Christ. Il n'est pas permis de douter, en conséquence, que la contrée n'ait été habitée il y a plus de dix-huit cents ans.

III. — ÉPOQUE GALLO-ROMAINE

Rien, jusqu'à présent, n'est venu démontrer le séjour des Romains dans le territoire des Crottes ; aucune substruction, aucune monnaie romaine n'y ont été trouvées. aucune voie antique n'y a laissé de trace.

IV. — MOYEN-ÂGE

Dès le XII^e siècle nous voyons le territoire actuel de la commune des Crottes divisé en deux mandements ; celui des Crottes et celui de Montmirail. Je traiterai de chacun d'eux en particulier.

1^o MANDEMENT DES CROTTES

*Ses limites*¹. — Le mandement des Crottes était borné au nord par celui de Baratier, d'après une ligne partant d'un rocher nommé le rocher de Saint-Julien, passant par le sommet d'une colline nommée le Serre-Douet et aboutissant à la Durance ; à l'ouest, par la Durance ; au midi, par les torrents de Boscodon et de Bragous, et à l'est, par la crête des montagnes qui séparent l'Embrunais de la vallée de Barcelonnette.

Il faut observer toutefois que le torrent de Boscodon ne suivait pas, au moyen-âge, le même lit qu'aujourd'hui, dans son tracé inférieur ; il s'inclinait beaucoup plus vers le hameau de Montmirail, contournant la colline du Serre de la Gardette et faisant avec son lit actuel un angle de plus d'un kilomètre de base. Dans les actes les plus

¹ Les limites de ce mandement sont exactement tracées dans les hommages des seigneurs des Crottes conservés aux archives de l'Isère.

anciens, ce lit primitif est indiqué comme suivant une ligne à peu près droite depuis le Serre de la Gardette jusqu'en face de la combe de Saint-Julien, située sur l'autre rive de la Durance ¹.

État politique et administratif. — Le mandement des Crottes suivit les vicissitudes de l'Embrunais, fit partie de la Provence jusqu'en 1232, fut annexé alors au Dauphiné, puis fut uni, en 1349, au royaume de France.

Pendant le XI^e siècle, les vicomtes de Gap gouvernèrent l'Embrunais sous la suzeraineté des comtes de Provence ; ils étaient à la fois administrateurs et juges et rendaient la justice dans des plaids publics. A la fin du XI^e siècle ces vicomtes disparurent et les comtes de Provence et de Forcalquier prirent en main l'administration du comté d'Embrunais.

Au XIII^e siècle, coïncidant à peu près avec l'annexion de l'Embrunais au Dauphiné, apparaissent les baillis, administrateurs supérieurs, ayant au-dessous d'eux des juges majeurs et des châtelains. Les Crottes dépendaient du bailiage et de la châtellenie delphinale d'Embrun. Un châtelain et un juge seigneurial y représentaient les seigneurs des Crottes, tandis qu'un agent nommé mistral (*mistralis* ou *mayerius*) y administrait les biens domaniaux appartenant au Dauphin.

Cette organisation ne fut que légèrement modifiée jusqu'au XVI^e siècle.

État ecclésiastique. — La paroisse des Crottes existait déjà au XII^e siècle sous le titre de Saint-Laurent. Elle fut donnée à cette époque à l'abbaye de Boscodon qui eut le droit d'en choisir le desservant et d'en percevoir la majeure partie des dîmes. Le reste de ces dîmes appartenait au chapitre d'Embrun et formait une prébende.

Un assez grand nombre de chapelles fut fondé dans cette

¹ Hommage de Guillaume d'Embrun, du 13 mars 1350 (1351). Arch. de l'Isère B, 2618.

paroisse¹. Dès 1458 nous y trouvons celle de la Trinité, fort ancienne déjà ; elle était à la collation de l'archevêque d'Embrun, existait encore en 1789 et rapportait alors trente livres ; celle de Notre-Dame de la Perroutine, fondée par les seigneurs du Puy-Sanières et rapportant en 1789, 174 livres ; enfin trois autres chapelles fondées par Hugues Baile, Jacques Michalon et Pierre Garcin, et dont le titre ne m'est pas connu.

En 1489, une nouvelle chapelle dédiée à Saint-Firmin vient s'ajouter aux précédentes.

En 1516, d'après le rôle des décimes, les chapelles existant dans la paroisse des Crottes étaient celles de la Trinité, de Saint-Jean, de Notre-Dame et de Saint-Antoine².

En 1620, Jacques Truche, curé des Crottes, fonda au hameau du Forest, la chapelle de Saint-Marcellin, encore existante, et lui fit don de plusieurs belles terres.

En 1625, Jacques Maurel, bourgeois et marchand d'Avignon, originaire des Crottes, fonda la chapelle de Sainte-Luce, hors du village, sur la route d'Embrun ; elle rapportait 135 livres.

Un apothicaire d'Avignon, nommé Claude Maurel, sans doute parent du précédent, fonda en 1658 une chapelle de Notre-Dame-de-Bonrepos, au hameau des Sanières ; elle fut consacrée le 12 octobre 1718 seulement. La messe y était célébrée deux fois par semaine.

En 1660, Laurent de Rame, sieur de Chantereine, chanoine d'Embrun, et frère du seigneur des Crottes, fonda la chapelle de Saint-François dans l'église paroissiale. Le seigneur des Crottes en était juspatron et le revenu s'élevait à 150 livres.

En 1670, les consuls fondèrent, près de la porte du village, la chapelle de Saint-Sébastien, qui fut réparée en 1700 aux frais de la paroisse.

En 1701, Jean Albrand fonda, au hameau de Beauvillard, la chapelle de Saint-Roch ; elle rapportait 150 livres et était

¹ Ces indications relatives aux chapellenies des Crottes, sont tirées pour la plupart de mes archives personnelles.

² Archives nationales, G⁸ 1.

sous le juspatronat de la famille du fondateur. Elle existe encore, mais le vocable en a été changé; elle est aujourd'hui sous le titre de Sainte-Madeleine.

En 1731, Jean Bosq fonda, au hameau du Forest, la chapelle de Notre-Dame des Neiges qui se confondit avec celle de Saint-Marcellin.

Au milieu du XVIII^e siècle nous trouvons encore les chapelles suivantes dont la date de fondation ne nous est pas connue : chapelle de Tous-les-Saints, sous le juspatronat du chapitre d'Embrun ; revenu 27 livres ; chapelle des Onze-mille-Vierges sous le juspatronat des seigneurs de Baratier ; revenu 9 livres ; chapelles de Saint-Claude, au hameau de Combe-Meyranne, de Saint-Jean-Baptiste à celui des Albrands, et enfin de la Sainte-Croix.

En 1757, il n'y avait que trois chapelles ayant des revenus sérieux : Saint-François, Sainte-Luce et Notre-Dame de Bonrepos ; elles rapportaient 144 livres 14 sols, suivant le dire du curé qui avait peut être intérêt à en diminuer la valeur.

Le clergé paroissial se composait d'un curé nommé par l'abbé de Boscodon, et de deux vicaires ou chapelains dont l'un était choisi et payé par le même abbé et l'autre par l'archevêque d'Embrun. Les revenus de la plupart des chapelles leur étaient attribués pour augmenter leurs émoluments¹.

En 1757, le curé avait 426 livres 5 sols de revenu plus la jouissance de quatre prés, deux champs, une vigne et un jardin ; les deux vicaires avaient à eux deux 510 livres de revenus.

En 1458, quatre confréries possédaient des propriétés dans le territoire des Crottes ; celles du Saint-Esprit², de Saint-Laurent, de Notre-Dame et une dernière nommée

¹ Albert, *Histoire géographique, naturelle, ecclésiastique et civile du diocèse d'Embrun*. (Moise, 1783, in-8°). T. I, p. 125.

² Avant l'introduction, dans les Alpes, des confréries de pénitents, il y avait une confrérie du Saint-Esprit dans chaque paroisse ; il n'en existe plus qu'à Briançon. La chapelle actuelle des pénitents de la paroisse de Saint-Laurent des Crottes a porté, jusqu'au XVIII^e siècle, dans les cadastres, le nom de chapelle du Saint-Esprit.

simplement confrérie des Crottes. La première était une congrégation d'hommes; il est probable que celle de Notre-Dame était pour les femmes. Ces différentes confréries, aussi bien que la cure et plusieurs des chapelles possédaient des propriétés territoriales inscrites dans les divers cadastres de la commune jusqu'en 1790.

Etat féodal. — La terre des Crottes se divisait en une seigneurie majeure et plusieurs seigneuries secondaires; j'entends par seigneurie majeure celle qui avait le droit de haute et basse justice.

La seigneurie majeure se partageait entre le Dauphin et un seigneur particulier. Ce dernier avait juridiction sur la presque totalité de la paroisse; il percevait un droit de péage sur les radeaux qui descendaient la Durance, un droit de lods et ventes sur les mutations de propriété, une taxe sur le blé et le vin récoltés dans la seigneurie, trois deniers par habitant pour les exempter du service militaire, un droit de fournage pour la cuisson du pain au four seigneurial; il avait droit à trois journées de corvée par feu et les biens de tout habitant mort sans héritier, entrant en religion ou quittant le pays lui étaient acquis par droit de dévolution¹. La plupart de ces privilèges avaient été concédés au seigneur des Crottes par des lettres patentes du dauphin Guigues VII données à Beauvoir le 3 des ides de janvier 1265 (11 janvier 1266)².

Les propriétés patrimoniales du seigneur des Crottes étaient fort nombreuses; d'après le cadastre de 1458 il possédait 135 parcelles, dont plusieurs de très grande étendue.

Ses devoirs féodaux consistaient à prêter hommage au Dauphin et à tenir à sa disposition un cavalier armé de toutes pièces, qui devait marcher en même temps que les contingents d'Embrun et de Savine.

Il nommait pour administrer et rendre la justice dans sa

¹ Reconnaissances passées au seigneur, en 1573. Arch. du chât. de Picomtal.

² Arch. de l'Isère, B, 2630. Cette pièce est publiée à l'Appendice.

seigneurie, un châtelain et un juge. Le 6 août 1319, Henri Dauphin, évêque de Metz et administrateur du Dauphiné, l'autorisa à dresser partout où bon lui semblerait des fourches patibulaires à ses armes ¹.

Le plus ancien seigneur des Crottes dont j'aie trouvée la mention est Guillaume d'Embrun, vivant en 1166.

B. (probablement Bertrand), son fils, vivait en 1198.

A partir de celui-ci, la filiation se poursuit sans interruption par Hugues d'Embrun (1210-1247), Humbert (1254), Hugues II (1258-1288) et Boniface qui fut l'un des plus opulents seigneurs de l'Embrunais et posséda en même temps que la seigneurie des Crottes une partie de celles d'Embrun, de Baratier, de Savine et du Puy-Sanières.

Il vivait en 1292, prêta hommage au Dauphin le 14 mars 1298 ² et testa en 1328. Raoul, son fils, prêta hommage le 1^{er} février 1336 (1337) et mourut en 1338. Guillaume, Antoine et Jean, ses fils, se partagèrent son héritage; le premier racheta la part des autres et prêta hommage au dauphin Charles 1^{er}, le 13 mars 1350 (1351), sous la condition que les privilèges des seigneurs des Crottes seraient confirmés par lui, ce qui eut lieu. Il mourut vers 1360. Ses enfants Antoine et Etiennette en héritèrent par indivis; cette dernière épousa Henri Raymond, seigneur de Mont rond et de Sigottier, qui prêta hommage au nom de sa femme le 10 juillet 1369 ³, puis vendit sa part de seigneurie à son beau-frère. Antoine d'Embrun testa le 26 juin 1416, disposant de tous ses biens situés aux Crottes, en faveur de sa fille Antoinette, épouse d'Antoine de la Villette ⁴.

Alors commença une nouvelle race seigneuriale. Antoine de la Villette vécut jusqu'en 1459 et laissa deux fils, Louis et Yvet; le premier prêta hommage le 15 juin 1459. Martin

¹ Arch. de l'Isère, B, 2619. Cette pièce est également publiée à l'Appendice.

² Voir cet hommage à l'Appendice.

³ Cet hommage, le plus complet qui nous reste de la seigneurie, se trouve aux arch. de l'Isère, B, 2622.

⁴ Le contrat de mariage d'Antoine de la Villette et d'Etiennette d'Embrun existe aux mêmes archives, B, 3001.

et Louis, ses enfants, lui succédèrent en 1478; ils transigèrent le 16 août 1495 sur l'héritage paternel. Louis mourut vers 1520 laissant trois filles, Louise, Catherine et Marie, mariées dans les maisons Reynaud, Bosse et de La Font; avant la fin du XVI^e siècle ces petites parcelles de seigneuries avaient été de nouveau absorbées par la seigneurie principale.

Martin de la Villette, frère du précédent, testa le 31 novembre 1530¹; il ne laissa pas de postérité et partagea son héritage entre les familles de Rame, de Naveysse et d'Arènes.

La famille de Rame, par des acquisitions successives rentra avant 1600 en possession de ces diverses parts de seigneurie aliénées depuis cent ans. Gaspard de Rame, héritier en 1530 de Martin de la Villette et auteur de la troisième race des seigneurs des Crottes, testa en 1549. Son fils Antoine testa en 1592 et Mathieu, son petit-fils, vécut jusqu'en 1630. Il ne laissa que deux filles, Isabeau et Hélène; la première épousa Jacques d'Espagne, et la seconde, qui racheta les droits de sa sœur, Charles d'Autric de Vintimille; elle vécut jusqu'en 1660 environ. Elisabeth d'Autric de Vintimille, fille unique des précédents, épousa Arnaud de Guillem de Salla de Montjustins et testa le 1^{er} septembre 1687. Joseph-Elzéard-Charles de Guillem, leur fils, vendit, le 4 octobre 1724, la terre des Crottes à Lazare de Ravel, conseiller au parlement d'Aix, qui testa en 1762; son fils René-Hyacinthe vendit les Crottes le 11 juillet 1769, à Joseph Cellon, bourgeois d'Embrun, ancien officier d'infanterie coloniale, qui recéda cette terre le 28 novembre 1792 à Jean-François-Louis Cressy, commissaire des guerres, ancien vibailly d'Embrun.

Les droits du Dauphin, sur la terre des Crottes étaient assez importants. Le territoire nommé Puycomtal lui appartenait en seigneurie directe, et, de plus, il percevait la neuvième partie des fruits, la moitié des amendes pour les délits ruraux, un droit de fournage à Puycomtal, un droit

¹ Arch. du châ. de Picomtal.

de lods et ventes pour les mutations, de taille et de corvée sur les hommes qui lui appartenaient. Il avait en outre la juridiction exclusive des étrangers séjournant dans la seigneurie, leurs biens lui appartenaient, en cas de mort, par droit de dévolution. Il avait le droit d'aubaine sur les débris rejetés par les flots de la Durance, le droit de pêche et de chasse aux oiseaux nobles¹, celui de détenir les clefs du village et d'y loger ses soldats en cas de guerre. Il est à noter que tous les bâtards nés dans la paroisse des Crottes devenaient de plein droit sujets du Dauphin et ses hommes-liges².

Le 17 des kalendes de novembre (16 octobre) 1277, le bailli de l'Embrunais autorisa les habitants des Crottes, qui voudraient se soustraire aux violences et aux exactions de leur seigneur Hugues d'Embrun, à construire des habitations dans le territoire delphinal de Puycomtal, à condition de devenir hommes-liges du Dauphin³. Telle est l'origine du hameau actuel de Picomtal. Le 31 octobre 1316, le Dauphin voulant récompenser Lantelme Peyron, notaire à Embrun, des services qu'il lui avait rendus lors de la construction du palais delphinal de cette ville et de certains démêlés nés à cette occasion avec l'archevêque, lui albergea une partie de ce territoire; il y joignit en 1318 (23 juin) la mistralie des Crottes⁴.

Tous les droits du Dauphin sur la seigneurie des Crottes furent vendus le 1^{er} mai 1593 à Mathieu de Rame, seigneur majeur de cette paroisse, pour la somme de 488 livres tournois⁵. Cette vente fut renouvelée le 23 mai 1608, le 23 décembre 1621 et le 24 octobre 1724. Après cette dernière acquisition, les habitants des Crottes tentèrent de racheter eux-mêmes les droits seigneuriaux du Dauphin, mais faute de ressources suffisantes, leur surenchère fut annulée en

¹ Les oiseaux nobles étaient les oiseaux de proie et quelques autres encore, tels que le héron, le faisan ou téttras, etc.

² Reconnaissances passées au Dauphin en 1494. Arch. du châ. de Picomtal.

³ Inventaire de la Chambre des Comptes. Embrunais.

⁴ Arch. de l'Isère B, 3009

⁵ Acte brig. arch. du châ. de Picomtal.

1729¹. C'est à partir de cette vente de 1593 que les seigneurs des Crottes prirent le titre de seigneurs des Crottes, Puycomtal et Montmirail et que le château lui-même fut désigné dans la plupart des actes d'hommage, de reconnaissance et même dans les cadastres, sous le nom de château de Puycomtal, Puycomptal ou Picomtal.

Un petit fief, nommé Beauregard ou la Tour de Beauregard et dont le siège était une maison forte close de murailles, surmontée d'un colombier, confinant à la porte principale du village et dont l'ensemble existe encore, fut distinct, jusqu'au XVIII^e siècle de la seigneurie majeure.

Il appartenait, en 1268, à Athenulphe de Briançon, dont la fille Hélène épousa Jacques de Ravenne, professeur de droit à Embrun, puis juge à Gap². Il passa, au commencement du XIV^e siècle, à la famille Agnel ; Louis Agnel le possédait en 1340-1346 et Randonne, sa fille unique, le porta en mariage à Henri de Hautvillard ou Arvillars, bailli de l'Embrunais (1380-1429). Jacqueline de Hautvillard ou Arvillars, leur fille unique, épousa en premières noces en 1388, Jean Sauveur, notaire à Saint-Sauveur, puis avant 1429, Guillaume Taxil, bourgeois d'Embrun. Bérengère Taxil, sa fille, épousa Pierre Emé³, notaire d'Arvieux en Queyras, et les deux époux reçurent, le 4 février 1437 (1438), une cession générale des biens de leurs ascendants, moyennant une pension viagère.

Pierre Emé mourut peu après, laissant un fils unique nommé Jacques qui mourut sans alliance et dont hérita en 1450 son cousin Guillaume Emé. Les descendants de ce dernier se succédèrent sans interruption dans le fief de Beauregard dans l'ordre suivant : Oronce (1487) ; Claude et Raymond (1541) ; Pierre qui testa en 1598 ; Guillaume,

¹ Cette acquisition donna lieu à un procès dont les pièces existent encore dans les arch. précédentes.

² Toutes les pièces concernant ce petit fief qui fut acquis en grande partie par le seigneur majeur des Crottes au XVIII^e siècle, existent également aux arch. précédentes.

³ Cette famille Emé existe encore : MM. le marquis et le comte de Marcieu, de Grenoble, en sont les représentants.

vibailli d'Embrun (1599); Jean (1626-1650); Guillaume (1680). Pierre Tholozan, sieur de La Madeleine, en hérita en 1681; son fils Jean (1716) et son petit fils Jean-Antoine (1750-1763) furent les derniers possesseurs de ce fief dont ils aliénèrent peu à peu les terres. Ils portaient le titre de sieurs de Beauregard et de la Pinée.

Les seigneurs de Baratier et le prévôt du chapitre d'Embrun se disaient coseigneurs des Crottes; le premier percevait quelques cens sur les territoires des Jouglards, du Poët et de l'Osselin, confinants Baratier; le second possédait une partie du bois nommé la Garenne, le tiers du revenu du four banal, du péage établi sur la Durance et la moitié des amendes provenant des délits ruraux.

Etat communal. — La première fois que j'ai trouvé la commune des Crottes mentionnée dans un acte public c'est dans une charte de 1198 provenant de l'abbaye de Boscodon ¹. Les habitants s'y plaignent que cette abbaye leur interdit de faire paître leurs troupeaux, de couper du bois et de défricher le terrain des montagnes de Natton et du Tronchet, comme ils prétendent y avoir droit de temps immémorial.

Nous voyons depuis cette époque la commune, par l'intermédiaire de ses consuls ou syndics, faire tous les actes d'administration ordinaire, transiger et acquérir.

Le nombre de ces consuls et syndics a varié; le premier connu date de 1231 et se nommait Guillaume Gaudemar ²; en 1356 ils étaient deux, Pierre Blanc (Albi) et Arnoul Dannel ³, et ce nombre resta le même jusqu'au XVIII^e siècle.

L'administration municipale se composait de deux conseils: le conseil ordinaire de dix ou vingt pères de famille, nommés par leurs pairs, et le conseil général qui se réunissait seulement lorsqu'il y avait de graves intérêts à

¹ Arch. de l'Isère, B, 2961 p. 37. Cette pièce est publiée à l'Appendice.

² Ibid., p. 36.

³ Original, arch. des Crottes.

débattre, et se composait de tous les pères de famille. C'était quelque chose d'analogue à nos anciens conseils municipaux avec l'adjonction des plus forts imposés. Lorsque les dépenses prévues étaient votées, on choisissait un exacteur ou receveur municipal, qui faisait généralement partie du conseil et rendait ses comptes à la fin de l'exercice.

Généralement, il faut bien le dire, dans ce régime de liberté absolue, les finances étaient mal administrées, et les propriétés communales livrées au pillage. Les guerres de religion au XVI^e siècle mirent le comble au désordre financier de nos contrées et toutes les communes sortirent de là prodigieusement endettées.

Elles étaient obligées de nourrir et de loger les troupes qui les traversaient ; on leur donnait, il est vrai, des aides, c'est-à-dire des communautés qui, situées sur des routes moins fréquentées, étaient tenues de contribuer à la charge des étapes en payant leur cote-part en argent ; mais ces aides étaient presque toujours illusoires et devenaient plutôt une occasion de dépense que de soulagement pour les paroisses. On trouve, en effet, dans toutes nos archives communales une multitude de procès engendrés par des réclamations relatives à ces aides, procès qui ne reçurent parfois aucune solution.

A partir du XVII^e siècle, les paroisses furent obligées de faire approuver leur budget par le parlement, mais, malgré cette mesure salubre, la situation ne fit qu'empirer. Nous voyons au XVIII^e siècle la communauté des Crottes tenue à toutes les tailles royales, aux droits seigneuriaux, aux dîmes ecclésiastiques ; obligée de nourrir les troupes qui la traversaient ; accablée de corvées par les intendants pour la réparation des routes, le transport des bagages des personnes de marque et des officiers qui parcouraient l'Embrunais ; de plus, elle était engagée dans trois ou quatre procès considérables avec le mandement de Savine, avec l'abbaye de Boscodon, avec le seigneur, avec les aides des étapes, etc.

Au moyen-âge, la noblesse des Crottes payait l'impôt

ainsi que les autres habitants ⁽¹⁾ ; au XVIII^e siècle, les terres qu'elle possédait furent déclarées exemptes aussi bien que celles des ecclésiastiques, ce qui constitua une grave surcharge pour le reste des habitants.

Malgré cette fâcheuse situation, le mandement des Crottes non seulement n'aliéna pas ses propriétés communales, mais même ne cessa de les accroître.

Dès 1198, nous voyons les habitants des Crottes posséder un droit d'usage sur les montagnes qui sont dans le bassin de réception du torrent de Boscodon ; ces droits donnèrent lieu à de nombreuses transactions avec l'abbaye de Boscodon ; les principales datent de 1198, 1204, 1234 et 1356². Celle de 1234 est signée de trente-un notables qui en approuvent les dispositions. Celle de 1356 est la plus complète ; elle offre les articles suivants : les habitants pourront ramasser le bois mort pendant toute l'année sur les versants du torrent de Boscodon ; à partir de la fête de Saint-Julien (28 août) ils pourront y faire paître leurs troupeaux, sans nuire aux récoltes pendantes ; il leur est cependant interdit d'entrer dans la forêt qui se trouve entre les torrents de Bragous et du Colombier (la forêt domaniale actuelle) ; l'abbaye peut introduire dans les montagnes qui lui sont communes avec les habitants 450 moutons étrangers plus 15 moutons par berger.

Au moment de la Révolution, ces montagnes communes entre le mandement des Crottes et l'abbaye de Boscodon sont devenues la propriété exclusive de la commune.

Les forêts situées entre le torrent de Boscodon et le mandement de Baratier étaient la plupart la propriété des seigneurs des Crottes qui y possédaient les quartiers sui-

(1) Comme du reste tous les nobles de l'Embrunais. Une charte de 1237 dont l'original est conservé aux archives d'Embrun contient un accord entre les consuls de cette ville et les nobles, par lequel ces derniers se reconnaissent astreints à toutes les charges municipales, sauf les corporelles.

² Ces actes se trouvent aux Archives des Hautes-Alpes, fonds de Boscodon ; aux archives des Crottes et aux archives de l'Isère B, 2961 p. 36 et 37.

vants : Pra-Clapier, Coste-Aymare, Pra-la-Peyre, Pra-Clos, le Fournas, Roussillon, les Mélèzes, les Faysses et Siguret¹. Toutes ces parcelles furent successivement données en emphytéose moyennant une rente à la commune des Crottes qui cessa de la payer au moment de la Révolution et conserva les bois.

La nécessité de conserver les forêts et de les protéger contre des coupes inintelligentes s'était fait sentir de bonne heure. Le 25 mai 1346, un acte passé entre les seigneurs et les habitants interdit de faire des fours à plâtre dont l'alimentation est une cause de destruction pour les forêts communales, et de vendre hors de la paroisse plus d'une charge de bois par marché². En 1718, le seigneur avait obtenu un jugement du vibailage d'Embrun interdisant aux habitants de couper des bois sans son autorisation, mais il fut débouté au parlement parce que la communauté justifia d'un droit d'usage immémorial et prouva qu'en 1692 le roi lui-même avait fait acheter un grand nombre de pièces de bois dans ces forêts pour fortifier Embrun³.

La plaine actuellement complantée en vignes qui sépare les Crottes de Baratier appartenait également à la commune. Le seigneur voulut en obtenir, en 1740, le délaissement en sa faveur pour y planter des mûriers, mais il perdit son procès⁴.

Les irrigations sont fort anciennes dans la commune des Crottes ; antérieurement à 1346, elle était déjà arrosée par des canaux dont les eaux étaient distribuées par des béliers payés en blé pour cet office. Guillaume d'Embrun, seigneur des Crottes, et un entrepreneur nommé Raymond Féraud, firent creuser, en 1346, un nouveau canal qui prenait naissance au Lauzerot et coûta 60 florins d'or (environ sept ou huit mille francs). Par une transaction passée le 25 mai de cette même année, entre les cinq

¹ D'après le cadastre de 1458.

² Arch. de l'Isère B, 2992 n° 1. Voir cet acte à l'Appendice.

³ Arc. du châ. de Picomtal.

⁴ Ibid.

coseigneurs des Crottes et les habitants, il fut stipulé que chaque fosserée de terrain qui ferait usage de cette eau paierait quatre deniers ; ceux qui prendraient l'eau sans l'autorisation du béalier seraient condamnés à quinze sous d'amende ; ceux qui refuseraient de prendre part aux corvées imposées pour réparer ce canal, à huit deniers ⁴.

• (*A suivre*).



⁴ Arch. de l'Isère B, 2992 n° 1. Cette pièce est publiée à l'Appendice.



PRONOMS PERSONNELS

DANS LA LANGUE POPULAIRE DU GAPENÇAIS

(Suite)

FORMES. — Les pronoms personnels sont pour la première personne : sing. *i'w, mæ, mi* ; plur. masc. *mwza'w-træs*, fém. *mwza'wtræs*, des 2 genres *nws, moi* ; pour la deuxième : sing. *tu, tæ, ti* ; plur. masc. *vwza'wtræs*, fém. *vwza'wtræs*, des 2 g. *vws* ou *ws, vwi* ; pour la troisième : sing. masc. *æ'w* ou *væ'w, lw, li, w* ou *vic, næ*, fém. *æ'la* ou *væ'la, la, li, næ* ; plur. masc. *æ'hw*s ou *væ'hw*s, *æ'læs* ou *væ'læs, hws, læs* ou *læ'i, hwr, næ* ou *næn* ; fém. *æ'las* ou *væ'las, las, læs* ou *læ'i, hwr, næ* ou *næn*. *Mæ, tæ, lw, la* perdent leur voyelle finale devant un mot commençant par une voyelle.

EMPLOI. — Le pronom personnel sujet ne s'exprime pas, à moins qu'on ne veuille attirer particulièrement l'attention sur lui, qu'il ne soit en opposition ou coordonné avec un autre sujet : *taba'zw*, je frappe ; *i'w taba'zw*, moi je frappe ; *i'w traba'liw, tu tæ pa'wzæs*, moi je travaille et toi tu te reposes ; *i'w mæ tu tabazæn*, toi et moi nous frappons.

Les formes *i'w, mwza'wtræs, tu, vwza'wtræs, æ'w* ou *væ'w, æ'la* ou *væ'la, æ'hw*s ou *væ'hw*s, *æ'læs* ou *væ'læs, æ'las* ou *væ'las* s'emploient : 1° comme sujets dans les cas que je viens d'énumérer ; 2° comme compléments précédés d'une préposition : *va'i mæ væ'la*, va avec elle ; *ako s par vwza'wtræs*, cela est pour vous. — *Mæ, nws, moi, tæ, vws*, ou *ws, vwi*, s'emploient comme complé-

ments directs ou indirects d'attribution placés devant un verbe : *mæ ve'i*, *nws a'ma*, il me voit, il nous aime ; *læ pla'i*, *vws ba'ila*, il te plaît, il vous donne. On ne prononce *nw'i*, *vw't*, que devant les mots commençant par les douces *b*, *g*, *d*, *j*, *z* et par *l*, *m*, *n*, *r* ; *ws* ne se met qu'après un mot terminé par une consonne. — *Mi*, *ti* s'emploient comme compléments après une préposition ; ils sont d'un usage rare, on les remplace généralement par *i'w*, *tu* : *æ'iso s par mi* ou *par i'w*, *ako s par ti* ou *par tu*, ceci est pour moi, cela est pour toi. — *Lw*, *la*, *lws*, *las*, *læs*, *læi* s'emploient comme compléments directs précédant le verbe : *lw ve'w*, je le vois ; *Lws*, *las* sont peu usités, on les remplace d'ordinaire par *læs* qui se prononce généralement *læ'i* devant *b*, *g*, *d*, *j*, *z*, *v*, *l*, *m*, *n*, *r* : *læ'i ve'w*, je les vois. — *Li*, *lwr* s'emploient comme complément indirect d'attribution précédant le verbe : *li*, *lwr ba'ilw*, je lui, leur donne. *Næ* équivaut au français « en », *w* ou *vw* au français « le », ayant le sens de *cela* : *n a'i*, j'en ai ; *w sa*, il le sait.

HISTOIRE. — Au XVI^e siècle les formes du pronom personnel sont, pour la première personne : sing. *hie¹*, *you²*, *me*, *my* ou *mi* ; pas d'exemples du pluriel ; — pour la deuxième : pas d'exemples ; — pour la troisième : sing. masc. *el³*, *l'* pour *lo⁴*, *li* ou *ly⁵*, *o* ou *vo⁶*, *en⁷* ; plur. *ellos⁸*, *los⁹* ; fém. sing. *ello¹⁰*, *la¹⁰*, plur. *las¹¹*, pas d'exemple des autres formes.

Comme complément suivi d'une préposition ou comme

¹ *Annales*, 1900, p. 88-100, n^{os} 2, 11, 12.

² *Ibid.*, n^{os} 3, 4, 5, 11, 13, 14.

³ *Ibid.*, n^{os} 1, 6.

⁴ *Ibid.*, n^{os} 4, 13.

⁵ *Ibid.*, n^{os} 2, 3, 5, 6, 11, 12, 13.

⁶ *Ibid.*, n^{os} 5, 7, 9, 10, 11, 12.

⁷ *Ibid.*, n^{os} 13.

⁸ *Ibid.*, n^{os} 6.

⁹ *Ibid.*, n^o 11.

¹⁰ *Ibid.*, n^o 14.

¹¹ *Ibid.*, n^o 8.

sujet suivi d'une apposition, on emploie plus souvent *my* ou *mi* que *hie* ou *you* ; les autres formes sont employées de la même façon qu'aujourd'hui, sauf *l'* pour *lo* qui se trouve une fois-là où nous mettrions *w* ou *vw*¹ cette particularité est due à l'influence du français ainsi que l'emploi de *y* pour *li*².

ORIGINE. — Les pronoms de la première et de la deuxième personne sont, pour le singulier, à peu près semblables dans toutes les langues indo-européennes. La plupart des formes usitées dans notre langue populaire dérivent du latin : *i'w* vient de *ego* ; le groupe *eg* a subi les mêmes transformations que *ec* dans *seco*, je fauche : il est devenu d'abord *ei* par le changement de la gutturale en *i* ou *yod*, puis *ei* s'est contracté en *i* et *o* atone s'est assourdi en *w* ; la série des transformations a donc été : *ego*, *eio*, *io*, *i'w*, comme pour *seco*, *sego*, *seio*, *sio*, *si'w*, je fauche³. On ignore quelle était la forme de ce pronom en gaulois⁴. — *Mœ* et *te* viennent du latin *me*, *mi* (pour *mihi*) et *te* ; — *mi* et *ti* ne peut venir de *me*, *te*, ils supposent plutôt une forme primitive *mik*, *tik*, comme *ami* de *amic-um* et sont peut-être d'origine germanique⁵ ; — *nws* et *vws* viennent du latin *nos*, *vos* ; — dans *nwza'w-trœs*, *vwza'wtrœs*, l'adjectif-pronom *a'wtrœ* est venu se joindre au pronom personnel ; je ne connais pas d'exemple de cet emploi de *alter* dans le latin classique, mais en grec le mot *allos*, autre, se trouve quelquefois joint ainsi aux pronoms personnels.

¹ *Annales*, 1900, p. 88-100, n° 4, *l'a promes*.

² *Ibid.*, n° 13, *ay y remes*.

³ Pour *seco*, le passage de *c* à *g* puis à *i* s'est fait avant le XII^e siècle ; la contraction de *ei* en *i* est postérieure à cette époque ; dans une charte de 1193 (*Chartes de Durbon*, n° 226), on écrit *seia*, du latin *secat*, *leiaa* de *ligata*, ce qui aujourd'hui se prononce *si'a*, *lia*.

⁴ Galois *i* ; gothique *iĥ*, v. h. all. *iĥ*, allem. *ich*, suéd. *jag*, dan. *jeg*, island. *ek*, néerl. *ik*, anglo-sax. *ic*, angl. *i*, vieil angl. *ich*, *iĥ*, *uch* ; russe *ia*.

⁵ Comparez l'irlandais, gaélique, galois, cornique *mi* ; gothique accusat. *mik*, allem. *miĥ*, suéd. et dan. *mig*, island. *mik*, néerlandais *mij*. Les formes *migo*, *tigo*, *sigo* de l'espagnol et du portugais ont la même origine.

Les pronoms sujets de la troisième personne *æ'w* (au XVII^e siècle *el*), *æ'la* viennent du latin *ille, illa* ; *æ'lws* ou *æ'lœs*, *æ'las* viennent *illos, illas* ; *lws, las* viennent aussi de *illos, illas*. Ils ont pris une forme différente à cause de la différence de position qu'ils occupaient ; dans le second cas ils ont perdu leur première syllabe, parce qu'ils étaient placés devant le verbe et atones ; dans le premier cas ils l'ont conservée, parce qu'ils étaient placés après une préposition et accentués. *Li* vient du datif *illi*, *lor* du génitif *illor-um* employé fautivement pour le datif. *Lœs* vient du français *les*.

On dit généralement que le français *en* vient de l'adverbe latin *inde* ; cette origine ne convient pas pour *nœ*, car *inde* serait devenu chez nous *œnt* et non pas *nœ*. Même incertitude sur *w* ; il me paraît douteux que ce mot vienne du latin *hoc*, cela ; car, avec la prédilection que notre langue populaire a pour le son *k* à la fin des mots, elle ne l'aurait pas laissé tomber ici et nous aurions *wk* et non *w*. Les formes *vœw, vœla, vœlws, vœlas, vw* proviennent d'une tendance que nous avons à développer un *v* entre deux voyelles pour éviter l'hiatus ; on trouve le même phénomène dans *vu'aç* pour *u'aç*, huit, *vw'ndzi* pour *w'ndzi*, onze, *vw'ni* pour *w'ni*, oindre, *av'u'ra* pour *au'ra*, maintenant, *mavur* pour *maur*, mûr, *awvœ* pour *a'wœ*, il entend.

PRONOM RÉFLÉCHI

FORME. — Le pronom réfléchi n'a que les formes *sæ* et *si*; *sæ* s'élide devant un mot commençant par une voyelle.

EMPLOI. — *Sæ* s'emploie comme complément direct ou indirect d'attribution; *si*, comme complément précédé d'une préposition et comme complément direct placé après le verbe : *sæ blu'sæ*, il se pince, il pince soi; *sæ fa'i po'w*, il fait peur à soi; *çasku par si*, chacun pour soi; *cenv'a si e lws a'wtræs*, il ennuie lui et les autres.

Notre langue populaire a, comme le français, une tendance à remplacer *si* par le pronom personnel de la troisième personne : *traba'tta par si* ou *par æ'la*, elle travaille pour elle; mais l'usage de *si* est encore beaucoup plus étendu que celui du français *soi*.

Ce qu'il y a de plus remarquable c'est que nous employons le pronom réfléchi *sæ* non seulement pour la troisième personne des deux nombres, mais encore pour la première personne du pluriel : *sæ turtaen*, nous nous heurtons. Pour ce qui concerne *si*, j'ai entendu dire : *trabalicaen par si*, nous travaillons pour nous, mais généralement on le remplace par le pronom non réfléchi *nwza'wtræs*.

HISTOIRE. — Dans les textes du XVI^e siècle *si* et *se* sont employés comme nous faisons aujourd'hui : *per si et los sious*, pour soi et les siens; *se obliga sy et sos biens*¹, s'oblige lui et ses biens. Au lieu de *si* ou *sy* on écrit quelquefois *cy*². Il n'y a pas d'exemple de la première personne du pluriel à la voix réfléchie.

ORIGINE. — Le pronom réfléchi a, dans toutes les

¹ *Annales*, 1900, p. 88-100, n^{os} 1, 2, 4, 5, 6, 9.

² *Ibid.*, n^o 2, 4.

langues indo européennes, à peu près la même forme¹. Malgré la ressemblance de *sæ* avec le latin *se*, on ne peut affirmer que *sæ* nous vienne du latin ; *sí* ne vient sûrement pas de *se*, il suppose plutôt un primitif *sik*.

En latin et en grec, à l'époque historique, le pronom réfléchi ne s'employait que pour la troisième personne, mais, à l'origine, il a dû servir pour les trois personnes². Il en est encore ainsi en russe et dans les dialectes slaves³. Je suis persuadé que notre langue populaire offrait autrefois la même particularité dont nous avons conservé un dernier vestige dans l'emploi de *sæ* à la première personne du pluriel.

¹ Sansc. *siva*, lat. *se*, all. *sich*, suéd. *sig*, néerl. *zich*, grec *he* pour *se*, teutonique *se*, dans *selba*, pour *se-liba*, d'où sont venus le gothique *selba*, all. *sebe*, danois *selv*, suéd. *sjelf*, island. *sjálfr*, néerl. *zelf*, ang. sax. *self*, *seolf*, *siolf*, *sylf*, ang. *self*, soi-même, soi.

² V. Henry, *Grammaire comparée du grec et du latin*, 224, p. 257.

³ Le pronom *seu* n'est pas, à proprement parler, de la troisième personne ; il est le pronom réfléchi de toutes les personnes ».

³ La langue basque emploie de même le mot *buru*, tête, pour exprimer l'idée réfléchie à toutes les personnes et aux deux nombres. *Grammaire comparée des dialectes basques*, par J. Ivan Eys ; Paris, Maisonneuve, 1879.

ADJECTIFS ET PRONOMS POSSESSIFS

FORME. — Les adjectifs et les pronoms exprimant l'idée de possession sont tirés des pronoms personnels et du réfléchi ; leur forme varie non seulement avec le genre, le nombre et la personne, mais encore suivant qu'il s'agit d'un seul ou de plusieurs possesseurs. Notre langue populaire a des formes différentes pour l'adjectif et pour le pronom, quand le possesseur est unique ; mais, quand il y a plusieurs possesseurs, adjectif et pronom ont la même forme.

Un seul possesseur :

ADJECTIF					
SINGULIER			PLURIEL		
	Masc.	Fém.		Masc.	Fém.
1 ^{re} pers. :	<i>mion, mio</i>	<i>ma</i>		<i>mios, mœs</i>	<i>mas, mœs</i>
2 ^e —	<i>tion, to,</i>	<i>ta</i>		<i>tios, tœs</i>	<i>tas, tœs</i>
3 ^e —	<i>non, no</i>	<i>sa</i>		<i>sios, sœs</i>	<i>sas, sœs</i>

PRONOM					
SINGULIER				PLURIEL	
	Masc.	Fém.		Masc.	Fém.
1 ^{re} pers. :	<i>m'io</i>	<i>mi'a, mi'ona,</i>		<i>m'ios</i>	<i>mi'as, mi'onas</i>
2 ^e —	<i>t'io</i>	<i>ti'a, ti'ona</i>		<i>t'ios</i>	<i>ti'as, ti'onas</i>
3 ^e —	<i>s'io</i>	<i>si'a, si'ona</i>		<i>s'ios,</i>	<i>si'as, si'onas</i>

Plusieurs possesseurs :

ADJECTIF ET PRONOM				
SINGULIER		PLURIEL		
	Masc.	Fém.	Masc.	Fém.
1 ^{re} pers. :	<i>no'astrœ</i>	<i>no'astra</i>	<i>no'astrœs</i>	<i>no'astras</i>
2 ^e —	<i>vo'astrœ</i>	<i>vo'astra</i>	<i>vo'astrœs</i>	<i>vo'astras</i>
3 ^e —	<i>lor</i>	<i>lor</i>	<i>lors</i>	<i>lors</i>

Les formes *mios mas mœs, tios tas tœs, sios sas sœs, noastrœs noastras, voastrœs voastras*, peuvent se changer en *mwi, mai, mœi*, etc., devant un mot

commençant par une des consonnes *b, g, d, j, z, l, m, n, r* : *mæs li'bræs* ou *mæ'i li'bræs*, mes livres.

Quand ils sont employés comme adjectifs, *nw'astræ*, *vw'astræs* se prononcent souvent *nw'stræ*, *vw'stræ*, sans *a* parasite et ils perdent ordinairement l'*r* : *vw'asta ma'ma*, votre mère ; *nw'astæs a'wbræs* ou *nw'stæs a'wbræs*, nos arbres ; cela se produit rarement quand ils sont pronoms : *ako s nw'astræ* plutôt que *nw'astæ*, ceci est à nous.

Les formes terminées par *æ* s'élident devant un mot commençant par une voyelle : *vw'ast avær*, vos moutons. Il en est de même pour l'*a* de *nw'astra*, *vw'astra* : *nwst o'bra*, notre travail. Mais *ma*, *ta*, *sa*, devant un mot commençant par une voyelle, sont remplacés, comme en français, par le masculin *mwn*, *twn*, *sw* ; *twn ape'rsia*, ta pêche.

Les formes du masculin singulier *mw*, *tw*, *sw* sont très peu usitées ; au pluriel *mws*, *tws*, *sws* sont beaucoup plus rares que *mæs*, *tæs*, *sæs*.

Au féminin, *mas*, *tas*, *sas* sont aussi fréquemment employées que *mæs*, *tæs*, *sæs*. Pour le pronom, *mi'a*, *ti'a*, *si'a* sont aussi usités que *mi'wna*, *ti'wna*, *si'wna*.

EMPLOI. — La tournure française « cela est à moi, à toi, à nous, à eux » a pour équivalent chez nous *ako s mi'w*, *ti'w*, *nw'astræ*, *hor*, cela est mien, etc.

En français on emploie quelquefois les pronoms « mien, tien, sien » comme adjectifs avec un sens indéterminé : *un mien pré*. Dans notre langue populaire cela n'a pas lieu ; pour rendre cette idée on dirait : *un dæ mæs pras*, un de mes prés. Les formes pronominales ne peuvent accompagner le substantif que placées après lui avec la valeur d'une proposition relative où elles joueraient le rôle d'attribut : *æn pra mi'w pw'a pas e'sæ ti'w*, un pré qui est à moi ne peut pas être à toi.

HISTOIRE. — Dans les textes du XVI^e siècle que j'ai pu consulter, on trouve les formes suivantes : adj. sing.

*mon*¹, *son* ou *som*², *ma*³, *sa*⁴; plur. *mos*⁵, *sos*⁶, *sas*⁷, *nostres*⁸, *lur*, *lors*⁹; pron. sing. *mieuna*¹⁰, *sious* ou *syeus* ou *scieus*¹¹.

A remarquer l'emploi du pronom comme adjectif dans *lws mios biens*¹², et celui du féminin où nous mettrions aujourd'hui le masculin dans *sa ostalaria*¹³.

Dès le XII^e siècle on trouve la forme *sei* dans *sei parier*¹⁴, ses égaux; mais il est à noter qu'elle est employée devant un mot commençant par *p* où nous ne la mettrions pas aujourd'hui. Dans la même charte, l'idée de possession est rendue par le pronom personnel précédé de la préposition *de* dans « *I pra de nos* ».

ORIGINE. — Les adjectifs *tw tws*, *sw sws* viennent du latin *tuum tuos*, *suum suos* contracté en *tum tos*, *sum sos*; *mw*, *mws* a été formé non de *meus meos*, mais par analogie sur le modèle de *tuum*, *suum*. Les féminins *ta tas*, *sa sas* ne viennent pas non plus de *tua*, *tuas* qui auraient donné *tw'a*, *tw'as*, puisque *duas* est devenu *dw'as*. Ou ils ont été formés sur le masculin *tw*, *sw*, ou ils supposent un type primitif *tam*, *sam*. *Mwn*, *lwn*, *swn* et *mæs*, *tæs*, *sæs* ont été empruntés au français.

Les adjectifs-pronoms *nw'astræ*, *nw'astra*, *vw'astræ*, *vw'astra* viennent du latin *nostrum*, *nostram*, *vostrum*,

¹ *Annales*, 1900, n° 14, *mon segni*.

² *Ibid.*, n° 2 et 4 *son bon gra*, 6 *son tenement*, 8 *som vel femel*, 13 *son varlet*; — *Bulletin*, 1887, p. 236-240, *son frayre*, *son cortilhage*.

³ *Annales*, id., n° 12 *ma man*.

⁴ *Ibid.*, n° 6 *sa ostalaria*, 5 *sa vita*.

⁵ *Ibid.*, n° 17, *mos biens*.

⁶ *Ibid.*, n° 1, 5, 6, 9 *sos biens*, 5 *sos gages*.

⁷ *Ibid.*, n° 6 *sas pasturas*.

⁸ *Ibid.*, n° 11 *nostres patis*.

⁹ *Ibid.*, n° 7 *lur propres despens*, *tos lors biens*.

¹⁰ *Ibid.*, n° 3 *la mieuna propria*.

¹¹ *Ibid.*, n° 1 *per si et los sious*, 2 et 4 *per oy et les scieus*.

¹² *Ibid.*, n° 4.

¹³ *Ibid.*, n° 6.

¹⁴ *Chartes de Durbon*, n° 226, de 1193.

vostram. *Livr* vient du génitif *illorum* employé pour exprimer la possession ; il a dû être, à l'origine, invariable pour le nombre aussi bien que pour le genre ; on le trouve encore ainsi employé au XVI^e siècle ; mais aujourd'hui on lui donne une *s* au pluriel.

Les pronoms *miw*, *tiw*, *siv* ne peuvent pas venir du latin ; d'après l'analogie de *riw*, ruisseau, *viw*, vif, qui viennent de *riv-um*, *viv-um*, ils supposent des formes primitives *miv-om*, *tiv-om*, *siv-om*. Ces formes ont été usitées dans la vallée de la Durance, puisque le féminin se trouve dans une inscription gallo-romaine inédite trouvée par M. David Martin, conservateur de la bibliothèque et du musée de Gap. L'écriture *sieu* ou *scieu* que l'on trouve au XVI^e siècle, représente la prononciation *sie'w* encore en usage dans le département de Vaucluse ; *syou* représente notre prononciation du Gapençais, *si'w*.

Le féminin *mi'wna*, *ti'wna*, *si'wna*, est dérivé du masculin par l'addition d'un suffixe *n* qui se trouve aussi dans les langues germaniques¹ : la forme primitive a dû être *mivna*, *tivna*, *sivna*. L'orthographe *mieuna* du XVI^e siècle représente la prononciation *mie'wna*.

Les formes *mia*, *tia*, *sia* viennent des formes primitives : *miv-a*, *tiv-a*, *siv-a*, correspondant au masculin *miv-om*, *tiv-om*, *siv-om* qui a donné *mi'w*, *ti'w*, *si'w*. La désinence *a* ne tombant pas comme celle du masculin, le *v* ne s'est pas changé en *w*, mais il a subi une autre série de transformations. Il s'est d'abord changé en *g*, d'où *miga*, *tiga*, *siga* ; puis le groupe *ig* s'est changé en *ii*, et enfin ii s'est contracté en *i*. La série des transformations a donc été *miva*, *miga*, *mija*, *miia*, *mia*². Les formes primitives *miva*, *tiva*, *siva* sont, du reste, encore en usage sur divers points du midi de la France.

¹ Gothique masc. *meins*, fém. *meina*, allem. *mein*, *meine*, suéd. *min*, néerl. *mijn*, anglo-sax. *min*, anglais *mine*.

² Pour le changement du *v* médial les exemples abondent dans toutes les langues de la région ; en voici un tiré de notre langue populaire ; du latin *habentem*, ayant, nous avons fait *avænt*, *agænt* et *aicænt* qui tous trois sont usités.

ADJECTIFS ET PRONOMS DÉMONSTRATIFS

FORMES. — Nous avons deux adjectifs démonstratifs :
1° sing., masc. *akæ'stw*, *akæst*, *akæs*, *akæ'i*, fém. *akæ'sta* ; plur., masc. *akæ'stws* ou *akæ'stæs*, fém. *akæ'stas* ; — 2° sing., masc. *akæ'w* ou *akæl*, fém. *akæ'la* ; plur., masc. *akæ'lws* ou *akæ'læs*, fém. *akæ'las*.

Les formes du singulier *akæ'stw*, *akæ'sta*, *akæ'la* s'élident devant un mot commençant par une voyelle : *akæst an*, cette année ; *akæst o'bra*, ce travail ; *akæl a'rça*, ce coffre ; — *akæs* s'emploie dans quelques expressions d'un usage fréquent : *akæs kop*, ce coup-ci ; — dans les expressions de ce genre on prononce généralement *akæ'i* : *akæ'i sæ'ra*, ce soir ; *akæ'i mati*, ce matin ; *akæ'i via'dzi* ou *ia'dzi*, cette fois-ci ; — devant les mots qui commencent par une voyelle on dit *akæl*, et *akæ'w* devant ceux qui commencent par une consonne : *akæl a'zæ*, cet âne ; *akæ'w tra'wkh*, ce trou ; — on ne fait aucune différence ni de sens ni d'emploi entre *akæ'lws* et *akæ'læs*.

Les mêmes formes, sauf *akæs*, *akæi*, *akæl*, s'emploient aussi comme pronoms pour désigner les personnes, les animaux et les choses.

Nous avons en outre deux pronoms qui ne s'emploient qu'en parlant des choses : *æiso* et *ako*.

Devant les noms qui indiquent les divisions de la journée on emploie aussi quelquefois l'adjectif *æ'stw*, fém. *æ'sta* : *æ'stw mati*, ce matin ; *æ'sta nu'aç*, cette nuit.

EMPLOI. — *Akæstw* est d'un usage beaucoup plus restreint que *akæ'w* ; il s'emploie pour désigner le présent ou ce qui est le plus rapproché : *akæst an*, l'année courante ; *akæ'stws bu'ws swon pu galiarts k akæ'hws dala'i*, ces bœufs-ci sont plus forts que ceux-là.

Akæ'w désigne un objet plus éloigné ou la chose dont on parle : *akæl an*, l'année dont nous parlons. Il s'em-

ploie aussi comme antécédent du pronom relatif et pour tenir la place d'un nom qui vient d'être exprimé dans la première partie de la proposition : *akæ'w hæ vœ'i sas vœ'nas ve'i sas pœ'nas*, celui qui voit ses veines voit ses peines ; *la kw'a dw bu'w æs pas kw'm akæ'la dw mu'w*, la queue du bœuf n'est pas faite comme celle du mulet.

Comme *akæ'w* est d'un emploi très étendu, on le fait suivre, quand il faut préciser l'objet dont il s'agit, des adverbes *œ'isi*, ici ; *aki*, là ; *ala'i*, là-bas ; *al'enk*, en-bas ; *amwnt*, en-haut, etc. Après *akæ'w*, ces mots sont généralement précédés de la préposition *dæ* : *akæ'w d'œ'isi* et rarement *akæ'l œ'isi*, celui-ci ; il n'en est pas de même après *akæ'la*, *akæ'læs*, *akæ'las* ; *akæ la ki*, plutôt que *akæ'la d'aki*, celle-là. *Akæ'w d'œ'isi* désigne l'objet le plus rapproché de celui qui parle ; *akæ'w d'aki*, ce qui est plus rapproché de celui à qui on parle ; *akæ'w d'ala'i* ou *d'œila'i*, ce qui est éloigné de l'un et de l'autre ; *akæ'w d'aprœila'i*, ce qui est encore plus éloigné.

Il y a entre *œiso* et *ako* la même différence qu'entre *akæst* et *akæ'l* : le premier désigne ce qui est plus proche de celui qui parle, le second ce qui est plus éloigné, quelquefois on précise le sens de *œiso* en ajoutant *œisi* : *œiso œisi*, ceci ; après *ako* on emploie les mêmes adverbes qu'après *akæ'l* : *ako œisi* ou *d'œisi*, ceci (même sens qu'*œiso*) ; *ako aki* ou *d'aki*, celà ; *ako ala'i* ou *d'ala'i*, ça là-bas, etc. *Ako* s'emploie en outre comme sujet du verbe *être* dans les tournures où nous mettons en français *ce* : *ako s vœra'i*, c'est vrai ; *ako s ako*, c'est cela ; comme antécédent du relatif nous employons généralement *so*, mais nous mettons *ako* quand nous voulons donner plus de relief à l'expression : *præn so k æs su la ta'wra* ou *præn ako k æs su la ta'wra*, prends ce qui est sur la table.

Ako sert encore à désigner « le domaine, la propriété, le champ » de quelqu'un : *a a'çata ako dæ Bumal*, il a acheté le domaine (ou la propriété ou le champ) de Bumal. Enfin, il sert à former quelques expressions composées : *parako*, tout de même, proprement « pour

cela » ; *parako*, *tan pw'a ribar*, tout de même, ce n'est pas impossible ; — *mako* ou *œmako*, conjonction qui sert à unir deux propositions et correspond tantôt à *et* tantôt à *que* (mis pour *afin que*) du français : *œs vængu mako m'a diç*, il est venu et m'a dit ; *væne mako sæ dincœn*, venez, que nous dinions (proprem. *venez et nous dinons*). A noter l'expression *makodi'w* ou *makoad'iw*, et pas plus, sans plus de façon (proprement, *avec cela adieu*) : *prœn ako makodi'w*, prends cela, sans faire tant de façons.

HISTOIRE. — Les textes du XVI^e siècle que j'ai pu consulter n'offrent qu'un petit nombre d'exemples de l'emploi des adjectifs et pronoms démonstratifs ; de plus, comme ce sont en général des pièces rédigées par des notaires, elles sont rédigées dans cette langue propre aux affaires qui est toute différente de la langue parlée, surtout pour l'emploi des pronoms démonstratifs. Les formes qu'on y trouve sont *aquesta*, *aquella*, *aquo* employées de la manière suivante : *enclus totas autras quictansas en aquesta*¹, toutes les autres quittances incluses en celle-ci ; *aver... ferma aquesta present quictanssa*², tenir pour valable cette présente quittance ; *tenir l'arrest en aquellas (cors)*, tenir l'arrêt en toutes celles-là³ ; *et per aquo mies atendre*⁴, et pour mieux observer cela ; *et aquo en dyminution de major soume*⁴, et cela en diminution de plus forte somme ; *et aquo per l'espasse de sieys ans*⁵, et cela pour l'espace de six ans ; *et aquo a sos gages et despens*⁶, et cela à ses frais et dépens ; *he aquo sus la renta de*⁷, et cela sur la ferme de ; *et aquo (ou aquo ou aco) sus la pena de*⁸, et cela

¹ *Annales*, 1900, p. 88-100, n° 9.

² *Ibid.*, n° 8.

³ *Ibid.*, n° 1, 5, 6, 7, 8, 11.

⁴ *Ibid.*, n° 2, 4, 9.

⁵ *Ibid.*, n° 3, 11, 12.

⁶ *Ibid.*, n° 5.

⁷ *Ibid.*, n° 10, 13.

⁸ *Annales* 1897-98, p. 251-154.

sous peine de ; *pasqueyrrar en aquella*¹, paître en icelle ; *al mandament d'aquel*¹, au mandement d'icelui ; *aquo que a 'gu*², ce qu'il a eu ; *aquo de Roubert*³, la propriété de Robert.

ORIGINE. — Les démonstratifs *akæst*, *akæsta* et *akæł*, *akæla* sont des composés de *ak* et des démonstratifs *æst*, *æł* ; *ako*, *eiso* sont également des composés de *ak*, *ais* et de *o*. Ces éléments ont une origine diverse.

Æst æsta vient du latin *istum istam* ; *æł æla* vient de *illum illam*. Ces mots se sont d'abord employés seuls ; le premier, pour désigner l'objet le plus rapproché ; le second, le plus éloigné. *Æst æsta* est encore quelque peu usité sous cette forme. Quant à *æł æla*, il remplit les fonctions d'article défini et de pronom personnel de la troisième personne. Combinés avec *ak* et *ais* ces deux pronoms formèrent les composés *ak-æst*, *æis-est*, *ak-æł*, *ais-æł*. Les formes *aisæst*, *aisæł* ne sont pas usitées actuellement chez nous et, faute de documents écrits, on ne peut affirmer qu'ils y aient été jamais en usage, mais on les trouve sur divers points du midi de la France³.

Le *o* qui se trouve dans *ako æiso* est certainement identique au pronom *w* employé comme équivalent du français *le* : ex. *w' sa'bw*, je *le* sais. On dit généralement qu'il vient du latin *hoc*, cela. Je crois que c'est une erreur ; car notre langue populaire aurait conservé le *c* final, comme dans *lu'ak*, *ju'ak*, *fu'ak* venus du latin *loc-um*, *joc-um*, *foc-um*. Dans diverses régions du midi de la France, au lieu de *o*, *w*, on prononce *a*⁴. C'est là, je crois, la forme primitive, et cet *a* est un ancien

¹ *Annales*, 1897-98, p. 251-254.

² *Bulletin*, 1887, p. 238.

³ Dans le Var, *eisest*, *eise'w* ; dans le Haut-Languedoc, *aiseste*, *aisel*.

⁴ Dans le Var, *a sa'bi* ou avec un *v* prosthétique *va sa'bi*, je le sais ; dans le Languedoc *a* ou *ba sa'be* ; dans le Limousin, *ca* ou *aca* correspondant de *ako*.

démonstratif que l'on trouve dans d'autres langues, notamment dans les dialectes celtiques ¹.

D'après les lois de notre phonétique, la forme primitive de *œiso* a dû être *akso*, car *ais* (atone *œis*) provient toujours de *aks* : ex. *fraisœ*, frêne, de *fraxinus* pour *frak-sinus* ; *lœisar*, laisser, de *laxare*, pour *lahsare* ; *tœisw*, diminutif de *tais*, blaireau, en allemand *dachs*. Or, dans *akso*, si nous séparons l'*o* final dont l'origine a été donnée ci-dessus, il nous reste *aks* où il est aisé de reconnaître la syllabe *ak* et un suffixe *s* très probablement identique à la forme *so sa* employée dans le Var comme article défini et qui se trouve également dans d'autres langues, soit comme article soit comme pronom démonstratif². Il faut rattacher à la même origine la forme *so* que nous employons quelquefois comme antécédent du relatif.

On dit généralement que *ak* vient du latin *ecce*, voilà ; c'est une erreur évidente. D'abord le changement de *e* en *a* serait un fait anormal. Mais surtout le *c* latin ne peut pas être devenu *k* devant *i* ; il aurait donné *s* : ex. *sœ'n-gla*, sangle, de *cingula* ; *sœ'ndrœs*, cendres, de *cineres* ; *sœ'zœ*, pois chiche, de *cicer* ; *vasi'w*, vide, de *vacuum*. Cette règle ne souffre pas d'exception. Le *k* devant *œ*, *e*, *i*, dans notre langue populaire, provient toujours d'un ancien *qu* ; l'italien *questo*, *quello*, qui a certainement la même origine que nos démonstratifs *akœst*, *akœl*, ne peut venir lui aussi que d'un ancien *qu*. *Ak* ne vient donc pas du latin *ecce* ; il doit être rapproché du pronom relatif *qui*, du démonstratif grec *keinos* ou *eheinos* (celui-là), du démonstratif gothique *his*, du pronom personnel anglais *he*.

En résumé *ak* et ses dérivés *ako*, *œiso*, ainsi que *so* ne sont pas d'origine latine, ce sont probablement des restes d'une des langues qui se sont parlées dans notre région

¹ F. Bopp, *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, traduite par M. Michel Bréal, 2^e édition ; Paris, imp. Nationale, 1875 ; tome II, p. 333.

² F. Bopp, *ouvrage cité*, tome II, p. 297 et suivantes.

avant leur occupation par les Romains ; *æst* et *æl* sont venues du latin. Actuellement nous avons une tendance à délaissier *akæst* pour ne conserver qu'*akæl* et à exprimer par des adverbes placés après lui les variétés de sens rendues autrefois par *akæst akæl*.

ADJECTIFS ET PRONOMS INTERROGATIFS

FORME. — Nous avons une forme différente pour l'adjectif et pour le pronom.

L'adjectif est *kæ*, invariable, pour les deux genres et les deux nombres : ex. *kæ çava'w as ?* quel cheval as-tu ? *kæ bu'ws as açata ?* quels bœufs as-tu achetés ? *kæ va'ças as açata ?* quelles vaches as-tu achetées ? Il s'élide devant un mot commençant par une voyelle : *k u'ws vœnde ?* quels œufs vendez-vous ?

Le pronom est *ku* ou *ki* pour les personnes, *kæ* et *ka'w* pour les choses, correspondant au français « *qui, que, quoi* ». Comme correspondant du français « *lequel, laquelle* » nous employons *lw kæn* ou *lw kænt*, *lakæ'na* ou *lakæ'nta*.

EMPLOI. — L'adjectif *kæ* s'emploie aussi avec le sens exclamatif : *k anima'w !* quel animal ! Mais dans ce sens on emploie très souvent *kæn* ou *kænt* qui est un composé de *kæ* et de *æn*, un.

Kæ entre aussi dans la composition de *kw'ra* ? quand ? pour *kæ w'ra*, proprement « *a quelle heure ?* »

Ku était autrefois beaucoup plus employé que *ki*, aujourd'hui c'est le contraire. Ils s'emploient soit comme sujet soit comme complément précédé ou non d'une préposition : *ku s vangu ?* qui est venu ? *ku as vist ?* qui as-tu vu ? *mæ ku s parti ?* avec qui est-il parti ?

Le pronom *kæ* ne se dit que des choses ; il s'emploie comme sujet et comme complément précédé ou non d'une préposition : *kæ fas ?* que fais-tu ? *kæ ce'i ?* qu'est-ce qui tombe ? *æn kæ pœ'nsæs ?* A quoi penses-tu ?

En français, dans les interrogations indirectes. par confusion du pronom interrogatif avec le pronom conjonctif, on donne à *que* l'antécédent *ce* ; il n'en est pas ainsi dans notre langue populaire : *sa'bw pas kæ vw'ar*, je ne sais (ce) qu'il veut.

Ka'w n'est usité que seul, formant une proposition elliptique : *ka'w?* quoi? Il est très rare qu'on l'emploie comme complément *ka'w fas? æn ka'w pœ'nsœs?*

Lw kæn s'emploie en parlant d'objets d'une espèce déterminée : ex. *k'as vœndu?* qu'as-tu vendu? — Réponse, *æn ve'w*, un veau. — *Lw kæn?* lequel? — Réponse, *lw pœ'w*, le petit. — On répond à *kæ* en indiquant l'espèce ; à *lw kæn*, en indiquant la qualité.

HISTOIRE. — Dans les anciens textes que j'ai pu consulter, il ne se trouve aucun adjectif ni pronom interrogatif.

ORIGINE. — L'adjectif *kæ* vient du latin *qui kæn* est composé de *kæ* et de l'article indéfini *æn* ; c'est une forme comparable à l'allemand *was für ein!* quel! proprement « quel pour un! » et à l'anglais *what one!* quel! proprement « quel un ».

Ki vient du français *qui* ; *ku* ne vient pas du latin *quis* qui aurait donné *kæs*, il doit être rapproché de l'irlandais *co*. *Kæ* vient du latin *quid* ; mais la forme primitive a dû être *kæt*. *Ka'w* vient du latin *quale*, quel.

PRONOM CONJONCTIF

FORME. — Le pronom conjonctif est *kæ*, invariable pour les deux genres et les deux nombres ; il s'élide devant un mot commençant par une voyelle : *Læs o'mæes k as vist swn mws amis*, les hommes que tu as vus sont mes amis.

EMPLOI. — Dans notre langue populaire le pronom conjonctif ne sert qu'à joindre la proposition relative à son antécédent et ne joue pas, comme en français, le rôle de sujet ou de complément dans cette proposition ; il n'est par conséquent jamais précédé d'une préposition.

Par exemple la phrase « voilà l'homme à qui j'ai vendu mes bœufs », se dira *aki l'omæ kæ li a'i vcendu mws bu'ws*, mot à mot « voilà l'homme que je lui ai vendu, etc. ». De même « voilà celui dont le chien m'a mordu » se dira *aki akæ'w kæ swn çi ma murdu*, mot à mot « voilà celui que son chien m'a mordu ».

Comme on le voit, la fonction qui, en français, est remplie par le pronom conjonctif l'est chez nous par un pronom personnel ou un adjectif possessif. La même tournure se trouve dans la langue basque ¹. Toutefois, lorsque le conjonctif joue en français le rôle de complément direct, nous employons également la tournure française et nous disons *aki dws bu'ws k'açate'rw l'an pasa*, aussi bien que *aki dws bu'ws kæ lws açate'ræ l'an pasa*, voilà deux bœufs que j'ai achetés l'an dernier.

Lorsque le pronom conjonctif est employé sans antécédent, nous remplaçons *kæ* par le pronom interrogatif *ku* : *ku traba'lia vi'w*, qui travaille vit, pour *akæ'w kæ traba'lia vi'w*, celui qui travaille vit.

HISTOIRE. — Dans les textes du XVI^e siècle que j'ai pu

¹ G.-W.-J. van Eys, *Grammaire comparée des dialectes basques* ; Paris, Maisonneuve, 1879 ; p. 478.

consulter, notre pronom conjonctif est peu employé. Je n'en ai trouvé que peu d'exemples : *si avia quauque bestia que vengessa a perpaus de levar*¹, s'il y avait quelque bête qu'il fut à propos d'ôter ; *lo pra la Seyta que 'agu de...*², le pré la Scie qu'il a eu de... ; *quatre chabras que devon far chabris l'an que ven*³, quatre chèvres qui doivent faire des chevaux l'année qui vient ; *de que en a agu*⁴, de quoi il a eu ; *payament de la pension que ello me fay*⁵, payement de la pension qu'elle me fait ; *en fe de que*⁶, en foi de quoi.

On remarquera que dans ces exemples le pronom relatif est généralement sujet ou complément direct et que, dans ce dernier cas, on a employé la construction française. Une seule fois il est employé comme complément indirect : on l'a fait précéder de la préposition *de*, par imitation de la tournure française ; mais on a exprimé dans la proposition le complément *en* conformément à notre propre construction ; par ce compromis on a formé une phrase qui n'est correcte ni en français ni en langue vulgaire.

Le plus souvent on emploie le pronom ou adjectif *lo cal lo quel*, *la cal* ou le français *lequel*⁶, que je n'ai jamais entendu employer dans la langue de la conversation.

ORIGINE. — Le pronom conjonctif *kæ* vient du latin *qui* ; *lo cal* ou *lo qual* vient de *qualem*, quel.

¹ *Annales*, 1900, p. 88-100, n° 2.

² *Ibid.*, n° 6.

³ *Ibid.*, n° 11.

⁴ *Ibid.*, n° 12.

⁵ *Ibid.*, n° 14.

⁶ *Annales*, 1900, p. 88-100, n° 1, *des quals* ; n° 2, *loqual*, *laqual*, *des quals* ; n° 4, *loqual*, *la cal*, *desquelx* ; n° 6, *lo cal*, *los cals* ; n° 7, *los cals* ; n° 9, *des cals* ; n° 10, *los quals* ; n° 11, *auquel los cals* ; n° 13, *de la qual* ; — *Bulletin*, 1887, p. 236-240, *lequelles*.

ADJECTIFS ET PRONOMS INDÉFINIS

FORME. — Les adjectifs indéfinis sont : *ça'skæ*, fém. *ça'ska*, chaque ; *ka'wkæ*, fém. *ka'wka*, quelque ; *a'wtræ*, fém. *a'otra*, autre ; *ta'w* ou *tal* ou *tar*, fém. *ta'la* ou *ta'ra*, tel ; *mæ'mæ* ou *mæ'imæ*, fém. *mæ'ma* ou *mæ'ima*, même ; *twot*, fém. *tw'ota*, tout ; *kœnkœsi'a*, fém. *kœnakœsi'a*, quelque.

Nous rendons le français *aucun nul* par *jis dœ* : *a'i jis dœ li'bræ*, je n'ai aucun livre, mot à mot « point de livre » ; *plusieurs*, par *ma'i kœ d'un*, mot à mot « plus d'un ».

Les pronoms sont : *lo*, *un*, *on* ; *dœngu* ou *dægu*, personne ; *rœn* ou *ri'an*, rien ; *a'wrœ* autre chose ; *çasku*, chacun ; *çaskœn* ou *çaskœnt*, fém. *çaskæ'na* ou *çaskœ'nta*, chacun ; *kawku*, quelqu'un ; *kawkœn* ou *kawkœnt*, fém. *kawkæ'na* ou *kawkæ'nta*, quelqu'un ; *lun*, fém. *luna*, *la'wtræ*, fém. *la'otra*, l'un, l'une, l'autre ; *pluzi'ars*, plusieurs ; *kawkarœn*, quelque chose ; *kœkœsi'a*, n'importe quoi ; *kikœsi'a*, n'importe qui.

EMPLOI. — *Ta'w* s'emploie comme pronom dans *ta'w ka'w*, tel quel ; fém. *ta'ra ka'ra*. On prononce *tal* ou *tar* devant un mot commençant par une voyelle : *œn tal* ou *tar asar*, une telle affaire.

Kawku et *çasku* ne s'emploient pas de la même manière que *kawkœn* et *çaskœn*. On dit : *kawku m w a diç*, quelqu'un me l'a dit ; *çasku traba'lia*, chacun travaille. Mais en parlant d'objets ou de personnes déterminées on dira : *aki dœ piœns par læ'i mœinas*, *ba'ila nœn dws œn çaskœn*, voilà des pommes pour les enfants, donne en deux à chacun ; *dœ tan dœ mœinas n i a twjwot kawkœn kœ bra'ma*, parmi tant d'enfants il y en a toujours quelqu'un qui crie.

HISTOIRE. — Au XVI^e siècle *dengun*, fém. *denguna*,

était employé comme adjectif : *deguna persona*, *dengun rampoli*, *dengun juog*¹, aucune personne, aucune réunion, aucun jeu ; *dengunni chare*², aucun char. Il en était de même de *chascun*, fém. *chascune* ou *chascuna* ; *chascune* et *chascuna fes*³, chaque fois. Le pluriel masculin de *tot* est écrit *tos* : *tos sos biens*, tous ses biens ; *tos los ans*⁴, tous les ans ; — le féminin *totas* : *totas las cors*⁵, toutes les cours.

Les autres formes que l'on trouve sont l'adjectif *quauque*⁶, quelque ; *queyna... que*⁶, quelque... que, *las autras*⁷, les autres ; *autres*⁸, mascul. ; *ren*⁹, rien ; *l'on*¹⁰, l'on.

ORIGINE. — On fait ordinairement venir *çaskæ*, *çaska*, ainsi que le français *chaque* et l'italien *ciasche* dans *ciaschedune*, du latin *quisque*, chaque ; mais cette origine présente deux grosses difficultés, le changement de *qu* en *ç* (*ts*) et celui de *i* tonique en *a*. Littré a rapproché le provençal *cac* de l'irlandais *cách* qui a le même sens. Je crois plutôt à une origine celtique.

Awtroæ, *awtra* viennent du latin *alterum*, *alteram* ; *kawkaæ*, *kawka*, du latin *qualem qui* ; *taw tar*, *tala tara*, du latin *talem* ; *mœmæ*, *mœma* sont une corruption du français *même* ; *mœmæ*, *mœma* viennent, comme le vieux français *mesme*, l'espagnol *mismo*, le portugais *mesmo*, l'italien *medesimo*, le vieux provençal *medesme*, du latin barbare *metipsimum* ; *twt*, *twtæ*, viennent du latin classique *totum*, *totam* ; *ræn*, de *rem*, chose ; *kæn-kæsia* est une périphrase formée de *kæ æn kæ sia* et

¹ *Annales*, 1897, p. 251-253.

² *Annales*, 1900, n° 3.

³ *Id.*, 1897-98, p. 251-253.

⁴ *Id.*, 1900, n° 5, 6.

⁵ *Ibid.*, n° 3, *quauque bestia*, quelque bête.

⁶ *Id.*, 1897, p. 251, *queyna condition que*.

⁷ *Id.*, 1900, n° 4.

⁸ *Id.*, 1897, p. 252, *autres enyevis*.

⁹ *Id.*, 1900, n° 2.

¹⁰ *Ibid.*, n° 3.

signifie proprement *quel un que soit* ; *kækcæsia* et *kikæsia* sont de même composés de *kæ* ou *ki kæ sia* et signifient étymologiquement *quoi* ou *qui que soit* ; on fait ordinairement venir *dægum*, ainsi que l'italien *nessuno*, du latin *neque unum*, et pas un ; cette origine est fort probable.

Primitivement le *on* du français n'a pas d'équivalent dans notre langue populaire ; nous rendons *on dit* par *sæ di*, proprement « il se dit ». *Lo* que nous employons quelquefois (*lo sæbæ pro* = on sait bien que...) est une corruption du français *l'on* ; il en est de même de *un* qui est une altération de *on*, par l'influence de l'indéfini *un*. *Pluziars* et *rian* sont aussi des corruptions de *plusieurs* et de *rien*.



LETTRES INÉDITES

DE

VALBONNAIS ET DE GUY ALLARD

A Grenoble, ce 31 juillet 1669.

Monseigneur, Lorsque j'ay entrepris de dresser l'histoire généalogique des familles nobles de Dauphiné, j'ay fait dessein d'y faire paroistre particulièrement celles qui ont le plus d'éclat et qui ont produit le plus de testes illustres ; la vostre est de ce nombre, Monseigneur, et je vois dans votre vie seule tant d'incidens historiques, tant de fameux emplois et tant d'honneurs et de gloire, que je suis persuadé que parmi le grand nombre de généalogies qui paroistront dans mon ouvrage, celle de vostre maison sera l'une de celles qui auront le plus d'ornemens. Mais, Monseigneur, on n'élève pas un bastiment sans matériaux, et je ne puis rien faire que vos titres ne m'ayent esté remis. Ceux de vostre nom qui restent en Dauphiné n'en ont qu'une partie, et Monsieur de Claveson m'a dit qu'il vous avoit envoyé les autres. Je vous supplie, Monseigneur, ou de les luy rendre ou de m'en faire envoyer des copies. Ce n'est pas le tout, je prétends que toute vostre modestie sera vayne pour s'opposer à la demande que j'ay à vous faire. Vous connoistrez, par la lecture du projet que je prends la liberté de vous envoyer, que je ne veux pas me contenter d'establis les seules filiations et que je m'attache particulièrement à l'histoire. En est-il de plus beaux endroits que ceux que vous pouvez me fournir, et trouvons-nous dans les siècles passés un seul homme qui ayt eu tant d'illustres employs, comme vous en avez eu ? Combien d'embassades, de négociations,

et de grandes affaires vous ont-ils esté confiés ? Enfin, Monseigneur, je ne vois rien en vous qui ne me donne envie de vous faire paroistre à la postérité avec tous vos traits. Pourrez-vous bien vous résoudre à me les faire tous connoistre ? Je l'espère de votre bonté. Nostre province vous en prie par ma bouche, donnez-luy cette satisfaction, que ceux qui l'habiteront après nous puissent sçavoir qu'elle a produit un grand ministre à la France. Ne refusez pas à vostre famille l'honneur qu'elle recevra de lire vostre histoire dans la sienne. Vous avez paru en tant d'endroits de l'Europe avec un si grand avantage et avec tant de réputation qu'il est malaisé que l'on ignore une partie de vostre vie, neantmoins, Monseigneur, je ne la sçay que légèrement et je ne la veux pas escrire de mesmes. Les moyens en despendent de vous, et si parmi les hautes occupations où vous estes tous les jours, vous voulez prendre quelques momens pour donner ordre à l'un de vos secrétaires de m'instruire précisément de ce qui vous touche en particulier, je tacheray d'en embellir la généalogie de vostre maison, non pas selon le prix d'une matière si riche, mais suivant la faiblesse de mon génie et de mon expression ; on y verra pourtant les marques d'un profond respect et d'un zelle à vous témoigner que je suis, Monseigneur,

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

ALLARD.

A M. de Lyonne.

(Affaires étrangères. France, 1549, p. 196).

A Grenoble, le 1^{er} octobre 1713.

Monsieur, La juridiction du Parlement et de la Chambre des Comptes de Dauphiné se trouvant considérablement diminuée par le retranchement des valées du Briançonnois cédées au duc de Savoye, ces compagnies ont cru avoir un fondement légitime de supplier Sa Majesté de leur accorder

un équivalent qui les dédommage en partie de la perte qu'elles ont soufferte. Le traité de paix qui leur a enlevé ce ressort semble avoir pourvu à leur remplacement en disposant comme il a fait de la principauté d'Orange en faveur de la France. Outre que cette compensation s'offre d'elle-même, plusieurs raisons concourent à appuyer les prétentions de ces compagnies sur cette principauté ; sa situation aux confins du Dauphiné, la despendance où elle a esté autrefois des Dauphins, la justice supérieure exercée par le parlement de Grenoble toutes les fois qu'elle a esté réduite au pouvoir de la France, sous les règnes précédents, sont autant de motifs pressants pour devoir faire rétablir ces compagnies dans leur ancienne possession. Cependant, quelques justes que soient leurs prétentions, elles s'y voyent traversées par les officiers du Parlement et de la Chambre des Comptes de Provence, qui leur disputent aujourd'huy cette juridiction. Sa Majesté qui auroit pu en disposer de son mouvement, veut bien, suivant sa modération ordinaire, escouter sur cela les remontrances des uns et des autres et les faire examiner dans son conseil. J'ay cru qu'il estoit du devoir de mon employ de rechercher exactement tout ce qui pouvoit contribuer à l'éclaircissement du sujet, d'autant mieux que me trouvant dans une compagnie qui a sous sa garde les tiltres publics, j'aurois à me reprocher de n'en avoir pas tiré tous les recours que cette province a lieu d'en attendre. C'est dans cet esprit que j'ay composé le mémoire cy-joint que je prends la liberté de vous envoyer ; j'ay taché de mettre en œuvre tout ce que les registres de la Chambre peuvent fournir de lumières et d'instructions propres à déterminer Sa Majesté sus l'affaire présente. Les raisons d'équité y sollicitent fortement pour nos intérêts ; je n'ay qu'à souhaiter de les avoir sceu mettre dans tout leur jour pour pouvoir espérer de vous y randre sensible. Permettez moy, en même temps, de vous offrir la continuation de mes vœux, de même que les sentiments de respect et de vénération avec lesquels je suis, Monsieur, vostre très humble et très obéissant serviteur. VALBONNAYS.

(Affaires étrangères, France, 1555, p. 106).

Monsieur, Le mémoire que j'ay eu l'honneur de vous envoyer il y a quelque temps sur la principauté d'Orange ne pouvoit être regardé que comme une pièce imparfaite jusqu'à ce qu'on y eut joint les preuves qui y sont citées et qui tendent à établir tout ce qu'on y avance. J'ay cru les devoir faire imprimer pour ne rien laisser à désirer de tout ce qui pouvoit dépendre de moy. Il est trop important à nos compagnies de vous édifier sur leurs prétentions pour rien négliger de tout ce qui peut vous en faire connoître la justice, estant persuadé que c'est la voye la plus seure pour leur attirer vostre suffrage et vostre protection. C'est dans ces sentiments que je prens la liberté de vous envoyer cet escrit et de vous offrir en même temps la continuation de mes vœux au commencement de l'année ; personne n'en fait de plus sincères que moy pour tout ce qui vous regarde, et n'est avec plus de vénération et de respect que je le suis, Monsieur, vostre très humble et très obéissant serviteur,

VALBONNAYS.

A Grenoble, le 30^e décembre 1713.

(Affaires étrangères, France, 1554, p. 52).

Monseigneur, Nous avons appris dans cette province avec une joie extrême l'applaudissement général qui a suivi la déclaration de vostre régence dans le Parlement de Paris. Un droit aussi légitime en la personne de Vostre Altesse royale ne pouvait manquer d'estre reconnu avec empressement par tous ceux qui aiment le bien et le salut de l'Estat. Tant de grandes qualités qui lui ont acquis l'amour et la vénération des peuples leur font envisager dans l'administration de Vostre Altesse royale une marque sensible de la protection du ciel. Ils fondent désormais tout leur bonheur sur la haute idée qu'ils en ont conceue. La Chambre des Comptes de Dauphiné dont j'ay l'honneur de vous offrir l'obéissance et le respect ne cessera de faire des vœux pour la conservation de vostre personne et pour la prospérité de

vostre gouvernement. Outre ces sentiments qui me sont communs avec tous ceux qui la composent, agréés, s'il vous plait, les assurances que j'ose y joindre de mon chef de la fidélité inviolable et du très profond respect avec lequel je suis, Monseigneur, de Vostre Altesse royale, le très humble et très obligé serviteur,

VALBONNAIS,

P. P. de la Ch. des Comptes de Dauphiné.

A Grenoble, le 7 septembre 1715.

(Affaires étrangères. France, 1555, p. 217).

Monseigneur, Comme Vostre Altesse royale fait faire exactement la recherche de ceux qui ont malversé dans les finances, j'ay cru que vous en feriez faire autant contre ceux qui ont usurpé le domaine du Roy ou profité des droits de Sa Majesté négligés, et comme j'ay dressé l'histoire du domaine delphinal dont je vous envoie un sommaire et que j'ay dressé sur les titres de la Chambre des Comptes par moy recueillis lorsque j'ay travaillé à faire l'inventaire que le Roy avait ordonné de dresser, et que je rapporte suivant ces cas, elle verrat que je donne là-dessus de grands éclaircissements. Si Vostre Altesse en veut avoir une copie pour servir à cette dernière recherche dans la province de Dauphiné, je la luy enverray. J'ay l'honneur d'être connu de Monsieur le Mareschal de Tessé, de Monsieur le Mareschal de Tallard, de Monsieur le duc de la Feuillade, de Monsieur de Ponchartrain cy devant chancelier, à qui j'avais donné connoissance de mon ouvrage et qui l'avait approuvé, et j'ay l'honneur d'avoir des correspondances avec quelques sçavants de l'Europe, par le moyen des ouvrages que j'ay donné au public. Je supplie très humblement Vostre Altesse royale de cacher mon nom, car je me ferois, par mes découvertes, plusieurs ennemis redoutables et puissans. Je la dois advertir que

j'ay plus de quatre-vints ans et que par conséquent il faut se hâter, si l'on veut profiter de mon ouvrage et de mes lumières. Je suis avec un profond respect, Monseigneur, de Vostre Altesse royale, le très humble, très obéissant et très soumis serviteur.

ALLARD,

Entien Conseiller du Roy, présidant en l'élection de Grenoble

A Grenoble, le 12 octobre 1715.

Au Régent.

(Affaires étrangères. France, 1555, p. 244).

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

PROCÈS-VERBAUX DES RÉUNIONS DU COMITÉ

Réunion du 4 août 1902

Présidence de M. HUGUES, président.

Présents : MM. PINET DE MANTEYER (Léon), WILHELM, CLAVEL, SIBOUR, MARTIN, ROCHE, MICHEL, abbé ROUX.

Absent pour motifs agréés : M. l'abbé ALLEMAND.

M. LE PRÉSIDENT fait connaître à l'Assemblée qu'il a vu M. Hitier, professeur à l'Université de Grenoble, et que celui-ci a bien voulu renouveler sa promesse de venir faire, dans le courant de novembre prochain, une conférence sur l'*Industrie laitière*. Le Comité accepte avec reconnaissance l'offre de M. Hitier et décide de s'entendre avec lui pour fixer ultérieurement la date de la conférence.

M. LE PRÉSIDENT aborde ensuite l'objet principal de la réunion : l'organisation des fouilles à pratiquer dans les *tumuli* de Chabestan et d'Oze et la nomination d'une commission exécutive de ces travaux.

M. LE PRÉSIDENT ne croit pouvoir mieux exposer le but de la réunion et faire ressortir avec plus d'intensité l'intérêt ethnologique et archéologique que représente pour la pré-histoire locale les fouilles préconisées, qu'en redonnant lecture intégrale du rapport que M. MARTIN avait présenté à la séance du 30 décembre dernier. Ne voulant pas, pour les mêmes raisons, en priver les sociétaires absents, nous le reproduisons *in extenso* ci-après :

*A Monsieur le Président
de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes*

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Permettez-moi d'appeler, par votre aimable intermédiaire, l'attention de la *Société d'Etudes* sur une question présentant un très haut intérêt scientifique au point de vue de la préhistoire dans notre département.

Tous les dolmens, toutes les sépultures des âges reculés de notre région, ont été détruits sans qu'aucune étude en ait été faite par une personne tant soit peu compétente ou même simplement attentive. Aussi toutes nos connaissances au sujet des âges préhistoriques se réduisent à de vagues *on dit* ne présentant aucun caractère d'autorité.

Sans doute, Monsieur le Président, vous estimerez, comme moi, qu'il serait déplorable qu'un pareil sort fût réservé à de nombreux *tumuli* encore inviolés qui viennent d'être découverts¹ dans le pays, et sur le sort desquels j'appelle toute la sollicitude de la *Société d'Etudes* et des pouvoirs publics.

Ces *tumuli* sont répartis sur une petite plaine de 2 kilom. de longueur, sur 200 à 300 mètres de largeur. Ils ont la forme de troncs de cône, les uns sont ovalaires, les autres circulaires, avec une hauteur de 0^m70 à un mètre et un diamètre de 7 mètres à 56 mètres.

Bien que situés en pleins champs de culture, ils ont été respectés. Toutefois, la plupart d'entre eux ont servi de dépotoir aux cailloux provenant de l'épierrage des parties voisines. Sur quelques-uns ont poussé des buissons et même de grands arbres dont les racines ont dû produire des désastres sur les squelettes et sur le mobilier des sépultures.

Le peu de hauteur de ces *tumuli* ne laisse guère supposer qu'ils puissent renfermer des dolmens ou des caveaux souterrains.

Une simple sonde que nous avons pratiquée en mars 1901 sur le *tumulus* le moins bien conservé nous a permis de faire les constatations suivantes :

1° Ces *tumuli* sont composés à l'intérieur de plusieurs assises circulaires de pierres en gros galets sans appareil entre lesquels sont les squelettes. Le tout a été garni et recouvert de terre meuble et fine bien nivelée à la surface et sur les talus.

Ces cercles de galets qui entourent les sépultures ne sont pas particuliers à nos *tumuli* puisqu'on les retrouve dans tous les *tumuli* de l'Europe septentrionale et occidentale :

¹ Grâce à M. et Mlle Romieu.

en Danemark, en Angleterre, en France et en Espagne, d'où ils passent en Algérie et en Tunisie. M. de Morgan les signale même, et en grand nombre, dans le Lenkoran, aux environs de la mer Caspienne¹.

2° Les monticules de terre et de pierres que nous signalons ne sont pas des accidents naturels du sol et sont bien d'antiques sépultures sous *tumulus*. En effet la fouille sommaire que nous avons faite dans l'un d'eux nous a révélé un squelette aux ossements friables avec cuivre et poteries de forme très ancienne.

D'après nos trouvailles, ces sépultures seraient plus anciennes que l'âge du bronze et remonteraient à 2.000 ou 2.500 ans avant notre ère (âge du cuivre).

En notre qualité de Conservateur du Musée, nous avons voulu essayer au printemps dernier de nous assurer le droit de fouilles auprès des divers propriétaires du sol. Mais nous dûmes reculer, non pas devant les exigences, mais en présence des conditions qui nous étaient proposées, de peur d'encourir de grandes responsabilités devant le monde savant.

De pareilles recherches sont en effet bien délicates et exigent une attention et des précautions éclairées et multiples non seulement pour que aucun objet ne soit détérioré, mais encore pour ne laisser échapper aucun indice pouvant nous renseigner sur ces époques reculées.

Non seulement il faudrait relever tout d'abord le plan général de l'état des lieux, mais il est encore indispensable d'indiquer par des croquis et des plans de détail exactement cotés pour chaque *tumulus* la position relative de chaque objet et de chaque squelette. Ces croquis doivent être complétés par de nombreuses photographies qui seules seront les témoins exacts et véridiques de l'état des choses.

Ce qui rend ces recherches longues et difficiles c'est que la pelle et la pioche ne peuvent être utilisées qu'aux abords des sépultures. La spatule, le couteau et la main, doivent être seuls employés pour dégager et mettre à jour les ossements et les objets.

Les précautions doivent être si minutieuses que M. de Morgan lui-même, un maître cependant dans la science des fouilles, ne fut pas à l'abri des critiques. M. le Dr Fouquet qu'il avait chargé de l'étude anthropologique des squelettes découverts en Égypte, se plaignit, discrètement il est vrai, parce qu'on avait négligé de recueillir les débris d'étoffe, de peau, de cheveux, etc., qui lui auraient fourni des renseignements de la plus grande importance relative à la race, à la civilisation des habitants des sépultures.

Mais en supposant que ces recherches aussi minutieuses que délicates fussent menées à bonne fin, le directeur des

¹ J. de Morgan, *Mission scientifique en Perse*, t. IV.

fouilles n'aurait encore accompli qu'une faible partie de sa tâche, car il lui resterait le travail autrement ardu de décrire ses trouvailles et ses fouilles, d'attribuer, aux objets recueillis, une place dans la série des âges et d'interpréter par les mille détails relevés et par les caractères des objets, les habitudes, les mœurs, la civilisation, les croyances, les rites, la race, etc., des habitants de ces *tumuli*.

Les *tumuli* dont nous annonçons l'existence nous paraissent et de beaucoup plus dignes d'être explorés avec soin et méthode que toutes les ruines de l'époque romaine ou de celles du moyen-âge, car ces dernières recherches ajouteraient peu aux connaissances nombreuses que nous possédons déjà sur ces âges historiques, tandis que l'étude complète des *tumuli* constituerait une page superbe et précieuse relative à l'histoire primitive de nos pères, histoire qui nous est totalement inconnue.

D'après ces recherches on saurait très probablement s'il s'agit ici de populations autochtones appartenant à ces mystérieux Ibères et Ligures qui furent nos pères, ou bien si on se trouve en présence de sépultures provenant d'armées en campagne et rappelant ces bandes de Gaulois qui, aux confins, sinon avant l'histoire, s'en allaient à la conquête de Rome et de l'Orient.

La *Société d'Etudes des Hautes-Alpes* ne saurait demeurer indifférente à une question intéressant à ce point nos origines.

Elle a, pour mener à bien cette étude, une autorité que nous ne possédons pas et devant laquelle nous nous effaçons volontiers.

D'ailleurs elle saura faire appel, en faveur de ces recherches, à la sollicitude de l'Etat et du Conseil général qui pourront en outre l'aider d'une manière très efficace soit pour aplanir nombre de difficultés, soit pour faciliter les travaux d'exploration par leurs deniers.

On peut prévoir que nos *tumuli* ne tarderont pas à être vandalisés et détruits au grand désavantage de l'histoire locale. Et il serait peu flatteur pour notre pays que ces restes antiques eussent le sort des trouvailles d'âge plus récent de Panacelles ou de Réallon qui sont allées orner les musées de Lyon et de Toulouse ou que celles de Bénévent qui sont devenues la propriété d'un simple amateur.

Au surplus, ces diverses découvertes, faites à la fortune de la pioche par des personnes inexpérimentées, ont tout au plus été décrites ou simplement signalées, mais n'ont donné lieu à aucun travail d'érudition, de comparaison ou d'attribution critique.

D'ailleurs une foule de documents en bois, en os, en cuir, en pierre ou de menus objets, ont forcément échappé à l'ignorance de chercheurs peu éclairés qui ne recueillaient que les objets en métal.

Cela est si vrai qu'aucun objet ne paraît avoir été recueilli dans les dolmens détruits à Châteauroux ou à Tallard et nous savons pertinemment que lors de la destruction du Dolmen de Combevinouse, près de Gap, des haches en pierre polie, bien qu'ayant été remarquées, furent rejetées dans le *valla* ou fossé d'effondrage. Quant aux crânes et aux squelettes, ils n'étaient pas dignes d'attention !

Ce vandalisme voulu, mais le plus souvent inconscient, a ému depuis longtemps le monde savant. Aussi, le XII^e Congrès international d'archéologie et d'anthropologie préhistorique, tenu à Paris en 1900, a émis les deux vœux suivants :

1^o Assurer par une loi la conservation d'un certain nombre de monuments préhistoriques ;

2^o Interdire aux personnes non munies d'un permis à cet effet, les fouilles archéologiques.

Dans sa réponse à ces propositions du Congrès, M. le Ministre de l'Instruction publique dit en résumé : Qu'il ne lui semble pas nécessaire d'avoir recours à une législation spéciale et que la loi du 30 Mars 1887 et le décret du 3 janvier 1889 relatifs à la conservation des monuments préhistoriques répondent déjà, dans la mesure du possible, aux desiderata du Congrès.

D'autre part, l'article 14 de la loi du 30 mars 1887, et l'article 518 du code civil permettent à l'administration le droit de demander l'expropriation des terrains où des découvertes ont été faites.

Mais il me semblerait plus pratique de s'entendre à l'amiable avec les propriétaires des parcelles du terrain.

En raison de l'importance de cette question et aussi de sa complexité et de son urgence, il y aurait lieu de nommer une commission spéciale en faisant appel au concours de ceux de nos concitoyens dont l'autorité ou la compétence pourraient aider à la solution de cette affaire en assurant ainsi à la *Société d'Etudes* et au département la possibilité de faire les fouilles de ces sépultures.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments respectueux.

Le Conservateur du Musée,

DAVID MARTIN

Gap, le 30 décembre 1901.

M. MARTIN fait connaître, à la suite de son rapport, le nom de la localité où se trouvent les *tumuli*, leur nombre, l'histoire de leur découverte et les démarches auxquelles il s'est livré, avec le concours de MM. QUEYRAS, conseiller

général, et ROMIEU, pour assurer à la *Société d'Études*, de la part des propriétaires du sol, le monopole exclusif des fouilles.

Après avoir écouté avec une religieuse attention le rapport et les explications verbales de M. MARTIN, convaincu de la nécessité des fouilles proposées pour répandre un peu plus de lumière sur les temps si obscurs du premier habitat de l'homme dans nos vallées; honoré, en outre, du rôle prépondérant réservé à la *Société d'Études*, dans l'obtention de ces résultats, le Comité fait siennes les conclusions du rapport et adopte à l'unanimité les motions suivantes :

1° Les remerciements les plus chaleureux et la plus vive reconnaissance sont votés : A M. QUEYRAS, conseiller général, pour l'obligeance avec laquelle il s'est mis à la disposition de M. MARTIN, dans la visite aux *tumuli*; pour les démarches qu'ils ont faites de concert et la générosité avec laquelle il abandonne à la *Société*, dont il est membre, le droit de fouilles dans son domaine. A MM. ROMIEU et MARTIN, à qui la *Société d'Études* est redevable de la découverte des *tumuli* et de leur acquisition.

2° Le Comité vote ensuite la distribution aux membres du Conseil général du rapport de M. MARTIN, pour faire connaître à cette Assemblée l'importance capitale pour l'histoire du département des fouilles projetées et en obtenir une subvention qui permette la réalisation de ces travaux.

3° Le Comité reconnaît la haute bienveillance dont les promoteurs des fouilles ont été l'objet de la part de M. le Préfet, l'assure de toute sa gratitude pour l'intérêt qu'il a pris aux négociations préliminaires, lui demande de lui continuer la même sollicitude et le prie d'appuyer de sa puissante influence la demande de subvention auprès de M. le Ministre de l'Instruction publique et du Conseil général.

4° Le Conseil vote une provision de 120 francs comme crédit d'attente à l'effet de commencer les fouilles, regrettant infiniment que les ressources dont il dispose et l'obli-

gation de se renfermer dans les limites des crédits inscrits au budget en cours ne mettent actuellement à sa disposition une allocation plus considérable.

5° Il nomme ensuite une commission chargée d'organiser, de surveiller les fouilles et de présider à l'étude du classement des objets trouvés dans les *tumuli*. Cette commission élira dans son sein un Comité technique.

Les membres de la commission sont :

MM. GILLET fils, HUGUES, ITIER Henry, LAMBERT, MARTIN David, PINET DE MANTEYER (Georges), QUEYRAS, ROCHE Célestin, SIBOUR Ernest, VÉSIGNIÉ Henri, WILHELM.

6° Le Comité exprime le désir que M. le Préfet veuille bien accepter la présidence d'honneur de la commission et que le Conseil général lui adjoigne des membres pris dans son sein et délégués par lui. Enfin, que les personnes ci-après désignées, qui ne font point partie de la *Société*, mais dont le concours serait précieux, veuillent accepter d'être membres également de la commission, savoir :

MM. BILLECARD, conservateur des forêts à Gap ;
CHAUDIER, architecte départemental ;
ROMIEU, ancien professeur à l'Ecole normale, à
La Bâtie-Montsaléon.

Des démarches seront faites en ce sens par le bureau de la *Société*.

Vu :

Le Secrétaire-Adjoint,
Abbé ROUX

Le Président,
H. HUGUES

NOTA. — M. le Préfet a bien voulu accepter la présidence d'honneur de la Commission des fouilles, et MM. Billecard, Chaudier et Romieu ont consenti à en faire partie.

APERÇU

DE LA MANÈRE DE TRAVAILLER

À L'ÉCRITURE

• PREMIÈRE PARTIE

• DE LA MANÈRE DE TRAVAILLER À L'ÉCRITURE

- DE LA MANÈRE DE TRAVAILLER À L'ÉCRITURE
- DE LA MANÈRE DE TRAVAILLER À L'ÉCRITURE
- DE LA MANÈRE DE TRAVAILLER À L'ÉCRITURE
- DE LA MANÈRE DE TRAVAILLER À L'ÉCRITURE
- DE LA MANÈRE DE TRAVAILLER À L'ÉCRITURE

• DE LA MANÈRE DE TRAVAILLER À L'ÉCRITURE

DE LA MANÈRE DE TRAVAILLER À L'ÉCRITURE

DE LA MANÈRE DE TRAVAILLER À L'ÉCRITURE

DE LA MANÈRE DE TRAVAILLER À L'ÉCRITURE

DE LA MANÈRE DE TRAVAILLER À L'ÉCRITURE

mée d'alluvions fluvio-glaciaires et d'une couche de terre végétale de 0^m15 environ.

2° Toute la surface du *tumulus* est pavée de pierres placées de pointe le gros bout en bas. Ce pavé protecteur recouvre une masse de matériaux rapportés consistant en un mélange confus de terre et de pierres de tout calibre et dont les plus grosses atteignent exceptionnellement 0^m50 et 0^m60 d'axe.

3° Ce *tumulus* ne servit dès le principe qu'à une seule sépulture située au centre du petit axe, mais portée un peu plus vers l'Est sur le grand axe : ce manque de symétrie est de 0^m73.

Le squelette, couché sur le dos, la face tournée au N. N.-E., le corps allongé, avait les jambes soutenues par des pierres. La tête était également relevée par des pierres et dominait le reste du corps de 0^m10 à 0^m13. Sous le bassin était également une pierre de 0^m15 d'épaisseur. Sous les reins et le dos devait exister, soit un coussin, soit un épais manteau dont la décomposition détermina un affaissement de cette partie du corps ; la colonne vertébrale était en effet fortement incurvée autour du caillou portant le bassin.

La poitrine et le bassin du squelette étaient recouverts par un pavé de pierres sans appareil de 0^m10 à 0^m15 d'axe très habilement ajointées de manière à fermer exactement tous les vides. Cependant quelques rares galets fort menus achevaient de fermer quelques interstices. Le pavé se prolongeait également sur les jambes jusqu'au défaut des pieds ; mais dans cette partie il était formé de pierres irrégulières et inégalement saillantes. Cet ensemble minutieusement mis à jour, bien nettoyé et brossé à la surface, avec le crâne en saillie, avait un aspect saisissant. Ce pavé était si bien ajusté au squelette qu'on aurait cru le mort revêtu d'une cuirasse.

Si on avait pu enlever le tout, d'une seule pièce et le transporter au musée, cette sépulture rare, peut-être unique, aurait été d'un haut attrait pour le monde savant comme

pour les simples visiteurs. Mais cette opération aurait nécessité une dépense de 200 à 300 francs.

En présence des difficultés multiples que présentait ce projet, nous dûmes nous résigner avec regret à en dresser un croquis. Heureusement survint, en ce moment, M. Hugues, fils, qui à notre prière s'empessa de prendre plusieurs vues photographiques de l'état des choses.

Les pierres du pavé, enlevées une à une et à la main, mirent immédiatement à jour un squelette dont toutes les parties, sauf les côtes, étaient encore en connexion. Ce squelette était de proportions remarquables et de grande stature puisqu'il mesurait du sommet de la tête au calcaneum gauche une longueur de 1^m87 et une longueur de 1^m89¹ à l'extrémité du calcaneum droit.

Le crâne légèrement comprimé, sur les parties latérales, par les pierres qui le calaient, avait un diamètre antéro-postérieur, d'après les mesures prises au compas par MM. Lambert et de Manteyer, de 0^m180, tandis que le diamètre transverse, sans tenir compte d'un léger aplatissement, était de 0^m132. Malgré cette déformation latérale le crâne nous paraît être plutôt dolichocéphale.

Le haut de la poitrine mesure, à la hauteur de tête, des humérus, une largeur de 0^m39 ; le thorax est écrasé et les côtes rejetées en dehors ; le bassin a une largeur, sur les os iliaques, de 0^m31. Le squelette appartient donc probablement à un homme et non à une femme.

Les bras bien proportionnés en longueur sont délicats et fluets et étendus le long du corps et des cuisses ; les os des jambes sont d'une belle direction. Les tibias et péronés droits étaient écrasés sur deux points, mais toute la jambe gauche était intacte.

Nous avons pu la recueillir fixée entière au plâtre sur un

¹ Cette inégale longueur des jambes provient uniquement de la déviation et du raccourcissement de la jambe gauche produite par le bloc placé sous le bassin et du côté gauche.

mandrin. Nous avons également recueilli le crâne¹ en assez bon état de conservation, ainsi que quelques ossements.

4° *Mobilier*. — Contre toute attente, le mobilier de cette sépulture était d'une extrême pauvreté : ni armes, ni anneaux, ni bijoux, ni aucun outillage.

A côté de la tête un petit fragment de 0^m04 d'une poterie mince, faite au tour et sans vernis, à pâte fine d'un noir bleuâtre avec de petits grains jaunes. Sous le menton, une tige de quatre à cinq centimètres en bronze, carrée et tordue sur elle-même, avec la tête recourbée en crochet, tandis que l'autre bout se termine par un méplat.

Divers fragments de cuivre ou de bronze ont été recueillis sur le flanc droit et sous les pierres marginales du pavé ; à la hauteur des épaules et du bassin : deux pendeloques sans anneau, deux fragments d'un crochet à tige triangulaire, et, le long des côtés, sept petits fragments et de nombreux débris en poussière d'une lame de bronze servant probablement à orner les bords d'un vêtement ou manteau débordant le pavé et qui n'avait laissé d'autres traces qu'une sorte d'enduit noirâtre ; et enfin un petit anneau d'un centimètre de diamètre formé par un simple fil de bronze.

Cette sépulture paraît donc appartenir à l'âge du bronze.

5° Immédiatement au-dessus de cette sépulture se trouvait une sorte de poche située entre 0^m15 et 0^m30 de profondeur, et remplie d'ossements entassés confusément. La plus grande partie de ces ossements provenaient de mammifères, à en juger par la structure serrée du tissu osseux ; mais ces ossements concassés ne permettent pas la détermination spécifique ; un fragment de diaphyse appartenait à un oiseau. Cette masse d'ossements provient sans doute de détritrus de cuisine ou des restes d'un repas. Avec ces ossements se sont trouvés des débris humains : l'os d'un

¹ Détail curieux : un métacarpien se trouve planté comme une flèche dans l'œil gauche.

menton, quatre canines, huit incisives et vingt-sept molaires usées et quelques-unes cariées. Ces vestiges indiquent les restes d'au moins deux personnes âgées. Nous y avons recueilli également, en tamisant avec soin la terre : cinq incisives, cinq canines et dix molaires de lait. Il y avait donc également les traces de deux enfants de moins de 10 à 12 ans.

Nous nous abstenons ici de tout commentaire sur l'origine des fragments osseux accumulés dans cette poche au-dessus de la sépulture principale.

6° *Sépulture adventive.* — En arrière de la tête de la sépulture principale, et à près d'un mètre du grand axe du *tumulus*, on a rencontré les traces d'une sépulture plus récente située entre 0^m20 et 0^m30 centimètres au-dessous de la surface extérieure. Malgré les soins et l'attention apportés dans le travail, cette sépulture n'a été révélée que par la présence en position parallèle des os des membres orientés dans le même sens que la sépulture principale. Nous n'avons pu constater aucune trace ni du crâne, ni du thorax ou du bassin. La dimension des os indique une personne jeune. Avec ces ossements se trouvaient : deux fragments d'un grand anneau en bronze de facture très soignée : cinq fragments d'une épée en fer ayant ensemble une longueur de 0^m308, une perle en roche spongieuse, peut-être en lave de Volvic, faite et percée au tour et présentant encore quelques plaques fragmentées d'un émail blanc qui devait la recouvrir ; quatre fragments très réduits, à vieille cassure, d'un vase à parois minces. Cette poterie sans vernis et faite au tour, semble rappeler le genre de poterie du fragment trouvé dans la sépulture principale.

Autour de cette sépulture incomplète se trouvaient également des os concassés de mammifères et une diaphyse d'os d'oiseau.

Cette sépulture de membres humains paraît postérieure à la sépulture principale.

AGE DE CES TUMULI

Deux fragments de pointes en silex taillé ont été recueillis au voisinage de la sépulture principale. Mais ces silex ne sauraient faire remonter ces sépultures à l'âge néolithique, car on en trouve éparses sur toute la surface de la terrasse de Champ-Cros. Ces silex paraissent donc avoir été apportés mélangés avec la terre qui a servi à édifier le *tumulus*.

La sépulture principale paraît vraisemblablement se rapporter à l'âge du bronze puisqu'on n'y a constaté que la présence de ce seul métal ; tandis que la sépulture incomplète et adventive est évidemment d'âge plus récent. La présence simultanée du bronze, du fer et de l'émail ferait tout au plus remonter cette deuxième sépulture vers la fin de la période de Hallstatt, c'est-à-dire à la première époque Gauloise.

D'autre part, la fouille sommaire que nous avons pratiquée vers la fin de 1899, dans un *tumulus* voisin mit à jour une sépulture orientée de l'E. à l'O. avec six bracelets grossièrement incisés et dont la forme massive et archaïque, autant que l'oxydation semblent les faire rapporter à l'âge du cuivre plus ancien que celui du bronze.

D'après ces premiers et sommaires renseignements on semblerait déjà entrevoir que ces *tumuli* embrassent une assez longue période de temps et que par suite ils ont été édifiés par des populations autochtones ou sédentaires plutôt que par des armées en campagne, ce qui, pour nous, en augmente considérablement l'intérêt.

Indépendamment de la filiation que des fouilles ultérieures sérieuses élucideront certainement, grâce aux études ethniques des ossements, de leur outillage et de leur ameublement, nous croyons déjà avoir pu constater des indices de survivance dans la tradition, par le respect qui a entouré jusqu'à nous ces monuments qui, quoique situés au milieu des terres cultivées, n'ont pas été détruits.

Il y a plus : un *tumulus* bien caractérisé découvert par

mon frère dans un champ de la commune de Saint-Etienne-en-Dévoluy, porte encore aujourd'hui le nom de *Cros dei mouarts*, ce qui veut dire *tombe des morts*.

M. Romieu rapproche judicieusement, de ce vocable dévoluard, le nom de Champ-Cros qui pourrait bien signifier *champ des tombeaux*.

Les trente *tumuli* de Champ-Cros et du Poteau-de-Saint-Luc, sur les communes de Chabestan et d'Oze, les deux de Montmaur ou du Dévoluy et celui probable du plateau de Corréo, comme tous ceux qu'on ne manquera pas de remarquer désormais, réservent des pages encore ignorées et du plus haut intérêt relativement à l'histoire primitive des populations alpines à partir de 2.000 ou 2.500 ans avant notre ère. Et il est heureux que la découverte de ces antiques vestiges de nos aïeux reculés n'ait été faite qu'à une époque où les lumières et les connaissances scientifiques permettront de les étudier complètement et avec tout le profit possible.

Nous avons vu l'intérêt présenté par notre première fouille. Et cependant, pour des raisons spéciales, nos recherches s'étaient portées sur le tumulus dont les dimensions restreintes et la position à l'écart, au bord d'un ravin, formaient le moins de promesses.

On ne saurait exploiter tous ces *tumuli*, car il serait sage d'en réserver quelques-uns des plus remarquables comme *monuments historiques*. Ils seront un attrait de plus pour nos Alpes, surtout si les fouilles sur les autres *tumuli* donnent lieu à des publications bien faites, bien documentées et illustrées de plans, de vues et de profils.

Il y aurait grand intérêt pour cette année, afin d'avoir des vues d'ensemble, de fouiller quatre *tumuli* : deux du type ovalaire et deux du type circulaire qui d'après ce qu'on prétend appartiendraient à deux races distinctes d'hommes, les brachicéphales et les dolichocéphales.

Gap, le 17 août 1902.

Le Conservateur du Musée,
David MARTIN.

CONSEIL GÉNÉRAL DES HAUTES-ALPES

SESSION D'AOUT 1902

Extrait du Registre des Délibérations

Séance du 21 Août 1902

Rapport de la Commission de l'Instruction publique

« Nous sommes saisis d'une demande de subvention présentée par la Société d'Etudes des Hautes-Alpes qui a entrepris des fouilles très intéressantes au point de vue archéologique et d'histoire locale, sur le territoire des communes de Chabestan et d'Oze, mais qui ne dispose pas de ressources suffisantes pour les mener à bonne fin.

« C'est à M. Martin, notre inspecteur du Musée, chercheur infatigable, qu'est dû l'heureux résultat de ces fouilles qui, si elles sont continuées comme il faut l'y encourager, ne pourront que donner des résultats fort intéressants.

« Il y a lieu, en le félicitant, de remercier aussi notre collègue M. Queyras qui comme propriétaire des terrains affouillés s'est généreusement et gracieusement prêté aux travaux nécessités par ces recherches.

« Dans une lettre indiquant de nombreux détails pleins d'intérêts, sur ce que l'on a trouvé, et par conséquent, ce que l'on pourrait encore pouvoir découvrir dans nombre de *tumuli*, remontant à une époque préhistorique, M. le Président de cette Société fait ressortir l'intérêt qu'il y a de pouvoir continuer ces recherches.

« Et M. le Préfet dans son rapport supplémentaire en recommandant cette demande à notre bienveillante attention, fait ressortir fort à propos que, au moment où il est permis de considérer comme acquise à brève échéance la construction du musée départemental, nous voudrions bien encourager l'œuvre entreprise qui aura pour résultat d'enrichir nos collections de précieuses pièces archéologiques.

« La *Société d'Etudes* ayant désigné une Commission chargée de surveiller les fouilles, nous demande en outre, de lui adjoindre un ou plusieurs des membres du Conseil général.

« Et c'est le cas pour manifester l'intérêt que le Conseil général porte aux travaux savants et utiles de la *Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, de désigner conformément à son désir un de nos membres pour s'adjoindre à cette Commission, tout en accordant à titre d'encouragement la modeste indemnité de 50 francs, qui pour cette année facilitera la continuation des recherches entreprises, cette subvention devant être affectée exclusivement à ce travail, dont s'occupe M. Martin avec tant de zèle ».

La *Société d'Etudes* ayant sollicité une subvention pour l'exécution de fouilles à Chabestan dans un intérêt archéologique, la Commission propose de lui accorder 50 francs.

M. le Président s'étonne de la modicité du chiffre proposé, il dit que les fouilles projetées présentent un réel intérêt historique, destinées qu'elles sont à mettre à jour de nombreux tumuli de l'âge de bronze.

MM. Pavie et Vagnat partagent l'avis de M. le Président et pensent que la subvention doit être d'au moins 200 fr. Ce chiffre mis aux voix est adopté.

M. le Président saisit cette occasion pour adresser ses remerciements à M. Queyras, propriétaire d'une partie des terrains où doivent avoir lieu les fouilles, et où se trouvent onze tumuli, pour avoir généreusement autorisé les fouilles gratuitement et fait don au Musée départemental des objets qui pourront être découverts dans sa propriété.

Le Conseil s'associe aux remerciements exprimés par son Président et désigne M. Queyras, comme délégué du Conseil général pour être adjoint à la *Société d'Etudes*.

(Adopté).

Pour extrait conforme :

Le Secrétaire Général,
GILLET.

NÉCROLOGIE

M. Ludovic VALLENTIN

M. Ludovic Vallentin, membre de la *Société d'études* depuis sa fondation, vient de mourir à Montélimar. C'était un honneur pour notre Société que de compter parmi ses membres un savant aussi distingué. Petit-fils de M. Edouard de Laplane, historien de Sisteron, M. Vallentin avait hérité sa science et sa méthode historique. Encore étudiant en droit à Grenoble, il publia, en 1849, une étude sur Expilly et les médailles qui le représentent qui mérita d'être remarquée. Il entra ensuite dans la magistrature et fut pendant de longues années vice-président du tribunal de Montélimar ; il aurait pu et mérité d'atteindre plus haut, mais il n'avait aucune ambition et n'aspirait au contraire qu'à rester au milieu de ses compatriotes qui appréciaient la rectitude de son jugement et son impartialité. Il fut l'un des plus actifs fondateurs, en 1866, de la Société d'archéologie de la Drôme, qu'il dirigea pendant quatre années en qualité de président, avec une incontestable autorité. Il publia sur les monnaies de Valence et de Montélimar plusieurs articles fort importants dans le *Revue numismatique* et le *Bulletin de la Société d'archéologie* de la Drôme et il s'efforça toujours de recueillir et de sauver de la destruction les monuments archéologiques qui intéressaient la région qu'il habitait. Sa collection de monnaies dauphinoises était universellement connue des spécialistes et il possédait un véritable musée d'objets d'art provenant la plupart des bords du Rhône. Son fils aîné, M. Florian Vallentin, qui fut aussi notre confrère et dont la mort prématurée est venue briser une carrière qui promettait d'être belle dans la magis-

trature et les études archéologiques, avait les mêmes goûts M. Roger Vallentin du Cheylar, son autre fils, s'occupe avec beaucoup de zèle et de succès de numismatique et d'archéologie et a déjà publié sur ces sciences de nombreux articles dans des recueils spéciaux. La famille Vallentin est une de ces familles privilégiées dans lesquelles le goût des travaux historiques se transmet de génération en génération. M. Ludovic n'était pas un savant jaloux et personnel, il prodiguait autour de lui les encouragements et les communications, son musée et sa bibliothèque étaient largement ouverts à toutes les bonnes volontés. Il était membre de presque toutes les Sociétés savantes de la région et, depuis 1874, il avait été élu correspondant des Antiquaires de France. Aimé, estimé, respecté par ses compatriotes qui appréciaient la dignité de sa vie privée et le libéralisme de ses sentiments, il a été accompagné à sa dernière demeure par toute une population respectueuse et affligée.

Madame GAIGNAIRE

La *Société d'Etudes* s'honore de compter dans son sein quelques femmes d'élite.

L'une d'elles, Madame Louise Carle, veuve Gaignaire, vient de mourir à Charance, près Gap, le 12 août 1902.

Née à Tallard en 1845, fille du regretté Monsieur Carle qui exerça longtemps dans cette localité les fonctions de juge de paix et qui a laissé la réputation d'un parfait honnête homme, d'un causeur aimable et d'un érudit, après avoir fait son éducation au couvent du Saint-Cœur, à Gap, elle épousa M. Gaignaire, alors notaire, décédé en 1883.

Les femmes vertueuses n'ont pas d'histoire ! Pour se résumer en quelques mots : vertu, piété, dévouement, charité discrète et inépuisable, l'existence de Madame

Gaignaire n'en fut pas moins des plus et des mieux remplies.

L'accomplissement rigoureux de tous ses devoirs et les œuvres de bienfaisance n'absorbèrent pas entièrement son activité. Elle avait, comme son père, le goût très vif des choses de l'esprit. Elle s'intéressa toujours aux travaux de notre Société dans les rangs de laquelle elle succéda à son mari qui avait été un de nos associés de la première heure.

Nous devons à sa mémoire un hommage respectueusement ému.



BIBLIOGRAPHIE

La suite de la "Chronique d'Uzerche" par Manteyer (G. de). 1320-1379. Paris, Picard, 1902 in-8° 14 pp. Tiré à cent exemplaires.

M. de Manteyer a eu la bonne fortune de trouver dans un manuscrit de la bibliothèque vaticane, provenant de la reine Christine qui l'avait acquis de l'abbaye de Saint-Pierre d'Uzerche près de Limoges, le complément de la chronique de cette abbaye, et il l'a édité avec le soin qu'il apporte à toutes ses publications paléographiques. Le passage le plus curieux est le récit de l'exécution de soixante malheureux lépreux, accusés d'avoir empoisonné les fontaines. Les enfants au berceau ne furent même pas épargnés.

Droits et possessions du comte de Toulouse dans l'Albigeois au milieu du XIII^e siècle. Documents publiés et annotés par Edmond Cabié. — Paris, A. Picard et fils ; Toulouse, Ed. Privat 1900. 1 volume in-8° de 206 pages. (*Offert par la « Société des sciences, Arts et Belles-lettres du Tarn. »*)

Les hommages rendus au comte de Toulouse par les seigneurs vassaux pour les fiefs de l'Albigeois (1259-1261), publiés sous les auspices de la *Société des Sciences, Arts et Belles-lettres* du Tarn, par M. E. Cabié, sont copiés sur le rouleau original des Archives nationales, côté J 316, n° 11. Ces documents qui se réfèrent aux baylies de Rabastens, de Lisle, de Montmiral, de Puycelsi, de Cordes, d'Ambialet et de Gaillac, renferment des indications précieuses sur l'état féodal du nord de l'Albigeois, au Moyen-Age. Non seulement ils nous permettent de dénombrer exactement les droits et les domaines du comte de Toulouse et de ses vassaux, mais ils nous apportent encore « des éclaircissements sur certaines institutions administratives et sur les conditions sociales ou civiles des populations », sur les généalogies des anciennes maisons nobles de la

province, sur l'aspect général des campagnes à cette époque.

Cette publication est appelée à rendre de grands services à l'histoire et à la géographie de l'ancien Albigeois.

. . .

Moureto et Bloundinet. — *Istori d'un Pauras*, par Eugène Plauchud — Forcalquier, 1900-1902. Deux plaquettes in-8° de 19 et 21 pages. (*Offertes par l'auteur.*)

M. Eugène Plauchud, membre honoraire de notre Société, le prestigieux poète du *Diamant de Saint-Maime*, cette petite épopée de la Haute-Provence, de *Souto lei Méeles*, — ces délicieuses légendes, — et de *Au Cagnard*, — cette exquise gerbe de bluettes, — est aussi un savoureux conteur en prose. Blondinet, le petit pâtre, est épris de la fée Moureto, et la petite fée répond à cet amour ; mais la jalousie du comte de Loubarel vient traverser la pure idylle qui se dénoue tragiquement par le meurtre du pauvre amoureux. — Jean, le valet de ferme, s'énamoure de la belle Rousano, la fille de son maître, et meurt du chagrin de la voir mariée à un rival fortuné. Sur la trame très simple de ces deux historiettes, M. Plauchud a jeté à pleines mains les fleurs de poésie que recèle le doux parler rustique de Forcalquier.

. . .

Les établissements Gallo-Romains de la Plaine de Martres-Tolosanes, par M. Léon Joulin. — 1 volume in-4° de 295 pages et xxv planches. Paris, Imprimerie nationale. 1901. (*Offert par la « Société archéologique du Midi de la France.*)

La plaine de Martres, qui fait partie de la vallée de la Garonne, en amont et à 60 kilomètres de Toulouse, formait, à l'époque Romaine, du moins depuis Auguste, la limite extrême de la province Narbonnaise. Elle était située entre les deux stations *Calagurris* et *Aquæ Siccæ* de l'Itinéraire d'Antonin. La grande voie de Toulouse à Dax la traversait en longeant le fleuve. Cette région très habitée à l'époque gallo-romaine, est extrêmement riche

en substructions antiques disséminées sur une surface de plus de 40 kilomètres carrés. Des fouilles y ont été pratiquées depuis une époque très reculée (1632) et se sont poursuivies, par intermittences, jusqu'à nos jours. Grâce à des subventions importantes concédées dernièrement par le Ministère de l'Instruction publique, le département de la Haute-Garonne et la ville de Toulouse, ces fouilles ont pu s'étendre, sous la direction de M. Joulin, sur un vaste périmètre, à partir de 1897. Elles ont abouti à la reconstitution à peu près complète de la grande *villa* de Chiragan, d'une superficie de 16 hectares, et des *vici* circonvoisins. Cette *villa*, dont la date de fondation correspond à la période du règne d'Auguste, était extrêmement somptueuse, et servait probablement de résidence aux procurateurs chargés de l'administration du *patrimonium principis*. M. Léon Joulin nous donne une description très détaillée avec plans explicatifs, non seulement des diverses constructions composant la *villa*, mais encore des matériaux employés pour la maçonnerie et les toitures, des décorations architecturales et sculpturales tant intérieures qu'extérieures, ainsi que des objets d'ornement recueillis dans les fouilles : reliefs, statues, vases, statuettes, bustes-portraits et autres, au nombre de plus de 300, se rapportant à presque tous les genres cultivés pendant la période fastueuse de l'Empire romain, aux I^{er} et II^e siècles. Ces objets sont reproduits par la phototypie dans xxv planches hors texte annexées au volume.

D'après M. Joulin, Chiragan et les *vici* de la plaine de Martres auraient été détruits par l'incendie lors de la grande invasion des Barbares, au commencement du V^e siècle.

Il faut louer la Société archéologique du Midi d'avoir encouragé des fouilles aussi importantes, et surtout d'en avoir confié la direction à M. Léon Joulin, l'un de ses membres résidents, qui nous en expose aujourd'hui les résultats, avec une érudition très abondante et très sûre, dans un bel ouvrage méthodique et clair, véritable modèle de la consciencieuse monographie historique. — J. M.

“ Les Frontières de la Science ”, par Albert de Rochas. — Paris, Librairie des sciences psychologiques. 1902. 1 vol. in-8° de 126 pages et 4 planches. (*Offert par l'auteur*).

Il s'agit des confins de la science et de la magie.

L'ouvrage débute par une lecture faite à Londres, en 1898, où l'auteur expose l'état présent de la science psychi-

que, tout en plaidant contre ceux qui nient l'existence de forces extraphysiques.

La seconde partie — la plus étendue — est essentiellement formée du résumé des mémoires du chimiste autrichien Reichembach. Suivent quelques indications relatives aux travaux des successeurs de celui-ci.

Une étude historique sommaire sur la « physique de la magie » termine le livre.

Le terrain sur lequel évolue M. de Rochas, quoique exploré depuis quelques années par un grand nombre de chercheurs et de curieux, n'en reste pas moins encore bien mystérieux. Expériences et observations abondent, mais de qualités bien inégales, et dans cette moisson de faits plus ou moins bien vus, plus ou moins bien rapportés, comment procéder à l'indispensable triage : on ne peut pas tout admettre.

Comme l'a fait remarquer Huxley, « il n'est pas une « personne sur cent qui puisse décrire l'événement le plus « ordinaire avec quelque apparence d'exactitude » ; quelle confiance pouvons-nous donc avoir en leurs dépositions quand il s'agit d'événements particulièrement propres à mettre en jeu l'imagination ? Les observateurs les plus soigneux ne sont pas à l'abri des mêmes entraînements et bien que l'habitude les ait rendus plus prudents, ils courent, comme le vulgaire, le danger de mélanger aux faits bruts des inductions inconscientes. Aussi quand, sous l'autorité d'un grand nom, s'abrite une grande invraisemblance, pouvons-nous y trouver, à des titres divers, de graves motifs d'inquiétude. Telles sont les réflexions qui viennent immédiatement à l'esprit quand on ouvre un livre de psychisme.

Quelles que soient d'ailleurs les réserves que l'on puisse formuler au sujet des faits qu'expose M. de Rochas, il faut convenir que nul n'est mieux qualifié que lui pour guider nos pas sur ces terres mal connues, aux mirages trop fréquents, et en marquer les singularités. Depuis très longtemps il y a poussé avec succès ses premières reconnaissances. Aujourd'hui le terrain lui est devenu très familier, trop familier même à nos yeux, car il ne s'étonne plus, là même où nous nous récrions, où nous ne pouvons en croire nos yeux ou nos oreilles. Qu'on l'écoute plutôt : « Je rappellerai seulement — dit-il, en parlant de M. Crookes — qu'il a pu maintes fois, grâce à la force psychique « du médium, augmenter ou diminuer à distance le poids « des corps, et qu'à l'aide d'appareils enregistreurs il a « montré les variations du flux de la force psychique » (page 98). « La pesanteur est une propriété variable des « choses », dit-il encore plus loin, avec l'allemand « du Prel » (page 120). Et que l'on songe maintenant à quel degré ces quelques lignes sont révolutionnaires ! C'est une

des lois fondamentales des sciences physiques qui est sapée par la base, et quand on se reporte aux vérifications nombreuses et minutieuses dont cette loi est depuis tant d'années l'objet dans nos laboratoires de chimie ou de physique, on est bien tenté de s'écrier « c'est impossible ».

Mais l'auteur a pris la précaution de placer en première page de son livre la fameuse parole d'Arago : « Celui qui, « en dehors des mathématiques pures, prononce le mot « impossible manque de prudence ». On ne peut pas en effet démontrer qu'un fait soit impossible, si étrange qu'on l'imagine ; les possibilités de la nature sont infinies. Mais si tout est possible, tout n'est pas réalisé. Aussi pour formuler nos réserves, tout en restant dans les limites de ce que nous avons le droit d'affirmer, retrancherons-nous ce mot de notre vocabulaire, et sûr que l'expérience de demain ne pourra nous donner tort, nous dirons encore avec le grand naturaliste anglais déjà cité : « Plus un fait « est en désaccord avec l'expérience antérieure, plus « complète doit être la preuve qui nous autorise à y croire. « Supposons que feu Jean Muller, de Berlin, le plus grand « des anatomistes et des physiologistes de mon temps, ait « affirmé simplement qu'il a eu l'occasion de voir un « centaure vivant, je serais assurément ébranlé par la force « d'une assertion qui émanerait d'un homme de cette « autorité ; cependant il me serait difficile même alors de « faire plus que de suspendre mon jugement. Car après « tout, il y aurait plus de probabilité encore pour que « l'auteur fut tombé dans quelque erreur en interprétant « les faits qu'il a observés, qu'il n'y en a pour l'existence « réelle d'un animal tel que le centaure ». On ne saurait mieux dire. Ce qu'on nous demande est plus difficile encore à accorder que l'existence du centaure.

Il est vrai qu'on ne nous apporte pas un témoignage unique, mais des témoignages nombreux, quelques-uns de premier ordre. Pourtant ils ne nous suffisent pas, eu égard à la nature des faits.

Quand on songe au bouleversement que devraient subir nos généralisations scientifiques les mieux établies si ces faits étaient définitivement acquis, on a le droit de demander des preuves proportionnées à leur invraisemblance ; que dis-je, c'est un devoir pour quiconque n'apporte son appui à une cause qu'avec le sentiment de la responsabilité morale qu'il encourt.

Or, à l'heure actuelle, les faits revêtent un caractère trop personnel ; Pierre échoue là ou Jean prétend avoir réussi, ce qui contraste singulièrement avec le caractère fondamental du fait scientifique. On ne peut pas nous dire dans quelles conditions nous devons nous placer pour observer à coup sûr les phénomènes que l'on rapporte ; nous ne pouvons donc en appeler à nos propres sens. Par là, on

pourrait dire que ces phénomènes manquent en quelque sorte d'objectivité. Cela tient peut-être à leur nature ; mais cela explique que les convictions, comme les résultats, restent individuelles. Ceux qui ont été heureux dans leurs recherches, et M. de Rochas est de ceux-là, sont convaincus de ce qu'ils affirment parce qu'ils ont vu ; ils ne peuvent demander aux autres que de suspendre leur jugement en leur rappelant que « le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ».

C'est, en fait, aussi tout ce qu'ils demandent : Qu'on les laisse approfondir en paix leur enquête et ils se chargent de transformer progressivement nos doutes en certitudes scientifiques. C'est notre plus vif désir. Suivons donc avec sympathie ces savants qui, à l'exemple de l'éminent administrateur de l'Ecole polytechnique, battent et défrichent de nouvelles provinces et nous en rapportent une abondance de nouveaux et graves problèmes : Ils sont de taille à en donner les solutions définitives avec arguments décisifs à l'appui. Patience. — G. ANDRAULT.

PROCÈS-VERBAL

DE LA SÉANCE DU 30 AOUT 1902

A 3 heures du soir a eu lieu à la Préfecture la réunion de la Commission chargée des fouilles de Chabestan.

Cette Commission avait été convoquée à l'effet : 1° de choisir parmi ses membres une Commission technique de surveillance et de direction des travaux ; — 2° de constituer définitivement la Commission des fouilles ; — 3° d'examiner l'état actuel des travaux, les résultats acquis ainsi que les nouvelles fouilles à entreprendre.

Etaient présents : MM. BILLECARD, CHAUDIER, Pierre GILLET, HUGUES, Georges PINET DE MANTEYER, David MARTIN et ROCHE.

La séance est ouverte à 3 h. 1/4, sous la présidence de M. HUGUES, président de la *Société d'Études*. M. P. GILLET est invité à remplir les fonctions de secrétaire.

Au début de la séance, M. LE PRÉSIDENT donne lecture des lettres d'excuses de quelques-uns des membres absents.

M. QUEYRAS, convoqué à Briançon pour la formation de la liste d'un jury criminel, se trouve ainsi empêché et adresse une lettre d'excuses au Président. M. WILHEM est souffrant, ainsi que M. SIBOUR ; MM. ROMIEU et VÉSIGNÉ se sont fait excuser ; M. ITIER est absent.

M. LE PRÉSIDENT propose tout d'abord de constituer définitivement la Commission des fouilles de Chabestan. Il informe que M. le Préfet a bien voulu accepter la présidence d'honneur de cette Commission.

On procède à l'élection du président. M. HUGUES est nommé par acclamation ; on arrête ensuite la liste des membres de la Commission : M. QUEYRAS est nommé vice-président ; MM. BILLECARD, Pierre GILLET, ITIER, LAMBERT, David MARTIN, Georges PINET DE MANTEYER, ROMIEU, SIBOUR, VÉSIGNÉ et WILHEM sont nommés membres. M. M. Pierre GILLET restant secrétaire avec voix délibérative.

M. LE PRÉSIDENT propose ensuite de former une Commis-

sion technique permanente pour la direction et la surveillance des fouilles, cette Commission composée spécialement en vue des constatations à faire et des décisions techniques à prendre reste rattachée à la Commission générale des fouilles, surtout en ce qui concerne la question budgétaire.

La réunion des membres de cette Commission doit avoir lieu le jeudi 4 septembre prochain, à la descente du train, à Pont-de-Chabestan, à 8 h. 1/2, pour, de là, se rendre sur les lieux, examiner l'état des fouilles et arrêter les travaux nouveaux à entreprendre.

Cette Commission est composée de :

M. David MARTIN, directeur des fouilles, de MM. BILLECARD, P. GILLET, ITIER, LAMBERT, G. PINET DE MANTEYER, ROMIEU et VÉSIGNÉ.

Les attributions suivantes de cette Commission sont ensuite votées par acclamation et adoptées :

Il devra y avoir pendant les fouilles et en permanence deux membres au moins présents dont un photographe.

Un roulement pourra être établi entre eux.

Un journal de fouilles sera tenu au jour le jour relatant les travaux. Ce « Journal » sous la direction de M. David MARTIN sera, jusqu'à nouvel ordre, tenu par M. P. GILLET.

Sur ce journal pourront être consignées toutes les observations des membres de la *Société d'Etudes des Hautes-Alpes* ou de telle personne dont l'autorité scientifique serait utile.

Sur la demande de M. David MARTIN, la Commission cherche un local pour déposer les objets trouvés lors des fouilles et décide de demander à M. le Préfet de vouloir bien mettre provisoirement à sa disposition un local quelconque.

M. le Président recherche les moyens d'obtenir des subventions soit des Sociétés savantes de Paris, soit du Ministère ou de l'Institut. Les membres de la Commission échangent à ce sujet diverses observations.

Sur la demande de MM. G. PINET de MANTEYER et P. GILLET la photographie du crâne trouvé récemment doit

être faite au plus tôt et sa mensuration exactement prise. M. P. GILLET propose de prendre cette photographie. Sa proposition est acceptée.

La Commission décide de fouiller un autre type de tumulus et cela parmi ceux de M. Queyras. Enfin, contrairement aux décisions premières, le tumulus qui devait être ouvert prochainement est abandonné à cause des arbres qui le couvrent. Il est décidé de choisir pour les prochains travaux un tumulus autant que possible indemne de toute végétation. Le choix de ce tumulus est laissé à la Commission technique.

M. MARTIN David obtient l'autorisation de disposer d'une certaine somme d'argent pour l'achat de droit de fouilles chez un propriétaire de Chabestan.

Lecture est donnée ensuite par M. David MARTIN de son mémoire sur les dernières fouilles, mémoire inséré dans le présent bulletin.

M. P. GILLET remet à la *Société d'Études* deux reproductions photographiques des fouilles de Chabestan.

La Commission ayant délibéré sur chacune des propositions qui lui ont été soumises, la séance est levée à 5 heures.

Le Secrétaire de la Commission des fouilles,

Pierre GILLET.

Vu : *le Président,*

HUGUES.



AFFOUAGEMENT

DES

COMMUNES DES HAUTES-ALPES

DE 1662 A 1666

Par F.-N. NICOLLET

La *taille* était, au XI^e siècle, un impôt levé par les seigneurs dans leur domaine. La taille seigneuriale était *réelle* ou *personnelle* : la première était payée, à raison de la possession de terres, par les hommes francs ou demi-libres ; la seconde, par les hommes francs et surtout, à l'origine, par les serfs¹.

Le mot *taille* vient, d'après Voltaire², de l'usage où étaient les collecteurs de marquer sur une petite taille de bois ce que les contribuables avaient donné. Littré et Brachet croient qu'il vient du verbe *tailler*³. Scheler le tire d'un type fictif *tacula*, qui serait un diminutif de *tacus* employé dans les textes bas-latins avec le sens d'impôt⁴. Cette dernière hypothèse me paraît la plus vraisemblable, et je pense que *tacus* et *tacula* se rattachent à la racine

¹ *Histoire du droit et des institutions de la France*, par E. Glasson ; Paris, Pichon, 1891 ; — IV, 2.

² *Mœurs*, 84 ; phrase citée par Littré dans son *Dictionnaire de la langue française*, au mot « taille ».

³ *Dictionnaire de la langue française* par E. Littré ; Paris, Hachette, 1881 ; et *Dictionnaire étymologique de la langue française* par Aug. Brachet ; Paris, J. Hetzel.

⁴ *Dictionnaire d'étymologie française d'après les résultats de la science moderne* par Aug. Scheler ; Paris, Maisonneuve, 1873

celtique TAC¹ qui signifie « piquer, couper » ; en sorte que le sens primitif de *taille* était « morceau, part, portion » ; le seigneur exigeait de son vassal possédant terres une *taille* ou *part des récoltes*. Dans la langue populaire de notre région, le mot correspondant était *tasca*².

Au XII^e siècle, le roi commence à lever lui aussi la taille sur ses vassaux, mais seulement en temps de guerre. La taille seigneuriale subsista longtemps à côté de la taille royale. Puis, peu à peu, les rois supprimèrent la taille seigneuriale et, sous Charles VII, la taille royale devint permanente³.

Les Etats généraux de 1356, voulant régler eux-mêmes la perception et l'emploi des deniers publics, nommèrent des commissaires pour faire la répartition de l'impôt dans les provinces et en surveiller la perception. Ces commissaires pouvaient établir des sous-commissaires qui prenaient le nom d'*élus* et la circonscription soumise à leur autorité, celui d'*élection*. En 1372 Charles V fit de ces sous-commissaires des fonctionnaires royaux et les soumit à des inspecteurs. Ce ne fut plus, dès lors, des magistrats élus par une assemblée nationale, mais des délégués royaux ; on conserva néanmoins les noms d'*élus* et d'*élection*⁴.

¹ A cette racine se rattachent le galate *taskos*, pour *taksos*, pieu ; l'irlandais *tag*, pointe, *taca*, épée ; le gaélique *tac*, clou ; le gallois *twka*, couteau ; l'anglais *tackle*, flèche. Dans notre langue populaire elle a donné *ta'ça*, clou, *ta'ça*, meurtrissure, tache, *tasæld*, meurtri par la grêle (en parlant du fruit), *tais* (pour *taks*) et *tæison* (pour *takson*), blaireau, proprement « tacheté », *takw'la*, *takw'ara*, clef de corde, *takw'ira* (primitivement *takotra*), ciseau, *dall*, masc. et *da'lia*, fém., faux, *tok*, pieu, *tw'isa* (pour *toksa*), bois taillis, etc.

² *Chartes de Durbon*, publiées sous les auspices de la Société d'Études des Hautes-Alpes, par l'abbé P. Guillaume ; Paris, Picard, 1893 ; n° 166, de 1183 ;... Emi... et *tascam* et toutam et quicquid juris ipse habebat in omni terra Umberti Laurentii. — Le mot *touta* qui accompagne ici *tasca* me paraît venir du verbe latin *tollere*, lever, prélever ; *touta*, pour *tolta*, c'est donc « la part prélevée ».

³ *Dictionnaire des finances*, par Léon Say ; Paris, Berger-Levrault, 1889.

⁴ E. Glasson, *ouvrage cité*.

Les *élus* dressaient les rôles d'après les feux de chaque paroisse, répartissaient la taille dans l'élection, jugeaient en première instance les réclamations¹.

A l'origine, un *feu* c'était un foyer, une famille; il y avait dans une paroisse autant de feux qu'il y avait de chefs de famille. Pour établir le nombre de feux, on mettait à part les nobles, les religieux et les clercs, qui étaient exempts des tailles; on mettait à part aussi les veuves et les familles ne possédant pas 10 francs de biens, les affranchis et autres exempts; puis les familles qui restaient constituaient autant de feux imposables. Des révisions de feux avaient lieu de temps en temps². Mais dans la suite des temps la taille qui était à l'origine un impôt proportionnel à la fortune devint un impôt de répartition³, et le feu devint une unité imposable; on taxait une paroisse à tant de feux sans se préoccuper du nombre de familles imposables de cette paroisse.

Le Dauphiné était considéré comme un corps d'Etat distinct et séparé du royaume de France; les tailles comtales y étaient un droit du domaine du Dauphin; la noblesse et le clergé en étaient exempts d'après l'usage et d'après les règlements: la noblesse en exemptait non seulement ses biens nobles mais encore tous les fonds acquis par elle, quelle que fût leur condition antérieure; le clergé exemptait de même tous ses biens, qu'ils fissent partie ou non de la dotation des églises. François I^{er} ayant ordonné une imposition sur les trois ordres, la noblesse et le clergé opposèrent leurs privilèges, mais le tiers-état soutint que ces privilèges n'étaient qu'usurpation et voulut que la noblesse

¹ Les réclamations devaient être faites dans les trois mois à dater de la publication des rôles, sous condition de payer par provision les quartiers à leur échéance, 1^{er} mars, 1^{er} mai, 1^{er} octobre, 1^{er} décembre. Il suffisait de présenter, sans procureur, sur papier libre, un mémoire qui devait être communiqué pour avis au maire de la paroisse. Léon Say, *Ouvrage cité*.

² N. Chorier, *L'Estat politique de la province de Dauphiné*, t. III; réimprimé à Valence, Chenevier et Chavet, 1874.

³ Léon Say, *Ouvrage cité*.

et le clergé contribuassent comme lui aux impôts qui se levaient dans la province. Cette querelle se termina par les arrêts du Conseil du 31 mai 1634, du 25 août 1635, du janvier 1636 et du 24 octobre 1639¹ qui introduisirent les tailles dans le Dauphiné comme charges ordinaires et comme droit réel, c'est-à-dire attaché inséparablement au fonds². L'imposition s'en fit par mandements sur les *lançons* ou feuilles collectives d'avertissement que les élus y envoyaient à proportion de leurs feux. La province fut distribuée en 13.000 feux, dont 4.749 $\frac{2}{3}$ $\frac{1}{4}$ $\frac{1}{48}$ et $\frac{2}{3}$ de $\frac{1}{24}$ furent rejetés sur le tiers état ; le reste fut partagé entre les deux autres ordres ; mais 749 feux n'étaient point arrêtés à un lieu déterminé, on les appliquait comme on le jugeait à propos pour le soulagement des mandements et des communautés qui en avaient besoin³.

La majeure partie du territoire qui a constitué le département des Hautes-Alpes dépendait de l'intendance de Grenoble et faisait partie de la *généralité* de Grenoble⁴. — On

¹ *Dictionnaire du Dauphiné* de Guy Allard, au mot « tailles ».

² Les tailles sont réelles en Dauphiné et se payent à proportion de l'estime des fonds dont la distinction a été faite par un arrêt du Conseil en forme de règlement du 24 octobre 1639, lequel a déclaré les fonds qui seraient nobles de même que ceux qui seraient roturiers à perpétuité. Ces derniers sont sujets à la taille en quelques mains qu'ils passent et de quelque état et distinction que soient les possesseurs. Cette forme d'imposition exclut les instances en surtaxes et autres procès qui accablent les pays de tailles personnelles. La manière d'exécuter par la voye de brigades les contribuables qui sont en demeure de payer retranche encore la principale partie des frais et des procès que la voye des exécutions qui se font par sergents produit partout ailleurs. Cette voye des brigades qui est particulière pour le Dauphiné peut avoir quelques inconvénients, mais on peut dire qu'il n'y en a pas une plus soulageante pour les contribuables ny qui renferme moins d'abus, pourvu que l'Intendant y veille avec exactitude et fasse exécuter le règlement fait par M. le Pret à ce sujet en l'année 1684. — Bibliothèque Méjanes d'Aix ; *Manuscrits*, n° 439, mémoire concernant le Dauphiné.

³ Nic. Chorier, *Ouvrage cité*.

⁴ La province de Dauphiné comprenait six circonscriptions financières ou élections, de Grenoble, de Vienne, de Romans, de Valence, de Montélimar et de Gap, avec recette à Gap et à Briançon.

appelait *généralité* une circonscription financière dépendant d'un *trésorier général* des finances. — La communauté de l'Epine faisait partie de l'élection de Montélimart ; les vallées du Drac et de la Séveraisse faisaient partie de l'élection de Grenoble ; le reste du Gapençais et une partie de l'Embrunais formaient l'élection de Gap ; le Briançonnais, qui s'étendait en Italie jusqu'à Chaumont (*Chiomonte*) formait une recette particulière ; le Sauzè, Bréziers et Rochebrune ne payaient pas d'impôts¹ ; la vallée de la Déoule (canton de Barcilonette), faisait partie de la Provence.

Les tailles étaient perçues par les *sergents des tailles*, hommes au cœur dur que Colbert qualifiait d'*animaux terribles*. « Le pauvre laboureur, disaient les États de 1484, soudoye ceux qui le battent, qui le délogent de sa maison, qui le font coucher à terre et qui lui ôtent sa substance. » Colbert s'efforça d'empêcher que les faibles et les pauvres ne fussent opprimés par les puissants et les riches ; dans ses instructions en 1664 aux maîtres des requêtes chargés de parcourir la France, il leur recommande qu'aucun ne soit malmené ou saisi pour le fait des tailles. A peine il eut mis de l'ordre dans les finances que le roi remit au peuple tout ce qui était dû d'impôts depuis 1647 jusqu'en 1656 et surtout 3 millions de tailles².

Les documents que je publie ci-dessous ont été rédigés sous l'administration de ce sage ministre. On remarquera que de 1662 à 1665 les tailles sont allées en s'allégeant.

L'original de ces documents est conservé à la bibliothèque municipale de Grenoble, si riche en matériaux de toute sorte intéressant l'histoire du Dauphiné. C'est un cahier très bien conservé, d'une écriture élégante, aisée à lire.

Pour faciliter les recherches, j'ai ajouté un numéro d'ordre à chaque communauté ou paroisse et j'ai dressé une

¹ J. Roman, *Dictionnaire topographique du département des Hautes-Alpes* ; Introduction.

² Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, ch. 39.

table alphabétique indiquant le numéro sous lequel se trouve la communauté ou paroisse.

Pour rendre ce travail aussi complet que possible, voici quelques indications sur l'affouagement du canton de Barcelonnette, à la même époque, d'après les documents qui se trouvent à la bibliothèque Méjanès d'Aix.

En Provence les tailles étaient *réelles*, comme en Dauphiné, et non *personnelles* ; qui avait du bien roturier en ce pays payait la taille et celui qui n'en avait point ne payait rien. C'est pourquoi tous les biens taillables étaient cadastrés et marqués à part dans le cadastre ou livre terrier de chaque communauté. Il y avait deux sortes de biens, les *roturiers* ou taillables et les *nobles*. Cette différence avait eu pour point de départ l'affouagement de 1471 fait avec la permission du roi René ; tous les biens et héritages qui se trouvèrent alors possédés par des ecclésiastiques et par des gentilhommes furent déclarés *nobles*, exempts de tailles et de toutes autres impositions et levées de deniers ; ceux qui étaient possédés par des roturiers furent déclarés sujets à la taille en quelques mains qu'ils pussent tomber à l'avenir¹.

Dans l'affouagement de 1665 Esparon de Vitrolles comptait pour 1 feu 1/2, Vitrolles pour 1 feu 1/2. Dans les affouagements de 1471, de 1605, de 1668 et 1689, ces communautés sont taxées de la même manière ; mais dans celui de 1698, Esparon ne compte que pour 1 feu 1/4 et Vitrolles pour 1/2 feu, et dans celui de 1731 Esparon compte pour 1 feu 1/8, Vitrolles pour 2 feux 1/6 et Barcelonnette pour 1 feu 3/4².

Aix-en-Provence, le 2 mars 1900.

F.-N. NICOLLET.

Professeur au Lycée Mignet.

¹ Bibliothèque Méjanès d'Aix ; *man.* 1007, p. 123.

² Biblioth. Méjanès ; *man.* 1007, *Table des villes et lieux du pays et comté de Provence, viguerie par viguerie, extraite de l'affouagement général des années 1471, 1665, 1698 et 1731* ; p. 98, 99, 100, viguerie de Sisteron ; — et *man.*, 738, *Affouagement des villes et villages du pays et comté de Provence*, imprimé à Aix par Jean

ESTAT GÉNÉRAL

contenant la quantité de feux desquels les communautés de la généralité de Dauphiné ont été composées es années 1662, 1663, 1664, 1665 et présente 1666, suivant les changements et descharges qui ont été faicts lors de l'imposition de chasque année par Monsieur Sarron de Champigny, intendant de la Province, et autres sieurs commissaires du bureau des finances, avec les avis sur chascune communauté pour en connoistre la force¹.

ESLECTION DE GRENOBLE²

.....
I. ASPRES-[LEZ-CORPS]. — Bonné. Seigneur, M. d'Avançon³. Scitué en plaine; terroir fertile en bled et fourrage. Nourrissent beaucoup de bestail; font négoce de laine; payent bien.

Années	Feux	Impositions		
1662	4 1/6 et 1/32	1.644 l.	2 s.	0 d.
1663	id.	1.412	2	6
1664	id.	1.309	10	10
1665	4 1/4 et 1/12	1.289	5	11
1666	4 1/3	1.299	4	2

Tholosan, 1605; — *Affouagement* etc., suivant la procédure faite en 1665; — *Affouagement* etc., suivant la procédure de 1665 et les délibérations des assemblées générales des communautés de 1668 et 1669, — Dans un *Estat de l'estimation des lieux dépendant des vigueries de Forcalquier, Sisteron et Seyne suivant le nouvel affouagement*, Barcelonnette est portée pour 1 feu 1/2, 79.510 livres, et 2.080 livres livres 9 sols de deptes; Esparon 1 feu 1/4, 67.195 livres 4 sols 7 deniers, 2.408 livres 5 sols 5 deniers de deptes, reste dû 2.150 livres; Vitrolles 1 feu 1/2, 151.888 livres, 13.000 livres de deptes.

¹ Bib. mun. de Grenoble, R. 5764, f° 1.

² Bib. mun. de Grenoble, R. 5764, f° 25.

³ François de Renard, ou Reynard ou Regnard, fils de Florent et de Marguerite Bonnard, seigneur d'Aspres-lez-Corps, Clémence-

2. ST-FIRMIN. — Bonne. Seigneur, M. l'abbé de St-Firmin. Scittué en plaine et coteau; terrain médiocre. Négocient du bestail et, par leur bonne œconomie, payent les tailles.

Années	Feux	Impositions
1662	1 1/4 1/8 et 1/96	542 l. 12 s. 0 d.
1663	id.	466 0 0
1664	1 1/3 1/24 et 1/96	432 3 7
1665	1 1/4 1/8 et 1/96	412 4 1
1666	1 1/2 et 1/96	452 17 0

3. LA BROUE¹. — Bonne. Seigneur, le mesme. Scitué au pied de la montagne; terrain presque stérile, ne produit qu'un peu de bled et de fourrage. Sans leur travail auraient peine à subsister; payent fort mal.

Années	Feux	Impositions
1662	3/4 1/8 1/12 et 1/48	383 l. 9 s. 9 d.
1663	id.	329 7 6
1664	id.	305 9 0
1665	id.	291 6 8
1666	3/4 1/6 et 1/16	293 11 5

4. RECULLAS¹. — Bonne. Seigneur, le mesme. Terroir fertile en bled et fourrage. Sont bien conduits et administrés par les soins du s^r Roux.

Années	Feux	Impositions
1662	1/2 et 1/8	244 l. 15 s. 16 d.
1663	id.	210 4 6
1664	id.	194 19 4
1665	2/3 et 1/2	198 7 1
1666	id.	199 17 7

d'Ambel, Guillaume-Pérouse, Saint-Julien, Saint-Barthélemy et Saint-Michel-du-Buissard, le Forest; il n'avait plus qu'une faible partie de la seigneurie d'Avançon, dont la majeure partie appartenait à Claude-Noël Amat.

¹ Hameaux de St-Firmin.

5. LES PRAUX. — Bonne. Seigneur, M. de Laye¹. Scitué en montagne. Font négoce de bestail dont ils payent leurs tailles. Le s^r Roux administre la communauté.

Années	Feux	Impositions
1662	1/2 et 1/48	203 l. 19 s. 9 d.
1663	id.	175 3 9
1664	id.	162 9 6
1665	1/2 et 1/12	173 11 3
1666	id.	174 18 0

6. VILLARD-ST-FIRMIN. — Bonne. Seigneur M. de la Coste, abé de St-Firmin. Terroir fertile en grains. Ils en font négoce et payent bien.

Années	Feux	Impositions
1662	1/4 1/8 1/12 et 1/48	187 l. 13 s. 9 d.
1663	1/3 1/8 et 1/48	161 3 3
1664	id.	149 9 6
1665	1/4 1/8 1/12 et 1/48	142 11 5
1666	1/2 et 1/24	162 8 0

7. LES PARCELLET². — Bonne. Seigneur, le mesme que le Villard. Terroir fertile en bled et fourrage. Sont œconomes et payent bien.

Années	Feux	Impositions
1662	1/3 et 1/8	179 l. 10 s. 6 d.
1663	id.	154 2 9
1664	id.	142 19 6
1665	1/2 et 1/48	154 16 9
1666	id.	156 3 1

8. ST-MAURICE-EN-VALGAUDEMAR. — Bonne. Seigneur,

¹ Etienne-François de Poncet, fils de Balthazar et d'Anne du Faure, seigneur de Laye.

² Hameau de St-Firmin. On écrit aujourd'hui *L'Esparcelet*; on a raison, car ce mot vient de *Esparcel*, mot de la langue populaire du midi de la France qui signifie « sainfoin ».

M. de Pragentil¹. Scitué en montagne; terroir fertile en bled. Font commerce de quantité de bestiaux; payent bien. Le s^r Boyer administre la communauté.

Années	Feux	Impositions
1662	1 1/4 et 1/48	497 l. 14 s. 10 d.
1663	1 1/8	378 8 6
1664	id.	350 18 10
1665	id.	334 14 5
1666	id.	337 6 0

9. CLÉMEMCE-D'AMBEL. — Bonne. Seigneur, M. d'Avançon². Scitué en montagne; le terroir est fertile. Ils payent bien. Le s^r Galand administre la communauté.

Années	Feux	Impositions
1662	3/4	293 l. 14 s. 9 d.
1663	id.	252 5 0
1664	id.	233 19 3
1665	1	297 10 7
1666	1	299 16 4

10. GUILLAUME-PEROUZE. — Bonne. Seigneur, le mesme que Clémence-d'Ambel. Scitué en montagne; terroir fertile en bled. Négociant du bestail; payent bien leurs tailles. Le s^r Galand administre la communauté.

Années	Feux	Impositions
1662	3/4 et 1/8	342 l. 14 s. 0 d.
1663	id.	294 7 0
1664	id.	272 19 1
1665	1	297 10 7
1666	1	299 16 4

11. VILLARD-EN-VALGAUDEMAR. — Bonne. Seigneur, M. de

¹ Pierre Gras, sieur de Pragentil, fils de Jean Gras et de Clémence du Faure. Il avait aussi la seigneurie du Villar-en-Valgaudemar.

² Voir plus haut ASPRES-LEZ-CORPS, n° 1.

Pragentil ¹. Scitué en montagne; le terroir est fertile. Sont bien conduits et payent assez bien. Le s^r Boyer ~~administre~~ la communauté.

Années	Feux	Impositions
1662	2/3	261 l. 1 s. 9 d.
1663	id.	224 4 9
1664	id.	207 19 4
1665	3/4 et 1/12	247 18 11
1666	id.	249 17 0

11. ST-JACQUES. — Médiocre. Seigneur, M. des Herbeys ². Scitué en montagne; terroir médiocre en bled et fourrage. Leur mauvaise conduite faict qu'ils ne payent pas.

Années	Feux	Impositions
1662	1 2/3 et 1/24	669 l. 1 s. 3 d.
1663	id.	574 13 3
1664	id.	532 18 3
1665	1 1/2 1/8 et 1/12	508 5 8
1666	1 2/3 et 1/24	512 3 9

12. AUBESSAIGNE. — Pauvre. Seigneur, M. le duc de Lesdiguières ³. Scitué en montagne; terroir médiocre en bled et fourrage. Font négoce de laine et d'un peu de bled pour subcister; ont peine à payer.

Années	Feux	Impositions
1662	3 1/4	1.272 l. 17 s. 0 d.
1663	id.	1.093 5 0
1664	id.	1.013 16 9
1665	2 3/4	818 4 2
1666	id.	824 10 0

¹ Voir ci-dessus ST-MAURICE-EN-VALGAUDEMAR, n° 8.

² Pierre d'Armand, sieur des Herbeys, fils aîné d'Abel et de Marie Sarrazin.

³ François de Bonne de Créquy, duc de Lesdiguières, comte de Sault, résidant à Grenoble. Il était aussi seigneur des Costes, Molines,

13. LES COTTES-EN-CHAMPSAUR. — Bonne. Seigneur, le mesme qu'Aubessagne. Scitué en montagne; terroir fertile. Nourrissent du bestail; font négoce de bestail et payent bien.

Années	Feux	Impositions
1662	2 1/8 et 1/12	864 l. 17 s. 6 d.
1663	2 1/6 et 1/24	742 16 9
1664	id.	688 17 9
1665	2 1/8 et 1/12	657 0 11
1666	2 1/6 et 1/24	662 2 0

14. MOLLINES. — Bonne. Seigneur, le mesme qu'Aubessagne. Scitué en plaine; le terroir est fort bon et fertile. N'ont point de négoce, mais payent bien.

Années	Feux	Impositions
1662	1/3	130 l. 11 s. 0 d.
1663	1/4 et 1/12	112 2 0
1664	1/3	103 19 8
1665	id.	99 3 6
1666	id.	99 18 10

15. ST-BONNET. — Bonne. Seigneur, le mesme qu'Aubessagne. Scitué partie en plaine et l'autre en coutteau; lieu de passage; terroir fertile en bled. Nourrissent du bestail et payent bien.

Années	Feux	Impositions
1662	13 1/3	5.221 l. 19 s. 0 d.
1663	13 1/12	4.401 0 0
1664	13 1/3	4.159 6 8
1665	13	3.867 17 7
1666	13	3.897 12 4

St-Bonnet, Guillaume-Faudon, la Motte, les Infournas, le Glaizil, le Noyer, les Delphinaux de la Fare, St-Eusèbe, Montorsier, Chabottes, Chabottones, St-Jean et St-Nicolas, Champoléon, Orsières, Serres.

16. ST-JULIEN A LA MONTAGNE. — Pauvre. Seigneur, M. d'Avançon¹. Scitué au plus haut de la montagne; terroir stérile en bled. Prennent un peu de fourrage dont ils nourrissent quelque peu de bestail pour subsister; payent mal leurs tailles et doivent des arrérages.

Années	Feux	Impositions
1662	1 et 1/8	440 l. 12 s. 0 d.
1663	1 et 1/4	420 9 6
1664	1 1/4 et 1/8	428 18 7
1665	1 et 1/2	446 5 11
1666	id.	449 14 6

17. ST-JULLIEN-[EN-CHAMPSAUR]. — Médiocre. Seigneur, M. d'Avançon². Scitué au pied de la montagne, le long du Drac; terroir médiocre en bled et fourrage. Mais, par leur économie, ils subsistent et payent leurs tailles.

Années	Feux	Impositions
1662	1 3/4 et 1/32	607 l. 12 s. 9 d.
1663	1 3/4 1/8 1/12 et 1/32	669 4 9
1664	1 3/4 1/6 1/24 et 1/32	620 13 0
1665	2	595 1 2
1666	2	599 12 8

18. ST-BARTHÉLEMY-DU-BUISSARD. — Bonne. Seigneur, le mesme. Scitué au pied de la montagne; le terroir produit quelque peu de bled et du fourrage. Sont supportés par leur seigneur; sont bien conduits et acquittent la taille.

Années	Feux	Impositions
1662	3/4 et 1/8	359 l. 0 s. 0 d.
1663	1	336 7 9
1664	1	311 19 0
1665	1	297 10 7
1666	1	299 16 4

¹ Voir plus haut ASPRES-LEZ-CORPS, n° 1.

² Voir plus haut ASPRES-LEZ-CORPS, n° 1.

19. ST-MICHEL-DU-BUISSARD. — Bonne. Seigneur, le mesme. Mesme situation que St-Barthélemy ; mesmes supports ; mesmes facultez, et payent aussy bien.

Années	Feux	Impositions
1662	1/2	195 l. 16 s. 6 d.
1663	id.	168 3 6
1664	id.	155 19 6
1665	id.	148 15 4
1666	id.	149 18 2

20. LA VILLETTE¹. — Mauvais. Seigneur, M. de St-Germain². Scitué moitié en montagne et l'autre en plaine ; terroir de petite estandue ; produit peu. Font commerce d'un peu de bestail pour subcister ; payent mal leurs tailles et doivent des arrérages.

Années	Feux	Impositions
1662	1 1/2 et 1/8	636 l. 8 s. 6 d.
1663	id.	546 12 0
1664	id.	506 18 4
1665	id.	483 9 9
1666	1 1/2 et 1/24	462 4 4

21. GUILLAUME-FAUDON. — Bonne. Seigneur, M. le duc de Lesdiguières³. Scitué en plaine ; terroir fertile en grains. N'ont point de négoce, mais payent bien.

Années	Feux	Impositions
1662	1/4 1/12 et 1/96	134 l. 12 s. 3 d.
1663	1/4 1/16 et 1/32	115 12 6
1664	1/3 et 1/96	107 4 9
1665	id.	102 5 6
1666	id.	103 1 4

¹ Communauté qui formait, avec St-Michel et St-Pierre-de-Chaillol, le mandement de Chaillol.

² Jacques de St-Germain, fils de Jacques et de Marguerite Lobet, épousa Hélène de Gauteron d'Urtières, de qui il eut deux fils, Jean-Louis et François. La seigneurie de la Villette appartenait à cette famille depuis Nicolas de St-Germain qui vivait au XIV^e siècle.

³ Voir plus haut AUBESSAGNE, n° 12.

22. LA MOTTE. — Médiocre. Seigneur, le mesme. Scitué en montagne et sur un coteau; le terroir est médiocre. Sont sujets aux pluies; ont peine à vivre; doivent de grands arrérages et payent mal la taille courante.

Années	Feux	Impositions		
1662	3 1/8 et 1/32	1.237 l.	1 s.	1 d.
1663	id.	1.058	4	6
1664	id.	981	6	10
1665	id.	935	19	7
1666	3 1/8 et 1/48	943	3	6

23. LES INFURNAS. — Mauvaise. Seigneur, le mesme. Scitué en plaine; terroir stérile en bled et fourrage. Sont mal conduits et payent mal.

Années	Feux	Impositions		
1662	1/3 1/8 et 1/96	183 l.	12 s.	3 d.
1663	id.	157	13	6
1664	id.	146	4	6
1665	1/4 1/8 1/2 et 1/96	139	9	5
1666	1/3 1/8 et 1/96	140	11	0

24. LE GLAISIER. — Bonne. Seigneur, le mesme. Scitué au bas de la montagne; très fertile en bled et fourrage. C'est un lieu de passage; le Drac les inonde quelquefois; ils débitent leurs denrées; sont bien conduits par leur chastelain et payent bien.

Années	Feux	Impositions		
1662	1 3/4 et 1/12	718 l.	0 s.	6 d.
1663	id.	616	14	0
1664	id.	571	18	2
1665	id.	545	9	6
1666	id.	549	13	4

25. LE NOYER. — Bonne. Seigneur, le mesme. Scitué comme le Glaisier. Ont les mesmes facultez et payent aussy bien.

Années	Feux	Impositions
1662	2 3/4 1/8 et 1/32	1.040 l. 6 s. 6 d.
1663	2 1/2 1/8 et 1/32	893 10 9
1664	id.	828 12 4
1665	2 2/3	793 8 3
1666	id.	799 10 3

26. DELPHINAUX DE LA FARE. — Bonne. Seigneur, le mesme. Scitué en plaine et montagne; le terroir est médiocre. Débitent le peu de denrées qu'ils prennent; font négoce du bestail et payent bien.

Années	Feux	Impositions
1662	1/3 1/12 et 1/48	171 l. 7 s. 3 d.
1663	id.	147 3 6
1664	1/4 1/8 et 1/16	136 9 7
1665	1/4 1/6 et 1/48	130 3 6
1666	1/4 1/8 et 1/16	131 3 5

27. LA FARE. — Bonne. Seigneur, M. de Poligny¹. Mesme scituation que La Fare Delphinaux. Négotient du bled et du fourrage.

Années	Feux	Impositions
1662	1 1/2 et 1/12	620 l. 2 s. 0 d.
1663	id.	532 12 6
1664	id.	493 18 5
1665	id.	471 1 9
1666	id.	474 14 3

28. POLIGNY. — Bonne. Seigneur, M. de Poligny. Scitué moitié en montagne et l'autre en plaine; c'est un lieu de passage; le terroir est fertile en grains et fourrage. Sont bien conduicts et payent bien.

¹ Jacques de Poligny, fils de Pierre, baron de Valbonnais, seigneur de la Fare, Poligny.

Années	Feux	Impositions		
1662	3/4 1/24 et 1/96	314 l.	3 s.	0 d.
1663	id.	269	15	6
1664	id.	250	4	2
1665	id.	238	12	11
1666	id.	240	9	7

29. ST-UZEY¹. — Médiocre. Seigneur, M. le duc de Lesdiguières². Scitué dans la montagne ; petit terroir, médiocre en bled et fourrage. Nourrissent un peu de bestail pour subcister ; sont bien administrés par le chaste-lain et payent assez bien.

Années	Feux	Impositions		
1662	3 1/2 et 1/12	1.403 l.	8 s.	0 d.
1663	id.	1.205	7	9
1664	id.	1.117	16	5
1665	3 1/3	991	15	3
1666	id.	999	7	10

30. MONTOURSIER ET CHALIOL. — Bonne. Seigneur, le mesme. Scitué de mesme que Guillaume-Faudon ; leur terroir de mesme, et payent bien.

Années	Feux	Impositions		
1662	1/3 1/8 et 1/96	183 l.	12 s.	0 d.
1663	1/4 1/8 1/12 et 1/96	157	13	6
1664	1/3 1/8 et 1/96	146	4	6
1665	id.	139	9	4
1666	1/3 et 1/8	137	8	5

31. ST-LAURENT-DU-CROS. — Médiocre. Seigneur, le chapitre de Gap. Scitué en plaine ; terroir fertile en bled et fourrage. Nourrissent du bestail ; font négoce de laine ; doivent c livres et payent mal les tailles. Le s^r Olivier administre la communauté.

¹ ST-EUSEBE.

² Voir plus haut AUBESSAGNE, n° 12.

Années	Feux	Impositions		
1662	4 1/8 et 1/48	1.622 l.	14 s.	0 d.
1663	id.	1 394	12	3
1664	4 1/2 1/24 et 1/48	1.423	5	5
1665	4 1/2 et 1/16	1.357	9	7
1666	4 et 1/16	1.218	0	1

32. LAYE. — Bonne. Seigneur, M. de Laye¹. Scitué en plaine au pied de la montagne. C'est un lieu de passage. Le terroir produit du bled. Sont bien administrés ; payent bien.

Années	Feux	Impositions		
1662	2 1/4 et 1/8	930 l.	3 s.	3 d.
1663	2 1/4 1/8 et 1/12	826	18	3
1664	2 1/3 et 1/8	766	17	6
1665	id.	731	8	6
1666	id.	737	1	1

33. CHABOTTES. — Bonne. Seigneur, M. le duc de Lesdiguières². Scitué en montagne ; le terroir produit quelque peu de bled et quantité de fourrage. Nourrissent bestiaux ; font commerce de laine ; sont bien conduits et payent bien.

Années	Feux	Impositions		
1662	3 3/4	1.468 l.	13 s.	6 d.
1663	id.	1.261	8	6
1664	id.	1.169	16	3
1665	id.	1 115	14	9
1666	3 2/3	1.099	6	9

34. FOREST-ST-JULIEN. — Médiocre. Seigneur, M. d'Avançon³. Scitué en montagne ; terroir comme celui de Chabottes. Négocient du bestail et du bled ; pourtant payent mal leurs tailles.

¹ Voir plus haut LES PRAUX, n° 5.

² Voir plus haut AUBESSAGNE, n° 12.

³ Voir plus haut ASPRES-LES-CORPS, n° 1.

Années	Feux	Impositions
1662	2 1/8 et 1/48	840 l. 8 s. 7 d.
1663	id.	721 16 9
1664	id.	669 7 10
1665	id.	638 9 0
1666	id.	643 7 2

35. CHABOTTONES. — Mauvaise. Seigneur, M. le duc de Lesdiguières¹. Scitué en montagne ; petit terroir qui produit peu. Ont peine de vivre ; doivent de grands arrérages et ne payent pas la taille courante.

Années	Feux	Impositions
1662	1/2	195 l. 16 s. 6 d.
1663	id.	168 3 6
1664	id.	155 19 6
1665	id.	148 15 4
1666	id.	149 18 2

36. FAUDON². — Bonne. Seigneur, le mesme que Chabottones. Scitué en plaine et sur un coteau ; terroir médiocre en bled, vin et fourrage. Font commerce de bestail ; sont œconomes et payent bien.

Années	Feux	Impositions
1662	9 2/3 et 1/16	3.810 l. 1 s. 9 d.
1663	9 2/3 1/24 et 1/48	3.272 14 6
1664	id.	3.035 0 3
1665	10 2/3 et 1/16	3.192 4 10
1666	10 2/3 et 1/16	3.216 15 8

37. LA ROCHETTE. — Médiocre. Seigneur, M. le marquis de la Baume. Scitué au bas de la montagne ; petit terroir produisant fort peu, n'estant que gravier et rocher. Nourrissent quelque peu de bestail pour vivre et ont peine à payer leurs tailles.

¹ Voir plus haut AUBESSAGNE, n° 12.

² Le mandement de Faudon comprenait les communes actuelles d'Ancelle et St-Léger.

Années	Feux	Impositions
1662	1 3/4 et 1/16	718 l. 0 s. 6 d.
1663	id.	616 14 0
1664	1 2/3 et 1/6	571 18 2
1665	1 3/4	520 13 7
1666	id.	524 13 7

38. ST-JEAN ET ST-NICOLAS. — Mauvaise. Seigneur, M. le duc de Lesdiguières¹. Scitué en montagne; terroir qui ne produit qu'un peu de bled et de fourrage. Sont mal conduits et ne payent pas.

Années	Feux	Impositions
1662	3 et 1/4	1.272 l. 17 s. 0 d.
1663	id.	1.093 5 0
1664	id.	1.013 16 9
1665	3 et 1/6	942 3 7
1666	id.	949 8 5

39. CHAMPOLÉON COMPRIS L'UNION DE ST-MARTIN ET ST-NICOLAS. — Bonne. Seigneur, le mesme que St-Jean et St-Nicolas. Scitué en plaine; le terroir est fertile; c'est un lieu de passage. Sont suportés de leur seigneur et payent bien.

Années	Feux	Impositions
1662	2 3/4 et 1/24	1.093 l. 7 s. 0 d.
1663	id.	939 1 3
1664	id.	870 17 2
1665	id.	756 4 5
1666	id.	762 0 8

40. OURSIÈRES. — Mauvaise. Seigneur, le mesme. Situé moitié en plaine et l'autre en coteau panchant; mauvais terroir. Sont sans négoce; doivent de grands arrérages; ne payent pas la taille courante. Le s^r Bonnabel administre la communauté.

¹ Voir plus haut AUBESSAGNE, n° 12.

Années	Feux	Impositions		
1662	5 1/4 1/8 et 1/48	2.116 l.	6 s.	3 d.
1663	id.	1.815	1	9
1664	5 1/2 1/8 et 1/48	1.761	4	4
1665	id.	1 679	16	1
1666	5 1/2 et 1/16	1.667	14	7

Somme totale des feux liquides *de cette partie*¹ de l'eslection de Grenoble pour l'année 1662 sur lesquels ladicté imposition a esté faicte, quatre-vingt-dix feux un tiers trois quarts un sixième un seizième un trente-deuxième et un quatre-vingt-seizième, cy..... 90 f. 1/3 3/4 1/6 1/16 1/32 et 1/96

Somme totale de ladicté imposition, suivant les commissions de Sa Majesté, à raison de 391 livres 12 sols 11 deniers par feu, trente-cinq mille trois cent vingt-trois livres seize sols et un denier, cy..... 35.323 l. 16 s. 1 d.

Somme totale des feux etc., pour l'année 1663, etc., quatre-vingt-neuf deux tiers un quart un sixième un douzième et un trente-deuxième, cy..... 89 f. 2/3 1/4 1/6 1/12 et 1/32

Somme totale de ladicté imposition, etc., à raison de 336 livres 7 sols 9 deniers par feu, trente mille trois cent quatre-vingt-six livres sept sols et onze deniers, cy..... 30.386 l. 7 s. 11 d.

Somme totale des feux, etc., pour l'année 1664, etc., quatre-vingt-douze feux un sixième un huitième un seizième un quarante-huitième et un quatre-vingt-seizième, cy..... 92 f. 1/6 1/8 1/16 1/48 et 1/96

Somme totale de ladicté imposition, etc., à raison de 311 livres dix-neuf sols par feu, vingt-huict mille cinq cent quatre livres sept sols 1 denier, cy 28.504 l. 7 s. 1 d.

¹ Dans l'original les *sommes totales* comprennent toutes les communautés de l'*Election de Grenoble*. Les totaux que l'on donne ici sont dus à l'éditeur. F.-N. N.

Somme totale des feux, etc., pour l'année 1665, etc.,
quatre-vingt-douze feux un tiers un trente-deuxième et un
quatre-vingt-seizième, cy..... 92 f. $\frac{1}{3}$ $\frac{1}{32}$ et $\frac{1}{96}$

Somme totale de ladicte imposition, etc., à raison de
297 livres 10 sols 7 deniers par feu, vingt-sept mille trois
cent trente-deux livres six sols et deux
deniers, cy..... 27.332 l. 6 s. 2 d.

Somme totale des feux, etc., pour l'année 1666, etc.,
quatre-vingt-onze feux deux tiers un sixième un huitième
un seizième et un quarante-
huitième, cy..... 91 f. $\frac{2}{3}$ $\frac{1}{6}$ $\frac{1}{8}$ $\frac{1}{16}$ et $\frac{1}{48}$

Somme totale de ladicte imposition, etc., à raison de
299 livres 16 sols 4 deniers par feu, vingt-sept mille trois
cent quatre-vingt-quatorze livres onze
deniers, cy..... 27.394 l. 11 d.

(A suivre).



HISTOIRE ET BIBLIOGRAPHIE

DE LA PRESSE GAPENÇAISE

Par M. J. MICHEL

JOURNAUX POLITIQUES ET D'INFORMATIONS

II

Le Courrier des Alpes. — L'Indépendant des Alpes

Le Courrier des Alpes fut fondé le 1^{er} juillet 1849 par M. Pierre Jouglaard. Depuis 1844, M. Jouglaard avait acquis le brevet jusque-là inexploité de Garnier, et s'était établi, en qualité d'imprimeur, dans un immeuble de la rue du Temple, proche de la Préfecture, en concurrence avec M. Allier qui, depuis le départ de Genoux en 1825, monopolisait à Gap l'exercice de cette profession. Ce fut probablement à l'instigation du préfet Giraud-Teulon que Jouglaard créa, en face de la *Vedette*, une feuille rivale, destinée, sinon à supplanter le journal de la maison Allier, du moins à diminuer considérablement son importance et son autorité vis-à-vis de l'opinion ambiante. Giraud-Teulon, préfet du Prince-Président, n'avait point oublié que la *Vedette* d'Allier s'était résolument opposée, l'année précédente, à la candidature de Louis Bonaparte ¹; et il ne lui déplaisait pas sans doute d'avoir sous la main une feuille plus souple qu'il pourrait, à l'occasion, transformer en organe de combat, si la *Vedette*, assagie pour un moment, prenait à nouveau fantaisie de manifester des velléités d'indépendance.

Le nouveau journal eut pour titre : « *Le Courrier des*

¹ Giraud-Teulon était préfet des Hautes-Alpes, depuis le 2 juin 1848.

Alpes, paraissant le Dimanche. Annonces judiciaires et commerciales ». Dans la manchette, à droite, on lisait : « Insertions : Légales 15 c., Diverses 20 c., Réclames 25 c. »; à gauche : « Abonnements : pour le départ¹ 3 francs, hors du départ¹ 4 francs¹ »; et sous le titre, entre deux filets : « Les abonnements et les annonces sont reçus au bureau du journal à Gap, en face de la Préfecture (affranchir) ». La feuille, du format in-4°, mesurait 290 millimètres sur 180; elle avait quatre pages, et deux colonnes à la page. La signature était, à la fin de la 4^e page : « Le propriétaire-gérant, Jouglard. — Gap. Imprimerie de P. Jouglard ».

Le premier numéro du *Courrier des Alpes* contenait un article liminaire dans lequel l'imprimeur-journaliste développait l'économie de son programme. « Notre feuille, y disait-il en substance, absolument étrangère à la politique, sera divisée de la manière suivante : Faits divers. — Chronique agricole, industrielle et commerciale. — Annonces. Nous publierons en outre un supplément toutes les fois que l'abondance des matières l'exigera ».

M. Jouglard, qui était un timide, comme à peu près tous les débutants, et dont les attaches officielles gênaient quelque peu les mouvements, suivit, par la suite, sans trop dévier manifestement, la ligne de conduite prudente qu'il s'était tracé. Au reste, si ses accointances avérées avec la Préfecture eurent pour effet de le rendre très circonspect, du moins contribuèrent-elles à donner une certaine vogue, surtout dans le monde des fonctionnaires, à sa feuille nouvellement éclos. *Le Courrier des Alpes* eut constamment la primeur des publications officielles, telles que circulaires, instructions ou arrêtés préfectoraux, etc. Les préfets qui se succédèrent à la tête de l'administration

¹ Après le décret organique du 17 février 1852, l'abonnement fut de 5 et de 6 francs. Il y a lieu de noter ici que le système inauguré par ce décret fut le plus oppressif qu'ait subi la presse française depuis l'abolition de la censure; il accumulait contre la presse toutes les rigueurs du régime fiscal, du système préventif et du système répressif.

départementale, après le départ de M. Giraud-Teulon, continuèrent à M. Jouglard et au *Courrier des Alpes* les faveurs dont leur prédécesseur les avait gratifiés.

Toutefois, malgré sa résolution très catégoriquement exprimée de « demeurer absolument étranger à la politique », le *Courrier des Alpes*, en certaines occasions, sut pousser opportunément sa pointe sur le domaine qu'il s'était interdit, mais toujours dans un sens favorable au pouvoir. C'était une manière habile de se concilier de plus en plus les bonnes grâces de l'administration. Citons, au hasard, quelques exemples. Le 18 décembre 1851, le *Courrier des Alpes* publiait un article intitulé : « Pourquoi nous disons oui », dont la phraséologie déclamatoire n'est qu'un appel chaleureux en faveur du premier plébiscite ; dans son numéro du 18 janvier 1852, examinant la situation créée par les dernières élections, il concluait par une métaphore pompeuse : « Après l'acclamation du 21 décembre, toute opposition serait factieuse et ridicule, comme toute crainte serait absurde ; l'année fatale n'existe plus ; le spectre rouge a disparu pour toujours » ; le 28 février 1852, il reproduisait en bonne place, cette communication préfectorale qui ne manque pas de saveur : « Le seul candidat accepté par le Gouvernement dans les Hautes-Alpes et recommandé par l'administration est M. Faure... ». En outre, le *Courrier des Alpes* n'eut garde de passer sous silence les manifestations symptomatiques qui accueillirent un peu partout le Prince-Président, dans ses voyages à travers la France, manifestations dont le résultat fut la proclamation de l'Empire.

Il convient cependant de ne pas trop tenir rigueur au *Courrier* d'une attitude qui lui était imposée par les circonstances. En somme, notre journal sut se montrer assez convenablement discret dans l'effusion de sa légitime reconnaissance.

Au reste, malgré la protection tutélaire dont le couvrait l'administration, le *Courrier des Alpes*, n'eut jamais une brillante fortune. Il n'était pas intéressant. Son directeur se rendant compte du peu d'attrait que le journal, tel qu'il

était composé⁴, devait avoir pour ses lecteurs, essaya d'une modification. Le 5 janvier 1859, le *Courrier des Alpes*, qui depuis le 3 octobre 1854 se publiait le mardi, et le mercredi depuis le 30 avril 1856, parut avec un format considérablement agrandi (380 millimètres sur 270) et trois colonnes à la page. M. Jouglard se proposait de « donner dorénavant plus de variété à la rédaction de sa feuille, d'accueillir les articles scientifiques et littéraires, et de publier, de temps à autre, des feuilletons ». L'idée était excellente ; mais le résultat fut absolument insignifiant. Malgré les alléchantes promesses du nouveau programme, il n'y eut à peu près rien de changé dans la physionomie du journal. Durant toute la dernière période du second empire, même lorsque les dispositions libérales de la loi du 11 mai 1868 eurent supprimé le pouvoir discrétionnaire du Gouvernement sur la presse, le *Courrier des Alpes* se contenta de publier régulièrement, chaque semaine, au jour fixé, sa petite provision d'actes administratifs, de nouvelles locales sans importance, de menus faits divers et d'annonces ; le courage lui manqua pour sortir de l'ornière de la banalité où il s'était volontairement engagé dès sa fondation. C'était comme un ruisseau coulant uniformément sur un lit de galets, avec toujours le même bruit monotone, sans que ses bords soient égayés, de ci de là, par une touffe de verdure ou un bouquet de fleurs. On ne trouve rien à glaner dans la volumineuse collection de cette feuille désespérément ennuyeuse et terne, si ce n'est quelques rares articles de l'archiviste Charronnet, sur divers points d'histoire locale, publiés en feuilleton.

La proclamation de la République, en 1870, vint trou-

⁴ Il ne faut pas perdre de vue que le décret organique du 17 février 1852 restreignait singulièrement le champ dans lequel pouvaient se mouvoir les journalistes. Les feuilles publiques, sur lesquelles restait perpétuellement suspendue la menace de la suppression « par mesure de sûreté générale », n'osaient pas s'aventurer hors des sentiers battus par le *Moniteur* qui était leur guide et leur exemplaire. Il était difficile, dans ces conditions, de donner à un journal une physionomie originale et vivante.

bler profondément la quiétude de notre bonne feuille bourgeoise, satisfaite de l'état de choses. Ce changement inopiné de régime lui créait, en effet, une situation ambiguë. Elle ne pouvait, par une brusque volte-face, rompre avec le passé auquel l'attachaient les liens étroits de la reconnaissance; d'autre part, ses intérêts immédiats lui commandaient la soumission au nouveau pouvoir issu du soulèvement populaire. Dans ces conjonctures critiques, le *Courrier des Alpes* prit le seul parti qui convint à son tempérament débile et timide que les résolutions hardies avaient toujours effrayé; il disparut sans bruit le 19 octobre, après s'être résigné, depuis quelques temps (14 septembre), à n'être plus qu'une feuille d'annonces réduite de deux pages¹.

Mais l'imprimerie Jouglard, bonne ménagère de ses intérêts, ne pouvait se résoudre à demeurer privée d'un organe de publications et d'annonces, alors surtout que l'imprimerie concurrente maintenait son journal. A peine le *Courrier des Alpes* sonnait-il opportunément la retraite, que déjà paraissait l'*Indépendant des Alpes*, franchement orienté vers les idées nouvelles, ayant à sa tête un directeur dont le passé était exempt de compromissions, M. Sosthène Jouglard.

M. Sosthène Jouglard n'était pas tout à fait un inconnu pour les lecteurs du *Courrier* disparu. Depuis 1868, profitant des dispositions libérales des nouveaux règlements sur la presse, il s'était essayé à donner, selon son expression, « la note hardie dans le concert monotone du journal ». Sous l'anagramme à consonance exotique de « Don Juarès Thelgos », il avait publié, par intermittence, quelques bluettes littéraires joliment troussées, où l'esprit, — de l'esprit un peu quintessencié peut-être, — pétillait comme les fusées d'un feu d'artifice, et où des yeux clairvoyants n'eussent pas manqué de relever certaines allusions politi-

¹ La collection du *Courrier des Alpes*, petit et grand format, porte, à la Bibliothèque de Gap, les cotes 4201 et 4725.

ques, du reste assez habilement dissimulées pour échapper à l'indulgente censure paternelle.

Libéré de toute contrainte après la révolution du 4 septembre, M. Sosthène Jougard devait animer immédiatement la feuille dont il prenait la direction du souffle de l'esprit nouveau.

« *L'Indépendant des Alpes, journal politique, Littéraire, Commercial, Industriel et Agricole, paraissant le jeudi* », fondé le 15 septembre 1870, fut le second journal politique de Gap, et le plus grand qui eût encore existé. Ses dimensions (430 millimètres sur 300) dépassaient sensiblement celles de la *Vedette*. Il comportait quatre pages ayant chacune trois colonnes. Le numéro se vendait 15 centimes ¹. L'abonnement coûtait 7 francs pour le département et 8 francs hors du département. La signature était : « Le propriétaire-gérant, Sosth. Jougard. Gap, imprimerie de *l'Indépendant* », ou encore : « Imprimerie de P. Jougard » ou même : « Typographie Jougard ».

L'Indépendant des Alpes parut hebdomadairement pendant trois ans. Vers la fin de 1871, son directeur, encouragé par l'accueil bienveillant de quelques lecteurs, voulut le transformer en périodique bi-hebdomadaire, et en faire, au moyen de sources d'informations plus nombreuses « tout à la fois le journal particulier des Hautes-Alpes et une feuille politique des plus complètes ». Pour réaliser sa tentative d'amélioration, M. S. Jougard avait besoin de réunir 600 souscriptions. Ce chiffre ne fut pas atteint. L'indifférence de la majorité de ses abonnés immobilisa pour jamais *l'Indépendant* dans sa forme première, et son directeur dut se résigner, non sans regrets, à suivre tout simplement les anciens errements.

Fidèle au programme qu'il s'était tracé, dès sa fondation,

¹ Le premier spécimen du journal à un sou fut le *Petit Journal*, fondé en 1863 par le banquier Moïse Millaud. Durant les dernières années de l'Empire, et les premières de la troisième République, les journaux se vendaient dix, quinze et vingt centimes. La presse à bon marché n'a réellement existé que depuis la promulgation de la loi libérale du 29 juillet 1881.

d'employer « toute son ardeur à assurer dans le département des Hautes-Alpes le triomphe définitif du nouveau régime », l'*Indépendant* soutint, avec succès d'ailleurs, aux élections législatives de 1871, la candidature républicaine de M. Ernest Cézanne contre celle de M. Garnier. Un peu plus tard, il patronna, mais sans être aussi heureux, la liste des candidats républicains aux élections municipales de Gap, aux élections du Conseil général et du Conseil d'arrondissement des Hautes-Alpes. « Adversaire infatigable de toute restauration monarchique », son idéal était « une république sage, modérée, respectant les droits de tous », ce que l'on a appelé depuis : la République des honnêtes gens. Le péril bonapartiste, qu'il considérait à tort comme prochain, l'obsédait continuellement. Pour le conjurer dans la mesure de ses forces, il ne crut pouvoir mieux faire que de s'appliquer à jeter le discrédit sur les hommes et les choses de l'ancien gouvernement. L'*Indépendant* vitupéra véhémentement, à jet continu, le régime déchu, et surtout son impérial protagoniste. Cette tactique l'entraîna quelquefois trop loin, jusqu'au parti pris et à l'injustice. On n'est pas peu surpris de le voir comparer sérieusement l'empereur détrôné, qui fut en somme un prince plutôt ondoyant et débonnaire, à Néron et à Caligula !

L'*Indépendant des Alpes*, durant le cours de sa carrière trop brève, fut une feuille extraordinairement animée, vibrante et batailleuse. Son directeur politique, qui en était à peu près l'unique rédacteur, avait le tempérament frondeur, et un goût très particulier pour la taquinerie. Comme il avait puisé dans l'étude du droit l'habitude de la dialectique déliée, il fut un polémiste retors, à l'argumentation vigoureuse et pressante. Avec la belle audace qui sied aux jeunes, il s'en prenait à la fois aux feuilles locales et à celles des départements limitrophes, distribuant force horions, houspillé à son tour, et, tout compte fait, plus souvent vainqueur que battu. Les grands journaux de la capitale n'effrayaient pas sa témérité ; le directeur de l'*Indépendant* poussa plus d'une fois très crânement des

bottes à l'*Ordre* de Duvernois. On songe involontairement à la fable du Lion et du Moucheron.

Cet enfant terrible de la presse gapençaise crut devoir même un jour se mêler à des querelles théologiques, à l'occasion de la célébration du Concile du Vatican. Mais M. Sosthène Jouglaud eut tôt fait de s'apercevoir qu'il est dangereux d'évoluer sur un terrain que l'on n'a pas suffisamment exploré. Il dut rebrousser chemin pour échapper à la tempête que menaçait de soulever, dans le monde ecclésiastique gapençais, son aventureuse sortie. Au surplus, l'incident fut bien vite oublié.

Doué d'une souplesse de talent remarquable, écrivant, du reste, avec facilité, le directeur de l'*Indépendant* n'eut pas de peine à donner à sa feuille une grande variété de ton ; il y mêlait agréablement le plaisant et le sévère, ce qui, au dire d'Horace, est un infaillible moyen d'emporter tous les suffrages. Le lecteur, dont l'esprit s'était appesanti sur les graves « Bulletins de la Semaine », devait goûter une exquise sensation de détente et de repos à suivre les chroniques ou feuilletons humoristiques dans lesquels le journaliste commentait avec une malicieuse bonhomie les événements politiques les plus importants, ou les faits divers curieux de la vie locale. A partir de 1873, M. Sosthène Jouglaud, toujours à l'affût de nouveautés intéressantes, imagina de pseudo-correspondances paysannes, où, dans une langue volontairement fruste, émaillée d'idiotismes savoureux, il s'efforçait de mettre à la portée des intelligences les plus simples l'économie de ses conceptions politiques, et donnait à ses lecteurs des conseils pratiques marqués souvent au coin du vrai bon sens ; telle la gangue terreuse recouvre le filon de minerai précieux.

Avec les éléments de succès dont il disposait, l'*Indépendant* devait, semble-t-il, fournir une longue carrière. Contre toute prévision, il interrompit sa publication le 2 octobre 1873. Quels furent exactement les motifs qui déterminèrent, en l'occurrence, le directeur de ce journal ? On en est réduit à de pures conjectures. Depuis la Révolution de 1870, la presse avait conservé à peu près intactes ses

immunités ; à peine les dispositions bénignes des lois des 15 avril et 6 juillet 1871 avaient-elles légèrement tempéré la liberté absolue dont elle jouissait. M. Sosthène Jouglaud jugea-t-il sa tâche finie, ou des difficultés d'ordre matériel vinrent-elles entraver la marche de ses affaires, jusque-là prospères en apparence¹ ? Le directeur de l'*Indépendant* ne crut pas opportun de mettre les lecteurs du journal dans le secret de sa résolution. Une circulaire, datée du 6 octobre, leur annonça brièvement que l'*Indépendant* cessait de paraître, et leur offrit, en échange, le service du *Courrier des Alpes*, ou le remboursement de leur abonnement².

Trois jours après, le 9 octobre 1873, le *Courrier des Alpes* reprenait sa publication interrompue depuis trois ans : « Etranger à la politique, y écrivait son directeur-gérant, M. P. Jouglaud, le *Courrier des Alpes* sera, comme par le passé, une feuille d'intérêt local. Il s'efforcera en même temps de tenir ses lecteurs au courant du mouvement littéraire, agricole et commercial ». S'ils ajoutèrent foi à cette dernière ligne du programme; s'ils consentirent, pour un moment, à faire crédit à la nouvelle direction, les

¹ Ce qui rendrait plausible cette dernière hypothèse, c'est que depuis quelque temps l'*Indépendant* multipliait ses appels aux abonnés retardataires. Au reste, il est possible que la disparition de l'*Indépendant* ait eu une toute autre cause : Peut-être l'intervention du préfet Delagneau que devait offusquer l'attitude méfiante, voire même hostile du journal vis-à-vis du Gouvernement du Maréchal. M. S. Jouglaud, avec son franc parler habituel, qualifiait « le coup de majorité du 24 mai » de « réaction cléricale ». Il écrivait à cette occasion : « Les graves événements politiques qui viennent de s'accomplir peuvent rendre la vie plus difficile aux petits journaux... L'*Indépendant* disparaîtrait plutôt que de mentir à son titre » (numéro du 29 mai 1873). Il ne ménageait pas ses sympathies au préfet démissionnaire M. Chaix. Ces hardiesses n'étaient sans doute pas pour plaire à la nouvelle administration ; et M. Delagneau dut peser de toute son influence sur son imprimeur officiel pour le déterminer à suivre désormais une ligne de conduite plus conforme aux traditions comme aussi aux intérêts de sa maison.

² La collection de l'*Indépendant* se trouve à la Bibliothèque de Gap ; elle est cataloguée sous le n° 4967.

lecteurs du journal furent bien vite désabusés. Le *Courrier* renaissant ressemblait au *Courrier* défunt comme un frère. Même débilité de complexion, même couleur uniformément grise, même impuissance à secouer cet engourdissement dans lequel son aîné avait obscurément vécu, d'une vie purement embryonnaire, durant plus de trente ans. Il eut un format quelque peu agrandi (390 millimètres sur 300), et parut le jeudi au lieu du mercredi : voilà toute la différence.

Le Club Alpin français, en fondant le 12 juin 1874, sur l'initiative de MM. Cézanne et Xavier Blanc, une section dans les Hautes-Alpes, fournit au *Courrier* l'occasion de s'orienter vers une voie toute nouvelle, dans laquelle il devait, plus tard, s'engager à peu près définitivement : le journalisme de sports. Choisi en quelque sorte comme organe officiel par la sous-section de Gap, et peu de temps après, par la section des Hautes-Alpes, il publia régulièrement les comptes rendus des assemblées, et consacra une place assez large, dans ses colonnes, aux récits des excursions organisées dans nos montagnes par la nouvelle association. C'était la première fois que le *Courrier des Alpes*, rompant avec ses habitudes surannées, accusait un effort louable et sincère vers le progrès. Cet effort s'accroissait encore en 1877. Grâce aux chroniques attrayantes du « Gapian », dans lesquelles on est heureux de retrouver la plume alerte et spirituelle de M. Sosthène Jouglaud, le *Courrier* devint pour un temps « le miroir fidèle où se reflétait, sous ses divers aspects, notre cher et intéressant pays, le tableau sincère de sa vie intellectuelle, agricole et commerciale, l'organe de ses nombreux intérêts ». Malheureusement le chroniqueur trouvant sans doute, dans le champ de l'actualité régionale, trop peu d'épis à glaner pour en faire, chaque semaine, une gerbe présentable, se lassa promptement de sa besogne ingrate, et remit très vite sa plume dans le tiroir.

Mais l'élan est donné ; les colonnes du *Courrier* s'animent. Bientôt des érudits locaux y disputent abondamment sur certains points obscurs de notre histoire, notam-

ment sur l'emplacement du *pagus Rigomagensis*, et sur l'apostolicité de l'Eglise de Gap. Comme il convient entre savants, ces discussions tournent rapidement à l'aigre. Un autre historien y expose compendieusement la genèse et le développement des anciennes maisons religieuses de Gap. Le *Courrier* devient une sorte de revue savante. Entre temps, son directeur se sent piqué de la tarentule des polémiques ; il escarmouche avec l'*Alpin* ; prend part à la lutte municipale de 1884 ; fait, en 1886, — *horresco referens* ! — une sortie audacieuse contre un préfet grincheux qui menace de lui couper les imprimés et les vivres ; patronne, la même année, la candidature de M. Grimaud à la Chambre des députés ; puis, tout d'un coup, en pleine vitalité, annonce, le 31 mars 1887, qu'il disparaît, sous le prétexte « qu'il ne répond plus aux exigences du public avide de nouvelles, d'informations et de polémiques¹ ».

L'éclipse n'est pas de trop longue durée. Le *Courrier* reprend sa publication le 3 octobre 1889, avec le programme prudent et réservé d'autrefois ; il agrandit son format au 1^{er} janvier 1891 (460 millimètres sur 350, et cinq colonnes à la page) ; se querelle quelque peu avec les *Alpes Républicaines* pour de mesquines questions de boutique, et vivote paisiblement jusqu'au 8 octobre 1896, époque à laquelle, M. Jouglard ayant cédé son fonds de commerce, il devient la propriété de la société Louis Jean et Peyrot, avec M. Louis Jean pour directeur.

Les nouveaux imprimeurs n'ont en rien modifié la ligne de conduite du journal. *Le Courrier des Alpes* est encore aujourd'hui une feuille subrepticement politique, d'un opportunisme habile, plutôt débonnaire d'allures, polémiquant rarement, s'adonnant de préférence à la littérature et surtout aux sports. Grâce à un service de rensei-

¹ En réalité, parce que la maison Jouglard imprimait alors, pour le compte d'un comité politique, un journal quotidien, *Les Alpes Démocratiques*, qui répondait parfaitement à ces exigences et dont le *Courrier* n'était qu'un pâle résumé hebdomadaire.

gnements très étendu et fort bien organisé, il constitue un excellent organe d'informations régionales, et, à tout prendre, un journal assez intéressant.



NOTE BIOGRAPHIQUE

avec détails inédits sur

ANDRÉ GARNIER

Évêque Constitutionnel des Hautes-Alpes

par M. l'Abbé F. ALLEMAND

Il existe sur André Garnier une notice publiée en 1890 par M. Th. Lemas, dans le *Bulletin de la Société d'Études* (III, p. 233). Si bien faite qu'elle soit, — et certes je me plais à en reconnaître le mérite, — cette étude laisse place néanmoins à bien des détails encore inédits et qui ne sont pas dépourvus d'intérêt. De là, les quelques pages qui vont suivre.

André Garnier naquit en 1727 à Avançon. Il reçut, le 14 mars 1750, les ordres mineurs des mains de Mgr Fouquet, archevêque d'Embrun. Devenu prêtre peu de temps après, il fut nommé vicaire perpétuel d'Avançon¹, sa paroisse. Il y exerça ses fonctions sous les prieurs-curés J. Ange Honoré et J. Joubert. Puis, en 1775, il devint lui-même, en remplacement de ce dernier, prieur-curé du même lieu.

¹ Ce titre de *Vicaire perpétuel* avait été fondé en 1740 sous le vocable de St Dominique, moyennant 180 livres : dont 60 fournies par un habitant, Dominique Guérin ; 60 par le prieur-curé, J.-Ange Honoré, et 60 par la communauté. En 1748, le même Guérin fit don à l'œuvre de 3.000 livres prêtées aux D^{mes} de Pragentil. Le service des intérêts donna lieu à un procès qui finit par absorber le capital tout entier.

C'est là que la Révolution vint le prendre. Prêtre recommandable d'ailleurs, mais manquant de caractère et peu ferme, par suite, dans ses principes, il prêta tous les serments qu'on lui demanda. Nous n'en trouvons pas moins de cinq consignés dans les registres de délibérations de la commune d'Avançon.

Le premier qu'il fit fut pour adhérer à la constitution civile du clergé et eut lieu ainsi qu'il suit :

« Du 18 décembre 1790, jour de dimanche, à la fin de la messe, en présence de la municipalité et des fidèles, M. André Garnier, curé du dit lieu d'Avançon, a prêté le serment prescrit par l'Assemblée Nationale et, en conséquence, a promis de veiller avec soin sur les fidèles de la paroisse, d'être fidèle à la loi, à la nation et au roi, de maintenir de tout son pouvoir la constitution décrétée par l'Assemblée Nationale et acceptée par le roi, de laquelle prestation de serment nous a requis acte et que nous lui avons octroyé, et a signé avec nous, A. Garnier, Melquiond, municipal, J. Garnier, procureur, J. Borel, greffier ».

Deux ans après, une nouvelle loi, en date du 15 août 1792, ayant modifié la forme du serment, l'abbé Garnier en prêta un second qui confirmait en l'aggravant la teneur du premier, et que voici :

« Du 28 octobre, an 1^{er} de la République (1792), au lieu d'Avançon, dans la maison des séances de la municipalité, le conseil général de la commune, à la requête du citoyen Gertoux, maire, qui, conformément à la loi du 15 août dernier concernant le nouveau mode de serment, a ouvert la séance devant la commune assemblée, par un discours plein d'énergie et renouvelant le patriotisme des citoyens Garnier, curé, et Vieux, vicaire, de cette commune, et fait lecture de la susdite loi, à la suite de laquelle... les citoyens Garnier et Vieux ont prêté le serment d'être fidèles à la nation, de maintenir l'égalité et la fraternité et de mourir en les défendant ».

Pour un prêtre assermenté en voilà un, certes, qui l'était.

Ici se place une anecdote que nous empruntons au *Registre historique d'Avançon*¹.

On raconte, y est-il dit, qu'après sa soumission à la constitution civile du clergé, André Garnier traversait un jour Embrun, quand il s'entendit tout à coup appeler d'une fenêtre par le P. Rossignol, jésuite, auteur d'ouvrages estimés. Ne pouvant se dispenser de se rendre à cet appel, il monte l'escalier, lentement, cherchant dans sa tête des raisons à opposer au redoutable adversaire qu'il prévoyait bien devoir l'interroger sur ses serments. Le jésuite, en effet, sans préambule et sur un ton grave lui dit :

— « Eh ! bien, cher confrère, vous avez donc renié votre foi ; comment avez-vous pu céder à une faiblesse si contraire à vos antécédents ? — Je n'ai point renié ma foi, répond-il ; catholique j'étais, catholique je reste, et, quand je suis au milieu de mon peuple, nous prions ensemble pour le pape. — Eh ! quoi, réplique le Père, ne saviez-vous donc pas que vos serments étaient condamnés par le souverain pontife, qu'ils vous rendaient infidèle à Dieu et à l'Eglise, que vous faisiez enfin tout le contraire des bons prêtres ? — S. Paul, répart-il, a bien dit qu'il fallait se soumettre aux pouvoirs établis ; pour le bien de la paix et sur de bons conseils, c'est ce que j'ai fait, et je reste uni de cœur à l'Eglise ».

Il n'oubliait qu'un point essentiel, c'est qu'en obéissant aux pouvoirs établis, il désobéissait par le fait même au chef de l'Eglise et tombait dans le schisme. Pie VI, en effet, par un bref du 10 mars 1791, relevait avec l'incompétence de ses auteurs les erreurs, les hérésies même, les irrégularités, les vices sans nombre de la constitution civile du clergé et, par un autre bref du 18 avril suivant, condamnait les serments prêtés à cette constitution, frappait de censure les ecclésiastiques qui s'en étaient rendus coupables, et de nullité tous leurs actes de juridiction.

Dans cette situation, l'abbé Garnier était tout désigné d'avance à l'attention des membres administrateurs de

¹ Ce *Registre* manuscrit est dû à M. l'abbé Berge, ancien curé d'Avançon, depuis vicaire général de Gap.

l'église constitutionnelle des Hautes-Alpes. Vers la fin de décembre 1792, il fut nommé supérieur du séminaire d'Embrun. Aucun détail ne nous est parvenu touchant son administration. D'ailleurs il ne l'exerça pas fort longtemps. Le régime de la Terreur vint et toutes les églises furent fermées au culte. André Garnier eut hâte de regagner son cher village d'Avançon, où la paix de sa retraite ne fut troublée d'aucune sorte.

Pendant la période de réaction thermidorienne, un vent de liberté sembla souffler sur la France. Par décrets des 21 février et 30 mai 1795, les églises furent rendues au culte, à la condition pour les prêtres qui les desserviraient de donner acte de soumission aux lois de la République. L'abbé Garnier, pour s'y conformer, fit les trois nouveaux serments ou déclarations dont voici les textes et les dates.

— « Je soussigné, André Garnier, prêtre et citoyen de la commune d'Avançon, déclare vouloir conserver le culte de la religion catholique, apostolique et romaine dans laquelle je suis né, veux vivre et mourir, dans l'église de la dite commune et demande acte de ma soumission aux lois de la République. Avançon, 5 vendémiaire an IV. A. Garnier ».

— « Le 7 frimaire an IV, par devant nous, G. Gertoux, maire, et J. Ollivier, adjoint, est comparu le citoyen André Garnier, habitant à Avançon, lequel a fait la déclaration dont la teneur suit : Je reconnais que l'universalité des citoyens français est le souverain, et je promets soumission aux lois de la République. Nous lui avons donné acte de cette déclaration ».

— « Par devant nous, adjoint de la commune d'Avançon, sont comparus les citoyens composant la dite commune, et les citoyens André Garnier et Jacques Ollivier, prêtres soumis à la loi, lesquels ont choisi la ci-devant église paroissiale pour local de l'exercice de leur culte. Avançon, 8 frimaire, an IV ».

Garnier, on le voit, ne comptait pas avec les serments. Il se remit donc à exercer le ministère paroissial à Avançon

avec Ollivier, pour vicaire. Il ne se doutait point alors que son heureuse étoile le portait vers l'épiscopat. Et cependant il en était ainsi ».

Le premier évêque constitutionnel des Hautes-Alpes fut Ignace de Cazeneuve, précédemment chanoine et maire de Gap. Il avait été élu, en mars 1791, par le corps électoral qui le nomma, de plus, en septembre 1792, député à la Convention. Comme il ne résidait pas et ne s'acquittait en aucune façon des devoirs de sa charge épiscopale, il en résulta parmi ses partisans des réclamations qui amenèrent, en juillet 1798, sa démission. Les principaux du clergé d'Embrun, s'étant érigés en conseil sous le nom de *Vénéérable Presbytère*¹, prirent en main le gouvernement du diocèse. Mais rien ne marcha. Des divisions éclatèrent parmi eux, et les populations allaient en masse aux prêtres restés ou redevenus fidèles à l'Eglise. Il fallut songer à nommer un nouvel évêque pour relever le prestige de l'église constitutionnelle et remédier à une situation si compromise. L'année suivante, 1799, vers la fin de décembre, le Presbytère convoqua, dans ce but, le corps du clergé assermenté. Or, c'est dans cette réunion qu'André Garnier, « à son insu, dit-il, et à la grande majorité des voix », fut proclamé évêque des Hautes-Alpes.

Garnier avait alors 74 ans; il n'était point ambitieux; il reculait devant le fardeau et peut-être entrevoyait-il aussi qu'il faisait fausse route. Son premier mouvement fut d'envoyer sa démission au métropolitain d'Aix. Mais celui-ci ne l'accepta point. D'un autre côté, M. Peyre, de Théus, curé de Chorges, homme énergique, plein d'entrain autant que d'ambition, vint le trouver. Il lui dit : « Vous n'avez point brigué l'honneur de l'épiscopat. Vous ne devez pas le refuser; acceptez dans l'intérêt de la paix et je serai votre grand vicaire ». Il est à croire aussi que Garnier fut vaincu dans ses dernières hésitations par les instances

¹ Les *Presbytères* ou conseils de prêtres furent inaugurés le 15 mars 1795, à la suite d'une circulaire des évêques constitutionnels, en tête desquels était Grégoire, le régicide.

d'amis qu'il avait à Embrun. Un tel homme devait peu s'appartenir. Toujours est-il qu'il accepta.

Son premier soin fut de se concerter avec le métropolitain d'Aix pour se faire sacrer. Il partit donc pour cette ville. En route, il fut arrêté au bois de Négreaux par trois voleurs qui le dévalisèrent. Il ne put, dit-on, sauver que quelques pièces d'or que son prudent neveu avaient cachées dans la doublure de son chapeau ; encore il s'en fallut de peu que ce reste de trésor tombât dans leurs mains. — « Donne-moi ton chapeau, dit l'un des larrons, et prends le mien. — Citoyen, répond le neveu éclairé comme par un trait de lumière, je vois que nos chapeaux se valent ou à peu près, et nous serions mal coiffés tous deux. — Tu as raison, repart le filou, que chacun garde le sien. — Et les louis d'or étaient sauvés. Le vieillard s'applaudit à bon droit de l'esprit de son neveu. Aussi, pour le récompenser, il le fit son valet de chambre et le compagnon de ses courses pastorales ¹.

Le sacre eut lieu le 19 janvier 1800. Le prélat consécrateur fut Jean-Baptiste Aubert, évêque métropolitain des Côtes de la Méditerranée, et le prélat assistant, François-Étienne, évêque du département de Vaucluse. Il en fallait un troisième, d'après les canons, mais on ne put le trouver. L'évêque de Digne avait répondu qu'il ne pouvait quitter sa ville à cause d'une épidémie qui sévissait, et celui de Fréjus, qu'il était retenu dans son lit par la maladie. On avait donc passé outre, et le nouvel élu, ayant fait la déclaration « d'observer et de faire observer les libertés de l'église gallicane, de veiller sur le troupeau qui lui était confié et d'être fidèle aux lois de la République ² », était consacré. Nous connaissons ces faits par le procès-verbal de la cérémonie et une lettre d'André Garnier, pièces publiées par M. Lemas dans sa notice précitée.

Le nouvel évêque fut intrônisé le 8 février suivant et il

¹ M. Berge : *Registre historique d'Avançon*.

² Cette déclaration était un sixième serment que prêtait André Garnier.

publiait, le 10, sa lettre pastorale. Cette lettre, ayant été reproduite en entier par M. Lemas, je me bornerai à en citer quelques passages qui suffiront à en montrer l'esprit absolument constitutionnel. Le prélat débute ainsi :

« Appelé du sein de ma retraite par les évêques provinciaux et par la majorité du clergé du diocèse pour aller occuper le siège épiscopal de la cathédrale d'Embrun, vacant par la démission du citoyen Cazeneuve, je n'ai pu résister à leurs pressantes invitations, quelque répugnance que j'eusse à courber la tête sous un si pesant fardeau et à accepter un si sublime ministère, qui suppose tant de vertus et de science et de piété dans celui qui en est revêtu, surtout dans ces temps où l'incrédulité a fait de si grands progrès, où l'impiété, à l'ombre d'une vaine philosophie et à la faveur de l'ignorance et du fanatisme, a porté les plus terribles coups à la religion de J.-Christ. Oui je l'ai accepté l'épiscopat, malgré ma faiblesse, espérant tout de Celui qui souvent se sert des plus faibles instruments pour opérer de plus grandes choses. »

Ensuite, après avoir rendu grâces au ciel de ce qu'au milieu de tant d'épreuves, le plus grand nombre de pasteurs « n'ont cessé de donner l'exemple de la soumission aux lois de l'Etat (constitution civile du clergé), il ajoute :

« Pourrions-nous voir plus longtemps parmi nous le schisme qui nous divise et qui, n'ayant qu'une diversité qui ne tient ni au dogme¹ ni à la morale, est cause néanmoins que les fidèles sont divisés parmi eux, au grand scandale de la religion, qui se disent, les uns, nous sommes à Paul, les autres, nous sommes à Appolon ou à Céphas, comme si J.-Christ pouvait être divisé, et comme si la vertu et l'efficacité des sacrements et de l'auguste sacrifice de la messe dépendait de la bonté et du mérite des prêtres. »

« Pourrions-nous aujourd'hui, sous un gouvernement

¹ Cependant le pape dans son bref du 10 mars 1791, signalait de nombreuses erreurs et hérésies dont était entachée la constitution civile du clergé.

qui, en nous garantissant la liberté du culte et en travaillant à ramener les choses à l'ordre, va rendre tout son empire à la justice et à la religion; pourrions-nous ne pas concourir de tout notre pouvoir et ne pas nous servir de toute l'autorité que l'Église donne à ses ministres, pour ramener les esprits à la paix et aux principes d'une saine morale, qui est la morale évangélique. »

« Nous savons tous à n'en pouvoir douter, une fatale expérience vient de nous en convaincre, nous savons tous qu'il ne peut exister de pacte social parmi les hommes sans mœurs, qu'il ne peut y avoir de mœurs sans morale, ni de morale sans religion. »

Et il invite à ne rien négliger pour procurer le bien de cette religion, à prier Dieu « pour que nous ayons au plutôt un digne successeur de S. Pierre¹, pour les magistrats suprêmes et pour tous ceux qui sont établis pour gouverner afin qu'il leur donne à tous cet esprit de sagesse et de justice qui peut leur mériter la juste confiance des peuples et les leur attacher par des liens indissolubles. » Il termine par le dispositif du carême.

Cette lettre fut adressée à Peyre, curé de Chorges, avec prière d'en faire des copies et de les transmettre à ses confrères voisins. Peyre fut nommé, peu de temps après, dit-on, vicaire épiscopal.

Le 23 avril suivant, Garnier écrivit à Grégoire du Loir-et-Cher et au Comité des évêques dits réunis la lettre que j'ai mentionnée plus haut.

Il leur déclare qu'il a été nommé à l'épiscopat à son insu et qu'il ne l'a accepté que malgré lui, que, s'il ne s'est trouvé que deux évêques pour lui imposer les mains, c'est que les évêques de Digne et de Fréjus avaient été retenus, l'un pour cause d'une épidémie, l'autre pour cause de maladie, que la longue viduité de l'église d'Embrun et l'insécurité des routes infestées de brigands dont trois l'avaient dépouillé, autorisèrent le métropolitain à ne point

¹ Ce fut le 14 mars 1800 que le cardinal Chiaromonte fut élu pape sous le nom de Pie VII.

différer sa consécration, « la pluralité n'étant point requise *necessitate sacramenti sed tantum necessitate precepti*.
Puis il ajoute :

« Pour aider ma faiblesse, je vous prie de m'honorer de votre protection, de prendre en considération l'intérêt de l'église d'Embrun, de me faire part de vos conseils lumineux pour le gouvernement du diocèse que la Providence a confié à mes soins. Je ne cesserai d'adresser mes vœux au ciel pour qu'il vous conserve longtemps sur la terre pour la restauration de la sainte église de France. »

« J'ai l'honneur de vous saluer avec un profond respect. »

« A. Garnier, évêque du département des Hautes-Alpes, demeurant à Avançon, près Gap. »

La fin de cette lettre, — et nous le savons d'ailleurs, — nous dit que Garnier, devenu évêque, faisait sa résidence à Avançon comme au temps où il y était curé. Il habitait sa maison patrimoniale, et on montre encore les appartements qu'il occupait. De là il partait de temps en temps monté sur un vieux mulet et accompagné du fidèle neveu ; il allait ainsi administrer la confirmation dans les paroisses de son diocèse, surtout dans les plus voisines. « Nous connaissons, dit M. Berge, plusieurs personnes qui ont été confirmées par lui. » On conserve dans la sacristie d'Avançon la crosse en bois dont il se servait. Sa mitre était faite d'un carton revêtu d'une étoffe plus ou moins précieuse. Sa croix pastorale était pourtant d'argent, mais de la dernière confection artistique. Ses ornements n'étaient autres que ceux de l'église paroissiale. Il paraît, en effet, qu'André Garnier était en toutes choses d'une très grande simplicité. C'est pour cette raison, sans doute, et aussi parce qu'il était prélat constitutionnel, qu'on l'appelait et qu'on l'appelle encore dans la région, *l'évêque de plâtre*¹.

Cependant il lui venait sur sa situation des doutes et des remords. On raconte qu'il en parlait souvent en chaire, les larmes aux yeux, disant qu'il ne croyait pas avoir mal agi, que, s'il s'était trompé pourtant, il en demandait sincère-

¹ On fabrique, comme beaucoup le savent, du plâtre à Avançon.

ment pardon à Dieu et aux hommes, qu'il voulait être avant tout enfant soumis de l'Eglise. Au reste, il fut toujours dans sa conduite privée à l'abri de tout reproche. Il se montrait bon, affable et loyal envers tous. Il s'arrêtait facilement à converser avec les habitants du village. Quand il allait aux champs, — et c'était son plaisir, — il s'asseyait au pied d'un arbre, sur une motte de gazon, sur une pierre du chemin, s'entretenait avec le laboureur, discourait familièrement avec les enfants et donnait à tous de sages conseils. Il aimait les pauvres et, quand il mourut, il ne les oublia pas, comme nous verrons, dans son testament.

Cet homme, bon par nature, doué de qualités réelles, devait avoir un heureux retour. Convoqué le 29 juin 1801 au *Concile national* des évêques constitutionnels, il ne s'y rendit pas. Quand Pie VII, en décembre de la même année, par sa bulle *Qui Christi Domini* anéantit les anciens sièges épiscopaux pour en créer de nouveaux, il attendit, mais suivant attentivement les négociations engagées entre le pape et le premier consul. Le concordat fut ratifié le 5 avril 1802 par le corps législatif et, peu de temps après, le pape exhortait par son plénipotentiaire, M. Spina, les évêques constitutionnels au retour à l'unité « en renonçant aux sièges dont ils s'étaient emparés sans l'institution canonique. » André Garnier fut un des premiers à se soumettre. Il rétracta tous ses serments, écrivit au pape une lettre d'adhésion pleine et entière et donna sa démission d'évêque entre les mains du premier consul.

Rentrée dans la vie privée, Garnier se remit à exercer le ministère, en prêtant son concours, presque comme un vicaire, au curé d'Avançon, M. Saulnier, dont la santé était précaire. Il recevait, à titre d'évêque démissionnaire une pension de 3.333 fr. dont il jouit le reste de ses jours. Il mourut le 17 avril 1816, à l'âge de 89 ans. Voici son acte de décès :

« L'an 1816, le 18 avril, à 10 heures du matin, par devant nous soussigné, maire d'Avançon, sont comparus Jean Louis Garnier et Jean-Victor Honoré, cultivateurs domiciliés audit Avançon, lesquels nous ont déclaré que M. André

Garnier, prêtre et évêque démissionnaire des Hautes-Alpes, leur oncle, né à Avançon et y domicilié, est décédé ce jour-d'hui à 4 heures du soir dans sa maison d'habitation, à l'âge de 89 ans, et ont signé : Ollivier, Garnier, Honoré. »

Il fut enterré près du seuil de la grande porte de l'église. Un nombreux clergé et toute la paroisse assistaient à ses obsèques.

M. Garnier était, dit-on, d'une haute taille; il avait une bonne et vénérable figure, comme l'atteste d'ailleurs son portrait que l'on conserve avec soin dans la sacristie d'Avançon. Sa voix était puissante et grave. Il prêchait bien; on l'écoutait avec autant de plaisir que de profit, et on a gardé le souvenir de plusieurs de ses paroles et de ses maximes. Il excellait surtout dans l'art de faire le catéchisme; il se servait quelquefois du dialecte local pour être mieux compris des enfants.

Par son testament reçu par Davin, notaire, il laissait une somme de 300 fr. aux pauvres pour leur être distribuée, une moitié le jour de son enterrement et l'autre, celui de son anniversaire; plus une messe par semaine et une neuvaine à la Toussaint, le tout fondé sur une propriété nommée la *Garenne* qu'il avait acquise de M. de Béthisy, dernier seigneur d'Avançon. Il avait établi pour exécuteurs testamentaires le curé et le maire et, pour héritiers, ses neveux et nièces.

Août 1902.

MONOGRAPHIE

DE LA

COMMUNE DES CROTTE

PAR J. ROMAN

(Suite).

2^o MANDEMENT. DE MONTMIRAIL

Ses limites ¹. — Le mandement de Montmirail était borné, au nord, par le torrent de Boscodon, à partir de l'endroit où il reçoit celui de Bragous, et depuis la colline nommée Serre de la Gardette, par une ligne droite aboutissant en face de la combe de Saint-Julien, située sur la rive droite de la Durance ; à l'ouest, par la Durance ; au midi, par le torrent de Barnafred qui, descendant des pentes du Morgon, aboutit au pont de Savine ; à l'est, par celui de Bragous, qui, descendant également du Morgon, se jette dans le torrent de Boscodon.

Etat politique et administratif. — Comme au mandement des Crottes.

Etat ecclésiastique. — Il ne paraît pas y avoir jamais eu de paroisse dans le mandement de Montmirail, qui dépendait de celle des Crottes au point de vue religieux, mais une chapelle dédiée à Notre-Dame existait fort anciennement dans le hameau principal du mandement.

¹ Ces limites se trouvent dans des reconnaissances de 1492. Arch. du châ. de Picomtal.

En 1708, un habitant, nommé Jean Albrand, en fonda une autre à celui du Bois, sous le titre de Saint-Benoît ¹.

Si le mandement de Montmirail n'eut pas de paroisse, il posséda en revanche une abbaye qui jouit d'une certaine célébrité ².

En 1130, Pons Albert, Guillaume et Pierre de Montmirail, et les enfants de Pierre Adam, tous coseigneurs de Montmirail, cédèrent à quelques moines, venus on ne sait d'où, sous la conduite d'un abbé nommé Guillaume de Lyon, le désert nommé Boscodon situé entre les torrents de Bragous et du Colombier ³. Ces moines ne tardèrent pas à construire un monastère et une chapelle dédiée à Sainte-Marie. Ils hésitèrent longtemps sur le choix de la règle qu'ils devaient embrasser, celles de saint Benoît, de saint Basile et de saint Augustin les tentaient également; enfin, ayant entendu vanter la sainteté des religieux de Chalais, abbaye fondée vers 1100, près de Grenoble, par saint Hugues, évêque de cette ville, ils demandèrent qu'on voulut bien leur envoyer quelques-uns d'entre eux pour établir à Boscodon la même observance. Leur demande ayant été favorablement accueillie, Guigues de Revel qui succéda à Guillaume de Lyon dans la direction de l'abbaye, l'unit absolument à celle de Chalais, fit adopter à ses moines la robe blanche et la règle de saint Benoît. De la réunion de ces deux maisons naquit un ordre particulier qui prit le nom d'ordre de Chalais.

Cet ordre jouit pendant plus d'un siècle d'une grande popularité dans le Sud-Est de la France; plusieurs abbayes de cette région reconnurent sa juridiction ou se fondèrent sous ses auspices. Je citerai entre autres celles de Sainte-Croix de Châteauroux, de Clausonne, de Claire combe, de Lure, de Prats, de Laverç, etc.

¹ Arch. des Crottes.

² Nous suivons en le modifiant seulement quand des actes authentiques viennent nous révéler des faits nouveaux, l'intéressant travail de M. E. Pilot de Thorey sur l'abbaye de Boscodon (Grenoble, Drevet, 1873, in 8°).

³ Voir à l'appendice cette charte de fondation.

Bientôt les abbés généraux de l'ordre de Chalais vinrent faire leur résidence à Boscodon, situé plus au centre de leurs divers monastères ; l'abbaye de Chalais fut à peu près abandonnée, tomba en ruines et fut unie en 1303 par l'évêque de Grenoble à la Grande-Chartreuse.

Malheureusement la discipline tendit à se relâcher peu à peu dans les divers monastères Chalaisiens ; la règle de saint Benoît cessa d'être exactement observée ; plusieurs de ces maisons religieuses disparurent, d'autres se transformèrent. En 1410 aucun monastère ne reconnaissait plus la juridiction de celui de Boscodon et il était lui-même dans une assez fâcheuse situation morale et matérielle¹. Le Pape l'unit à l'abbaye de Saint-Michel-de-la-Cluse. Cette union n'ayant produit aucun bon résultat, au contraire, Boscodon fut mis sous le régime de la comende² et élevé en 1515 au rang d'abbaye royale.

Les biens de Boscodon avaient été à un certain moment fort considérables ; les prieurés du Saint-Sépulcre de Chorges, de Remollon, de Saint-Maurice de Valserres, de Saint-Michel de la Couche, de Seyne lui appartenaient ; il possédait les hôpitaux de la Bâtie-Neuve, de Chorges, de l'Argentière, des Ecoyères ; des vignes et des forêts le long de la Durance, à Chanteloube, à Chadenas, à Tallard, à Villard-Robert, à Malcor ; de vastes domaines à Seyne et à Paillerols ; le juspatronat des cures des Crottes, de Saint-Clément et du Puy-Sanières ; un grand nombre de chapellenies ; des dîmes importantes ; des maisons à Embrun, etc.³ L'administration de ces biens ne tarda pas à laisser à désirer, puis l'abbaye fut incendiée à quatre

¹ Voir à l'appendice une bulle de Martin V de 1420.

² Un abbé commendataire était un simple administrateur nommé par le roi, confirmé par le pape ; la durée de ce régime qui ne pouvait d'abord excéder six mois, put plus tard égaler celle de la vie du titulaire.

³ Cette énumération se trouve à peu près complète dans les bulles des papes qui confirment les privilèges de Boscodon.

reprises différentes en 1370 ou 1371¹, en 1432², en 1585, en 1692. En 1731 les revenus étaient diminués à tel point qu'il fallut songer à restreindre également le nombre des religieux et à unir tous les bénéfices divers à la manse conventuelle. Enfin une ordonnance royale rendue d'accord avec l'archevêque d'Embrun et l'abbé de Boscodon, supprima purement et simplement en 1769 cette antique maison religieuse pour cause d'insuffisance de revenus. Ses biens furent unis à l'archevêché et à l'hôpital d'Embrun. sous la charge de servir une petite pension viagère aux moines alors existants.

Le titre d'abbé de Boscodon ne fut pas supprimé et des propriétés valant une douzaine de mille livres de rente, furent réservées pour former un bon bénéfice au profit d'un ecclésiastique qui devait porter le titre d'abbé de Boscodon sans avoir aucune obligation que de payer deux chapelains chargés d'acquitter les pieuses fondations créées depuis plus de six siècles dans la chapelle de l'abbaye.

Cette mesure violente n'eut pas lieu sans des procès dans lesquels intervint la paroisse des Crottes ; tout fut inutile et le 2 décembre 1769 les moines de Boscodon furent dispersés. Il ne reste plus de cette abbaye que des ruines et une belle forêt domaniale de 350 hectares, but charmant de promenade pour les Embrunais.

Les archives renfermaient encore au siècle dernier deux cartulaires et un grand nombre de chartes originales ; elles furent volontairement anéanties en grande partie par les auteurs de la suppression de l'abbaye. Il n'en subsiste plus qu'une trentaine de chartes originales ; la copie d'un nombre triple de documents dans différentes archives ou collections. Je possède un précieux manuscrit qui en provient, c'est l'inventaire détaillé des archives de Boscodon dressé en 1712 par l'archiviste de la chambre des comptes de Grenoble.

¹ Préambule d'un vidimus d'une charte de 1344, arch. du châ. de Picomtal.

² Albert. t. II, p. 373.

Voici la liste des abbés de Boscodon⁴ :

Guillaume de Lyon.....	1130-1135
Guigues de Revel.....	1145-1172
Guigues de <i>Torame</i>	1172-1180
Guillaume.....	1180-1190
Rostaing.....	1190
Guillaume de <i>Turriers</i>	1193-1195
Pierre.....	1196
Gaudemar.....	1197-1200
<i>Richaud</i>	1200
Guillaume Elie.....	1200-1205
<i>Giraud</i>	1205
Raymond	1210
Rostaing.....	1216
Guigues de l'Escale....	1218-1225
Guillaume Elie.....	1226
Guillaume de l'Escale.....	1233-1244
Richaud.....	1247-1251
Guillaume de Queyras.....	1253-1263
<i>Arnoul</i>	1263
Guillaume de Vachères.....	1265-1267
<i>Olivier</i>	1269
Guillaume de Bourdeaux.....	1270-1276
Arnoul de Turriers.....	1277-1285
Pierre de Corps.....	1287-1297
Raybaud Artaud..	1300-1307
Pierre Chauvini.....	1307-1311
Guillaume Albert.....	1311-1320
Raoul Richaud.....	1323
Guillaume de Rame.....	1326
Guillaume Albert.....	1326
Jeoffroy de la Penne.....	1330-1346

⁴ Cette liste est bien plus complète et plus correcte que celle qu'ont publié jusqu'à ce jour le *Gallia Christiana*, Albert et Pilot de Thorey. Les noms nouveaux ou modifiés et les dates nouvelles ont été imprimés en caractères italiques. Je les ai recueillis dans les chartes originales ou les copies de chartes authentiques de l'abbaye de Boscodon.

Pierre Baboti.. .. .	1349-1356
Pierre de Rousset.. .. .	1360-1371
Raoul <i>Ricard</i>	1379-1386
Isoard.. .. .	1390
Pierre de <i>Functo</i>	1393-1415
Jean de <i>Poligny</i>	1415-1426
Pierre de <i>Sancto-Atuhiano</i>	1427-1456
Bernard d'Ascar.. .. .	1457-1461
Pierre.. .. .	1461
<i>Bernard</i>	1465
Jacques René.. .. .	1465
Jean de Beaumont.. .. .	1468-1478
<i>Etienne de la Font de Savine</i>	1478
Claude d'Arces.. .. .	1479-1519
Guy de <i>Fluchères</i>	1520-1543
Nicolas de la Croix.. .. .	1546-1551
Alexandre de Compegio.. .. .	1552-1554
Alexandre de Rosset.. .. .	1558-1560
Alphonse de Rosset.. .. .	1569-1590
Abel de Sautereau.. .. .	1600-1629
François de Sautereau.. .. .	1629-1680
Michel de Sautereau.. .. .	1680-1712
Victor-Amédée de la Font de Savine..	1712-1760
Antoine-Joseph Amat de Volx, évêque de Senéz.. .. .	1760-1771
Jean-Gabriel d'Agay.. .. .	1771-1779
Joseph de Leyssin.. .. .	1779-1789

Le mandement de Montmirail fut en outre le siège d'une maison de l'ordre du Temple ; dès 1234 les meilleures terres de Montmirail lui appartenaient et ce quartier se nomme encore aujourd'hui le Temple et le Champ-Chevalier¹. L'ordre y possédait également une maison (*domus de cavalleria*). En 1312 les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem succédèrent aux Templiers ; le domaine de Montmirail fit partie de la commanderie de Saint-Jean

¹ Arch. de l'Isère, B. 2961, p. 36.

d'Embrun, unie au commencement du XV^e siècle à celle de Gap¹. Un dénombrement fourni le 27 juillet 1560 par Marc de Simiane, commandeur de Gap, nous fait connaître qu'à cette époque il ne possédait plus de propriétés foncières à Montmirail, mais seulement quelques rentes² : un autre document daté de 1667 nous démontre qu'à cette date l'ordre de Saint-Jean n'y avait plus ni rentes ni propriétés³.

État féodal. Le mandement de Montmirail eut d'abord des seigneurs particuliers ; Pons Albert, Guillaume et Pierre de Montmirail et les héritiers de Pierre Adam, qui fondèrent en 1130 l'abbaye de Boscodon, étaient de ce nombre⁴. Au XIV^e siècle, le Dauphin, l'abbé de Boscodon et l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem étaient seigneurs de Montmirail, mais la plus grosse part appartenait au Dauphin.

Celui-ci et les habitants ne tardèrent pas à acquérir la plupart des droits des autres coseigneurs. Le 28 janvier 1492 (1493) André et Luc Albert, derniers descendants du fondateur de Boscodon, vendirent aux citoyens de Montmirail quelques censes et le droit exclusif de chasse aux lapins qu'ils possédaient dans leur territoire, moyennant une somme minime⁵.

En 1593 le Dauphin aliéna à son tour tous ses droits sur la terre de Montmirail en faveur de Mathieu de Rame, seigneur des Crottes ; cette vente fut faite en même temps que celle de Puycomtal et fut comprise dans le même prix. On n'a qu'à se reporter à l'article consacré à l'état féodal de la terre des Crottes pour connaître les différents actes auxquels elle donne lieu.

Au XVIII^e siècle le seigneur majeur des Crottes l'était également de Montmirail, et tandis que l'aîné de la famille

¹ Arch. des Bouches-du-Rhône, Malte, commanderie de Gap.

² Inventaire de la Chambre des comptes du Dauphiné.

³ Biblioth. nat. Mss. franç. 15719.

⁴ Bibl. nat. Miss. lat. 12663 p. 104.

⁵ Arch. du château de Picomtal.

étaient à l'est de Saint-Jean d'Embruil, à l'est d'Embruil, dans le Val-de-Montmorail.

En 1700, le mandement de Montmorail était de 1000 habitants et de 1000 peuples. Cependant le mandement possédait une importante prairie, c'était une partie de la commune de Vireux, l'ouest de celles d'Embruil et de Vireux. Entre ces deux mandements, deux constructions des Dames et de Saint-Jean d'Embruil ne devaient pas servir à l'agriculture.

En 1700, le seigneur avait le droit de Saint-Macaire de l'abbé, le seigneur d'Embruil et la ville d'Embruil une zone qui possédait dans le territoire de Montmorail, l'ouest par les terres de Saint-Jean d'Embruil et de Vireux.

Le 1700, les seigneurs de Saint-Jean d'Embruil et de Vireux avaient sur les deux de Montmorail, une seigneurie agricole tenue par l'abbé de Vireux, seigneur de Vireux, les seigneurs et les terres de Vireux.

Le 1700, les seigneurs de Saint-Jean d'Embruil et de Vireux avaient sur les deux de Montmorail, une seigneurie agricole tenue par l'abbé de Vireux, seigneur de Vireux, les seigneurs et les terres de Vireux.

Une circonstance continue à augmenter la disparition du mandement de Montmorail au profit de ses voisins. Au 1700, seuls les ports de Saint-Jean d'Embruil et de Vireux étaient construits sur la Durance, et une route qui trace de Saint-Jean d'Embruil, sur la rive gauche de cette rivière, passant par les territoires des Dames et de Montmorail. Cette route était, il est vrai, un peu plus longue que l'ancienne route romaine qui suivait la rive droite de la Durance, mais elle était beaucoup plus horizontale : elle ne devait donc pas être très fréquentée. Un petit hameau qui vient naître sur le territoire de Montmorail au sud du port de Saint-Jean d'Embruil, il se composait, en 1700, d'une seule maison, une auberge. Peu à peu d'autres habitations

- Acte de l'abbé de Vireux.
- Acte d'Embruil.
- Acte de l'abbé de Vireux.
- Acte des seigneurs des Dames de Vireux, de Saint-Jean d'Embruil, sur le territoire d'une des trois communes des Dames, d'Embruil, et de Vireux.

se groupèrent au même endroit et l'agglomération prit le nom de Coin-du-Pont ou Cognet¹.

Ce hameau, exclusivement peuplé d'habitants de Savine, grandit au point de représenter la moitié de la population du mandement de Montmirail ; le territoire environnant fut défriché et les anciens habitants de Montmirail durent subir la tyrannie du nombre et en passer par les exigences des nouveaux arrivants.

Les conséquences de cet état de choses ne se firent pas attendre ; les habitants du hameau du Cognet demandèrent leur annexion au mandement de Savine ; l'histoire ne nous a rien transmis sur les luttes municipales qu'engendra sans doute cette grave question, tout ce que je sais c'est qu'en 1470 Montmirail formait encore un mandement particulier et qu'avant 1492 il avait déjà été démembré.

Une ligne avait été tracée partant de la Combe d'Aure et aboutissant au sommet de la montagne, tout le territoire situé à droite fut dévolu à Savine, tandis que celui de gauche, dans lequel se trouvait le hameau de Montmirail et l'abbaye de Boscodon, fut annexé aux Crottes. Mais la ligne séparative n'avait pas été tracée avec une précision suffisante de sorte que la possession de certains quartiers de forêts a donné lieu à d'interminables procès.

V. PROCÈS

En effet, si la communauté des Crottes n'avait pas eu des procès nombreux elle eut été privilégiée ; les procès de commune à commune, de commune à seigneur, de commune à décimateurs ont été la plaie de l'administration municipale sous l'ancien régime, et c'est par millions que

d'années sur le même emplacement ; elle était la propriété de M. Cattier, entrepreneur de travaux publics.

¹ On trouve ce nom dès 1428 (arch. des Hautes-Alpes). Le hameau du Cognet s'est ensuite nommé à partir du XVIII^e siècle la Charrière (*la Rue*), et enfin a pris, il y a peu d'années, le nom de Savine. C'est aujourd'hui un chef-lieu de canton.

l'argent a été englouti **dans des instances** interminables qu'un peu de prudence et de bonne foi eussent pu régler facilement à l'amiable.

Dès le XII^e siècle les procès avaient commencé avec l'abbaye de Boscodon ; la première transaction au sujet des droits respectifs de la communauté et des moines date de 1198¹. On en trouve ensuite de novembre 1204, d'août 1234, de juillet 1356, etc. Cette série de litiges survécut même à la suppression de l'abbaye car la communauté des Crottes prit fait et cause en 1778 pour les moines qui refusaient de se laisser supprimer, contre l'archevêque d'Embrun qui avait obtenu leur suppression.

Avec la commune de Savine les procès commencèrent plus tard ; tant que le mandement de Montmirail avait été placé comme un tampon entre les Crottes et Savine, la paix avait régné entre ces deux communes, mais à partir du XV^e siècle, quand le mandement de Montmirail eut disparu, les procès commencèrent aussitôt à propos des forêts de cet ancien mandement. Les requêtes, les enquêtes, les arrêts ne chomèrent pas du XVI^e siècle à 1789, les parties firent fabriquer de faux actes, arrachèrent leurs limites respectives, envahirent les forêts à main armée. Ce procès célèbre dans la contrée sous le nom d'Affaire de la Magnane (c'est un bois d'une trentaine d'hectares environ, valant une vingtaine de mille francs), vient d'être définitivement gagné en appel par la commune des Crottes au mois de mai 1899. Il n'a pas coûté moins d'un million depuis quatre siècles.

Il va sans dire que la communauté eut plusieurs procès avec son seigneur. Déjà en 1421, lorsque la famille de la Villette succéda dans la terre des Crottes à celle d'Embrun, les habitants tentèrent de se soustraire à leur nouveau seigneur en se donnant au roi et en prétextant que la seigneurie lui était dévolue pour cause d'absence d'héritiers légitimes de la race qui venait de s'éteindre. Ils obtinrent même des lettres royales dans ce sens, mais les faits ayant été

¹ Ce document est imprimé dans l'appendice.

reconnus faux, elles furent annulées et les délégués de la communauté condamnés à la prison¹.

D'autres procès furent soutenus contre le seigneur à l'occasion des terres nobles et exemptes d'impôts (1660), des terres et droits appartenant au roi acquis par le seigneur (1729), des terres vagues (1750), du pulvérage (1753), du péage (1757), avec des chances diverses. En 1773 commença contre l'administration du Domaine un procès qui ne prit fin qu'en 1821, à l'occasion des forêts communales que l'Etat revendiquait comme siennes, bien à tort du reste.

Le seigneur lui-même eut à soutenir contre l'abbaye de Boscodon un grand procès à propos du droit de passage que les radeliers du couvent s'arrogeaient dans la garenne du château. Après avoir donné lieu à l'impression de nombreux mémoires, cette instance se termina en 1759 par une transaction. On eut mieux fait de commencer par là.

L'abbaye de Boscodon guerroya elle aussi pendant deux siècles contre le seigneur de Pontis. En 1225, Guillaume de Pontis avait vendu la montagne du Morgon aux moines, mais il ne tarda pas à s'en repentir ; dès 1242 il fallut faire une transaction avec lui à ce sujet et l'année suivante on plaidait déjà devant le juge de Digne pour cause d'injures et violences exercées contre les bergers de Boscodon. En 1251 il fallut transiger encore. Cela dura deux cents ans.

De même avec les gens de Savine : en 1278 les magistrats procédaient à une vaste enquête sur l'invasion des montagnes du couvent par les citoyens de Savine.

J'arrête là cette fastidieuse énumération. On hausse les épaules en constatant la perte immense de temps, d'énergie et d'argent que coûtèrent tous ces procès.

¹ Voir ce document à l'appendice.

VI. HISTOIRE

- 1130. Fondation de l'abbaye de Boscodon¹.
- 1142. L'église de l'abbaye est construite.
- 1263. 28 juillet. Le dauphin vend à la ville d'Embrun la forêt de Montmirail.
- 1265. Le 3 des ides de janvier (11 janv. 1266), le Dauphin accorde aux seigneurs des Crottes une charte de privilège.
- 1277. Il permet aux habitants des Crottes de construire des maisons dans le territoire de Picomtal (16 octobre).
- 1301. Le 5 juin. Les consuls d'Embrun accordent à certains citoyens des Crottes un droit d'usage dans la forêt de Montmirail.
- 1319. Le 6 août. Privilège accordé par Henri, régent du Dauphiné, à Boniface, d'Embrun, par lequel il lui concède le droit de justice sur Picomtal.
- 1346. Le 25 mai. Création du canal du Lauzerot; premier règlement relatif aux eaux et forêts dans la commune.
- 1350. (1351) 16 mars, confirmation par Charles, dauphin, des privilèges accordés aux seigneurs des Crottes par ses prédécesseurs.
- 1356. 9 juillet, transaction entre l'abbé de Boscodon et les citoyens des Crottes relativement aux forêts indivises entre eux et à leurs droits réciproques dans le mandement.
- 1368. Une bande de routiers, nommés les Provençaux, pille et dévaste les territoires de Savine, les Crottes et Embrun. Le château de Picomtal est ruiné.
- 1370, à la fin, ou au commencement de 1371, incendie de l'abbaye de Boscodon.
- 1432. Nouvel incendie de cette abbaye.

¹ Je n'indique pas où se trouvent les actes cités dans ces éphémérides la plupart ayant déjà été cités dans les pages précédentes.

- 1492 environ, partage du mandement de Montmirail entre les Crottes et Savine.
1580. Novembre. Lesdiguières, chef des protestants, s'empare des Crottes avec la connivence d'Antoine de Rame, seigneur du lieu ; il abandonne sa conquête après quelques jours d'occupation.
1585. Août. Lesdiguières s'empare de nouveau des Crottes ; l'abbaye de Boscodon est incendiée et les moines expulsés.
1593. 1^{er} mai. Le Dauphin vend à Mathieu de Rame, seigneur des Crottes, tout ce qu'il possédait dans les seigneuries des Crottes et Montmirail.
- 1600-1629. L'abbaye de Boscodon est restaurée par les soins de son abbé, Abel de Sautereau.
1692. Août. Le duc de Savoie, pendant le siège d'Embrun, fait incendier le village et le château ; la plupart des habitants s'enfuient en Provence.
1692. 5 et 12 septembre. Assemblée des habitants fugitifs dans la ville des Mées ; ils se résolvent à payer une contribution de 2.000 livres, plus 10 %^o, aux ennemis, pour éviter de voir le reste de la commune incendié comme le chef-lieu.
1769. 2 décembre. L'abbaye de Boscodon est supprimée par ordonnance royale, les moines sont dispersés et les biens divisés. Procès à cette occasion qui dure jusqu'en 1778.

VII. NOMS D'HOMMES ET NOMS DE LIEU

1^o NOMS DE LIEU ¹

Le nombre des noms de lieu habités a beaucoup augmenté dans la commune des Crottes depuis le XV^e siècle ; il n'y en avait pas alors plus de quarante, il y en a plus de soixante aujourd'hui. Quelques autres ont disparu depuis lors ; c'est ainsi qu'en 1371 nous trouvons dans le territoire

¹ C'est dans les archives des Crottes que j'ai puisé presque tous les éléments des indications suivantes.

des Crottes un hameau nommé Ville-Vieille dont il ne reste plus trace maintenant¹.

Les lieux habités peuvent se diviser en quatre classes suivant qu'ils tirent leurs noms de quelque particularité de leur construction, de leur situation, des productions du territoire qui les avoisine ou de celui de leur propriétaire.

Le nom des Crottes apparaît dès le XII^e siècle sous la forme *Crottæ* qui signifie voûte ou cave. Il vient du latin *cryptæ* qui a formé les mots français *grotte* et *crypte* et le patois *crotta*.

Le mot Villard signifie l'habitation champêtre ; il a formé les noms de Beauvillard (*bellum* ou *pulchrum villarium*), de Villard-Robert (*villarium Roberti*) et de Villaret (*villaretum*) qui en est le diminutif.

Les lieux habités qui tirent leur nom de leur situation sont très nombreux. Le Forest (*forestum de Pignano*), est ainsi nommé parce qu'il est situé hors (*foras*) et à peu de distance du village principal. Les Dourieux tirent leur nom des deux ruisseaux qui s'y réunissent (*duos rivos*) ; les Sanières et la Sagne sont dans un endroit humide et marécageux (*stagnum*, l'étang) ; le Collet est le diminutif de Col, passage, et en effet le chemin de St-Jean à Boscodon passe au Collet ; Montmirail, nommé *Monsmira* en 1130 et plus tard *Mons miratus*, implique l'idée d'une hauteur sur laquelle était un poste d'observation, en effet un poste semblable existait près de ce hameau sur la colline de la Gardette ou du corps de garde.

Le Poët vient de *podietum*, diminutif de *podium*, hauteur, ce hameau se trouve en effet à mi-chemin entre la plaine et le sommet des montagnes ; enfin Boscodon paraît venir des deux mots celtiques *bosc-dun* la hauteur boisée.

Le nom de plusieurs hameaux rappelle la nature des bois qui les environnent. Celui de St-Jean avant de prendre le nom du patron de sa chapelle se nommait Pignans (*Pignanium*) ou le bois de pin ; le Drouvet veut dire le bois de

¹ L'emplacement de ce hameau de Ville-Vieille (*Villa Vetus*) n'est même plus connu. Arch. du château de Picomtal.

chêne, cette essence en a complètement disparu ; le Vernet signifie le bois d'aulne (*verne* en langue vulgaire) ; l'Osselin, Costossel, Marlais (*Merletum*) ont des territoires bien exposés et coupés de haies, et les merles et les petits oiseaux qui n'émigrent pas viennent s'y réfugier en hiver. Chante-reine tire son nom d'un marécage formé par le torrent de Combe bar et dans lequel chantaient les grenouilles (*cantat rana*).

Les noms de lieu qui sont un souvenir de leurs anciens propriétaires sont de beaucoup, le plus nombreux, mais ils ne sont généralement pas très anciens ; la plupart ne sont pas encore mentionnés dans le cadastre de 1458. Picomtal, signifie la montagne du comte (*podium comitale*) parce que ce quartier appartenait en toute propriété au comte de Forcalquier auquel succéda le Dauphin ; le moulin du Marquisat a été construit au commencement du siècle dernier seulement par le marquis de Savine ; ce quartier se nommait auparavant *Gaudissard* (*gav*, territoire, *eyssart*, défriché). Les hameaux des Rougons, des Thauzans, des Berthes, des Gendres, des Vachers, des Chabriers, etc., portent les noms de leurs fondateurs ; ceux de Codebaille et de Codefertou, signifient la part de Baile, la part de Fortoul (*aquo de Baile*, *aquo de Fortoul*) et ont pour origine quelque ancien partage entre deux cohéritiers.

Les noms des torrents de la commune des Crottes ont varié comme la plupart de ceux des Alpes. Celui de torrent de Boscodon est moderne ; sa véritable appellation est torrent de l'Infernet que l'on trouve dès 1130 ; on le voit aussi nommé torrent de Natton (*rivus de Atayno*, 1351) et torrent de la Garenne (*rivus de Garennia*, 1512).

Béal-grave dont le nom est le résultat de la réunion des deux mots latins *bedale gravæ*, signifie le béal ou le torrent du gravier.

Bragous a également changé de nom ; en 1130 il portait celui de Riou-Merdous (*rivus merdosus*) ; depuis le XIII^e siècle seulement le nom actuel est en usage.

Combe-bar est formé du mot *bar* (barrière, limite), très commun dans les Alpes ; la partie supérieure de son cours

se nommait ruisseau de Marlais (*rivus de Merleto*) du hameau où il prenait sa source.

Enfin la Combe d'Aure ou d'Or, ne signifie pas le torrent de l'or, mais le torrent du vent¹.

2^o NOMS D'HOMMES

Dès 1234 nous possédons une liste des notables habitants des Crottes et nous avons d'autres listes semblables pour 1298, 1335, 1346, 1458 et 1573² sans compter les plus récentes. Cela permettrait de faire une étude assez complète et qui ne serait pas sans intérêt, sur les mouvements de la population et les changements survenus dans les noms propres et de baptême de la commune.

Presque toutes les familles dont les chefs ont signé l'acte de 1234 ont disparu, il n'en subsiste plus que huit qui datent de cette époque ; la famille Peyron à laquelle le dauphin inféoda en 1316 une partie du territoire de Picomtal existe encore établie au même endroit. Enfin le cadastre de 1458 nous apprend que les familles Bosq et Besson portaient auparavant le nom de Paris et que c'est d'un surnom donné à l'un de leurs membres que vient leur nom actuel.

La plupart des noms des habitants de la commune sont des noms de baptême ou de saints devenus patronymiques, tels que Guigues, Lagier (*Léger*), Laurent, Marcellin, Philip, etc. Quelques autres viennent d'une profession ; Faure, signifie le maréchal-ferrand (*faber*), Boscq, le marchand de bois ; Valet, le valet de ferme ; Payan, le villa-geois (*paganus*) ; d'autres rappellent une particularité physique de celui qui les porta le premier, tels que Gras, Blanc, etc. Un petit nombre sont géographiques ; les noms Thauzan et Tholosan (*le Toulousain*) indiquent que ces

¹ Alléché par ce nom plein de promesses un habitant des Crottes^s voulait, il y a peu d'années, faire des recherches dans ce torrent ; heureusement de bons conseils le détournèrent de cette aventure qui lui eût rapporté plus de vent que d'or.

² Arch. de l'Isère. B. 2961, B. 2992 ; Arch. des Crottes et du château de Picomtal.

familles viennent du comté de Toulouse c'est-à-dire de la rive droite du Rhône; Roman, marque une origine gallo romaine; Lombard, une origine italienne. Albrand, Chabrand, Aurand et Chaurand sont des formes lombardes d'Albert, Chabert, Aubert, etc., comme Childebrand était la forme lombarde de Childebert. Le nom d'Isnard est purement germanique et veut dire fort par le fer (*eisen art*), appellation qui ne peut convenir qu'à un guerrier.

VIII. ARCHÉOLOGIE MONUMENTALE

Trois monuments offrent un certain intérêt archéologique, dans la commune des Crottes : l'abbaye de Boscodon du ^{xiii}e siècle, l'église paroissiale de la fin du ^{xiv}e et le château du ^{xiv}e et du ^{xvi}e.

1° ABBAYE DE BOSCODON

L'abbaye de Boscodon fut construite de 1130 à 1142; des bâtiments de l'abbaye elle-même, brûlée à plusieurs reprises il reste peu de chose, car elle a été reconstruite presque en entier au ^{xviii}e siècle. L'église au contraire est intacte, quoiqu'elle serve depuis quelques années de maison d'habitation.

Le plan de ce monument affecte une croix latine au point d'intersection des bras de laquelle s'élevait un petit clocher carré percé sur chacune de ses faces de deux ouvertures géminées et à plein cintre, séparées par une colonnette. Entre chaque fenêtre de l'édifice se dresse un puissant contrefort, et d'un contrefort à l'autre sont inscrit de grands arcs de décharge légèrement saillants et d'un bel effet. La porte est petite et sans ornements, les ouvertures à plein cintre, l'abside rectangulaire.

L'intérieur se compose d'un vaisseau à plein cintre de trente-trois mètres de longueur et de sept mètres soixante de largeur; il est soutenu par des arcs doubleaux supportés par des consoles. Deux chapelles forment les bras du transept. Le chœur quadrangulaire est éclairé par trois fenêtres,

celle du milieu plus haute que les deux autres. Les ouvertures sont contenues dans un double encadrement et offrent cette particularité que les chaînes de pierre formant arcature viennent butter l'une contre l'autre au milieu de l'archivolte, supprimant ainsi toute clef de voûte.

L'architecture de ce monument, construit tout entier en tuf bien appareillé, est à la fois d'une grande simplicité et d'une extrême pureté de lignes. Quelques réparations y ont été faites, il y a peu d'années, par feu M. Diocque, ancien receveur particulier à Embrun, qui ne pouvait faire de sa fortune un plus noble usage que de la faire contribuer à la conservation de cet antique monument historique¹.

Les bâtiments de l'abbaye se composent de deux corps de logis parallèles; ils datent du ^{xvii}e siècle sauf une porte d'entrée à plein cintre, une petite construction carrée nommée la maison de la dîme et une tour qui s'élève sur la toiture et où étaient dit-on conservés les archives; ces constructions ainsi que quelques bases de murailles datent du ^{xiii}e siècle.

2° EGLISE DE SAINT-LAURENT

Cette église affecte la forme d'un parallélogramme avec abside quadrangulaire. Le plan primitif était une croix latine avec deux chapelles formant transept, mais au ^{xv}e, ^{xvi}e et ^{xviii}e siècles on y a ajouté quatre autres chapelles. La porte est à plein cintre accompagnée à droite et à gauche de deux colonnettes en retraite successive avec chapiteaux à feuillage à crochet; entre les chapiteaux sont deux têtes d'homme et de femme finement sculptés. La moulure qui dessine l'extrados se termine par deux écussons aux armes de France et de Dauphiné; au-dessus est une baie divisée par un meneau central supportant des découpures flamboyantes au milieu desquelles on remarque

¹ Il a été depuis lors vendu à un paysan par ses héritiers malgré des offres supérieures qu'on leur avait faites pour en assurer la conservation.

des écussons ornés d'un soleil et d'un croissant, un dauphin et une fleur de lys. Il existait un porche qui a été détruit.

Le clocher qui se dresse sur le côté gauche de l'édifice date pour la plus grande partie de 1828.

L'intérieur se compose d'une seule nef voûtée en berceau avec cintre légèrement brisé, soutenue par des arcs doubleaux reposant sur des pilastres quadrangulaires; le chœur est voûté sur croisée d'ogive, ainsi que les deux chapelles formant transsept. Deux chapelles ont été ajoutées de chaque côté du ^{xv}^e au ^{xvii}^e siècle. Au-dessus de l'une d'elles, aujourd'hui condamnée, est un écusson représentant un soleil rayonnant.

Ce monument mesure 22 mètres de longueur sur 8 de largeur; il a été restauré avec goût il y a peu d'années, ornés de bons vitraux et d'une peinture sur le tympan. On y conserve un fort remarquable tableau de l'un des Boulougne (1654-1733) représentant l'Assomption; une belle croix processionnelle en argent et argent doré, ornée de cabochons de pierres fines donnée au commencement du ^{xvii}^e siècle par Mathieu de Rame et Lucrèce de Villeneuve, sa femme, seigneurs des Crottes, et quelques ornements anciens.

3^e LE CHATEAU

Le château de Picomtal se compose d'un quadrilataire cantonné de quatre tours rondes; il présente tous les caractères des constructions militaires de notre région au ^{xiv}^e siècle; quelques ouvertures datent encore de cette époque. Avant 1530 la façade antérieure a été refaite et l'édifice allongé de ce côté; les deux tours rondes qui flanquent cette partie du château sont du même temps.

Au mois d'août 1692 le château fut incendié par les troupes du duc de Savoie; les toitures, les plafonds à la française, les boiseries et leurs ferrures furent refaits peu d'années après et sont encore les mêmes. A la fin du siècle dernier et dans le siècle présent, il eut à subir l'adjonction de quelques petites constructions sans caractère et de déplorables mutilations que l'on cherche à réparer aujourd'hui.

L'intérieur contient une collection de tableaux, des armes, des tapisseries et des meubles anciens, des antiquités provenant presque toutes du département des Hautes-Alpes et beaucoup de livres et de manuscrits relatifs à l'histoire de nos contrées.

IX. BIOGRAPHIE

1^o ETIENNE GENEVÈS

Etienne Genevès fut évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux de 1450 à 1470. Le *Gallia Christiana*, les frères de Sainte-Marthe et Rochas le font naître à Saint-Paul même d'une famille de condition médiocre. Le curé Albert dans son histoire de l'Embrunais affirme, sans indiquer du reste ses preuves ni le lieu de sa naissance, qu'il fut chanoine à Montélimar, puis secrétaire de l'église de Saint-Paul-Trois-Châteaux, puis curé de Savine et official du chapitre d'Embrun. Il y a cependant quelques raisons de le croire originaire des Crottes puisque le cadastre de 1458 de cette commune l'enregistre au nombre des propriétaires qui y possédaient des terres ; en outre une famille Genevès s'est éteinte de nos jours dans la commune des Crottes¹. Il est donc permis de proposer cette opinion sur l'origine d'Etienne Genevès, au moins comme hypothèse.

2^o MARTIN DE LA VILLETTE

Ce personnage était seigneur des Crottes et fils de Louis de la Villette et de Catherine N..., il naquit vers 1460. Il embrassa la carrière des armes et fut nommé en 1512 commandant du château d'Exilles avec dix-sept hommes de garnison. Il existe plusieurs lettres de lui écrites à cette occasion aux magistrats de Grenoble pour les tenir au courant des événements militaires qui se passaient en Italie². Le 25 novembre 1530 il fit son testament et n'ayant

¹ La famille Genevès était ancienne dans les Alpes ; dès 1332 nous trouvons Albert Genevès, prêtre, habitant Gap.

² Arch. de l'Isère, B, 2998.

pas d'enfant de sa femme Honorade de Castellane, il partagea ses nombreuses propriétés entre des collatéraux.

3^o ANTOINE DE RAME

Il était fils de Gaspard de Rame, mort en 1549, et seigneur des Crottes. Il suivit le parti des armes et embrassa le protestantisme sur la fin de ses jours. Au mois de novembre 1580 il livra à Lesdiguières le château et le village des Crottes, où le chef protestant ne put cependant se maintenir. En 1583 Antoine de Rame, cédant aux sollicitations de l'archevêque d'Embrun, revint au catholicisme et fut nommé en récompense gouverneur de l'Embrunais. Le 20 novembre 1585 il défendit avec courage, mais sans succès, le palais archiépiscopal d'Embrun contre les soldats de Lesdiguières qui s'était saisi de la ville; il mit le feu à la cathédrale pour en chasser les ennemis. Une capitulation honorable lui permet de sortir d'Embrun avec armes et bagages et de se retirer dans le Briançonnais.

Le 31 décembre 1585 il fut nommé gouverneur de ce baillage, ne put empêcher Lesdiguières de s'en emparer en 1590 et mourut en 1593 laissant un seul fils de Lucrèce de Dardaillan, sa femme.

4^o MATHIEU DE RAME

Il était fils et héritier du précédent. Il embrassa également la carrière militaire et devint officier de cavalerie. Il se conduisit avec tant de courage au combat de Vizille, gagné par la Valette sur les suisses protestants le 10 août 1587, que le général catholique le chargea de porter au roi les drapeaux conquis sur l'ennemi. Il prit part à toutes les expéditions qui marquèrent la fin des guerres de religion dans nos contrées, fut nommé en 1593 gouverneur de Digne, y maintint l'autorité de Henri IV contre Epéron et le duc de Savoie, et mourut vers 1630 ne laissant que des filles de Lucrèce de Villeneuve sa femme.

X. ARMOIRIES

Les armoiries de la commune des Crottes sont un *dau-phin creté et barbé en chef et les deux lettres S. L. (sanctus Laurentius) en pointe*. Les couleurs de ce blason ne sont pas connues¹.

XI. BIBLIOGRAPHIE

Manuscrits. Les archives des Crottes contiennent un certain nombre de documents manuscrits du moyen âge; le plus ancien est une copie de charte relative à l'abbaye de Boscodon et datée de 1176. Le plus ancien cadastre date de 1458. Il existe également un certain nombre de registres de délibérations. C'est dans les archives de l'Isère que sont conservés les documents les plus précieux relatifs à cette seigneurie, hommages, reconnaissances, concessions de privilèges etc. Les archives du château de Picomtal en renferment également un très grand nombre en original ou en copie.

Imprimés. ALBERT. *Histoire géographique, naturelle, ecclésiastique et civile du diocèse d'Embrun*. (Embrun, Moïse) 1783, t. I, p. 123-126 = t. II, p. 365-380.

PILOT DE THOREY (E.). *Abbaye de Notre-Dame de Boscodon près Embrun*. Grenoble, Drevet, 1873, in-8°.

Il existe en outre un assez grand nombre de mémoires sur procès ayant eu lieu entre les seigneurs des Crottes, l'abbaye de Boscodon ou la communauté, entre Boscodon et l'archevêque d'Embrun, entre le seigneur et le domaine royal. Plusieurs renferment des extraits d'actes anciens et d'utiles renseignements. Quelques-uns des arrêts qui ont terminé ces procès ont également été imprimés.

¹ Cachet original de 1720.



FOUILLES

OPÉRÉES DANS LES *TUMULI* 9 ET 23

DE CHAMP-CROS

Sous les auspices de la " Société d'Etudes des Hautes-Alpes "

Le Conseil général des Hautes-Alpes voulut bien voter dans sa séance du 21 août, une subvention de 200 francs pour permettre de continuer les fouilles dans les *tumuli* de la vallée du Buëch. A la suite du vote de ce crédit, et pour profiter des dernières et belles journées du mois, nous nous rendîmes le surlendemain à Chabestan pour y reprendre les recherches.

De concert avec notre confrère et ami M. Romieu, nous choisîmes le *tumulus* n° 9 situé vers l'altitude de 757 mètres sur les terres de M. Reynaud et à 12 mètres au nord du sentier qui relie la ferme de Champ-Cros au village de Chabestan. Il a pour dimensions environ 9 et 10 mètres d'axes et paraît orienté suivant le grand axe du N. au S. de la boussole. Sa hauteur au-dessus de la plaine au maximum est de 0^m90.

La surface de ce *tumulus* n'était pas pavée comme celle du *tumulus* n° 2 précédemment fouillé. Mais des pierres solidement plantées à la base des talus semblaient indiquer qu'il avait pu l'être à l'origine. D'ailleurs, sa platetorme portait des traces manifestes de remaniements et même les amorces anciennes de deux sillons faits par la charrue. On y voyait en outre une excavation profonde de 0^m60 et d'un mètre de largeur au voisinage de l'axe N.-S. et en partie dans la plate forme.

Notre fouille nous a permis de constater que cette excavation avait été produite pour arracher un amandier dont les racines sectionnées se trouvaient encore au fond du trou.

Ce *tumulus* porte dans la région le nom de *Letori* ou *Latori*, ce qui veut dire l'*Oratoire*. Mais nous n'avons trouvé, ni à sa surface ni dans la profondeur, aucune trace de substructions indiquant un pareil édifice. Il a pu y avoir une construction en pierres sèches aujourd'hui disparue. Dans tous les cas, les remaniements manifestes dont la surface de ce *tumulus* porte les traces n'ont pas atteint les sépultures sous-jacentes.

Les sépultures paraissant être orientées du Nord au Sud et situées vers le centre du monticule d'après les indications recueillies dans le *tumulus* n° 2, nous ouvrons dans cette direction une tranchée comprise entre un mètre et 1^m70 de l'axe N.-S.

Cette tranchée, poussée tout d'abord à 0^m40 de profondeur, ne rencontre qu'un mélange confus de pierres et de terre, mais dans lequel la terre domine. Elle nous a présenté deux objets à la fortune de la pioche et à 0^m20 du talus de l'excavation signalée plus haut :

1° Une lame de couteau en fer de 0^m07 de longueur portant encore son clou de retenue et rappelant par sa forme les lames de couteau de berger ;

2° Une petite monnaie en bronze et dont nous devons la description ci-dessous à notre excellent confrère M. de Manteyer¹. Cette monnaie, arrachée par la pioche et entraînée jusqu'à 35 ou 40 centimètres de profondeur absolue, nous paraît vraisemblablement provenir de la

¹ Détermination de cette monnaie par M. G. de Manteyer :

Λ/ Légende : [D.N A·N A S T A [SIAS P.F. AVG].

Dans le champ, buste diadémé de l'empereur, placé de profil à senestre ; la physionomie est celle d'un enfant.

κ/ Légende : CONCORDI·AVGGOHVM (sic).

Dans le champ, deux victoires ailées, debout et de profil ; se faisant vis à vis, elles élèvent, celle de dextre le bras gauche, celle de senestre

région du gazon. D'ailleurs, dans le cas peu probable qu'elle provînt de 0,20 à 0,30 de profondeur elle ne saurait à aucun titre dater le *tumulus* par suite de l'état de remaniement manifeste du sol à son voisinage immédiat. Au surplus, cette assimilation d'âge serait ridicule, car nous avons trouvé jusqu'au contact des sépultures à la profondeur de 0^m60 des nids de rats comblés de coquilles d'amandes. M. Romieu retira d'une cachette située à cette profondeur et à 0^m20 sous la monnaie une centaine de ces coquilles toutes perforées, sur un côté, par les rats.

La tranchée fut ensuite poussée jusqu'à 0^m90, c'est-à-dire à une profondeur supérieure au niveau moyen de la plaine ; elle ne présenta dans cette partie qu'un amalgame de pierres et de terre entassées confusément.

On procède ensuite au décapage de la partie centrale en commençant par la surface. Dans ce décapage, on met à jour une poche située sur l'axe N.-S., entre 1^m80 et 2 mètres du centre et entre les profondeurs de 0^m30 et 0^m40. Cette poche contenait : quatre dents, deux phalanges, un fragment d'humérus humains et des ossements concassés d'animaux. Il y avait, en outre, comme mobilier :

1° Un bracelet plein et plat de 0^m071 de diamètre et de 0^m009 de largeur et richement orné de figures géométriques ;

2° Un bracelet ouvert à tige ronde de 0^m078 de diamètre et 0^m004 d'épaisseur maxima ;

3° Un bouton semi-sphérique creux de 0^m02 de diamètre et un petit anneau de même dimension.

le bras droit, tenant chacune de la main, entre elles, une couronne ; un lien (?) pend de chaque couronne et les unit (?)

Exergue ? [CONOB ?]

Diamètre : 13^{mm} Poids : 0 gr. 6. Patine verte recouverte de terre brunâtre.

— C'est un petit bronze d'Anastase (479-518) ; la physionomie très jeune de l'empereur et la légende du revers *Concordia Augustorum* donnent à penser que ce bronze a été frappé du vivant de Zénon (474-491). La date de sa frappe serait donc circonscrite, entre 479 et 491. Cette monnaie remonte à l'époque où la Provence tomba aux mains des barbares.

Tous ces objets étaient en cuivre ou en bronze.

Cette poche, très réduite, rappelle tout à fait celle qui a été signalée dans le *tumulus* n° 2.

Le décapage opéré sur une longueur de 3^m80 et sur une largeur de 1^m50 met à jour un pavé en voûte hérissé de blocs subarrondis de 0^m30 à 0^m60 d'axe. Les blocs les plus saillants de cette voûte atteignent, par leur partie la plus élevée, la profondeur de 0^m30 à 0^m50, tandis que les blocs les plus bas, formant une rangée continue, atteignent la profondeur de 0^m80.

1^{re} SÉPULTURE. — Entre ces blocs apparaît, à la profondeur de 0^m53, et presque sous la poche à bracelets signalée plus haut, un crâne humain. Ce crâne, très comprimé latéralement en arrière et la face écrasée jusqu'au diamètre horizontal des orbites, repose sur les débris d'un vase à pâte grossière et rougeâtre avec des grains de calcite. Ce vase était le seul mobilier qui accompagnât cette sépulture incomplète.

2^e SÉPULTURE. — A 0^m50 au nord de ce crâne et au même niveau, on découvre un nouveau crâne. la face tournée au nord mais un peu inclinée au N.-E. Mais la face est totalement enfoncée dans le crâne par deux gros cailloux qui pénètrent en partie dans la calotte crânienne. Ce crâne appartient à un squelette couché sur le dos et dont les pieds s'étendent dans la direction nord, les pieds disjoints, les bras le long du corps.

En dégageant ce squelette des pierres et de l'argile qui le recouvrent, nous faisons les constatations suivantes : les têtes d'articulation, les vertèbres, les côtes, les petits os, sont dissous ou n'ont laissé que des traces poudreuses ; les os des membres sont fragmentés sur plusieurs points et déviés souvent de plus d'un décimètre de leur position normale. Mais il est facile de reconnaître que cet état des membres n'est pas intentionnel ; la fouille, en effet, montre que le cadavre fut placé à l'origine sur un sol constitué par de gros cailloux espacés et dont les intervalles furent comblés par de la terre meuble. Celle-ci, en se tassant, produisit des vides sous les membres qui, sous la pression

des blocs supérieurs, se rompirent et divergèrent en divers sens.

Tandis que la tête se trouvait, comme nous l'avons dit, à 0^m53, les pieds atteignaient la profondeur relative de 0^m75. Le corps était donc sensiblement incliné de la tête aux pieds.

La taille de ce squelette devait être comprise entre 1^m80 et 1^m90 autant que l'état de conservation des ossements a permis de l'établir.

Le seul mobilier que contenait cette sépulture était un bracelet en fer ouvert placé au milieu de l'avant-bras gauche, l'ouverture placée du côté du corps. Et, détail curieux, nous n'avons pu constater la moindre trace du cubitus de ce bras.

3^e SÉPULTURE. — A 0^m12 ou 0^m15 sous le crâne de la deuxième sépulture, c'est-à-dire à 0^m77 ou 0^m80 de profondeur, le poinçon met à jour un calcanéum en poussière. C'est l'apparition d'une troisième sépulture reposant sous la précédente, mais dirigée un peu à l'est. Le crâne de cette troisième sépulture se trouve en effet à 0^m60 plus à l'est et à la même hauteur que les pieds du squelette supérieur.

La mise au jour de cette sépulture présente un squelette plus fragmenté que le précédent. Le crâne est en fragments épars sur un rayon de 0^m20, et malgré les recherches les plus minutieuses il n'a pas été possible d'en retrouver tous les débris, la position du tronc dont toutes les parties avaient disparu n'était indiquée que par les tronçons des membres et devait se trouver en contre-bas de 0^m20 par rapport à la tête et aux articulations des genoux. Les bras, les fémurs étaient sectionnés sur plusieurs points et leurs tronçons divergeaient en tous les sens. Seuls les os des jambes étaient en bon état de conservation et se croisaient sur les malléoles; et, détail à signaler, il manquait totalement ici le péroné gauche.

La longueur totale de ce squelette mesurée depuis la partie centrale des fragments du crâne jusqu'au calcanéum

serait de 1^m90. Mais cette dimension est fort suspecte par suite du désordre produit sur le squelette par les tassements irréguliers du sol. Le bassin et le tronc avaient dû s'allonger notablement. Les seuls ossements dont les dimensions puissent être exactes sont les tibias dont la longueur est de 0^m34 seulement.

Mobilier de la 3^e sépulture. — Le long de l'humérus droit nous avons recueilli :

1^o Un poignard à poignée en bronze à antennes et à lame en fer. Poignée longueur : 0^m070 ; largeur, au milieu, 0^m013, sur les bouts, 0^m010 ; longueur des antennes : 0^m035 ; distance des têtes : 0^m050 ; largeur du croissant portant la lame : 0^m045. Lame très fragmentée : longueur du tronçon adhérent à la poignée, 0^m080 ; longueur totale probable 0^m300¹.

2^o Petite cuillère à manche replié accidentellement : diamètre de la cupule : 0^m010 ; longueur développée du manche : 0^m050.

3^o Une plaque probablement en cuivre de moins d'un millimètre d'épaisseur et ayant la forme d'un croissant à cornes coupées. Corde de l'arc extérieur, 0^m086 ; rayon, 0^m045 ; largeur sur la flèche, 0^m035. La corde de l'arc intérieur est de 0^m040 et sa flèche de 0^m010. Cette lame pèse 18 grammes et est à bords coupants sur le grand arc. Elle nous paraît être manifestement *un rasoir*.

Le tamisage de la terre a donné en outre :

4^o et 5^o Deux petits anneaux pleins de 0^m022 et 0^m018 de diamètre en cuivre ou bronze.

6^o Un petit anneau ouvert de 0^m011 de diamètre.

7^o Une perle de matière vitreuse très poreuse, verdâtre, analogue à la perle émaillée du tumulus n^o 2. Cette perle mesure : diamètre, 0^m011 ; hauteur, 0^m0065.

Sépultures incomplètes. — Sous les deux extrémités de ces deux sépultures superposées se trouvaient, placées perpendiculairement aux sépultures supérieures, deux diaphyses de fémurs très probablement humains absolument isolées.

¹ Cette épée à poignée pleine de 0^m006 d'épaisseur à lame à côte médiocre rappelle celle figurée par M. Breuil dans l'*Anthropologie* n^o 5, 1900, p. 523, figure 65.

A la suite de cette exploration, le sol du fond du *tumulus* se trouvait déblayé et nivelé à 0^m90 de profondeur. Ce sol se composait d'une argile un peu sableuse d'un rouge sombre et présentait un aspect très homogène et paraissant la continuation du sol de la plaine. Nous fîmes cependant sonder ce sous-sol jusqu'à la profondeur d'environ 0^m10 à 0^m15. Ce sondage révéla, sous la verticale passant par le crâne et les pieds des deux sépultures superposées, quelques petites taches charbonneuses. Mais la nuit survenant, il fallut ajourner toutes recherches plus étendues ; et le lendemain 30 août je dus rentrer de bonne heure à Gap pour assister à la réunion de la Commission des *tumuli*.

Dans cette réunion il fut décidé que le nouveau *tumulus* à fouiller serait choisi par la Commission technique dont la réunion fut fixée au 4 septembre sur la plaine même de Champ-Cros. Mais d'impérieuses nécessités ne nous permettant pas de nous rendre aux *tumuli* à ce moment-là, la réunion fut ajournée de quelques jours.

Le 6 septembre, j'eus l'honneur d'aviser M. P. Gillet, secrétaire de la Commission, de mon départ pour Chabestan le surlendemain, et en lui laissant le soin de convoquer la Commission s'il le jugeait à propos. M. P. Gillet m'ayant répondu le 7, qu'il partait ce jour même pour Carthage, je convoquai moi-même cette Commission pour le 10 courant à Chabestan où je me rendis le 8 au matin pour y reprendre la fouille interrompue au fond du *tumulus* n° 9.

Sépulture à incinération du *tumulus* n° 9

Cette fouille au fond du *tumulus*, montrant que les traces charbonneuses observées le 29 août dernier prennent de l'importance en profondeur, nous pratiquons, à côté, une tranchée profonde de 0^m45 soit à 1^m45 sous la surface du *tumulus*. En débitant le talus de cette tranchée nous rencontrons une poche de 0^m50 de diamètre uniquement pleine de cendres, de charbons et d'ossements calcinés en débris ; peu à peu apparaissent des fragments, puis un

fond de vase dont la poterie est de même nature que celle du vase contenant un crâne et trouvée à 0^m92 plus haut. Toute la journée du 9 est employée au dégagement des fragments frustes et incomplets de ce vase qui repose sur une petite dalle. En dégageant le tout nous voyons apparaître, sous cette dalle, le rebord d'un autre vase en poterie noire plus fine. Mais la nuit survenant nous recouvrons le tout d'une toile sur laquelle nous accumulons de la terre tamisée, les outils et nos bagages.

Au matin, la dalle et le vase ayant été isolés, sont enlevés tout d'une pièce, ce qui met à jour une urne un peu écornée, mais dont les fragments manquaient certainement déjà dès le moment de la sépulture. Cette urne est pleine de cendres et de fragments d'os calcinés. Pour ne pas nous répéter nous ne donnerons que plus loin les dimensions relevées au fur et à mesure de l'exhumation.

Pour mener à bien l'exhumation de cette urne il fallut pratiquer une nouvelle tranchée à côté et à 0^m20 de profondeur. Bientôt l'urne, de forme assez élégante, se trouva dégagée d'un côté, sur toute sa hauteur. A ce moment arrivèrent les membres de la Commission technique.

Nos éminents confrères, après avoir longuement examiné et discuté l'état des travaux ainsi que les divers procédés à employer pour l'exhumation définitive de l'urne dont la surface à jour était sillonnée de fissures menaçantes, décidèrent, sur la proposition de M. de Manteyer de prendre un dessin de ce vase. Ce dessin *essentiel* aussitôt relevé avec soins et mesures par la main exercée de M. Billecard, garde général des Forêts, nous fut ensuite remis, et la Commission se rendit à Fontaille où nous ne pûmes l'accompagner.

L'urne menaçant ruine, nous laissons autour d'elle, en la dégageant, une certaine épaisseur de cendres coagulées pour la maintenir, et, après avoir bien silicaté le tout pour lui donner plus de consistance, nous lions notre plus grand mouchoir autour de la panse. L'urne put être ainsi enlevée et enfouie dans une caisse au sein d'une terre bien tamisée. Elle est ainsi arrivée, portée à la main, au Musée de Gap,

où elle a été dépouillée de sa gangue sans recevoir aucune avarie. Et on a pu la dessiner à nouveau en sa forme et dimensions réelles. Mais, trop inexpérimenté pour ce genre d'explorations, nous nous sommes interdit la curiosité de la vider de son contenu. Cette urne à incinération reposait dans une cavité de 15 centimètres de profondeur creusée dans les graviers de la basse terrasse, soit à une profondeur totale de 1^m65.

Cette urne, faite au tour et sans aucun vernis, est un peu ovale puisque ses bords ont pour diamètres 0^m24 et 0^m22, tandis que les diamètres de la panse sont de 0^m237 et 0^m218 et ceux du fond 0^m12 et 0^m11. Le col mesure à l'extérieur 0^m22 et 0^m21. Sa hauteur totale est de 0^m15; le fond est conique et à surface unie. La rentrée de la panse a 0^m04 et le rebord supérieur de 0^m02 de hauteur. Sur la panse, à contour adouci, sont à cheval des encoches séparées par des bourrelets obliques de 0^m03 à 0^m04 de longueur et 0^m01 de largeur.

Tout ce que nous pouvons dire sur le rudiment de vase reposant sur la dalle et que nous n'avons pu encore nettoyer de sa gangue, c'est que son fond paraît être sphérique.

Nous aurions à signaler encore quelques particularités relatives à cette incinération, mais elles ne peuvent être relatées dans ce court résumé.

Résultats de la fouille pratiquée dans le tumulus n° 23

Dans sa réunion du matin 10 septembre, la Commission déléguée par la Société d'Etudes a choisi comme *tumulus* à fouiller¹ celui qui est situé à 130 mètres environ au Sud de la ferme Fonteille appartenant à M. Queyras, conseiller général. Ce *tumulus* est plus grand que les deux déjà

¹ Après mûr examen nous avons décidé, le 29 août, avec notre excellent confrère M. Romieu, d'explorer le tumulus n° 10 comme d'accès plus facile pour nous, à cause de notre jambe malade, et surtout pour sa superbe facture, son ampleur et son parfait état de conservation. Mais la Commission en ayant décidé autrement, nous nous sommes incliné sans observation.

explorés puisqu'il mesure 16^m85 sur l'axe E. O. et 15^m50 sur l'axe N. S. Il paraît donc sensiblement ovale comme les deux précédents; mais cette différence des diamètres peut provenir de l'effet des labourages qui ont entamé son contour. Il se trouve bizarrement à cheval sur un dénivellement de la plaine d'un peu plus d'un mètre.

Aussi à l'O., sur la partie en contre-bas, il a une hauteur de 1^m30 à 1^m40, tandis qu'à l'E. il ne domine la plaine que de 0^m30 environ.

Sa surface est gazonnée, mais l'effet du pâturage empêche la détermination des espèces végétales. Par ci par là cependant, sont des touffes de feuilles d'*Eryngium campestre* L. dont les puissantes racines seront rencontrées à toutes les profondeurs de la fouille. Au coin S. E. végète un maigre buisson.

Le monticule présente sur sa surface, et surtout sur les talus, quelques pierres faisant saillie, mais elles ne constituent pas, tant s'en faut, un pavé comme, entr'autres, dans les tumuli nos 2, 4, 5, 6, 8, 10, 11, 25.

La fouille, commencée à 2 heures du soir du 10 septembre, s'est continuée jusqu'au soir du 18. Elle débuta par une tranchée dirigée sensiblement du N. au S. et établie à 3^m90 du point O. extrême. Cette tranchée, poussée à 0^m90 de profondeur jusque dans les graviers stériles et vierges de la basse-terrasse et sur une longueur de 7^m22¹, ne présenta la rencontre d'aucun objet intéressant. La masse du *tumulus* était composée de pierres souvent très volumineuses (0^m30 à 0^m80 d'axe) et de terre rapportée, le tout entassé confusément.

La fouille fut ensuite poursuivie à l'E. jusqu'au de là du centre du tumulus et cela sans rencontrer aucune trace de sépulture. Mais pour éviter du travail stérile, on réduisit la longueur de la tranchée à 4 mètres. Pendant 4 jours de recherches attentives on ne recueillit que les trois objets

¹ Les limites de cette première tranchée nous avaient été tracées le matin, en présence de la Commission, par M. Romieu, mais à 1 mètre plus loin du centre et sur 9 mètres de longueur.

suivants absolument isolés les uns des autres et de toute sépulture :

1° D'abord à 0^m85 de profondeur et sur l'axe E. O. un fragment de poterie analogue à celle du vase contenant le crâne du *tumulus* n° 9. Ce fragment avait sans doute été apporté là mêlé à la terre.

2° Une dent incisive humaine fut trouvée à 1^m 50 de cette poterie et à peu près à la même profondeur. Il serait difficile de dire si la présence de cette dent est due à une cause fortuite ou si elle était un *souvenir*, une sorte d'*ex-voto*.

3° Enfin un bracelet en cuivre ou bronze, plat et fermé, avec stries lui donnant un aspect particulier, fut trouvé à 0^m 50 centimètres de profondeur et à 2^m 85 au N. du centre du *tumulus*. Ce bracelet était éloigné de 3 mètres de la quatrième sépulture décrite ci-dessous.

4° A 0^m 30 à l'Est de ce bracelet et à 0^m 80 de profondeur une petite poche contient 4 fragments d'os d'animaux concassés.

1^{re} SÉPULTURE. — Ce n'est qu'à 9 mètres du point extrême O. et à 1 mètre au sud de l'axe E. O. que l'on aperçoit à 0^m70 de profondeur, sur le talus, les premiers indices d'une sépulture.

La mise à jour de ces ossements montre une sépulture très incomplète, composée d'un fémur n'ayant plus ses têtes articulaires et sur lequel repose obliquement l'humérus d'un bras replié sur lui-même. Sous l'extrémité antérieure du cubitus apparaît la boîte articulaire d'un os que nous n'exhumons pas pour ne pas altérer l'ensemble mis à jour qui est enlevé avec la motte et emballé.

2^e SÉPULTURE. — A 1 mètre au S. de ce squelette incomplet, et entre les profondeurs de 0^m 30 et de 0^m 40 se trouve une traînée jalonnée par une série de poches à ossements concassés d'animaux. Cette traînée se poursuit à 0^m 70 au S. puis tourne brusquement à l'O. pour disparaître tout à fait à un mètre dans cette direction.

Sous le centre de ces amas de restes de repas et à 0^m 65

de profondeur, est une deuxième sépulture orientée de l'O. N. O. à l'E. S. E., le crâne à l'O. N. O.

Le crâne, à os très épais, a la face écrasée jusque bien en arrière des os frontaux. Le maxillaire inférieur en bouillie est au-dessous d'une clavicule unique. Les dents sont fortes et peu usées; elles appartiennent donc à un sujet adulte et vigoureux.

A 0^m 125 de la base du crâne se trouvent de chaque côté et à 0^m 32 de distance l'un de l'autre des rudiments des humérus de 0^m 06 et 0^m 12 de longueur. Vers 0^m 22 de distance de la base du crâne commencent les diaphyses des deux fémurs à peu près parallèles, distants de 0^m 35 avec des longueurs de 0^m 21 et 0^m 32.

Nous avons vainement cherché à l'E. S. E. le prolongement de cette sépulture. Il n'y avait pas dans cette direction la moindre trace des os inférieurs des jambes. Il est probable que nous nous trouvons en présence d'une sépulture incomplète. Cette probabilité semble autorisée par les particularités suivantes :

3^e SÉPULTURE. — Entre les fémurs de la sépulture précédente était placée obliquement une diaphyse de fémur de 0^m 20 de longueur et dont une des sections touchait le fémur droit ; à 0^m 03 à gauche du fémur gauche reposait parallèlement un fragment de 0^m 18 de longueur et 0^m 045 d'épaisseur d'un quatrième fémur ayant encore, mais en poussière, sa tête articulaire supérieure.

Sous l'humérus gauche de la deuxième sépulture passe obliquement une diaphyse d'humérus.

Ces trois os appartiennent sans aucun doute à une troisième sépulture dont nous retrouvons ensuite quelques fragments épars du crâne à 0^m 20 à gauche et au N. du précédent.

Il serait difficile d'interpréter le pourquoi de ces sépultures incomplètes. Il nous paraît cependant évident que les hommes des *tumuli* n'ont pu inhumer que des portions de cadavre, soit que ces cadavres eussent été mutilés, soit plutôt qu'ils provinssent de cadavres dévorés en partie par

des fauves, car jusqu'ici il n'a été recueilli aucun indice d'anthropophagie.

Ces trois sépultures incomplètes n'ont présenté aucune trace de mobilier, ni pendant l'exhumation minutieuse, ni pendant le tamisage de la terre qui les enveloppait.

4^e SÉPULTURE. — A 0^m 30 à l'E. du fémur de la première sépulture et à la profondeur de 0^m 70, le poinçon met à jour trois objets en bronze ou cuivre : une tige à crochet, un petit anneau et une pince à épiler ou à écharder. Ces objets se trouvaient à 0^m 08 du milieu d'un fémur qui nous révéla une quatrième sépulture, mais complète et soignée. Elle était orientée du N. au S., la tête au S., à 10 mètres du point extrême O.

Le sommet de la tête est protégé par une dalle verticale ; deux autres dalles verticales de 0^m 30 et 0^m 60 d'axe protègent les flancs droits jusqu'aux genoux. Le squelette repose sur le dos et sur un pavé de dalles assez soigneusement ajustées et nivelées. Deux de ces dalles provenaient d'un même galet refendu de 0^m 30 de diamètre. La face avait également disparu dans le crâne sous la pression des gros cailloux qui portaient ça et là sur le squelette. Les vertèbres, les côtes, les têtes osseuses des articulations, les os des jambes et tous les osselets des mains et des pieds se trouvent en grande partie dissous ou réduits à un peu de matière spongieuse. Toutefois, les parties supérieures aux genoux et qui reposent sur un pavé bien uni, ont conservé leurs connexions malgré la disparition des têtes articulaires qui se trouvent remplacées par une motte de terre mêlée à du tissu osseux spongieux.

Les humérus, étendus le long du corps, ont les têtes supérieures éloignées de 0^m 29 (extérieurement), tandis que les coudes sont à 0^m 41. Les mains viennent se rejoindre sur le bassin en une motte de terre et de cellules osseuses. La longueur des avant-bras est de 0^m 25. La distance des fémurs est de 0^m 14 à l'intérieur et de 0^m 19 à l'extérieur. L'aspect de cette sépulture, ainsi mise à jour, était réellement intéressant. Ce squelette devait appartenir à une personne

de petite taille, probablement une femme très âgée, car les quelques dents recueillies en avant du crâne avaient la couronne usée jusqu'à la racine sur certains points.

Mobilier de la 4^e sépulture. — Les objets ornant cette sépulture sont assez nombreux, mais peu variés. En explorant les parties profondes, autour et sous les membres, nous avons recueilli :

1^o 260 clous en cuivre ou en bronze. Ces clous ont la tête demi-sphérique et creuse, avec un diamètre de 0^m005, la tige a 0^m004 de longueur et est rabattue à son extrémité. 250 de ces clous encore terreux, ont pesé ensemble 12 grammes. Ils étaient inégalement répartis ; très nombreux sur la région de la ceinture, ils s'espaçaient sur le bas-ventre et sur le haut des flancs et de la poitrine. Il en a été recueilli une dizaine derrière le cou. En les mettant à jour peu à peu, avec une brosse, nous avons pu constater que sur les flancs, dans la région de la ceinture, les têtes de clous étaient tangentes entre elles et disposées en rangées parallèles, tandis qu'ils s'espaçaient sur la région abdominale en laissant entre eux une distance de 2 millimètres. Sous les rudiments des vertèbres, les clous ayant la tête en bas, étaient excessivement rares et pouvaient avoir pris cette position en basculant pendant la décomposition du cadavre. Il est probable que ces clous servaient d'ornement à une sorte de plastron en cuir protégeant l'abdomen et la poitrine et retenu derrière le cou et derrière les reins par des courroies.

2^o *Perles de collier en ambre.* — Ce squelette portait également un collier en perles d'ambre. Trois de ces perles ont été recueillies autour de la région du cou et jusque derrière la tête. D'autres étaient échelonnées sur les côtés de la poitrine et jusque sous les mains : le collier descendait donc jusqu'à la partie inférieure de l'abdomen. Ces quatorze perles pèsent ensemble 2 grammes. La moitié de ces perles ont la forme d'un disque de 0^m004 à 0^m005 de diamètre et une épaisseur de 1 à 3 millimètres,

les autres sont sphériques avec un diamètre de 0^m01. Une autre perle trouvée sur le côté extérieur de l'avant-bras droit, a un diamètre de 0^m025 et une hauteur de 0^m006 et pèse 2 gr. 20. Soit, en tout, quinze perles entières et une dizaine de fragments devant appartenir à trois perles. L'aspect de ces perles est terne et terreux par suite de l'altération : cette altération pénètre d'environ un quart de millimètre à l'intérieur. La cassure fraîche est vitreuse et très brillante, et présente, suivant les jeux de la lumière, des reflets d'un jaune de feu ou d'un rouge grenat. Un fragment présenté à la flamme d'une bougie s'est enflammé et a continué à flamber quand il a été éloigné de la bougie, tout en donnant une odeur de résine.

3° *Crochet ou agrafe* : Tige en fil tordu sur lui-même : long. 0^m082 ; épaisseur 0^m002 ; diamètre du crochet en demi-cercle : 0^m006 ; avec amorces d'un chas à l'autre extrémité ; poids, 1 gr. 10.

4° *Petit anneau* accompagnant l'agrafe formé d'un fil plat replié sur lui-même et dont les bouts coupés en biseau chevauchent et sont parfaitement ajustés : diamètre extérieur, 0^m005 ; diamètre intérieur, 0^m004. Poids : 0 gr. 14.

Pince épilatoire : longueur, 0^m07, largeur des lames, 0^m005 ; largeur de la partie formant ressort : 0^m002, et du poids de 4 grammes.

Cette sépulture ne présentait certainement pas un mobilier luxueux. Toutefois, les soins particuliers qui lui ont été donnés, l'importance du *tumulus*, l'assiette du tombeau en pavé bien uni, les dalles qui protégeaient les parties principales du corps, comme aussi le mobilier remarquable qui l'accompagne, tout semble indiquer que le trépassé jouissait d'une réelle considération. Or, cette considération ne pouvait être due, ni à la force, ni à la taille puisque le sujet n'avait que des membres grêles et une taille qui n'atteignait pas 1^m60. D'ailleurs, les dents usées jusqu'à la racine indiquent un être débile et cassé par l'âge.

Il nous semble donc permis de croire que cette sépulture

appartenait à une vieille femme exerçant une certaine influence sur sa tribu.

La fouille du *tumulus* 23 a été arrêtée à cette quatrième sépulture. Il aurait été intéressant cependant de la pousser plus loin et plus profondément, surtout en ce point. Malheureusement, l'épuisement des crédits ne l'a pas permis.

RENSEIGNEMENTS

Nous nous sommes borné, dans cette note, à signaler les sépultures et leur mobilier sans nous livrer à aucun travail de comparaison ou d'attribution. Ces études spéciales et les conclusions ne pourront être publiées que plus tard. Mais nous croyons utile d'ajouter les renseignements suivants :

I. *Clichés photographiques*. — Indépendamment des vues d'ensemble relevées sur la plaine de Champ-Cros par nos confrères MM. Hugues fils, H. Itier, P. Gillet, Vésigné, Peyrot et Vallon, il a été pris, en outre, des vues de détail

1^o Du crâne du *tumulus* n^o 2 par MM. Hugues, P. Gillet et le Dr Gerber,

2^o De chaque sépulture du *tumulus* 23, au moment de sa mise à jour, par MM. Gerber, professeur à la faculté de Marseille, A. Ruelle, ingénieur des mines, Gavens, conducteur de la voie.

3^o M. Gerber a, en outre, photographié l'ossature de la jambe gauche du squelette du *tumulus* 2 ; le crâne du premier squelette du *tumulus* 9, et l'urne funéraire dont M. Florence, peintre-dessinateur à Menton, a bien voulu aussi nous en relever un fusain.

II. Les ossements de ces *tumuli* sont en général de couleur chocolat et se trouvent généralement détériorés, surtout les têtes d'articulation. Des cinq crânes recueillis un seul est à peu près entier mais déformé sur plusieurs points, les autres ont la face enfouie dans leur intérieur.

Ils peuvent toutefois fournir d'intéressants renseignements ; mais leur étude sera délicate et exigera une compétence que nous ne possédons pas.

Nous donnons cependant, à titre de renseignements provisoires, quelques mensurations prises au compas anthropométrique :

CRANE DU TUMULUS N° 2

Diamètre antéro-postérieur pris sur la glabelle..	180 ^{m/m}
Diamètre transverse maximum, mesure prise près de l'occipital sur les bosses pariétales...	141
(En comparant les deux courbures latéro-horizontales de ce crâne un peu déprimé à gauche, ce diamètre transverse paraît être le diamètre maximum.)	
Diamètre horizontal des orbites à partir de l'extérieur du crâne.....	105
Diamètre horizontal d'un orbite....	32
Diamètre inter-orbitaire..	30

D'après ces renseignements, l'indice céphalique de ce crâne serait 78.33 et le crâne serait *mésocéphale*.

CRANE DE LA 2^e SÉPULTURE DU TUMULUS 9.

Il a la face enfoncée et disparue jusqu'au diamètre des orbites et il est déprimé latéralement, par écrasement. Seule la partie postérieure est intacte ainsi que la courbure supérieure.

Diamètre antéro-postérieur.....	217 ^{m/m}
Diamètre transverse mesuré vers la suture des pariétaux et de l'occipital.....	121
Diamètre vertical mesuré entre ces deux points.	165
Diamètre horizontal du crâne pris sur le diamètre des orbites.....	91
Diamètre inter-orbitaire.....	28

La dolicocephalie de ce crâne paraît donc manifeste, malgré sa détérioration.

Le crâne, inhumé seul dans un vase, présente à peu près les mêmes caractères que le précédent.

III. Vingt-quatre *tumuli* de Champ-Cros sont épars ou diversement groupés sur la plaine. Mais deux autres se trouvent comme à cheval sur le talus séparant deux gradins de la plaine et dont le dénivèlement est d'environ un mètre. Ce sont les numéros 2 et 23.

Par suite de cette circonstance, ces deux monticules funéraires ont une élévation supérieure et un talus plus rapide du côté de la pente que sur les autres côtés.

On ne saurait attribuer ce dénivèlement aux effets du labourage ; car, sur les talus plus escarpés, se montrent de grosses pierres plantées solidement et obliquement ce qui n'a pas lieu, sur les autres côtés, d'une manière aussi marquée.

Par suite de ces dénivèlements de la plaine, les *tumuli* 2 et 23 ont dû exiger, pour leur édification, plus de travail que ceux de même dimension situés sur la plaine, et cela, afin de surélever la partie en contre-bas jusqu'au niveau de la plateforme supérieure du *tumulus*.

Le choix d'un pareil emplacement ne nous paraît explicable que pour une des considérations suivantes : ou la plaine de Champ-Cros était boisée et les *tumuli* ont été édifiés au hasard dans les clairières ; ou bien, la distribution et le groupement de ces monuments répondait à une théorie dont la clef nous échappe.

IV. Il nous serait impossible, au début de ces recherches, d'entrevoir si ces nécropoles sont contemporaines ou si leur édification s'est faite dans un laps de temps plus ou moins long. Des recherches multiples et variées pourront peut-être un jour élucider cette question.

Ainsi, nos confrères, MM. Rosa et H. Itier, en parcourant, le 10 septembre dernier, la partie de la plaine située entre la tour de Champ-Cros et Fonteille, rencontrèrent sur un point quelques fragments de scorie dans lesquels M. Itier

reconnut des traces de cuivre. Il serait intéressant de rechercher cet endroit, ainsi que les points analogues de la terrasse de Champ-Cros, afin d'y pratiquer quelques sondages. Car, puisque les *tumuli* sont la demeure des morts, il nous semble naturel de nous demander en quels points du pays se trouvaient les habitations des vivants.

Cette préoccupation toute hypothétique n'est certainement pas « *d'une audace inconsciente* », suivant l'aimable façon dont s'est plu à la caractériser un docte visiteur *tumulophile*. En effet, que les auteurs de ces nécropoles fussent sédentaires ou simplement passagers, ils ont dû stationner un certain temps dans la vallée du Buëch, ne serait-ce que pour y édifier ces amas considérables de terre et de pierres des *tumuli*. Des indices même fugitifs révéleront sans doute un jour des traces importantes de leur industrie ; peut-être des fonds de cabane, ou, tout au moins, des restes de foyers avec détritits de cuisine, comme on en a trouvé en tant de lieux. En tout cas, c'est déjà à cette préoccupation si gracieusement qualifiée d'« *inconsciente* » que l'on doit la découverte de la sépulture à incinération relatée plus haut.

V. Les fouilles pratiquées jusqu'ici semblent avoir fourni un renseignement d'une certaine utilité pour la direction des fouilles ultérieures. La terre rapportée pour édifier les *tumuli* est tantôt pulvérulente, tantôt argileuse et compacte. Elle est très souvent pulvérulente dans les parties ne contenant pas de sépulture. C'est alors un terreau meuble et léger. On concevra ainsi que des rats aient pu se creuser des galeries jusqu'à des profondeurs de 0^m60 pour y entasser des réserves d'amandes, de glands ou de noix, comme dans le tumulus numéro 9. Tandis que la terre qui recouvre immédiatement les sépultures est une argile compacte et tenace. Et vraiment les constructeurs de ces tombeaux ne manquaient pas d'esprit d'observation. Le terreau, qu'ils devaient trouver en abondance sous bois, était de transport plus facile à cause de sa légèreté. L'argile rougeâtre qui constitue aujourd'hui le sol de Champ-Cros liait mieux entre elles,

à cause de sa grande cohésion, les pierres des pavés couvrant les sépultures et défendait mieux celles-ci contre les agents destructeurs.

VI. L'exploration totale d'un *tumulus* serait un travail long, coûteux et en grande partie stérile, ainsi que trois expériences l'ont démontré. Cette exploitation totale présenterait, en outre, le grave inconvénient d'énerver quelque peu les ouvriers et de lasser et mettre en défaut leur attention.

Il serait donc plus avantageux d'établir la première tranchée dans le proche voisinage des sépultures. Sans doute un coup de pioche maladroit peut produire des désastres sur un squelette ou dans un mobilier funéraire. Mais dès que l'on est averti par un indice : un blocage plus serré, une argile plus compacte, par un débris de poterie ou d'ossement, ou bien, dès qu'on s'est familiarisé avec les procédés des habitants des *tumuli*, la mise à jour des sépultures n'est plus qu'une question de dextérité et de longue patience. Il est plus à propos d'employer un temps précieux à exhumer avec soin les sépultures que de le gaspiller en travaux stériles.

Aux multiples avantages que présente cette méthode s'ajoute encore celui de conserver dans leur configuration générale et dans leur plus grande masse, sinon dans leur intégralité, ces intéressants monuments du passé.

Nous tenons à remercier ici nos confrères et en particulier M. Romieu pour le concours éclairé qu'ils nous ont prêté ; nos ouvriers, MM. Emile Givaudan et Lucien Pras, pour les soins et l'attention soutenus dont ils ont fait preuve ; et surtout notre fidèle et sagace collaborateur, le jeune Charles Romieu, dont la sûreté de l'œil et de la main n'ont jamais été mis en défaut.

9 Octobre 1902.

D. M.

CHRONIQUE

Du compte-rendu officiel de la dernière session du Conseil général des Hautes-Alpes nous extrayons le passage suivant :

RAPPORT DE M. PROVANSAL

Votre Commission spéciale du musée m'a chargé de vous rendre compte de ses travaux.

Réunis à la Préfecture à MM. les délégués du Conseil municipal de Gap, en présence de M. le Préfet, vos commissaires ont été saisis, au début de la séance, d'une proposition de M. le Maire de cette ville tendant à revenir au projet primitif dont la dépense avait été évaluée à 180.000 fr., et à autoriser sa commune à placer à perpétuelle demeure dans une ou plusieurs salles du futur musée la bibliothèque municipale.

La différence entre le produit de la loterie et le montant de la dépense serait, a dit M. le Maire, couverte par le département et la ville dans la proportion de 40.000 francs pour le premier et de 30.000 francs pour la dernière, chiffres acceptés précédemment par les assemblées départementale et communale. La bibliothèque municipale, riche de 22.000 volumes et fréquentée journellement par de nombreux lecteurs, donnerait, a ajouté ce magistrat, au nouvel édifice plus de vie et d'utilité.

Un des membres de votre Commission a repoussé énergiquement cette proposition en soutenant : d'une part que le voisinage de la bibliothèque constituerait un danger pour le musée, d'autre part que le département trouvant dans le produit de la loterie des ressources suffisantes pour édifier le bâtiment nécessaire pour ses collections n'avait à s'imposer aucun sacrifice.

Au cours d'une discussion, dans laquelle ont été entendus M. le Préfet et plusieurs de vos commissaires et les représentants de la ville, nous avons reçu de M. l'architecte Chaudier l'assurance que la dépense du grand projet qu'il s'agissait de reprendre pouvait être réduite à 160.000 francs et qu'il avait adjudicataire à ce prix-là. Le montant net de la loterie étant de 130.000 francs il y avait à se procurer 30.000 francs seulement.

Après avoir fait observer que l'obligation assumée par la ville d'entretenir le bâtiment et les collections et de les faire garder aurait pour résultat de permettre au départe-

ment de supprimer de son budget, chap. xii, art. 7, 8, 9 et 10, une somme annuelle de 1.600 francs, accrue par votre vote d'hier sur la location Tourrès de 150 francs; votre rapporteur a soumis à la réunion la proposition suivante adoptée à la grande majorité des suffrages :

« La Commission demande au Conseil général de con-
 « sentir à ce que la bibliothèque de la ville de Gap soit
 « placée à perpétuelle demeure dans l'édifice à construire
 « suivant le projet primitif réduit à 160.000 fr.; d'accepter
 « de contribuer à l'augmentation de dépense pour 15.000
 « francs, la ville devant y participer pour même somme
 « et devant se charger à perpétuité de l'entretien et de la
 « garde des bâtiments et des collections. L'emprunt de
 « 15.000 francs à contracter n'imposera au département
 « aucune nouvelle charge puisque l'amortissement en sera
 « assuré par la suppression du budget de crédits dépassant
 « de beaucoup la somme nécessaire au service et au rem-
 « boursement de la dette ».

« Adopté ».

Tous ceux qui, pour avoir une fois visité la bibliothèque de Gap, se sont rendu compte de l'insuffisance ou des dispositions défectueuses des locaux actuellement affectés à cet important service, tomberont d'accord qu'une telle solution s'imposait à notre municipalité. Nous ne pouvons, quant à nous, que nous féliciter de ce que le Conseil général des Hautes-Alpes se soit rallié à la proposition opportune et pratique qui lui était soumise par la délégation du Conseil municipal de Gap.

Depuis 1866, notre bibliothèque est installée au second étage de l'ancienne maison Céaly. Ce bâtiment donne également asile aux divers services de la Mairie; il avoisine des rues où la circulation est le plus intense. Passons, si l'on veut, sur la difficulté d'accès résultant de ces dispositions particulières. Aussi bien, cet inconvénient peut-il être tenu pour à peu près négligeable. Mais il est manifeste que la salle de travail n'est point suffisamment isolée des bruits ambiants; et ceci peut avoir des conséquences très graves, sur lesquelles il nous paraît inutile d'insister. Au surplus, le rayonnement de notre bibliothèque, qui a un développement total de 736 mètres, n'offre plus actuellement que 5 mètres de disponibles, sans qu'il paraisse matériellement

possible de procéder à des agrandissements. Les murs des salles bondées craquent ou gondolent comme les douves d'une cuve trop pleine; et le poids formidable de la masse des livres compromet la solidité de tout l'édifice, déjà fort délabré. Le danger du feu, ce fléau terrible, cauchemar des bibliothèques, y est permanent, un certain nombre de gaines de cheminées fissurées et vétustes, dont quelques-unes même n'ont pas d'issue, circulant dans les gros murs, et jusque dans les murs de refend.

Il y avait, comme on le voit, urgence à se préoccuper de trouver un local nouveau pour emmagasiner d'une façon plus sûre et plus pratique les riches collections dont se compose notre bibliothèque. L'adjonction de la bibliothèque au musée projeté répondait à un impérieux besoin; et il est heureux que la proposition formulée par l'honorable M. Provansal, au nom de la Commission spéciale du musée, ait recueilli la majorité des suffrages de notre Assemblée départementale.

Ce n'est pas, toutefois, que le nouveau projet soit à l'abri de toute critique. Il y aurait notamment quelques réserves à faire au sujet de l'emplacement choisi (la partie sud-ouest de la Pépinière) qui paraîtra à plusieurs beaucoup trop excentrique. Le dilettante qui fréquente les Musées, à la recherche d'une sensation d'art, ou pour la satisfaction de sa curiosité scientifique, a généralement des loisirs. Peu lui importe la distance à parcourir, puisqu'il y trouve l'occasion de se distraire et d'alimenter son désœuvrement. Il en va tout autrement du travailleur, dont les instants sont comptés, et qui passe, en se hâtant, à la Bibliothèque, pour se munir d'une référence documentaire. L'éloignement de cette Bibliothèque sera pour lui cause de la perte d'un temps précieux. D'un autre côté, il est à craindre que dans le bas-fonds exposé au couchant où sera édifié le nouveau monument, les « magasins de livres » ne puissent être suffisamment préservés de l'humidité, cet autre danger redoutable auquel, de tout temps, ceux qui se sont

occupés de Bibliothéconomie ont expressément recommandé de parer¹.

Ces inconvénients, — sauf peut-être le dernier, que nul, que je sache, n'a signalé, — n'ont point échappé à la prudente sagacité de quelques-uns des membres de l'Assemblée départementale ; mais il importait, avant tout, d'en finir, et d'éviter, ainsi que l'a fait remarquer l'honorable M. Vagnat, l'ajournement indéfini de la question, depuis longtemps agitée et jamais solutionnée, de la construction du Musée-Bibliothèque.

Il reste à souhaiter que l'architecte chargé de dresser les plans du futur édifice sache se pénétrer des besoins exacts d'un établissement tel qu'une Bibliothèque, et qu'il ait, si c'est nécessaire, le courage de subordonner toutes considérations esthétiques au but pratique qu'il s'agit d'atteindre.

Par décision ministérielle, le tirage de la loterie pour la construction d'un Musée à Gap, qui devait avoir lieu le

¹ L'humidité a toujours été considérée comme le fléau capital des Bibliothèques. Les auteurs anciens, Vitruve et ses successeurs, qui semblent n'avoir pas pensé aux dangers de l'incendie, s'en sont préoccupés : « *Cubicula et bibliothecæ*, lit-on dans le *De Architectura* (lib. 6, cap. IV), *ad orientem spectare debent, usus enim matutinum postulat lumen, item in bibliothecis libri non putrescent, nam quæcumque ad meridiem et occidentem spectant, a tineis et humore vitiantur, quod venti humidi advenientes procreant eas et alunt infundentesque humidus spiritus pallore volumina corrumpunt* ». De même Franciscus Patricius (lib. XII). « *Bibliotheca salubri ac quieto loco constituenda est. Bibliothecæ locus eligitur, qui ad orientem spectat, acies namque oculorum matutinum lumen postulat. Nam si ad meridiem vel occidentem spectaret, venti, qui locum perflant, humido pallore librorum volumina corrumpere, tineasque procrearent, quibus libri exeduntur corrumpunturque. Poliantur parietes opere tectorio, adornenturque viridi colore : viridia enim omnia oculis prosunt, aciemque reddunt* ». Tous les manuels d'architecture moderne sont d'accord avec Vitruve au sujet de l'exposition à donner aux bibliothèques, et déconseillent de bâtir ces édifices dans les bas-fonds avec exposition à l'ouest.

7 septembre, a été reporté au 28 décembre 1902. Nous engageons vivement tous nos compatriotes à se procurer au plus tôt des billets de cette loterie qui est exceptionnellement avantageuse. Outre la chance de bénéficier d'un lot, ils auront la satisfaction d'avoir contribué, pour leur part, à une œuvre locale éminemment utile.

. . .

Quelques-uns des grands organes de la presse parisienne ont annoncé la découverte des *tumuli* de Chabestan, et se sont occupés des fouilles qu'on y a entreprises cet été. Nous ne pouvons que les remercier du grand honneur qu'ils daignent faire à notre pays en appelant sur lui l'attention du monde savant, et de la publicité qu'ils ont donnée à ce fait si intéressant. Nous devons toutefois observer que s'il est permis à leurs correspondants de commettre quelque hérésie archéologique et de confondre, par exemple, un *tumulus* avec une pierre tombale¹, la simple bonne foi leur interdit de se faire inconsidérément l'écho d'une information inexacte. Ce n'est pas, ainsi qu'ils l'ont publié, la Société archéologique de Provence (société dont l'existence, même après le certificat de vie que lui ont délivré les journalistes parisiens, demeure pour nous problématique) qui a pris l'initiative de pratiquer des fouilles dans les anciennes sépultures récemment trouvées près de Chabestan. Le mérite de l'invention des *tumuli* revient à M. David Martin, membre de notre *Société d'Études*; et c'est sous les auspices de cette *Société*, qu'a été entrepris et que se poursuivra le travail d'exploration scientifique de ces *tumuli*. *Cuique suum !*

J. M.

¹ Les journaux dont il est ici question ont parlé sérieusement « d'inscriptions gravées sur les *tumuli* » que l'on aurait découvertes à Chabestan.

PROCÈS-VERBAL

DE LA

RÉUNION DU COMITÉ DE PUBLICATION

du 26 Septembre 1902

Présidence de M. HUGUES, président.

Présents : MM. l'abbé ALLEMAND, JEANSELME, MARTIN, MICHEL, ROCHE Célestin, l'abbé ROUX et SIBOUR.

MM. PINET DE MANTEYER LÉON et TEISSIER avaient adressé des lettres d'excuses.

On arrête la liste des travaux qui devront paraître dans le prochain Bulletin.

Sont admis comme membres de la *Société d'études* : Madame Dumas, présentée par MM. HUGUES et MICHEL ; M. Finet, pharmacien, présenté par MM. MARTIN et MICHEL.

Sur l'invitation que lui adresse M. le Président, M. David MARTIN rend compte des fouilles exécutées, sous les auspices de la *Société*, dans les *tumuli* du Pont de Chabestan, et en expose les résultats. Cette communication fait l'objet d'un article spécial publié dans ce Bulletin.

Répondant à quelques observations présentées par divers membres du Comité, M. David MARTIN déclare qu'il serait prématuré de vouloir, quant à présent, dégager une conclusion précise des premières découvertes résultant de ces fouilles. Il se bornera uniquement à donner la description exacte des objets mis au jour, quitte à entreprendre plus tard, une fois tous les *tumuli* explorés, un travail d'ensemble et d'attribution critique pour lequel aujourd'hui il ne croit pas être encore suffisamment documenté. Bien que les crédits provisoires votés par le Conseil général et par la *Société* soient épuisés, il est heureux d'annoncer que, grâce à la libéralité de M. le Maire de Gap qui

lui a laissé la libre disposition de certains fonds précédemment alloués pour un usage identique, les fouilles heureusement commencées pourront être continuées jusqu'à l'entrée de l'hiver. Le Comité, s'associant au vœu présenté par M. Martin, remercie, au nom de la *Société d'études*, M. le Maire de Gap de sa bienveillance et de sa générosité.

La séance est levée.

Le Président,
HUGUES.

Le Secrétaire,
J. MICHEL.

BIBLIOGRAPHIE

N. B. — *Il sera rendu compte dans le Bulletin de tout ouvrage dont un exemplaire aura été adressé à la Société d'Études.*

“ Les Cuirasses celtiques de Fillinges (Savoie) ”
par O. Costa de Beauregard. Paris, Leroux, 1901,
in-8° une planche et neuf vignettes (*Offert par l'auteur*).

Etude sur des monuments du plus haut intérêt trouvés en Savoie. Ce sont des cuirasses en bronze ornées de bandes verticales pointillées alternant avec un semis de gros boutons circulaires. Elles sont très probablement antérieures à l'ère chrétienne. M. Costa de Beauregard annonce une étude plus complète sur l'ensemble de cette trouvaille.

. . .

“ Discours ” prononcé par M. Dufour, professeur de seconde classique, à la distribution des prix du Lycée de Gap, le 31 juillet 1902. — Gap, Voltaire et Cie, 1902. 1 plaquette in-8° de 10 pages. (*Offert par l'auteur*).

Un discours de distribution des prix est généralement l'amplification plus ou moins éloquente de certains lieux communs usuels sur l'éducation, l'enseignement secondaire ou le régime de l'internat. Celui-ci sort vraiment de la banalité ordinaire et porte la marque d'une originalité de bon aloi. L'excellent professeur qu'est M. Dufour y convie ses élèves à une promenade à travers l'arrondissement. Plein d'enthousiasme pour cet « admirable pays où la nature semble s'être plu à réunir les beautés les plus diverses », il se fait leur *cicerone* obligeant et disert, et il leur trace, pour la période des vacances, tout un plan de récréations instructives. Sites pittoresques, géologie, flore, histoire, archéologie même : tels sont les objets divers sur lesquels, avec une érudition aimable autant que sûre,

l'orateur appelle et retient l'attention de son jeune auditoire. « Que vos vacances, dit-il en terminant, vous servent à reprendre contact avec le pays qui fut votre berceau... Lorsque vous le connaîtrez à fond, dans ses aspects et ses traditions, ses richesses et ses misères, ses ressources et ses besoins, vous saurez bien vite ce que vous pouvez faire pour lui être utile ». On ne saurait proposer à la jeunesse de nos écoles plus noble idéal. Être utile à son pays, c'est à quoi doit tendre, de tous ses efforts, un véritable alpin.

..

“ Bulletin de l'Académie Delphinale ”. Tome XV, 1901. 1 vol. in-8°, br. de LV-356 pages.

Citons, parmi les principaux articles contenus dans ce volume : L'armée de la première République sur la frontière des Alpes, par Joseph Perreau ; — Les Théories sociales de Mably, par M. L. Michoud ; — Napoléon III et les forts de Lesseillon, par M. J. de Crozals ; — Autour d'Arnaud de Trians, vicomte de Tallard, par M. J. Roman ; — L'Agriculture et l'Université de Grenoble par M. le comte de Galbert.

..

“ Guide pratique du Touriste dans le Gapençais ”, par M. Jules Jean. Gap, Louis Jean et Peyrot, 1902, une plaquette in-18° br. de 64 pages. (*Offert par l'auteur*).

Ce petit opuscule, publié aux frais de M. Jules Jean, pour être distribué gratuitement aux voyageurs, répond à un véritable besoin. La mode est actuellement au tourisme. Chaque année, les Alpes voient les visiteurs affluer de plus en plus nombreux dans ses sites grandioses ou charmants. Subissant l'attraction des glaciers, autour desquels, du reste, s'organise une savante réclame, ils s'en vont dans le haut du département, dédaignant les régions moyennes où abondent pourtant les vallées pittoresques et les curiosités naturelles. Le « Guide » contribuera d'une façon très efficace à les y retenir et à les y fixer. Outre des renseignements généraux sur Gap et ses alentours, il contient quelques itinéraires succincts mais suffisants des excursions les plus intéressantes, les horaires des trains et des principaux courriers, des indications précieuses sur les hôtels et les

guides, etc. On demeure surpris qu'une telle publication ait eu besoin de l'initiative particulière pour se produire. Tout en remerciant M. Jules Jean d'avoir coopéré, pour sa part, d'une façon pratique, au développement du tourisme dans le Gapençais, il faut souhaiter que les associations fondées spécialement dans ce but sachent marcher résolument dans la voie qu'il leur a tracée. Quel que soit le mérite du petit guide dont nous nous occupons, l'œuvre n'est encore qu'à l'état d'ébauche. Par les moyens dont ils disposent, les Syndicats d'initiative et les sections du Club-Alpin seront à même de lui donner une forme beaucoup plus parfaite et de doter enfin la région Gapençaise d'un Guide analogue à celui du Briançonnais.

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES

(ANNÉE 1902)

ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE

Notice biographique sur André Garnier, évêque constitutionnel des Hautes-Alpes, par M. l'abbé F. ALLEMAND (4 ^e trim.).....	305
Aperçu sur la fouille pratiquée dans un des <i>tumuli</i> de Chabestan, par M. D. MARTIN (3 ^e trim.).....	248
Fouilles opérées dans les <i>tumuli</i> 9 et 23 de Champ-Cros, par M. D. MARTIN (4 ^e trim.).....	339
Histoire et bibliographie de la Presse Gapençaise, par M. J. MICHEL (1 ^{er} 2 ^e et 4 ^e trim.).....	7-77-293
Objets antiques trouvés à La Madeleine, près Ribiers, par M. Bernard ROMAN (1 ^{er} trim.)... ..	41
Deux portes ornées du seizième siècle, par M. J. ROMAN (1 ^{er} trim.).....	1
Origine de la famille de Rivière, par M. J. ROMAN (2 ^e trim.).....	73
Monographie de la commune des Crottes, par M. J. ROMAN (3 ^e et 4 ^e trim.).....	193-317

LINGUISTIQUE

La langue populaire du Gapençais, par M. F.-N. NICOLLET (2 ^e et 3 ^e trim.)....	119-211
--	---------

LITTÉRATURE

Aux vingt ans de la <i>Société d'Études</i> , par M. l'abbé F. ALLEMAND (1 ^{er} trim.).....	45
--	----

Une belle-fille du Chevalier de Jarjayes et son rôle dans la vie et l'œuvre de Balzac, par M. l'abbé F. ALLEMAND (3 ^e trim.)...	179
--	-----

SCIENCES ET ARTS

Le troisième axiome de Newton et la loi élémentaire de l'électro-magnétisme, par M. G. ANDRAULT (1 ^{er} et 2 ^e trim.).....	29-161
Visite à la sacristie de l'ancienne cathédrale d'Embrun, par M. L. de FARCY (2 ^e trim.).....	61
Reptiles observés dans les Hautes-Alpes, par M. D. MARTIN (2 ^e et 3 ^e trim.).....	93-163

DOCUMENTS

Lettres inédites de Valbonnais et de Guy-Allard (3 ^e trim.).....	235
Affouagement des communes des Hautes-Alpes, de 1662 à 1666, par M. F.-N. NICOLLET (4 ^e trim.).....	271
Compte-rendu de la conférence de M. Kilian sur les Glaciers, par M. WILHELM, (2 ^e trim.).....	143
Chroniques, par M. J. MICHEL (1 ^{er} , 2 ^e et 4 ^e trim.).....	47-148-359
Nécrologies : MM. Grimaud, Ad. Gautier, J. Dumas, le capitaine Alluin et E. Mondet (1 ^{er} trim.).....	49
— MM. Albert Chauvet, le colonel Devèze et Honnorat (2 ^e trim.).....	149
— M. Ludovic Vallentin et M ^{me} Gaignaire (3 ^e trim.).....	257
Bibliographie (1 ^{er} , 2 ^e , 3 ^e et 4 ^e trim.).....	59-157-260-367
Procès-verbaux des réunions du Comité (2 ^e , 3 ^e et 4 ^e trim.).....	155-241-365
Procès-verbal de la réunion du Comité des fouilles (3 ^e trim.).....	267
Tables des matières pour l'année 1902 (4 ^e trim.).....	371

ACTES OFFICIELS DE LA SOCIÉTÉ

Composition du Conseil d'administration au 1 ^{er} janvier 1902.....	v
Liste des Membres de la Société.....	vii
Liste des Sociétés correspondantes	xix
Procès-verbal de l'Assemblée générale annuelle du 30 décembre 1901.....	xxiii
Situation financière de la Société au 31 dé- cembre 1901.....	xxvi
Projet de budget pour l'Exercice 1902.....	xxvii

TABLE ALPHABETIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

(ANNÉE 1902)

Actes officiels de la Société.....	v
ALLEMAND (L'abbé F.). — Aux vingt ans de la <i>Société d'Études</i>	45
— Une belle-fille du Chevalier de Jarjays et son rôle dans la vie et l'œuvre de Balzac.....	179
— Notice biographique sur André Garnier évêque constitutionnel des Hautes- Alpes.....	305
ANDRAULT (G.). — Le troisième axiome de Newton et la loi élémentaire de l'élec- tro-magnétisme.....	29-161
— Bibliographie. (Les frontières de la science, par A. de Rochas).....	262
ANONYME. — Bibliographie..	59-157-260-367
FARCY (L. de). — Visite à la sacristie de l'an- cienne cathédrale d'Embrun.....	61
GU'Y-ALLARD. — Lettres inédites.	235

